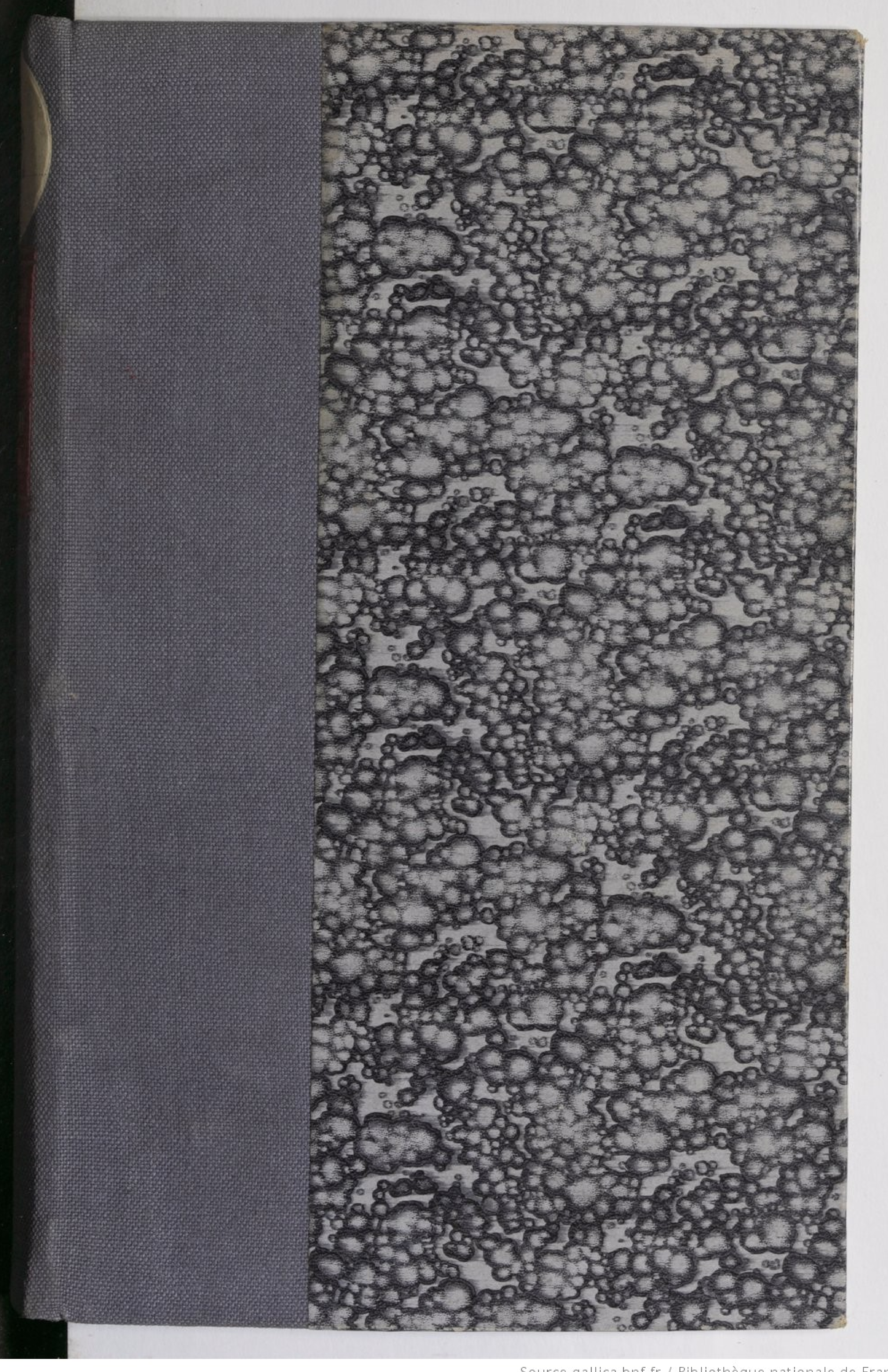
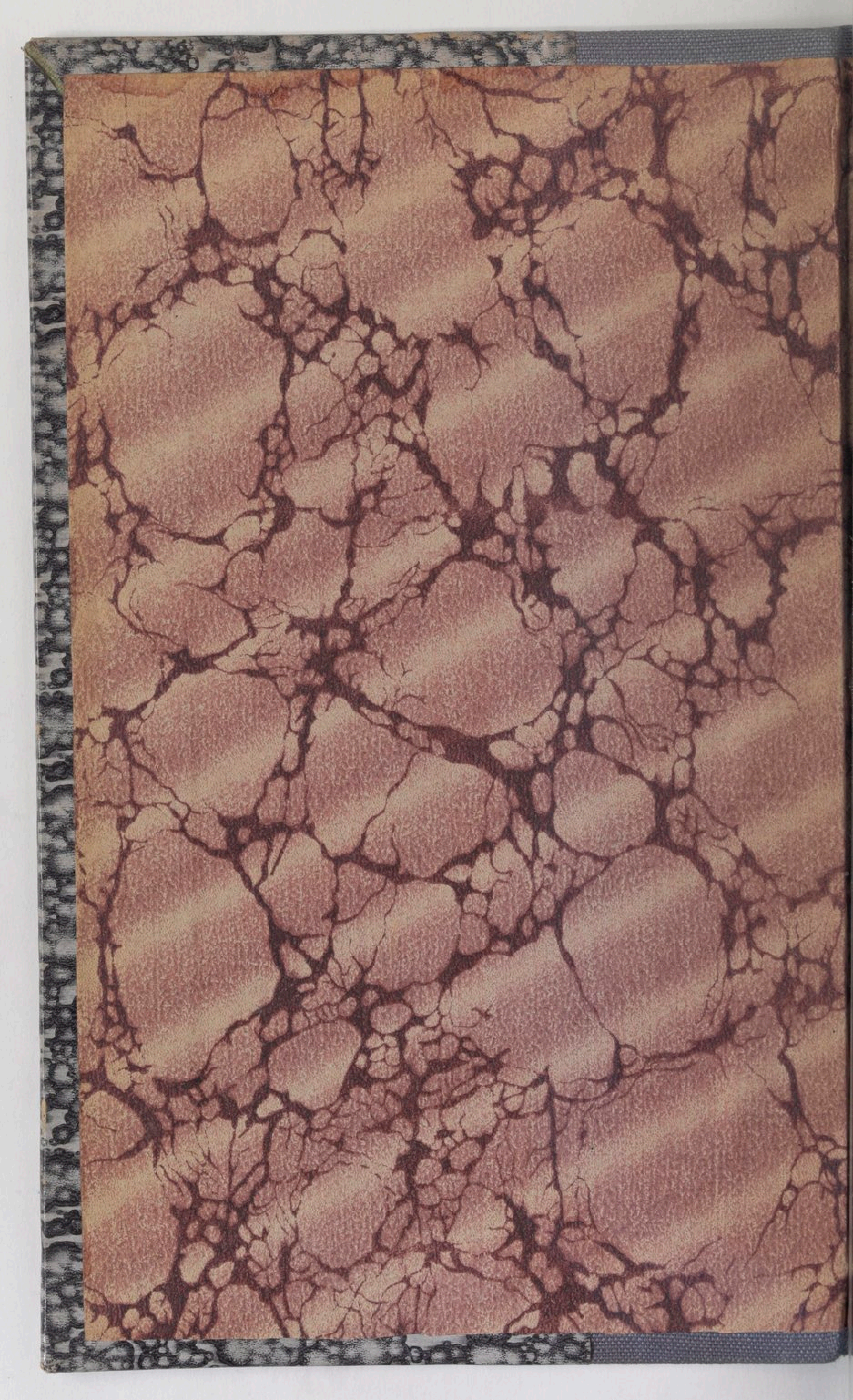


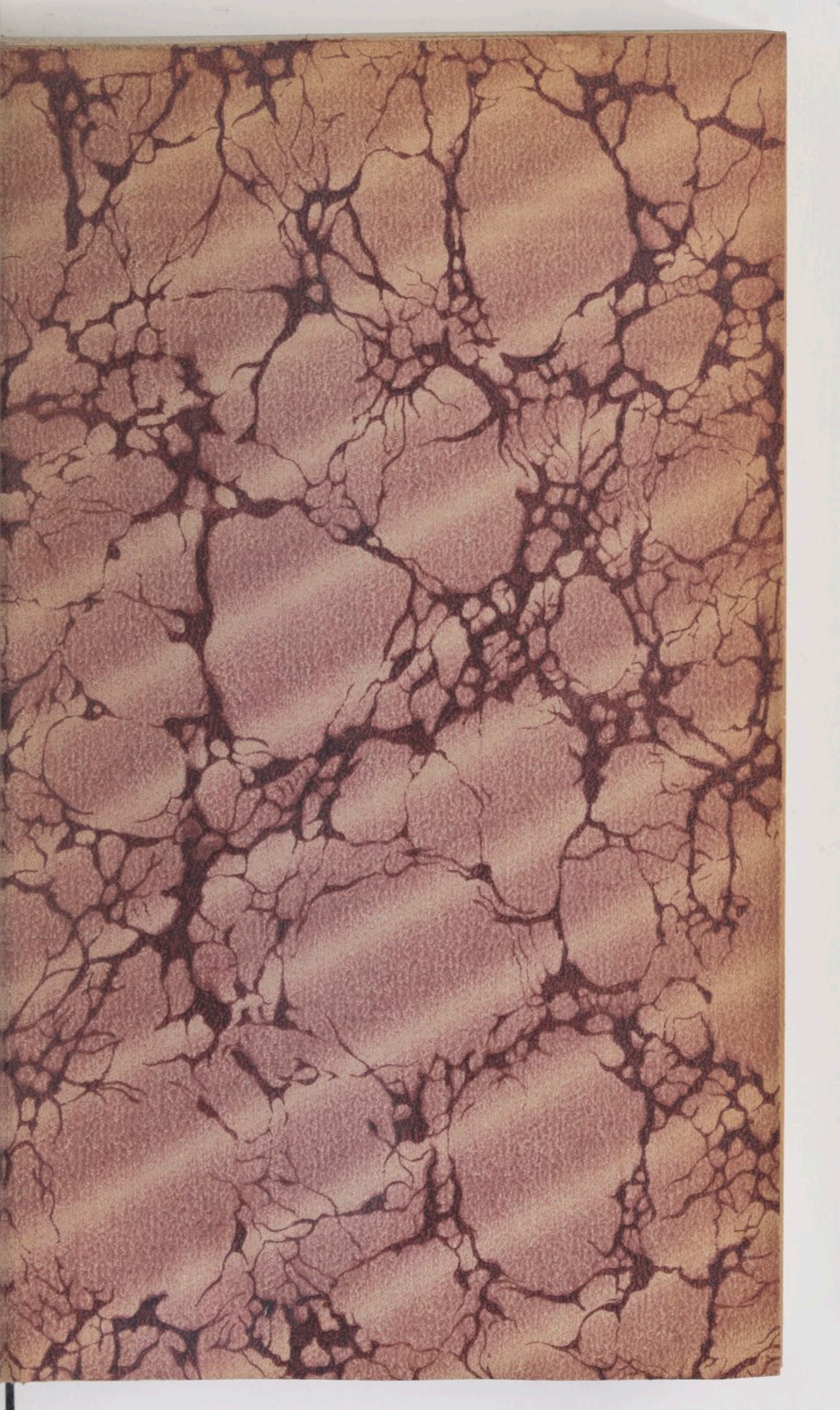
Le Legs du pendu, par Paul Saunière



Saunière, Paul (1829-1894). Le Legs du pendu, par Paul Saunière. 1879.

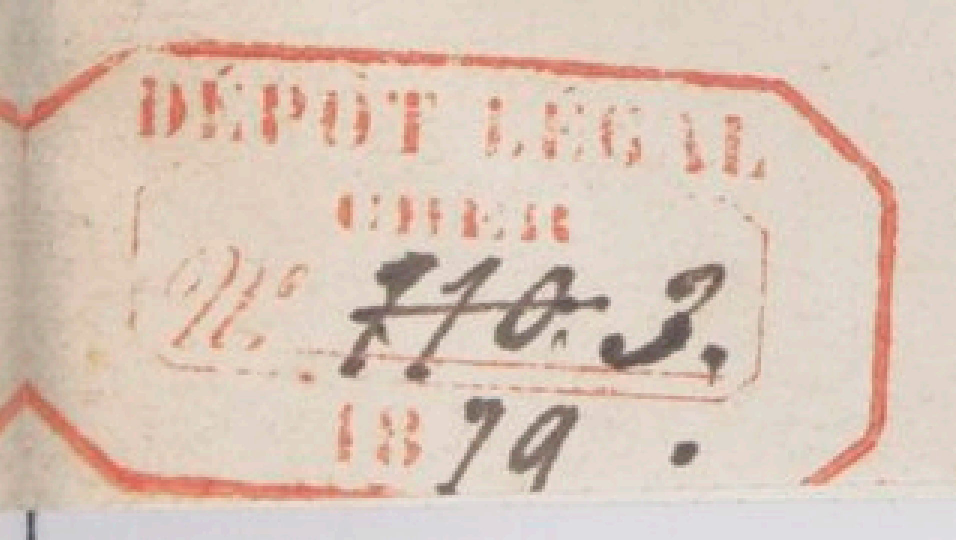






LE

LEGS DU PENDU



Librairie E. DENTU, éditeur

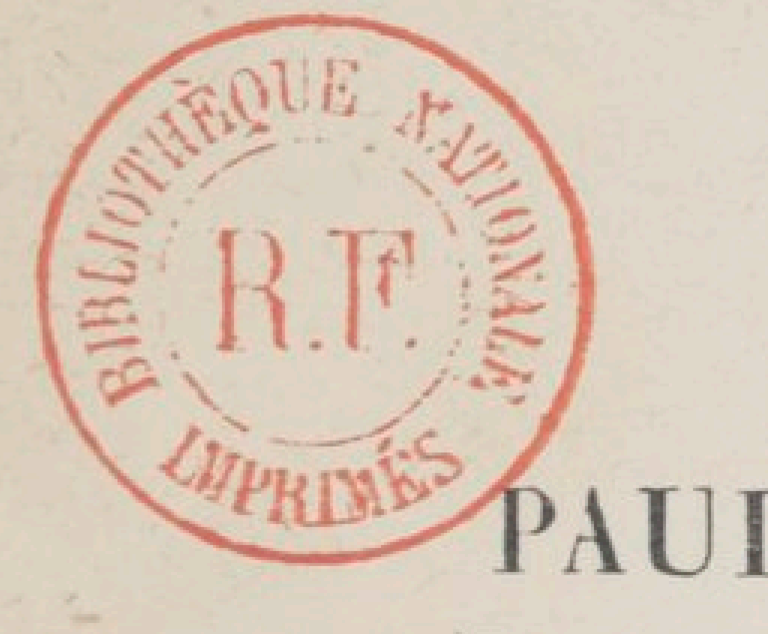
DU MÊME AUTEUR

L'Agence Aubert, 2 volumes	6 fr.
Les Chevaliers du Saphir, 1 volume	3 — 50
Flamberge, 2 volumes	6 —
Deux Rivales, 1 volume.	3 — 50
Le Lieutenant aux Gardes, 1 volume	3 —
Le Prince Cachemire, 1 volume	3 —
Mamzell' Rossignol, 2 volumes.	6 —
Un Gendre à tout prix, 1 volume.	1 —
Le Capitaine Belle Humeur, 1 volume . . .	1 —

Saint-Amand (Cher). — Imp. de Destenay, breveté.

LE

LEGS DU PENDU



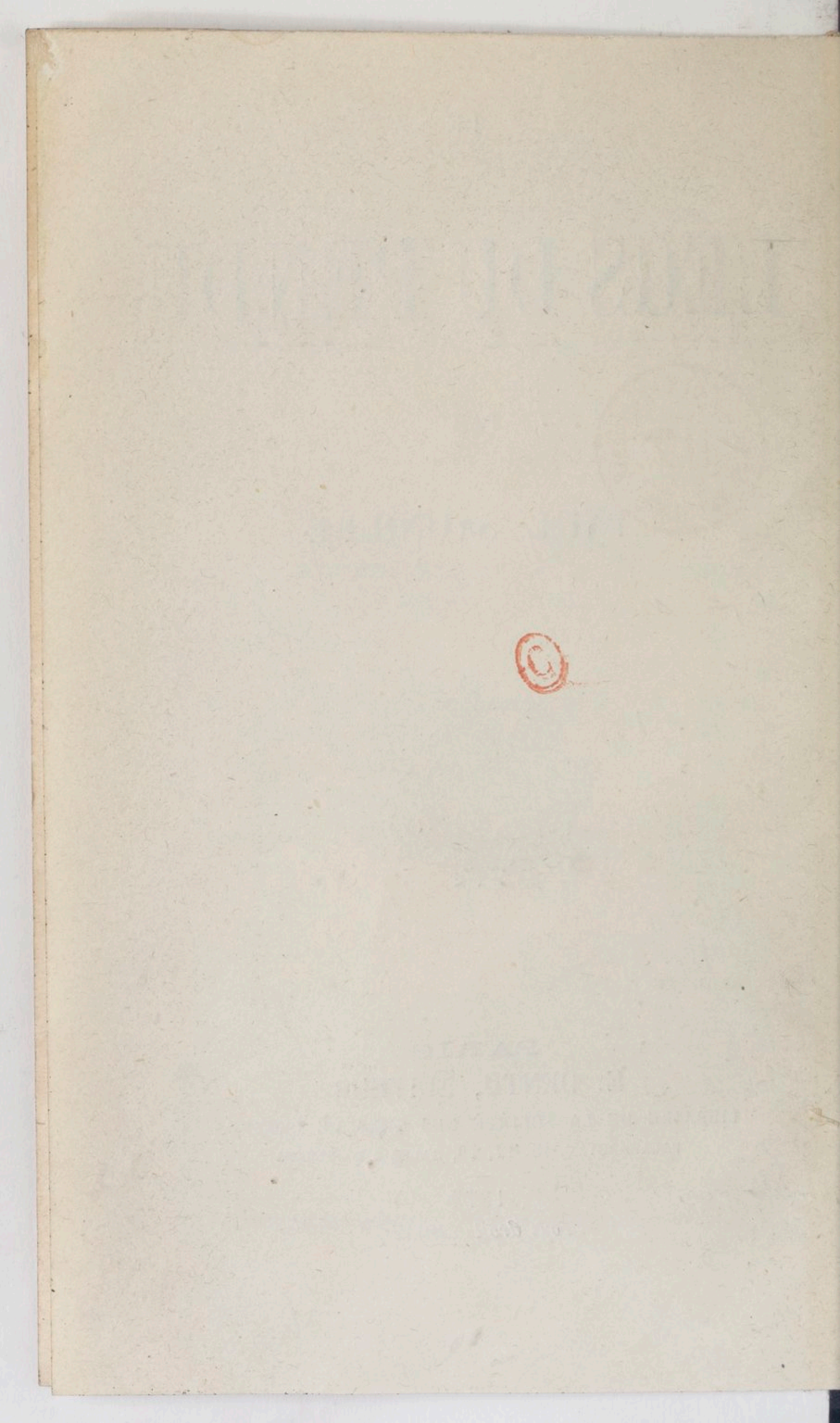
PAR

PAUL SAUNIÈRE



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17, 19, GALERIE D'ORLÉANS

1879



LE
LEGS DU PENDU

I

LE PENDU

Tout le monde connaît le ravissant coteau qui domine la rive gauche de la Seine et la route pittoresque qui va de Poissy à Meulan.

Cette route serpente au fond de la vallée et longe les rives du fleuve, parallèlement au chemin de fer de l'Ouest. Bordée d'admirables propriétés, ombragée par des noyers centenaires, elle s'étend, à travers mille accidents de terrain, au milieu d'un véritable verger, qui la couvre tour à tour d'un opulent bouquet de fleurs, de feuilles et de fruits.

Pendant l'été, elle est pour ainsi dire impénétrable aux rayons du soleil. Presque toujours rafraîchie par une brise légère, elle permet au voyageur de se reposer

à l'ombre des massifs qui la couvrent, et de contempler à l'aise le délicieux panorama qui s'offre à ses yeux.

A droite, se détache dans un horizon déjà lointain la silhouette du Mont-Valérien, puis les hauteurs de Marly, de la Frette et de Conflans; en face, la côte de l'Hautil et d'Andresy, dans un repli de laquelle se cache à moitié le village de Chanteloup; à gauche, on aperçoit Triel, les Mureaux et l'on devine Meulan, dont les maisons disparaissent dans la verdure qui les entoure. Au-dessus de ces villages, s'étendent à perte de vue les bois qui, depuis l'embouchure de l'Oise, forment, jusqu'à Mantes, un immense rideau vert, capricieusement découpé par les sinuosités innombrables du coteau.

Enfin, après avoir franchi successivement les villages de Villaine, de Médan et de Vernouillet, cette route passe à Verneuil avant d'arriver à Meulan.

Verneuil est situé à mi-côte et prudemment assis, à l'abri des inondations, au-dessus de la plaine, que les eaux limoneuses de la Seine viennent trop souvent envahir.

Derrière le village s'étend un petit bois, que la route traverse et dans lequel les habitants du pays vont faire de fréquentes excursions pendant la belle saison.

Vers le commencement du mois de mai de l'année 186., deux jeunes gens, âgés à peu près de vingt-cinq ans chacun, cheminaient en sens inverse dans les allées de ce bois.

L'un était blond, d'un blond tirant sur le rouge. Il avait des yeux gris, le nez gros et arrondi, une bouche large, aux lèvres pleines et colorées, et des traits fort irréguliers. Il était d'une taille moyenne. Ses membres trapus étaient dépourvus d'élégance, et ses mains noircies par le travail prouvaient qu'il appartenait à la classe aisée des ouvriers.

Il était vêtu d'un pantalon de coutil gris, d'un gilet de cachemire bleu et d'une sorte de vareuse noire, sur le collet de laquelle retombaient les deux bouts d'une cravate de soie rouge. Cette toilette de mauvais goût, mais qui n'était pas exempte d'une certaine prétention, se complétait par une casquette de soie noire, plantée sur le sommet de la tête et rabattue sur les yeux.

L'autre était brun, grand et élancé. Il avait de magnifiques yeux bleus, frangés de longs cils recourbés, le nez droit, aux narines mobiles et finement dessinées ; la bouche, bien faite, était ombragée d'une soyeuse moustache, qu'une main blanche et allongée retroussait de temps à autre. L'ovale de la figure était assez pur, le menton, légèrement saillant, donnait à la physionomie un cachet indiscutable d'énergie et de virilité.

Coiffé d'un de ces chapeaux ronds, que l'usage autorise actuellement à la campagne, il portait un costume complet de drap gris foncé, dont la veste, boutonnée sur deux rangs et bien ajustée, dessinait merveilleusement sa taille souple et bien cambrée.

Certes, sous ce costume fort simple, ce jeune homme n'avait pas l'élégance affectée de nos oisifs. Rien d'extraordinaire dans la coupe des vêtements, du faux-col ou des manchettes, ne provoquait le sourire du passant ; mais, à la façon dont il était porté, on devinait sans peine une véritable distinction et ce cachet particulier de bonne compagnie que donne presque toujours une éducation soignée.

Chacun d'eux suivait un chemin différent, qui aboutissait à un carrefour, au milieu duquel s'étendaient les vastes rameaux d'un châtaignier trois fois séculaire. L'un entrait dans le bois, l'autre en sortait.

Ils marchaient lentement, la tête baissée, tous les deux assurément préoccupés.

Non-seulement ils ne se voyaient pas, mais ils ne pouvaient pas se voir, car les deux allées qu'ils suivaient étaient perpendiculaires l'une à l'autre, et les jeunes feuilles dont les arbres commençaient à se couvrir formaient entre eux une masse compacte, que l'œil d'un braconnier même n'aurait pas pu pénétrer.

Cependant ils étaient forcés de se rejoindre à l'endroit où les deux routes se croisaient, et dont ils n'étaient guère éloignés que de cinquante pas au plus.

En effet, continuant chacun de leur côté leur promenade silencieuse, ils atteignirent au bout d'une minute le carrefour vers lequel ils se dirigeaient, et se rencontrèrent face à face.

Subitement, et par un mouvement simultané, ils levèrent les yeux.

— Monsieur Roger! s'écria le premier de ces deux promeneurs.

— Tiens! c'est vous, Germain! s'écria le second.

Mais, dans la façon dont ces deux exclamations avaient été prononcées, il y avait deux intonations bien différentes.

Et d'abord, qu'on le remarque bien, l'un avait dit *Monsieur* Roger; l'autre avait dit Germain tout court, — ce qui indiquait chez le premier une supériorité quelconque sur le second.

Le blond, Germain, n'avait pourtant pas mis dans ces deux mots : « Monsieur Roger, » tout le respect qu'ils comportent à première vue. Au contraire, il y avait dans sa voix quelque chose de haineux. L'organe, rauque et tremblant, dénotait une colère mal contenue.

Le brun, Roger, loin de manifester le moindre sentiment hostile, avait franchement salué Germain. S'il avait laissé percer un peu d'étonnement, c'était parce qu'il ne s'attendait pas à rencontrer en pareil lieu et à

une heure si matinale une connaissance de ce genre.

Tous deux, en effet, ils habitaient Meulan.

Le hasard étrange qui leur avait inspiré, le même jour et à la même heure, l'idée de faire la même promenade, motivait donc parfaitement la surprise qu'avait montrée Roger.

— Eh ! que faites-vous ici ? ajouta-t-il avec enjouement, bien que le ton et l'attitude de Germain ne pussent lui laisser aucun doute sur les sentiments dont celui-ci était animé.

— Vous le voyez bien, répondit Germain d'un ton bourru, je me promène. Et vous?

— Moi aussi.

— Ah! vous vous promenez? fit Germain avec un sourire incrédule. Est-ce bien vrai?

— Comment ! Est-ce bien vrai? Que supposez-vous donc que je fasse dans ce bois à sept heures du matin ?

— Qui sait... dit Germain. Vous m'avez peut-être vu y venir...

— Je vous jure que non ; mais, quand cela serait... Quel mal y aurait-il à ce que je vous eusse suivi ?

— Ainsi vous l'avouez. C'est pour m'espionner que vous êtes venu !

— Pour vous espionner! s'écria Roger. Voilà un bien vilain mot, que rien ne justifie.

— Avec cela que vous vous en privez! fit Germain sur le même ton de sourde colère. Hier encore, ne m'avez-vous pas fait sévèrement admonester par M. Voisin?

— A qui la faute? se défendit Roger. Pourquoi ne m'aviez-vous pas donné le nombre des heures supplémentaires de la semaine?

— Parce que je n'avais pas eu le temps.

— Donc, il m'était impossible de dresser l'état que me demandait M. Voisin pour faire sa paye.

— Eh bien! ne pouviez-vous pas dire que vous n'aviez pas entièrement terminé votre besogne et me faire prévenir aussitôt?

— C'est ainsi que j'aurais agi, en effet, si M. Voisin n'avait pas insisté pour l'avoir immédiatement; mais ma charité chrétienne ne va pas jusqu'à assumer les fautes dont les autres se rendent coupables.

— Une faute, dites-vous? fit Germain dont les poings se crispèrent.

— Un oubli, si vous voulez, reprit Roger. Le mot importe peu. Ce qu'il y a de vrai et ce que vous devriez savoir, mon ami, c'est que je ne suis pas plus riche que vous, que j'ai besoin comme vous de gagner ma vie, et que, par conséquent, je ne puis pas me donner le luxe d'endosser une négligence dont un autre est responsable.

— Ah! vous voilà encore avec vos grands mots et vos grandes phrases! dit Germain avec un mauvais sourire. Vous croyez peut-être m'imposer avec vos grands airs. Vous vous trompez, monsieur le commis aux écritures. Vous ne valez pas plus que moi. La preuve, c'est que vous ne gagnez pas davantage. Ce n'est pas parce que vous grattez du papier toute la journée qu'il faut vous croire supérieur aux autres. Encore s'il n'y avait que cela...

— Il y a donc encore autre chose? demanda Roger qui se mit à rire.

— Parbleu! je vous conseille de faire l'ignorant, fit Germain dont les sourcils se froncèrent. Vous le savez bien.

— Sur mon honneur, je l'ignore! répondit Roger. Parlez, que voulez-vous dire?

— Eh bien! oui, je le dirai, fit résolument Germain, car cela commence à m'irriter. Pourquoi, quand par hasard Mlle Antoinette vient dans les ateliers et m'adresse la parole, êtes-vous toujours à nous épier?

— Vous êtes fou, mon cher! Est-ce que vous m'avez jamais vu bouger de mon bureau?

— Oh! parbleu! ce serait trop fort! s'écria Germain; mais vous n'avez pas besoin de bouger non plus. Le bureau vitré dans lequel vous vous tenez est à l'entrée de l'atelier; rien ne vous est plus facile que de voir ce qui se passe à travers les carreaux.

— Et vous vous êtes aperçu que je vous épiais? fit Roger que l'impatience finissait par gagner.

— Oh! il n'y a pas que moi, répliqua Germain. Mlle Antoinette s'en est bien aperçue aussi.

Roger haussa les épaules et se détourna.

— Oui, poursuivit Germain d'une voix aigre, oui, elle s'en est aperçue. Sans cela pourquoi, pendant qu'elle me parle, se tournerait-elle toujours de votre côté? C'est parce qu'elle se défie de vous, parce qu'elle voit, comme tout le monde, que vous n'êtes pas franc du collier, et qu'elle a peur, en un mot, pour vous faire bien venir de lui, que vous ne répétiez à son père ce qu'elle a dit ou ce qu'elle a fait.

— Elle s'est donc plainte à vous de ma manière d'agir à son égard?

— Je ne dis pas cela, mais qu'avait-elle besoin de le faire? Est-ce que cela ne crève pas les yeux?

— Allons, mon cher monsieur Germain, vous êtes bien décidément un méchant drôle, ainsi que je le pensais. Aussi, je vous défends de m'adresser désormais la parole pour autre chose que pour les nécessités du service.

Et Roger fit un pas pour s'éloigner.

— Ah! c'est comme cela que vous le prenez? fit Germain, qui se jeta au-devant de lui, en retroussant les manches de sa vareuse. Eh bien! nous allons nous expliquer une bonne fois...

— Qu'est-ce à dire? fit dédaigneusement Roger, qui voulut continuer son chemin.

— Cela veut dire, riposta Germain en le repoussant, que j'aurai votre peau ou que vous aurez la mienne, mais qu'il faut en finir à l'instant.

— Soit! dit Roger poussé à bout. Aussi bien vos impertinences ont fini par m'échauffer les oreilles.

Pour se mettre sur la défensive, il recula vivement de trois ou quatre pas dans la direction de l'énorme châtaignier qui se trouvait au milieu du rond-point.

Au même instant, il ressentit à la tête une assez vive douleur. Pensant qu'il s'était heurté contre une des basses branches du vieux géant, il se retourna, et recula tout à coup épouvanté.

C'était contre les jambes d'un pendu qu'il venait de se cogner. L'impulsion que ce choc lui avait donnée balançait au bout de la corde le corps inerte et la figure violacée du pendu...

En même temps qu'il avait ressenti à la tête cette secousse violente, Roger avait poussé du talon un paquet assez volumineux, mais léger et peu résistant, sur lequel il jeta un regard distrait.

C'était une large enveloppe grise, dans laquelle étaient probablement renfermés des papiers.

Sans s'arrêter à ce détail, qui, croyait-il, ne pouvait avoir la moindre importance, Roger jeta son chapeau, ôta son gilet, sa veste, et grimpa lestement dans le châtaignier, sur la maîtresse branche duquel il s'avança.

Alors tirant de sa poche son couteau, il appela Germain.

— Mon cher monsieur, lui dit-il, nous reprendrons quand il vous plaira la conversation que cette aventure a si tristement interrompue; mais, pour aujourd'hui, je vous prie de venir à mon aide. Le voulez-vous?

— Parbleu! fit Germain assez rondement, quoique avec un reste de mauvaise humeur.

— Alors, attention! reprit Roger. Je vais couper la corde d'une main, tandis que je la maintiendrai de l'autre; vous, pendant ce temps, soulevez le pendu par les pieds; ensuite nous le ferons glisser tout doucement jusqu'à terre. Y êtes-vous?

Germain avait suivi mot pour mot les instructions que lui donnait Roger.

— Allez! cria-t-il en soulevant le cadavre avec ses deux bras.

Il avait un certain courage, ce Germain. Il était évident que cette besogne lui déplaisait et lui causait même une secrète frayeur; mais il ne voulait pas avoir l'air de trembler devant son ennemi.

Roger s'était couché tout de son long sur la branche et coupait la corde.

— Prenez bien garde! recommanda-t-il. La corde va céder...

En effet, un dernier coup de couteau détermina la rupture du chanvre. La secousse faillit faire tomber Roger; mais il se cramponna vigoureusement de la main droite, et parvint à glisser le corps assez bas pour que Germain pût le saisir enfin par la ceinture et le déposer sur l'herbe.

Cela fait, il recula involontairement, et se baissa pour ramasser la large et épaisse enveloppe que lui aussi avait aperçue.

A peine y eut-il jeté les yeux, que, sans mot dire, il la glissa précipitamment dans la poche de sa vareuse.

Quant à Roger, il descendit vivement et vint s'agenouiller auprès du cadavre.

— Vite! s'écria-t-il. Allez chercher du secours à Verneuil. Le corps est encore chaud. Avec des soins immédiats, on pourrait peut-être le rappeler à la vie. Courez!

En prononçant ces paroles, il faisait glisser le nœud coulant dans lequel était pris le cou du pendu, et, sans prendre le temps de se rhabiller, quoique la matinée fût excessivement fraîche, il se mettait en devoir de lui donner les premiers soins.

Quant à Germain, il ne demandait certainement pas mieux que de quitter le théâtre de cette scène lugubre, car il s'éloigna dans la direction du village avec une docilité et une rapidité qui ne laissèrent pas que de surprendre Roger.

Celui-ci se trouva donc seul en présence du cadavre.

Malheureusement, il ne possédait aucune notion de médecine, ou plutôt il ne savait guère que ce que tout le monde a plus ou moins appris. Cependant il avait entendu dire qu'en cas de congestion on pouvait sans inconvénient fendre le gras de l'oreille pour tâcher d'en faire couler le sang.

Il prit son couteau, coupa l'oreille de l'inconnu. Trois ou quatre gouttes de sang en sortirent lentement, mais ce fut tout.

Alors il se pencha sur lui, le massa, le frictionna, lui souffla longuement dans la bouche pour tâcher de rendre aux poumons leur fonction normale... rien n'y fit.

Au bout d'une demi-heure de ces efforts inutiles, il était en nage. L'eau ruisselait sur son visage ; la sueur commençait à tacher sa chemise blanche de larges plaques humides.

— Et Germain qui n'arrive pas! murmurait-il.

Sans perdre courage, il recommençait ses massages, ses frictions, ses insufflations. Toujours sans résultat. Non-seulement l'inconnu ne revenait pas à lui, mais le corps se refroidissait de plus en plus.

Au bout d'une heure de ce labeur méritant, il était exténué! Il était dans un état de transpiration tel que sa chemise était littéralement collée sur son dos.

— Mais que fait donc Germain? disait-il. Est-ce qu'il ne serait pas allé à Verneuil? Il devrait être de retour depuis une demi-heure au moins! Ah! c'est dommage! Je suis sûr que si l'on avait eu un médecin sous la main ce malheureux aurait échappé à la mort.

Maintenant, il était trop tard! Non-seulement le corps était froid, mais les membres prenaient graduellement la rigidité cadavérique.

Roger renonça à toute autre tentative. Alors seulement il s'aperçut qu'il était trempé. Il alla chercher ses vêtements, les endossa et les boutonna jusqu'au menton. Puis, afin de ne pas se refroidir, il se promena de long en large dans la clairière, les yeux toujours fixés sur le pendu.

Il eut le temps de l'examiner à l'aise.

L'inconnu était un homme de cinquante-huit ans environ, grand, maigre, osseux et très-fortement charpenté. Il avait des cheveux gris coupés court, mais très-abondants, et des favoris un peu plus noirs que les cheveux.

Ses grands yeux qui, d'abord, sortaient démesurément de l'orbite, reprenaient peu à peu leur place. Sous les épais sourcils noirs qui les recouvraient, ils semblaient même conserver un restant de vie. Le nez, aquilin et assez fort, retombait sur une bouche moyenne, dont les lèvres violettes étaient légèrement tuméfiées. Le men-

ton, pointu et quelque peu fuyant, semblait d'autant plus effilé que les pommettes étaient plus saillantes.

Par le costume qu'il portait, cet homme appartenait évidemment à la classe aisée. Ses habits étaient excessivement propres, et son linge était bien soigné.

— Quels motifs ont pu pousser ce malheureux à se donner la mort? se demandait Roger.

Malgré lui, ses regards se fixaient obstinément sur ce cadavre, dont l'œil gris semblait le suivre et brillait encore d'un certain éclat. Ne pouvant en supporter la vue, il s'approcha, se pencha et ferma les paupières de l'inconnu.

Germain ne revenait toujours pas!

— Qu'est-ce que cela signifie? se demandait Roger.

Si, moins absorbé par les soins que lui imposait l'humanité, il avait été un peu plus curieux, il aurait compris sans doute pourquoi Germain ne se pressait pas.

Le paquet volumineux, qu'il avait poussé du pied et qu'il avait dédaigné, était, en effet, une large enveloppe que le pendu avait déposée sur l'herbe, à l'endroit même où il avait résolu de se donner la mort.

Pendant que Roger grimpait sur l'arbre, Germain avait ramassé l'enveloppe et y avait jeté un regard rapide.

Or, voici ce qu'il avait lu:

« Tout ce qui est contenu dans cette enveloppe appartient à celui qui le trouvera. »

Aussitôt il avait glissé le paquet dans sa poche. Voilà pourquoi aussi il avait obéi avec tant d'empressement aux ordres de Roger. Il avait hâte de s'éloigner pour savoir ce que contenait cette enveloppe.

Il se dirigea en courant vers le village.

Sa première idée - et c'était la bonne, ou du moins la seule honnête — avait été de se rendre chez le maire, de lui communiquer la découverte qu'il venait de faire et de remettre entre ses mains le paquet qu'il avait trouvé; mais au moment où il allait sortir du bois, il s'arrêta brusquement.

Une invincible curiosité le retenait. Que contenait cette enveloppe?

Il la tira de sa poche. Elle était hermétiquement collée, mais ne portait ni cachet de cire, ni lettres initiales, ni armoiries. Il hésita.

On a beau dire, une lettre fermée inspire toujours un certain respect. Il fit deux ou trois pas encore, puis il s'arrêta de nouveau.

Il était sur la lisière du bois, à dix pas de la route de Verneuil.

— Bah! pensa-t-il, je dirai que c'est Roger qui a déchiré l'enveloppe en marchant dessus...

Résolûment il l'ouvrit, et, dans un papier qui les recouvrait, il aperçut une liasse de billets de banque. Il tressaillit de joie et de surprise à la fois! L'enveloppe ne disait-elle pas que cette fortune appartiendrait à celui qui la trouverait?

Mais, au fait, c'était Roger qui l'avait trouvée bien plutôt que lui! Roger n'en réclamerait-il pas le bénéfice? Assurément il en était bien capable. Et alors il faudrait céder à Roger cette fortune! Il faudrait tout au moins la partager avec lui! Oh non! Jamais!

— Que faire, pourtant? conjecturait Germain... Ma foi! Le plus simple est de n'en pas parler. Ce qui est écrit sur l'enveloppe me dégage de tout scrupule... Oui, c'est cela... je n'en dirai rien... Roger était si occupé qu'il ne se souviendra pas..., peut être même n'a-t-il rien vu...

Un sourire dérida ses grosses lèvres, tandis qu'un frisson de plaisir parcourait son corps.

— Combien peut-il y avoir là-dedans? reprit-il en palpant délicieusement du doigt la précieuse enveloppe.

Il ne se figurait pas ce qu'elle pouvait renfermer. De sa vie, il n'avait vu une somme si importante représentée par du papier.

— Si tout est en billets de banque, poursuivit-il, il y a au moins... vingt-mille francs... peut-être plus, ajouta-t-il. Voyons...

Il allait les tirer de l'enveloppe pour les compter, quand un grand bruit se fit sur la route, accompagné de retentissants éclats de rire. C'étaient des jeunes gens de Verneuil qui profitaient du dimanche et du beau temps pour faire une promenade dans le bois.

Ils étaient dix au moins. Ils entrèrent dans le taillis par toutes les issues: les uns choisissant la route, les autres franchissant le fossé pour montrer leur agilité.

Germain n'eut que le temps d'enfouir au fond de sa poche la bienheureuse enveloppe. En moins d'une demi-minute il était entouré.

— Tiens! Germain! s'écria l'un des jeunes gens. Que faites-vous donc là?

— Je vais chez le maire... balbutia Germain surpris.

— Chez le maire! Par ce chemin-là! En plein bois! Vous vous moquez de nous!

— Il est vrai que j'ai un peu perdu la tête, dit Germain; mais on la perdrait à moins. Si vous saviez ce qui vient de m'arriver...

— Eh bien! que vous est-il arrivé?

— Oh! je n'ai pas le temps de vous le raconter. Vous

l'apprendrez assez tôt. Quant à moi, je n'ai pas une minute... je me sauve... au revoir!

A ces mots, et pour éviter toute explication, Germain les quitta précipitamment.

Aussitôt qu'il eut perdu de vue le groupe de jeunes gens, il ralentit son allure.

— Diable! se dit-il, mais il ne faut pas non plus que je me presse trop d'aller chercher des secours! Si ce pendu revenait à lui, il rentrerait en possession de cet argent et je n'aurais plus rien. Alors je ne pourrais plus épouser Antoinette... je n'aurais plus la joie d'écraser ce misérable Roger... Oh! non. Ne nous pressons pas!

Cependant il était en pleine route, et la route était sillonnée de promeneurs. Il allait atteindre le village, dont les habitants étaient sur leurs portes, en beaux habits du dimanche, attendant l'heure de la grand'-messe. Il n'y avait plus moyen d'ouvrir l'enveloppe, de vérifier le nombre de billets qu'elle renfermait.

Germain se résigna et se mit le plus lentement possible à la recherche du maire. Après s'être informé dix fois, il se présenta enfin devant la maison qu'habitait le représentant de l'autorité. Par malheur, le maire était à Paris. Il fallut aller chez l'adjoint, lui raconter ce qui se passait. L'adjoint envoya chercher le garde champêtre, en même temps qu'il faisait prévenir la gendarmerie et le commissaire de police de Meulan.

Enfin, vers huit heures et demie, l'adjoint et le garde champêtre, suivis d'une foule compacte, arrivèrent sur le théâtre de cet horrible accident, et, vers neuf heures seulement, on vit paraître les gendarmes et le commissaire.

Sur-le-champ on procéda à la levée du cadavre. Le commissaire donna l'ordre qu'on le transportât momen-

tanément dans une des salles de la mairie de Meulan. Puis il demanda quelles étaient les personnes qui avaient découvert le pendu !

Roger se présenta hardiment.

Quant à Germain, il essayait de se dissimuler dans les groupes quand Roger, qui le cherchait du regard, l'aperçut et lui cria :

— Venez donc, Germain !

Germain fut bien forcé d'avancer.

— Veuillez me suivre, messieurs, leur dit le commissaire. Je regrette infiniment de vous déranger, mais il faut que je dresse mon procès-verbal et j'ai besoin de votre concours.

Roger s'inclina et s'empressa de le suivre. Germain eut un mouvement d'hésitation; mais tous les regards étaient braqués sur lui, il fut obligé de s'exécuter.

Le cortége funèbre se mit en marche, escorté d'une foule compacte et silencieuse.

Lorsque le cadavre eût été déposé dans la salle, le commissaire ferma la porte à clef, plaça un gendarme en faction et fit télégraphier immédiatement au parquet de Versailles l'événement qui mettait en émoi la population, si calme d'oadinaire, des pays environnants. Puis il passa dans son cabinet, prit une feuille de papier, sa plume, de l'encre, et se mit à rédiger son procès-verbal.

Après avoir fait une description minutieuse de l'endroit où cette scène lugubre s'était accomplie, il interrogea successivement Roger et Germain, et prit note de leur déposition.

— Est-ce tout ce que vous avez à dire ? demanda-t-il enfin à Roger.

— Oui, monsieur.

— Et vous ? reprit-il en s'adressant à Germain.

— Moi aussi, monsieur.

— Ainsi vous ne pouvez plus fournir à la justice aucun renseignement ?

Roger ne répondit pas. Il se tourna vers Germain, paraissant attendre que celui-ci prît la parole.

— Aucun, dit Germain avec effort.

— Alors, vous pouvez vous retirer, messieurs.

Germain se dirigeait déjà vers la porte, quand Roger l'arrêta.

— Pardon, lui dit-il. Qu'avez-vous donc fait de l'enveloppe?

— Quelle enveloppe? interrogea vivement le commissaire, dont la défiance fut mise à l'instant en éveil.

— Je veux parler, continua Roger, d'un paquet assez volumineux, recouvert d'une large enveloppe grise, que j'ai poussé du pied en même temps que je me heurtais aux jambes du pendu.

— Eh bien ! Qu'est-elle devenue ? fit le commissaire.

— Je l'ignore, monsieur. J'ai négligé de la ramasser afin de voler plus tôt au secours de ce malheureux ; mais, quand la corde a été coupée, et pendant que je descendais du châtaignier, j'ai vu M. Germain s'en emparer et la glisser dans sa poche.

Le commissaire se tourna du côté de Germain.

— Cela est-il vrai, monsieur? demanda-t-il d'une voix sévère.

— Oui, monsieur le commissaire... oui... s'empressa de dire Germain avec un sourire forcé. Je me souviens à présent... Excusez-moi, monsieur, mais ce suicide m'a tellement troublé... que je ne sais en vérité... la voilà... elle n'est pas perdue.

En balbutiant avec un embarras manifeste ces phrases entrecoupées, il avait, en effet, tiré de sa poche la précieuse enveloppe et la tendait au commissaire.

Sans l'ouvrir, mais après y avoir jeté un coup d'œil rapide, le commissaire la serra dans le tiroir de son bureau.

— Ah! je comprends... murmura-t-il.

Pendant ce temps, Germain, pâle comme un soleil de pluie, adressait à Roger un regard haineux et chargé de terribles menaces.

— C'est bien, messieurs, dit enfin le commissaire. Vous pouvez vous retirer; mais je vous engage à ne pas quitter Meulan d'aujourd'hui, afin de vous tenir à la disposition du juge d'instruction, qui ne manquera pas d'arriver dans l'après-midi.

Les deux jeunes gens s'éloignèrent. Après avoir traversé la foule, qui se livrait au dehors à toutes sortes de commentaires, ils regagnèrent chacun leur logis, sans avoir échangé même un salut.

Vers deux heures, le juge d'instruction arriva, accompagné d'un greffier. Il commença par prendre connaissance du procès-verbal dressé par le commissaire, procéda à un long examen, se fit remettre l'enveloppe, en vérifia très-attentivement tour à tour l'état, la forme, la suscription, le contenu; puis il donna l'ordre qu'on introduisît les deux témoins.

Roger, qui se tenait aux aguets, s'était déjà présenté. Quant à Germain, il fallut l'envoyer chercher par un gendarme.

Il manifesta un empressement et une obséquiosité que le magistrat arrêta d'un geste.

— Un instant! fit-il. Procédons par ordre. Où est le premier témoin, Roger Montmaury, celui qui a coupé la corde?...

— Me voici, monsieur, répondit Roger.

— Veuillez déposer des faits à votre connaissance et n'omettez aucun détail, je vous prie.

Montmaury renouvela dans toute son étendue, avec beaucoup de précision et de clarté, la déposition qu'il avait déjà faite dans la matinée.

A son tour, Germain dut faire un récit à peu près semblable ; mais il le fit avec embarras, d'une voix hésitante et mal assurée.

— Bien, dit le juge impassible, veuillez, messieurs, signer le procès-verbal, dont le greffier va vous donner lecture.

Cette formalité accomplie, le magistrat se tourna vers Roger.

— Permettez-moi, reprit-il, de vous adresser encore quelques questions relativement à cette enveloppe, dont nous n'avons que fort peu parlé jusqu'à présent. Vous l'avez vue, Montmaury, puisque c'est vous qui l'avez signalée au commissaire.

— Certainement, monsieur.

— Avez-vous vu sur cette enveloppe trace d'une écriture quelconque ?

— Non, monsieur, je ne m'en suis pas même occupé. J'ai couru au secours de ce désespéré, je me suis aperçu que le cadavre était encore chaud. J'étais persuadé, et je le suis encore, que si l'on avait pu donner des soins immédiats à ce malheureux, on l'aurait sauvé ; mais plus d'une heure et demie s'est écoulée, et, malgré ma bonne volonté...

— Oui, vous avez fait noblement votre devoir, monsieur Montmaury. La justice vous en sait gré, et l'humanité vous en remercie par ma bouche ; mais revenons à cette enveloppe. Vous n'avez pas vu la suscription qu'elle portait ?

— Non, monsieur.

— Eh bien ! je vais vous la communiquer, moi.

Et le magistrat lut d'une voix grave et lente les deux lignes suivantes :

« Tout ce qui est contenu dans cette enveloppe appartient à celui qui le trouvera. »

— Ah ! fit Roger surpris.

Il n'ajouta pas une parole, mais il regarda Germain avec un étonnement mêlé d'un écrasant mépris. Il avait compris pourquoi Germain avait tant hésité à se défaire de cette enveloppe et pourquoi, peut-être, il avait mis si longtemps à chercher des secours.

Le juge d'instruction devina certainement sa pensée. Certainement aussi sa conviction était déjà formée à cet égard, car ce fut avec une certaine rudesse qu'il s'adressa à Germain.

— Germain Cassut, approchez ! dit-il.

Celui-ci sentit quelle humiliante différence il y avait entre le ton de parfaite urbanité sur lequel le magistrat avait parlé à Montmaury et la sévérité avec laquelle il l'interrogeait. Il en ressentit une telle colère que son visage s'empourpra.

— Pourquoi vous êtes-vous emparé de cette enveloppe sans la montrer à Montmaury? demanda le juge.

— C'était pour la remettre au commissaire, monsieur.

— Si c'était dans ce but, parfaitement louable et auquel le devoir vous ordonnait impérieusement de ne pas vous soustraire, pourquoi, après les constatations préalables, quittiez-vous le bureau du commissaire sans lui remettre ces papiers?

— Je l'ai déjà dit, monsieur. J'étais si troublé que j'avais oublié...

— Je connais votre version, interrompit le magistrat. Maintenant, répondez : Qui a lacéré cette enveloppe?

— Je ne sais, monsieur.

— Avez-vous lu les deux lignes qui y sont tracées?

— Non, monsieur. Je ne l'ai pas pu... j'ai couru tout de suite au village...

— Ainsi vous ignorez ce qu'elle contient?

— Oui, monsieur.

— Et comment expliquez-vous que cette enveloppe soit déchirée?

— Oh! d'une façon bien simple, monsieur. C'est évidemment Montmaury qui, en mettant le pied dessus...

— Ce n'est pas possible. Si cet accident s'était produit de la façon que vous le prétendez, l'enveloppe porterait de cette violence une empreinte quelconque. Or elle est immaculée, et Montmaury affirme l'avoir seulement poussée du pied...

— Que voulez-vous que je réponde? fit Germain tout décontenancé. Cela ne peut cependant être arrivé que comme cela...

— Encore une fois, c'est impossible. Si le pied de Montmaury avait brisé cette enveloppe, il y aurait foulure, souillure, cassure, si vous le voulez, mais si habile qu'il fût, ce pied n'aurait pas pu déchirer l'enveloppe dans toute sa longeur, sans dévier, pour ainsi dire, du pli formé par l'arête supérieure du papier.

— Que voulez-vous que je vous dise, moi! fit Cassut poussé dans ses derniers retranchements. Vous avez l'air de croire que c'est moi qui l'ai déchirée cette enveloppe...

— Je ne vous le cache pas.

— Dans quel but l'aurais-je fait cependant?

— Pour voir ce qu'il y avait dedans, tout simplement.

— Mais comment aurais-je su qu'il y avait des billets de b...

Germain n'acheva point sa phrase. Il venait de s'apercevoir qu'il avait commis une imprudence. Il aurait bien voulu la rattraper; malheureusement il était trop tard.

Le juge d'instruction ne se départit point du calme imperturbable qu'il affectait; mais son regard fin se fixa sur Roger, tandis que ses lèvres closes ébauchaient un sourire de pitié.

— Je savais bien que je finirais par le prendre... avaient l'air de dire ce regard et ce sourire.

Cassut comprit que toute dénégation devenait dangereuse.

— Eh bien! oui, reprit-il brusquement. J'ai lu ce qu'il y avait d'écrit sur l'enveloppe et j'ai eu la curiosité de voir ce qu'il y avait dedans. C'est vrai aussi. Vous êtes là à m'emberlificoter dans un tas de questions... On dirait, à vous entendre, que je suis un criminel et que c'est moi qui ai pendu ce pauvre diable... Je ne suis ni un assassin, ni un voleur, pourtant. Quel mal ai-je fait après tout? Puisque ce qu'il y a là dedans appartient à celui qui le trouvera, et puisque c'est moi qui l'ai trouvé...

— Pardon, c'est vous qui l'avez ramassé, mais c'est Montmaury qui l'a trouvé, interrompit le juge d'instruction, puisque, vous l'avouez vous-même, c'est lui qui, le premier, l'a poussé du pied.

— Oh! je ne réclame pas, monsieur, s'empressa de dire Roger.

— C'est fort bien à vous, fit le magistrat, mais vous ne savez pas ce qu'il y a dans cette enveloppe! Demandez-le à Cassut.

— Quant à cela, monsieur le juge, répondit vivement

Cassut, sur les cendres de mes père et mère, sur mon salut, devant Dieu qui m'entend, je vous jure que j'ignore combien il y a d'argent dans ce chiffon de papier! Je n'ai pas eu le temps de compter, j'en conviens...

Cette sorte d'objurgation avait été faite avec tant de franchise et de conviction, que le magistrat ne douta pas, cette fois, de la véracité du témoin.

— Eh bien, messieurs, prononça-t-il en scandant chacune de ses paroles, il y a là deux cent mille francs!

Le cadavre de l'inconnu avait été minutieusement fouillé. On n'avait découvert sur lui aucun papier de nature à révéler son identité. Pas un doute ne subsista sur sa résolution bien arrêtée de se donner la mort, car les chiffres que devaient porter sa chemise, ses chaussettes et son mouchoir avaient été soigneusement coupés, afin que la justice ne pût se livrer à aucune recherche. Le nom du chapelier, qui se trouvait au fond de la coiffe du chapeau, avait même été gratté avec un canif, pour qu'il fût impossible de le déchiffrer.

Après avoir fait part aux deux témoins de ces circonstances, le juge d'instruction sortit de l'enveloppe un papier.

— A présent, messieurs, dit-il, je dois vous donner lecture de ce document. Veuillez l'écouter avec la plus grande attention.

A ces mots, assurant sa voix, il commença :

« Si vigoureux que je paraisse, je suis atteint d'une maladie incurable et qui me cause les plus atroces souffrances. J'ai donc résolu d'en finir avec la vie. J'emporte avec moi une corde et j'ai choisi l'endroit où je veux me pendre.

» J'ai pris, je crois, toutes les précautions imagina-

bles pour que mon identité ne puisse pas être constatée. Si cependant j'avais oublié quelque chose, et si, par un moyen quelconque, on parvenait à retrouver mon nom et ma famille, j'entends qu'il ne soit absolument rien changé aux conditions qui suivent :

» Remarquant combien la destinée est injuste, ayant eu sous les yeux mille exemples du peu de cas que certains héritiers font de la succession qui leur échoit, ne voulant surtout pas que ma fortune, si péniblement gagnée, soit gaspillée en folles prodigalités, ou compromise dans des entreprises hasardeuses, je m'en remets à Dieu du soin d'en disposer à sa guise, bien persuadé qu'il ne permettra pas, dans sa haute sagesse, que cette fortune tombe entre des mains indignes.

» En conséquence, j'ai réalisé le peu que je possède, se montant à deux cent mille francs nets, que j'ai glissés ci-inclus en billets de la banque de France, pour, cette somme, être remise, de plein droit et sans contestation possible, à la personne qui trouvera le pli qui la renferme.

» Déclarant agir en parfait état de santé et en toute connaissance, et affirmant que telle est mon immuable et dernière volonté. »

Naturellement, ce testament, écrit d'une main ferme et d'une écriture correcte, n'était pas signé, ne portait aucune date, et n'indiquait pas l'endroit où il avait été rédigé.

Il était, du reste, parfaitement clair et ne pouvait donner lieu à aucune interprétation en dehors de ce qu'il voulait dire.

Quand il eut entendu la lecture de ce document, Germain respira plus librement.

Le juge d'instruction, après avoir remis dans l'enveloppe le testament et les billets, se tourna vers Roger.

— Vous le voyez, monsieur, reprit-il, quand vous disiez tout à l'heure que vous ne réclamiez rien, j'avais raison de vous faire observer que vous vous engagiez un peu légèrement.

— Mais non, monsieur, dit Roger.

— Comment! n'est-ce pas vous qui, réellement, avez trouvé ce papier? N'êtes-vous pas en droit d'en réclamer le contenu?

— Peut-être, monsieur, mais je ne le ferai certainement pas.

— Quoi! vous vous contenterez de la moitié! Vous voulez partager avec Cassut?

— Pas davantage, monsieur.

— Mais alors que comptez-vous donc faire?

— Rien, monsieur.

— Mais vous reconnaissez implicitement dans ce cas que c'est Germain Cassut qui a trouvé ce trésor!

— Je ne dis pas non.

— Et vous lui en abandonnez la totalité! s'écria le magistrat, qui n'en pouvait croire ses oreilles.

— Oui, monsieur.

— Comme il vous plaira, fit le juge un peu désarçonné; mais il était de mon devoir de vous éclairer...

— Et je vous en remercie sincèrement, monsieur, interrompit Roger; mais, à tort ou à raison, je serais fort embarrassé, je ne vous le cache pas, d'une fortune acquise dans des conditions semblables. Ne croyez pas que ce soit par fierté. Je ne suis rien que le fils d'un pauvre honnête homme qui est mort dans un état voisin de la misère. Je ne possède rien, je suis simple commis dans une fabrique, et je gagne assez péniblement ma vie. Pourtant, si obscur que je sois, je pré-

tends ne devoir qu'à moi la fortune dont je jouirai un jour, si jamais j'arrive à la fortune. C'est un scrupule un peu exagéré, je ne m'en défends pas ; mais il me semble que ce legs du pendu me pèserait comme un remords et que cet argent, acquis sans travail, ne me porterait pas bonheur. Voilà pourquoi je ne réclame rien, monsieur.

A ces mots, Roger s'inclina et fit mine de se retirer.

Le magistrat se leva vivement de son siége et lui coupa la retraite, pour lui tendre sa main toute grande ouverte.

— Touchez là, monsieur, lui dit-il, vous êtes un honnête homme.

Puis il se tourna vers Germain, dont le visage rayonnait.

— Ainsi, monsieur, continua-t-il, c'est bien vous, et vous seul, maintenant, qui prétendez être l'héritier du pendu ?

— Dame ... puisque M. Roger y renonce, il me semble que...

— Et, sans doute, vous n'avez pas les mêmes scrupules que lui ?

— Oh ! pas si bête !

— Fort bien. En ce cas, monsieur Germain Cassut, si dans un an et un jour on n'a pas retrouvé la famille de ce désespéré, si aucune réclamation ne s'est élevée et si M. Roger ne se ravise pas, les deux cent mille francs vous seront remis. Jusque-là vous pouvez vous retirer, je n'ai plus besoin de vous.

Il est impossible de se figurer le désappointement profond qui se peignit sur le visage de Germain. Probablement il s'imaginait que, séance tenante, on allait lui donner cet argent. Quelle déception !

Quoi ! si l'on retrouvait la famille, si des réclamations

s'élevaient, il pouvait être dépossédé ! Quoi ! malgré sa déclaration formelle, Roger avait encore le droit de se raviser !

Germain s'en alla tout déconfit.

— Après tout, il m'en restera toujours la moitié, se dit-il pour se consoler. Mais attendre un an... C'est dur !

Quant à Roger, il regagna la modeste chambre qu'il occupait au bord de la Seine.

Pendant ce temps, le magistrat continuait ses investigations.

Après avoir pris le signalement minutieux du pendu, relevé chaque partie de son vêtement, en avoir décrit la forme et la couleur, il fit venir un photographe, qui tira sous ses yeux le portrait du malheureux, et reçut l'ordre d'en envoyer cent exemplaires au parquet de Versailles.

Le reste de l'instruction ne révéla que des détails insignifiants. On apprit que le pendu était arrivé à la station de Meulan la veille vers huit heures trois quarts, par le train parti de Paris à sept heures et demie du soir. Seulement son billet avait été mêlé avec les autres, de sorte qu'il ne fut pas possible de savoir s'il arrivait directement de Paris, ou s'il était monté en wagon à l'une des stations intermédiaires.

L'inconnu avait été vu vers neuf heures et demie dans l'un des cafés de la ville, où il s'était fait servir un verre de vin chaud ; mais dans aucune des auberges de Meulan il n'avait arrêté de chambre pour y passer la nuit.

On en fut donc réduit à supposer qu'à partir de dix heures et demie, heure à laquelle il était sorti du café, il avait erré dans les environs ou dans le bois de Verneuil, et que, vers six heures du matin seulement, il avait pris le parti de se pendre.

Le soir même de ce lugubre événement, Roger, légèrement attristé, rentrait presque immédiatement après dîner dans sa chambre.

Il faisait un temps admirable. Une légère brise soufflait du Nord-Est, le ciel pur et sans nuages était d'un bleu irréprochable.

Appuyé sur le balcon de sa fenêtre, Montmaury regardait distraitement la Seine, à travers les arbres qui la dérobaient çà et là à ses regards. Au-dessous de lui passaient sur le bord de l'eau des groupes bruyants ou des couples tendrement enlacés. A la vérité, il ne voyait rien de tout cela. Il songeait.

Peu à peu la nuit vint, le ciel bleu s'assombrit et se constella d'étoiles, dont la lune fit bientôt pâlir la clarté. Roger n'avait pas bougé. Certes le paysage était splendide, plus merveilleux encore à la pâle lueur de la lune qu'aux rayons dorés du soleil couchant, et pourtant Roger, toujours immobile, dédaignait ces magnificences.

Vers dix heures, il referma sa fenêtre.

— Oui, murmura-t-il, ce juge d'instruction avait raison... C'était peut-être un moyen de me rapprocher d'elle...

A la même heure, Germain était au bal de Meulan, où il dansait un joyeux rigodon avec les couturières du pays.

Le bruit de son aventure s'était répandu dans la plus obscure des maisons. Les jeunes filles le regardaient déjà d'un œil complaisant et provocateur ; les jeunes gens se le montraient du doigt et le considéraient avec envie.

— A-t-il de la chance ce Germain ! s'écriaient-ils. Dire que j'aurais pu passer par là à la même heure ! Ah ! si j'avais su...

Et chacun lui souriait, lui tendait la main, lui offrait un verre de vin.

En revanche, si Germain était bien accueilli, Roger était fort mal traité. Tout le monde savait qu'il avait refusé sa part des deux cent mille francs du pendu.

— Quel imbécile ! quel crétin ! quelle huître que ce M. Roger !

Telles furent à peu près les seules exclamations que provoqua, ce soir-là, au bal de Meulan, le désintéressement de Montmaury.

Le lendemain, tout ce bruit s'était apaisé. Les paysans étaient retournés à la charrue : Roger et Germain avaient repris, à la fabrique, leurs occupations quotidiennes.

Fidèle à sa promesse, Roger n'adressait la parole à Germain que pour les nécessités du service.

Celui-ci, loin de manifester cependant contre le jeune commis aucun sentiment hostile, semblait avoir pris à tâche de lui faire oublier les violences auxquelles il s'était laissé emporter. Non-seulement il ne parlait plus de reprendre la conversation au point où il l'avait laissée ; mais encore il se montrait aimable, obséquieux, presque servile envers Montmaury.

Roger ne fut nullement sensible à ces platitudes. Il comprenait bien quel but poursuivait Germain.

A cela il n'avait pas grand mérite, car rien n'était plus facile que de pénétrer la pensée du jeune contremaître.

Tous les matins, il achetait un journal pour voir s'il y était question du pendu et du singulier testament qu'il avait fait. Tous les soirs, il se rendait au café, dévorant avec la même fièvre toutes les feuilles qui lui tombaient sous la main.

Pendant une dizaine de jours, en effet, les journaux

s'étaient occupés de cette étrange aventure. Quelques-uns l'avaient interprétée de telle façon que Germain en avait la chair de poule. Puis survint une autre aventure, plus bizarre ou plus dramatique : on ne parla plus de celle du pendu.

Les semaines, les mois s'écoulèrent, sans qu'il fût question de rien. Germain commençait à se rassurer et se montrait de plus en plus prévenant envers Roger. Il ne voulait lui donner aucun prétexte de vengeance, de peur que Montmaury ne se ravisât !

Enfin huit jours à peine séparaient Cassul du bienheureux moment où le legs du pendu allait définitivement lui appartenir, quand, un beau jour, Roger reçut de M. Voisin, son patron, une invitation à dîner.

Il en fut un peu surpris. C'était la première fois que pareil fait se présentait.

I

LA TENTATION DE ROGER

M. Voisin était un vieil industriel, âgé de soixante ans passés, qui s'était donné dix fois plus de mal pour manger sa fortune que d'autres n'en prennent pour l'augmenter.

Il appartenait à cette classe de chercheurs et de théoriciens, qui ne savent jamais se contenter de ce qu'ils ont entre les mains.

Il avait pris dans sa vie plus de trente brevets et avait dépensé chaque fois pour lancer l'invention récente tout l'argent que lui rapportait son usine de produits chimiques. Jusqu'ici, pas une de ces inventions n'avait réussi, et pourtant il ne se décourageait pas encore. Il venait de trouver autre chose !

Malheureusement, tout se ressentait autour de lui de cette extrême versatilité d'esprit. Son usine, moins surveillée qu'elle n'aurait dû l'être, ne rapportait déjà plus les mêmes bénéfices que par le passé ; les bâtiments

étaient en mauvais état, les machines ne marchaient pas, et avaient besoin de réparations indispensables.

M. Voisin ne s'en apercevait pas. Depuis si longtemps il vivait au milieu de ces murs noircis, le bruit plus ou moins régulier des machines lui était si familier, qu'il ne s'était pas aperçu que tous ces objets vieillissaient, pas plus qu'il ne s'apercevait qu'il avait vieilli lui-même.

Tout entier au nouveau plan qu'il élaborait, il avait résolu de vendre son usine et de consacrer à cette dernière invention la somme qu'il en retirerait.

C'était une folie assurément ; car non-seulement il n'avait pas mis de côté un rouge liard pour ses vieux jours, mais il avait une fille de dix-huit ans et demi, en âge d'être mariée par conséquent, et à laquelle il n'avait pas la plus petite dot à donner.

Or, M. Voisin ne s'était pas fait illusion à cet égard.

— Ce qu'il me faudrait, s'était-il dit, ce serait un gendre connaissant à fond la fabrication de mes produits, qui m'apporterait une somme de deux ou trois cent mille francs, et à qui j'abandonnerais la plus-value en guise de dot, ce qui constituerait à Antoinette un avoir fort respectable.

En effet, l'usine valait encore au bas mot quatre cent mille francs.

— De cette façon, poursuivait M. Voisin, j'aurais trois cent mille francs à moi, bien liquides, à l'aide desquels je lancerais une nouvelle affaire, — sans compter une foule d'autres, que je rumine déjà, et qui me feront dix fois millionnaire en deux ans.

Cependant, il faut bien le dire, cette combinaison l'absorbait moins encore que les chimères qu'il poursuivait, et quoiqu'il en eût parfois touché deux mots à An-

toinette, il ne s'occupait pas du tout de trouver le gendre qu'il avait rêvé.

Antoinette y songeait, elle ; mais où trouver un mari qui réunît toutes les qualités voulues ?

Elle avait perdu sa mère à l'âge de trois ans. Depuis cette époque, elle avait été abandonnée par son père aux soins de ses domestiques.

Elle n'avait jamais quitté la maison paternelle, c'est vrai, M. Voisin, dont elle était la fille unique, n'avait voulu à aucun prix se séparer d'elle pour la mettre en pension.

— Je lui donnerai tous les maîtres qu'elle demandera, avait-il dit ; mais je ne veux pas qu'elle me quitte. J'entends me réserver le droit de la surveiller.

Sans doute il y était fermement résolu ; mais quelle surveillance pouvait exercer sur son enfant cet homme, que réclamaient à toute heure, non-seulement les exigences de son industrie, mais encore les caprices sans cesse renouvelés d'une imagination maladive ?

Antoinette eut tous les maîtres désirables, mais ne travailla jamais.

— A quoi ça sert-il de se fourrer tout plein de choses comme ça dans la tête ? lui disaient les domestiques. Allez donc dans le jardin, courez au grand air, mangez bien, buvez sec, dormez la grasse matinée, puisque vos moyens vous le permettent, vous ne vous en porterez que mieux.

Et Antoinette suivait à la lettre les recommandations des domestiques, qui lui plaisaient infiniment mieux que les réprimandes aigres-douces de ses professeurs.

De temps en temps, quand ses loisirs le lui permettaient, M. Voisin essayait de l'interroger et s'apercevait bien que sa fille ne faisait aucuns progrès ; mais elle était

si jeune... Et puis elle était si câline, si rusée... Elle savait si habilement détourner la conversation !

Quand son père lui parlait enseignement, elle lui répondait invention. Elle lui demandait ce qu'était devenue sa dernière découverte. Une fois lancé sur ce terrain, le cher utopiste s'en donnait à cœur joie. Il oubliait bientôt les sévérités auxquelles il venait de se décider pour punir l'espiègle petite fille. Et il allait... il allait... jusqu'à ce que voyant Antoinette bâiller à se décrocher la mâchoire, il la renvoyait avec une petite tape sur la joue, en disant :

— Allons, en voilà assez pour aujourd'hui, va t'amuser.

La madrée enfant ne demandait que cela. Elle s'envolait, comme l'oiseau à qui l'on vient d'ouvrir la porte de sa cage. Elle allait dans le jardin, bâtissait des maisons, faisait des tranchées dans les allées, rognait, taillait, coupait à tort et à travers, si bien que le jardinier se désolait et venait se plaindre à son maître, les larmes aux yeux, des ravages qu'exerçait l'enfant terrible.

— Bah ! cela se passera, disait M. Voisin. Console-toi, mon vieil André. Il faut bien que les enfants s'amusent.

Il est facile de concevoir en quel état rentrait Antoinette à la suite de ces escapades.

La femme de chambre la changeait de vêtements et lui disait :

— Allez toujours, mademoiselle, vous n'userez jamais tout le savon de la blanchisseuse.

Elevée dans de pareils principes, habituée, encouragée même à ne faire que ses volontés, on voit d'ici comment Antoinette grandit. A quinze ans, elle ne savait rien. Notions de morale ou de piété, tout lui était inconnu. Le peu de catéchisme qu'elle avait appris pour

faire sa première communion n'avait laissé en elle aucun vestige. Rien ne la modérait, ne la retenait, que son caprice.

Ne pouvant plus se traîner dans le jardin, elle acheta pour se distraire, un pistolet de salon d'abord, puis une carabine, et fit une guerre impitoyable aux oiseaux, aux mulots surtout.

Cette fois, le jardinier se pâmait d'aise. Grâce à l'adresse d'Antoinette, les plus beaux fruits se prélassaient sur les espaliers, protégés des rongeurs par le coup d'œil sûr de la jeune fille.

Cette passion ne fut pas de longue durée. Il lui prit alors des fantaisies de littérature.

Comme elle n'avait rien appris, elle ne pouvait lire, sans dormir, un ouvrage sérieux. Un jour qu'elle sommeillait doucement, tenant encore à la main le livre qui l'avait magnétisée, Rose entra.

Rose, c'était sa femme de chambre.

Au bruit qu'elle fit, Antoinette se réveilla.

— Ah ! c'est toi, dit-elle. Tant mieux ! ce maudit livre m'avait endormie.

— Aussi, fit Rose, pourquoi lisez-vous des livres semblables ? Ceux que j'ai sont bien plus amusants. Je vous réponds qu'ils ne vous endormiraient pas.

— Vraiment ? Eh bien ! prête-les moi.

-- Ah ! non, par exemple ! Si monsieur vous les voyait dans les mains, il serait capable de me renvoyer.

— C'est donc bien vilain ?

— Paul de Kock ! C'est très-amusant, au contraire ; seulement c'est un peu... un peu... croustilleux. Mais, ajouta-t-elle vivement, ne croyez pas que ce soient de mauvais livres, mademoiselle ! Tout le monde les lit.

— Alors, si tout le monde les lit, pourquoi ne les l
rais-je pas ?

— Pour ma part je n'y vois pas d'inconvénient, ma
demoiselle ; mais votre père...

— Eh ! mon père n'en saura rien, n'aie pas peur. S
par hasard il les trouve, je lui dirai que j'ai acheté ce
livres au hasard... sans savoir pourquoi ni comment.

— Vous me le promettez ?

— Sur mon honneur !

— Alors, ce soir, avant de vous mettre au lit, je vou
en apporterai un.

Le soir même, Rose remit à sa jeune maîtresse u
roman intitulé : *La pucelle de Belleville.*

— Tiens ! c'est gentil ce titre-là, fit Antoinette, qu
avait entendu parler de la Pucelle d'Orléans. Est-ce qu
ça ressemble à l'histoire de Jeanne d'Arc ?

— Pas tout à fait, répondit Rose en souriant.

Antoinette prit le livre dès qu'elle fut couchée, et n
s'endormit pas.

Après ce volume-là elle en dévora un second, puis un
troisième ; puis toute la série y passa. Son innocence
fit comme la série.

Depuis ce moment, elle s'adonna presque exclusive-
ment à la lecture des romans, choisissant de préférence
ceux dont le titre promettait à sa curiosité des révéla-
tions malsaines.

A dix-huit ans, elle en était arrivée à éteindre pres-
que entièrement l'esprit au profit de la chair. Elle était
gourmande, sensuelle, avide d'émotions, piquée par
une tarentule inexplicable, qui allumait parfois dans
ses yeux des lueurs soudaines et qui lui donnait le fris-
son de la tête aux pieds.

Elle cachait habilement cette bibliothèque *de choix*
dans un meuble dont elle seule avait la clef, de sorte

que son père, toujours préoccupé, ne découvrit jamais cette contrebande effrénée.

Qu'on ajoute à ces dispositions d'esprit, celles d'un tempérament robuste, d'une constitution vigoureuse, et l'on se figurera quelle femme promettait d'être Antoinette.

Elle n'était pas belle dans la pure acception du mot. Elle était belle fille seulement.

Des cheveux noirs, épais, un peu crépus et ondulant naturellement, surmontaient un large front, que terminaient deux sourcils nettement arqués. Au-dessus d'un petit nez rond, aux narines un peu trop larges, mais d'une excessive mobilité se dessinait une jolie bouche, bien fraîche, bien rose, aux lèvres bien pleines, et qui faisait voir en riant deux rangées de petites dents irréprochablement alignées.

Au milieu d'un menton gracieusement arrondi, on apercevait une fossette assez profonde. Enfin ses grands yeux noirs, légèrement voilés par de longs cils, mais expressifs, langoureux ou passionnés tour à tour, achevaient de donner à sa physionomie un cachet de sensualité qui ne pouvait échapper à l'œil du moins clairvoyant observateur.

Le col était fort, bien planté sur de larges épaules, qui s'effaçaient pour mieux laisser voir les contours d'une gorge ferme et ronde. La taille, flexible et hardiment cambrée, faisait ressortir voluptueusement les formes accusées qui la dessinaient.

Les mains n'étaient pas laides. C'étaient celles d'une désœuvrée qui avait tout le temps de les soigner, mais elles n'avaient pas l'élégance aristocratique d'une femme de race. De même le pied, ni trop petit ni trop grand, était un peu plat, et ne se cambrait pas, comme

la taille sous le corset, dans la bottine de chevreau qui l'emprisonnait étroitement.

Antoinette était donc une nature robuste, un peu commune, mal élevée, volontaire, pervertie déjà par des lectures toujours dangeureuses à un âge aussi tendre. Seulement elle avait de la jeunesse, de l'éclat, de la malice, de la gaieté, et le sourire qui errait presque toujours sur ses jolies lèvres avait une grâce qui empêchait de s'arrêter trop longuement sur les petites imperfections que nous avons signalées.

Le jour où, pour déférer à l'invitation qu'il avait reçue, Roger se présenta vers six heures à la porte de la maison particulière qu'habitait M. Voisin, celui-ci n'était pas encore de retour.

Rose le fit entrer, lui ouvrit la porte du jardin, en lui disant que M[lle] Antoinette s'y trouvait et se ferait un plaisir de le recevoir.

Roger s'aventura donc dans le jardin et distingua bientôt, en effet, la jeune fille, habillée comme une ingénue d'une robe de mousseline blanche, mais d'une mousseline si transparente qu'elle permettait d'admirer à loisir tout ce qu'elle avait la prétention de vouloir cacher.

Dès la première page de ce récit, Antoinette entre en scène. Si peu question qu'il soit d'elle dans la dispute qui s'élève entre Roger et Germain, on devine qu'elle est entre eux un sujet de discorde.

En effet, si l'on s'en souvient, Germain se plaignait avec une certaine amertume qu'Antoinette, chaque fois qu'elle venait à l'atelier, regardât avec trop de persistance le cabinet vitré dans lequel, entouré de ses livres, se tenait Roger.

C'était par défiance, croyait Germain.

Le croyait-il réellement, ou cherchait-il à s'abuser

lui-même sur la véritable signification de ces regards ? Peut-être.

Dans tous les cas, les ouvriers ne partageaient pas son avis.

Antoinette, en effet, avait voulu faire de la popularité dans la petite république que présidait son père.

Un beau jour, la fantaisie lui avait pris de parcourir les ateliers, chose qu'elle n'avait jamais faite qu'une fois, alors qu'elle était toute petite et que son père la conduisait par la main.

Si jeune qu'elle fût à cette époque, il lui était resté de cette première visite une impression profonde.

Dans son jeune cerveau une comparaison effrayante s'était alors établie entre sa petite taille, son extrême faiblesse, et le volume gigantesque des machines, la profondeur et la largeur des cuves au fond desquelles fermentaient les acides, et la dimension des cornues où se condensaient les cristaux. Il lui était donc resté dans la mémoire une impression assez semblable à celle que dut ressentir Gulliver quand il débarqua à Brobdingnag, dans le pays des Géants.

En refaisant, à douze ou treize ans de distance, cette visite qui était restée gravée si profondément dans son esprit, elle se figurait sans doute ressentir les mêmes étonnements.

Ce fut presque une déception qu'elle éprouva. Elle ne s'expliqua pas du premier coup par quel phénomène bizarre toutes choses avaient repris à ses yeux leurs véritables proportions. Comme elle se retirait, profondément désappointée, elle se trouva face à face avec Roger, qui regagnait la pièce qui lui était affectée, et qu'elle avait vu dix ou douze fois déjà, alors qu'il traversait les cours ou qu'il venait prendre les ordres de M. Voisin.

— Mademoiselle, lui dit-il en riant, l'entrée des ateliers est sévèrement interdite au public ; vous avez enfreint la consigne, vous êtes à l'amende.

— A l'amende de quoi ? demanda-t-elle.

— D'une dizaine de bouteilles de vin, que vous ferez vider par les ouvriers, si vous voulez ; ce qui leur permettra de boire pour la première fois à votre santé.

Antoinette trouva l'idée originale et, comme Germain, qui lui avait servi de guide, se trouvait encore à ses côtés, elle lui donna l'ordre d'aller chercher les dix bouteilles de vin à la maison.

Germain ne pouvait guère se soustraire à cette prière, faite de la voix la plus gracieuse du monde ; mais il sortit en jetant un regard furieux sur Roger qui, le premier, avait eu cette excellente idée.

Un quart d'heure après, les trente ouvriers de l'usine étaient réunis autour d'une cuve renversée, dont ils avaient fait une table, et buvaient à la santé de la *patronne*.

— Ce n'est pas à ma santé qu'il faut boire, mes amis, répondit-elle, car je n'avais pas songé à vous faire cette surprise : c'est à celle de M. Roger, qui m'en a suggéré la pensée.

— A la santé de M. Roger ! crièrent docilement les ouvriers.

Et ils le firent d'autant plus volontiers qu'ils aimaient beaucoup ce jeune homme. Si peu de relations qu'ils eussent avec lui, ils avaient été maintes fois à même d'apprécier son extrême douceur et son exquise urbanité, — ce à quoi l'ouvrier est plus particulièrement sensible qu'on ne le croit.

Le mouvement que cette scène avait occasionné avait été une distraction pour Antoinette. Elle était revenue plusieurs fois. Si, à chacune de ses visites, elle ne se

faisait pas accompagner par un panier de dix bouteilles, elle s'exécutait de temps à autre avec trop de grâce pour que sa présence ne fut pas désirée.

Chaque fois qu'elle était venue, elle avait trouvé Roger dans son cabinet. Il s'était levé à son arrivée et à sa sortie pour la saluer, puis il avait repris sa place et s'était remis au travail.

Ce manége durait depuis deux mois environ, au moment où survint l'aventure du pendu.

Les ouvriers n'avaient pas été sans faire des commentaires à propos de ces visites fréquentes et soudaines. Comme Germain, ils avaient remarqué qu'Antoinette regardait beaucoup le cabinet vitré, devant lequel elle avait soin de passer et de repasser plusieurs fois.

Loin de s'imaginer, comme Germain, que ce fût par défiance que la jeune fille agissait de la sorte, ils avaient cru au contraire que M. Roger ne lui déplaisait pas, et ils en avaient été ravis, car ils n'avaient pas manqué de remarquer aussi que Germain Cassut faisait beaucoup de frais pour recevoir Antoinette et déployait envers elle toutes les ressources de son amabilité.

Or, ils aimaient beaucoup Roger et il détestaient cordialement Germain.

Plusieurs raisons militaient en faveur de ces deux sentiments. D'abord Roger s'était toujours montré très-affable avec les ouvriers, tandis que Germain, le contre-maître, avait sur eux la haute-main, leur distribuait l'ouvrage, leur infligeait les amendes, etc.

Cependant tout cela n'aurait rien été si Germain avait usé de ses droits dans une sage mesure, car dans toutes les usines du monde il y a des contre-maîtres jouissant exactement de priviléges identiques ; mais Cassut était autoritaire, tyrannique, souvent injuste, ce que l'ouvrier ne pardonne pas.

Sentant instinctivement la préférence que Roger avait conquise, Germain en avait conçu une jalousie farouche. Il ne pouvait pas se venger de ce rival qui, loin d'être sous ses ordres, échappait au contraire à sa taquine surveillance, et occupait dans l'usine un poste plus considérable et plus considéré que le sien.

De cette jalousie était née une sombre colère, qui n'attendait que l'occasion d'éclater, et dont le bois de Verneuil avait été le premier témoin.

Depuis ce moment, il est vrai, les manières de Germain s'étaient infiniment radoucies. S'il avait eu pour Antoinette les mêmes prévenances que par le passé, au point de montrer ostensiblement l'inclination qu'il avait pour elle, il avait témoigné envers Roger beaucoup de déférence et voilé sa jalousie d'un masque d'hypocrisie assez habile.

Personne pourtant n'en avait été dupe : pas plus Roger que les ouvriers, ni qu'Antoinette.

Aussi, peu à peu, ne pouvant pas tolérer publiquement les assiduités ridicules de Germain, la jeune fille avait renoncé à venir dans l'atelier.

Elle avait alors adopté une autre tactique.

De temps en temps, elle prenait son père à partie et lui adressait des questions dans le genre de celles-ci :

— Es-tu content de l'employé que M. Dalbrègue t'a recommandé ? Fait-il bien son service ? Est-il toujours exact ? A-t-il de l'intelligence ? Est-il bien élevé ?

— Oui, répondait invariablement M. Voisin.

— Alors, pourquoi ne pas l'encourager et lui montrer que tu es satisfait ? dit enfin Antoinette, après avoir pendant quinze jours préparé l'assaut.

— Je ne demanderais pas mieux, fit M. Voisin ; mais que veux-tu que je fasse ? J'y ai bien songé, malheureusement je ne suis pas assez riche...

— Oh ! il y a bien d'autres moyens, dit négligemment la jeune fille, — moyens auxquels ce jeune homme serait peut-être plus sensible encore...

— Lesquels ?

— Que sais-je, moi ? Lui montrer un peu plus de bienveillance, l'inviter à dîner de temps en temps, le traiter en ami plus qu'en employé...

— Tu as raison, fit vivement son père. Comment n'en ai-je pas eu la pensée ! En effet, cela ferait plaisir à M. Dalbrègue.

— Eh bien ! afin de ne pas le déranger de ses occupations, invite-le à dîner pour un jour où l'on ne sait que faire... un dimanche, par exemple...

— C'est juste et je vais de ce pas...

— Bien, mais ne va pas lui dire que c'est moi qui t'en ai donné l'idée.

— Il n'y a pas de danger !

Sur-le-champ, en effet, M. Voisin était allé trouver Roger, et, après l'avoir félicité du zèle et de la ponctualité dont il faisait preuve, l'avait prié de venir dîner avec lui le dimanche suivant.

Roger avait accepté avec empressement.

Antoinette avait raison. Rien ne pouvait flatter plus agréablement l'amour-propre du jeune employé que cette marque de courtoise sympathie.

Depuis trois ans qu'il était dans la maison, c'était à peu près la première fois que M. Voisin lui témoignait ostensiblement sa satisfaction. Or, on a beau ne remplir son devoir que pour obéir à sa conscience, on n'est pas fâché que les autres s'en aperçoivent et nous en soient reconnaissants.

Roger avait été invité pour six heures et demie précises. Il crut faire acte de politesse en n'arrivant pas uniquement au moment de se mettre à table.

Mais il n'y avait pas de dimanches pour l'infatigable M. Voisin. Tout occupé de son invention nouvelle, il était toujours par monts et par vaux, à la recherche d'applications imprévues, de procédés inconnus, d'instruments perfectionnés, de sorte qu'il n'avait pas un instant de repos.

Il était parti pour Paris après déjeuner, en disant qu'il reviendrait par le train de cinq heures vingt-cinq, ou de cinq heures cinquante, et, comme il faut plus d'une heure pour faire le trajet de Paris à Meulan, il ne pouvait pas être de retour avant sept heures au plus tôt.

En voyant arriver Roger, Antoinette se leva et se chargea d'excuser son père. Ensuite elle fit parcourir le jardin à son invité, lui montra ses richesses, et fut fort étonnée de voir qu'en matière de fleurs et de fruits Roger s'y connaissait beaucoup mieux qu'elle.

Elle ne put s'empêcher d'en manifester son étonnement.

— Cela n'a rien de surprenant, mademoiselle, dit Roger. J'ai toujours habité la campagne. Depuis mon enfance j'ai eu à ma disposition, hiver comme été, le jardin de M. Dalbrègue, si bien qu'à moins d'être absolument indifférent à ce que j'avais sous les yeux, il m'était impossible de ne pas suivre avec intérêt les mille et une transformations de la nature.

— Je vous fais mon compliment, monsieur, car j'ai eu les mêmes facilités que vous et je ne vous cache pas que je n'en ai pas tiré grand profit.

— Ah ! c'est que notre situation est bien différente, mademoiselle. J'étais pauvre et j'avais besoin d'apprendre pour gagner ma vie plus tard, tandis que vous...

— Je suis riche, allez-vous dire, interrompit Antoinette. Eh bien ! non, monsieur, détrompez-vous, je ne

le suis pas. Savez-vous en quoi consiste la fortune de mon père ?

— Jamais, mademoiselle, je ne me serais permis de pousser l'indiscrétion jusqu'à...

— Il n'y a pas d'indiscrétion, monsieur. Tout le monde sait que si mon pauvre père n'était pas possédé de la monomanie de l'invention, nous serions riches, en effet ; mais on n'ignore pas davantage qu'il ne possède rien que cette usine. Encore est-elle fort délabrée et aurait-elle grand besoin de réparations.

— C'est vrai, mademoiselle ; mais, dans l'état ou elle est, elle n'en représente pas moins une fortune.

— A combien l'estimez-vous donc ?

— Mais, mademoiselle... balbutia Roger hésitant.

— Oh ! parlez sans crainte, monsieur. Vous voyez que je ne me prive pas de dire la vérité.

— Eh bien ! je crois qu'elle vaut au moins quatre cent mille francs.

— Ah ! c'est votre avis ? fit Antoinette avec une visible satisfaction.

— Oui, mademoiselle. Elle en vaudrait cinq ou six cent mille si elle était en bon état...

— Je sais, je sais... dit vivement la jeune fille, mais elle ne l'est pas. Eh bien ! monsieur, telle qu'elle est, mon père donnerait cette usine pour deux cent mille francs !

En disant ces mots, elle regarda hardiment en face Roger, qui demeurait littéralement pétrifié de surprise.

— Vous paraissez très étonné de ce que je vous dis là, reprit Antoinette, et pourtant c'est mon père, lui-même, qui, plusieurs fois, m'en a fait l'aveu.

— Alors, je n'y comprends rien, mademoiselle.

— Il est vrai que je ne vous ai pas tout dit, continua

la jeune fille, un peu troublée, si résolue qu'elle fût à aller jusqu'au bout.

— A la bonne heure ! fit naïvement Roger.

Ils étaient assis sous une tonnelle que la vigne vierge, le jasmin et la clématite recouvraient d'une épaisse couche de verdure. Quoiqu'il fît grand jour encore, le soleil baissait à l'horizon ; de sorte que la tonnelle était plongée maintenant dans une demi-obscurité qui semblait provoquer les confidences.

Assis sur un des bancs renversés qui ornent actuellement tous les squares de Paris, Roger pouvait contempler de près la magnifique créature qui se trouvait à ses côtés. Sous la mousseline indiscrète qui recouvrait ses bras et ses épaules, il apercevait une peau fine, mate, satinée, et la naissance d'une gorge blanche et ferme, dont la pose renversée d'Antoinette faisait saillir les splendeurs.

Si calme que fût Roger d'ordinaire, il n'avait pas d'yeux pour ne pas voir. Il ne pouvait donc pas s'empêcher d'admirer la beauté de cette carnation, la voluptueuse richesse de cette nature plantureuse, qui étalait devant lui avec une feinte naïveté tant d'inappréciables trésors.

Antoinette devinait tout ce qui se passait en lui, en vertu de ce don spécial que possèdent les femmes de tout voir sans rien regarder.

— Ah ! fit-elle en riant, toutes les médailles ont leur revers.

— Comment ? demanda Roger.

— Oui. Celui qui prendrait l'usine de M. Voisin pour deux cent mille francs serait obligé de prendre sa fille par-dessus le marché.

— Ah ! je comprends ! fit Roger. En effet, la combi-

naison serait avantageuse à tous les titres pour l'acquéreur.

Il croyait ne faire qu'un de ces compliments banals tels qu'on en débite chaque jour à une jeune fille.

— Vous trouvez? dit Antoinette en baissant les yeux.

— Assurément, mademoiselle. Il ne s'agit que d'avoir les deux cent mille francs.

— Oh ! ce n'est pas si difficile que vous paraissez le croire.

Roger la regarda. Que signifiaient ces paroles?

— Il est toujours difficile à quelqu'un qui n'a rien de se procurer une somme de cette importance, répliqua-t-il.

— Cela dépend, fit Antoinette.

— Sans doute. Il est certain qu'un homme dont les parents jouissent d'une assez belle fortune, peut, à la rigueur, escompter l'avenir et se procurer le capital nécessaire ; mais pour celui qui n'a ni fortune, ni famille...

— Pour celui-là même, insista la jeune fille, il y a le chapitre des ressources imprévues.

Roger la regarda de nouveau. Décidément c'était bien à lui que s'adressaient ces propositions indirectes, puisque Antoinette semblait vouloir détruire une à une les objections qu'il soulevait.

— Mais, fit-il observer, qu'entendez-vous par ressources imprévues ?

— Oh ! c'est à l'infini, répondit-elle ; mais, si vous le permettez, prenons un exemple entre mille...

— Voyons..., dit curieusement Roger.

— Et tenez, parlons de l'aventure qui vous est arrivée il y a bientôt un an.

— Ah ! celle du pendu...

— Précisément. Eh bien ! n'est-ce pas, dans la véritable acception du mot, ce que l'on peut appeler le chapitre des ressources imprévues ?

— Oh ! tout à fait imprévues, c'est vrai.

— Vous voyez donc bien que ce n'est pas si difficile que vous le prétendiez tout à l'heure, car, si vous l'aviez voulu, vous aviez là deux cent mille francs qui vous tombaient du ciel.

— Oui, mais vous savez bien, mademoiselle, que j'ai repoussé cette fortune avec horreur.

— Pas définitivement, monsieur.

— Sans rémission, mademoiselle.

— Vous vous trompez, monsieur. Je connais à fond cette histoire et je sais quel a été son dénoûment à cette époque. Or l'argent est encore entre les mains du parquet ; il ne doit s'en dessaisir que dans neuf jours, et d'ici-là vous avez le temps de vous raviser. Le juge d'instruction vous l'a dit, souvenez-vous en bien.

— Je me le rappelle parfaitement, mademoiselle, mais rien ne me fera changer de résolution.

Elle eut un mouvement de dépit imperceptible, assez prononcé pourtant pour que Roger s'en aperçût. Il n'avait aucune raison pour se montrer brutal et grossier. Il essaya de la convaincre par d'autres arguments.

— D'ailleurs, reprit-il, alors même que je me raviserais, je ne pourrais prétendre qu'à la moitié de cette somme. Il est certain que Germain y a les mêmes droits que moi.

— Il y aurait matière à discussion, fit Antoinette. Je l'admets cependant ; mais je ne considère pas ce partage comme un obstacle insurmontable. Cent mille francs, en beaux billets de banque, sont un chiffre bien capable de tenter un homme qui, comme mon père, est toujours à court d'argent. S'il se montrait trop rebelle, rien ne

serait plus facile alors que de se procurer sur hypothèque le reste de la somme à laquelle il réduirait définitivement ses prétentions. En peu d'années, avec du travail et de l'économie, on rembourserait cet emprunt.

L'usine, vous le savez mieux que moi, rapporte tous les ans, si mal dirigée qu'elle soit et si incomplétement qu'elle fonctionne, une trentaine de mille francs nets ; que serait-ce donc si elle tombait entre les mains d'un homme jeune, actif, laborieux, prudent et qui ne s'occuperait absolument que de cette affaire ?

A ces mots, elle s'arrêta, confuse et rougissante.

— Mais pardon, fit-elle. L'exemple que j'avais choisi au hasard m'a entraînée plus loin que je ne me le figurais moi-même.

Elle se leva et fit jouer son éventail.

— C'est que je m'étais animée ! dit-elle en se tournant vers Roger avec un sourire.

Il est certain qu'elle était charmante ainsi. Ses joues s'étaient colorées, ses yeux brillaient du plus vif éclat et le corail de ses jolies lèvres tranchait sur le pur émail de ses dents blanches.

Roger lui-même était un peu troublé. Il ne pouvait plus douter de la vérité. Antoinette lui avait nettement proposé d'acheter l'usine et de devenir son mari.

La situation devenait embarrassante.

Sans doute la jeune fille ne jugea pas nécessaire de pousser plus avant ses séductions, et ne voulut pas exiger une réponse immédiate, car, pour rompre la conversation, elle s'écria :

— Si nous allions au-devant de mon père !

Roger accepta la proposition avec empressement.

— Je suis à vos ordres, mademoiselle, dit-il.

Ils quittèrent la verte tonnelle, traversèrent le jardin et entrèrent dans la maison.

Déjà Antoinette avait posé sur sa tête un coquet chapeau de paille d'Italie, garni de fleurs des champs, quand la porte s'ouvrit et M. Voisin arriva, tout essoufflé.

— Tiens ! nous allions au-devant de toi, lui dit sa fille.

— Pardonnez-moi, monsieur Roger, de vous avoir fait attendre si longtemps, balbutia M. Voisin, mais j'ai été retenu à Paris par des affaires importantes...

— Allons, à table ! interrompit Antoinette. Tu t'excuseras plus tard. Est-ce que tout le monde ne te connaît pas bien ? Il est sept heures passées, M. Roger doit mourir de faim...

Tout en disant ces mots, elle défaisait son chapeau et ouvrait la porte de la salle à manger.

Roger lui offrit son bras et prit place à ses côtés, en face de M. Voisin.

— A propos ! dit le père d'Antoinette, j'ai rencontré dans le train M. Dalbrègue, qui revenait de Paris. Il paraît qu'il est définitivement installé dans sa maison de campagne depuis une huitaine de jours. Le saviez-vous ?

— Oui, M. Dalbrègue m'a fait parvenir un mot il y a trois jours. Je suis même allé lui faire une visite aujourd'hui.

— Et vous ne l'avez pas trouvé, bien entendu ?

— Non, je n'ai vu que Mlle Laurence.

— Sa fille, oui. Je ne l'ai pas vue depuis dix-huit mois. Il paraît que c'est une fort jolie personne.

— En effet, monsieur. Et non-seulement une fort jolie personne, mais une jeune fille sage, réservée, instruite, digne en tous points de l'estime et du respect de tous.

— Oh ! mais... fit Antoinette, vous en parlez avec une chaleur...

Roger rougit légèrement.

— Je ne m'en cache pas, mademoiselle, j'ai pour elle une admiration sans bornes, tout comme je suis dévoué, corps et âme, à M. Dalbrègue. Je serais le plus ingrat des hommes si je n'étais pas pénétré d'une profonde reconnaissance envers ceux qui m'ont comblé de leurs bienfaits.

— Et vous parlez d'or, mon cher ami, dit M. Voisin, car si vous êtes aujourd'hui à même de gagner votre vie, c'est bien certainement à eux que vous le devez.

— Je ne saurais le proclamer assez haut, continua Roger d'une voix forte.

— Et Mlle Laurence vous a reçu ? demanda Antoinette.

— Sans doute, répondit Roger. Ne suis-je pas, après son père, je ne dirai pas son plus vieil ami, mais sa plus vieille connaissance ? Ne l'ai-je pas vue naître ?

Antoinette ne répliqua pas, mais elle jeta sur le jeune commis un regard qui semblait vouloir fouiller au fond de sa pensée.

Roger n'était pas homme à baisser les yeux pour si peu, quand il s'agissait de ses bienfaiteurs. Il soutint ce regard avec une si noble franchise qu'Antoinette se détourna.

Le léger nuage qui avait obscurci son front se dissipa du reste assez promptement. Elle se montra enjouée, prévenante envers son hôte autant qu'il est possible de l'être.

Or, elle était charmante quand elle le voulait. Ses lectures lui avaient donné une expérience précoce, qu'elle savait dissimuler sous les apparences de la plus candide ingénuité.

Après le dîner, on revint sous la tonnelle, où le café était servi à côté d'une caisse d'excellents cigares.

M. Voisin, de son côté, fut excessivement aimable envers son commis. De nouveau il le félicita de son zèle et de son exactitude.

— Si ma nouvelle invention réussit, dit-il en finissant, j'augmente vos appointements d'un tiers, mon cher monsieur, car jamais la place que je vous ai confiée n'a été si bien remplie.

Roger ne put réprimer un sourire. Il savait à quel résultat aboutissaient en général les inventions du vieux chercheur.

Enfin, presque nécessairement, la conversation retomba sur l'aventure du pendu.

— Persistez-vous à refuser cette fortune? demanda M. Voisin.

— Jusqu'à présent, oui, monsieur.

— Je conçois très-bien le sentiment qui vous guide, répliqua son patron, mais je ne sais pas trop jusqu'à quel point, dans la situation où vous êtes, vous avez le droit de la refuser.

— Comment? fit Roger, tandis qu'Antoinette se penchait vivement en avant.

En effet, elle n'espérait pas trouver à point nommé, auprès de son père, un auxiliaire si puissant.

— Oh! je vous le dis comme je le pense, reprit M. Voisin. Vous ne savez pas ce que c'est que cent mille francs, mon pauvre ami! Vous ne vous figurez pas ce qu'une pareille somme représente de travail, de luttes, de déboires! Vous ne vous imaginez pas quel levier puissant un capital semblable représente dans l'industrie! Or, vous n'avez rien. Vous êtes, pour ainsi dire, condamné à vivre éternellement dans la position subalterne que vous occupez. Tant que vous êtes garçon, ces

n'est rien ; mais si vous vous mariez, si vous avez de la famille, voyez quel tort immense vous faites à vos enfants ! Combien vous regretterez alors le scrupule qui vous arrête aujourd'hui ! En principe, il est très-honorable, je ne dis pas non ; mais il est puéril, croyez-moi, en raison des immenses satisfactions dont il vous prive. Aussi, si j'étais à votre place, je vous avoue que j'hésiterais longtemps avant de sacrifier mon avenir à un sentiment un peu exagéré peut-être de probité.

— Lui aussi ! pensa Roger. Est-ce qu'il s'entendrait avec sa fille ? Un homme comme lui ! Non, ce n'est pas possible !

Roger pouvait à bon droit s'étonner d'entendre tomber de telles paroles de la bouche de M. Voisin.

La réputation du vieux manufacturier était en effet bien établie. Depuis trente ans qu'il habitait le pays et qu'il était à la tête de son usine, tout le monde avait été à même d'apprécier ses défauts et ses qualités. Or, on savait que le vieux chimiste était un rêveur, mais on savait aussi que c'était un parfait honnête homme.

Ce qu'on lui reprochait le plus sévèrement, ce n'était ni l'extrême versatilité de son esprit, ni l'imprévoyance avec laquelle il avait dissipé tout ce qu'il avait gagné, c'était la faiblesse impardonnable qu'il avait montrée envers sa fille.

L'ignorance d'Antoinette était un fait avéré pour tous ceux qui l'avaient approchée. Parmi ceux-là se trouvaient des observateurs, qui l'avaient étudiée de près et avaient été effrayés des instincts qui se révélaient en elle.

Elle était avec les hommes en général d'une familiarité souvent embarrassante, et laissait échapper des mots si étranges, qu'on se demandait s'ils étaient le

résultat d'une perversité précoce ou d'une candeur poussée à la limite de l'invraisemblable.

Il est vrai qu'elle avait perdu sa mère dès sa plus tendre enfance et que rien au monde ne peut remplacer une mère ; mais combien d'autres jeunes filles avaient été dans la même situation qu'elle et, grâce à la vigilance paternelle, au choix des maîtres qu'elles avaient eus, étaient restées de simples et gracieuses personnes !

— Et tenez, disait-on à ce sujet, voyez la fille de M. Dalbrègue. N'a-t-elle pas été élevée absolument dans les mêmes conditions ? Comme Antoinette, n'a-t-elle pas perdu sa mère à l'âge de trois ou quatre ans ? Y a-t-il cependant une jeune fille plus modeste et plus accomplie ?

L'exemple était concluant. Aussi toutes les riches familles d'alentour recherchaient Laurence ; aucune ne recevait Antoinette.

M. Voisin s'en était bien aperçu. Mais le mal était sans remède. Qu'y faire d'abord ? Un père n'a-t-il pas pour son unique enfant toutes les indulgences ? Ne s'aveugle-t-il pas sur ses imperfections tout autant que sur ses qualités ?

Plus que personne, le vieux chimiste devait fermer les yeux. Toujours perdu dans les nuages, il voyait à peine ce qui choquait les autres et ne s'inquiétait pas de la solitude au sein de laquelle vivait sa fille. C'était avec les yeux de la foi qu'il admirait Antoinette, et l'on sait que la foi exclut le raisonnement et la discussion.

Comment en vouloir à ce malheureux père d'une faute dont il n'avait pas conscience ? Il était distrait, crédule, faible, sans doute, mais tenait-il scrupuleusement les engagements qu'il avait pris ? Oui. L'avait-on jamais entendu dire du mal de qui que ce fût ? Non. La fable

de La Fontaine, qui fait tomber l'astrologue au fond d'un puits, ne dit pas qu'il fût un malhonnête homme.

Aussi Roger hésitait. Si les propositions d'Antoinette ne l'avaient pas ébranlé, les paroles de M. Voisin lui donnaient fort à penser.

Vers dix heures du soir, il se retira.

Antoinette l'accompagna jusqu'à la porte.

— Vous voyez que je ne suis pas seule de mon avis, lui dit-elle à demi-voix.

Roger ne répondit pas. Il s'inclina profondément et s'éloigna.

— Parbleu ! je le sais bien qu'elle n'est pas seule de son avis, se disait-il en regagnant son logement. Assez d'autres personnes m'ont répété la même chose depuis bientôt un an, sans parler de ceux qui m'ont traité d'imbécile, de crétin et d'idiot. Auquel croire ? Est-ce que décidément je ferais une sottise ?

Il fit quelques pas avant de répondre au point d'interrogation qui terminait son monologue ; puis, s'arrêtant brusquement :

— Non, non, mille fois non ! s'écria-t-il. Tout mon être se révolte à la pensée de réclamer cette fortune. Je ne le ferai pas.

Il rentra chez lui, un peu plus calme. Pourtant, en dépit de la résolution dans laquelle il venait de s'affermir, les propositions singulières d'Antoinette se représentaient à sa pensée.

— Quels motifs la font agir ? se demandait-il. Est-ce qu'elle a du goût pour moi ? N'obéit-elle qu'à un simple calcul ? Que m'importe après tout ? Je ne l'aime pas, je ne l'aimerai jamais. D'aucune façon ce mariage ne peut donc s'accomplir. Ah ! si c'était...

Il n'osa pas achever sa phrase.

— Je suis fou ! murmura-t-il en haussant les épaule
N'y pensons plus.

Le lendemain, il avait repris ses occupations. I
semaine se passa sans incident. Le samedi soir, ur
heure avant qu'il quittât son bureau, il vit entrer M
Dalbrègue.

Il se leva précipitamment pour lui offrir un siége.

— Ne te dérange pas, lui dit M. Dalbrègue, je n
m'arrête pas. En passant devant l'usine, je me su
rappelé que c'était demain dimanche et que tu éta
libre ce jour-là. J'ai pensé que si tu n'avais rien o
mieux à faire, tu ne serais pas fâché de venir passer
journée à la maison...

— Comment ! s'écria vivement Roger. Pouvez-vo
croire, monsieur, que je ne déclinerais pas toute aut
invitation pour accepter celle que vous me faites l'ho
neur de m'adresser !

— C'est précisément ce que je n'entends pas. Es-t
libre ou non ?

— Libre comme l'air, monsieur.

— Alors, c'est dit, fit M. Dalbrègue en lui tendant
main. A demain. Et souviens-toi que nous déjeunons
onze heures.

Quoi qu'il fît pour s'opposer à ce que Roger quittât so
bureau, celui-ci voulut absolument l'accompagner ju
qu'à sa voiture.

Laurence y était.

— Venez-vous demain ? lui cria-t-elle dès qu'ell
l'aperçut.

— Oui, mademoiselle.

— A la bonne heure ! fit-elle en lui envoyant de
main finement gantée un petit salut amical.

M. Dalbrègue avait repris sa place et la voiture éta
déjà loin, que Roger la suivait encore du regard. Enfi

sparut derrière un rideau d'arbres le long voile de
ıze blanche qui flottait sur le chapeau de Lau-
nce.

Roger poussa un long soupir et rentra.

Le lendemain, à dix heures et demie, il se présentait
ez M. Dalbrègue.

Laurence était seule dans le salon quand le domesti-
e introduisit Roger.

Ce salon était une idée de Laurence. Il formait une
ste rotonde, percée de cinq larges fenêtres, devant
acune desquelles se trouvait une jardinière garnie de
urs, qu'on renouvelait toutes les semaines.

De cette vaste pièce, que Laurence avait fait construire
rpendiculairement à la maison, on apercevait le jar-
ı tout entier, jardin qui ne mesurait pas moins d'un
ctare, et dont, par suite de l'habile disposition des
ssifs qui le composaient, on n'apercevait pas la
.

Cette pièce, entièrement tendue de perse blanche à
ınds ramages, et toute remplie du parfum des fleurs,
it d'une fraîcheur exquise. C'était celle qu'affection-
t Laurence. C'était là qu'elle recevait ses amis.

En voyant entrer Roger, elle lui tendit franchement la
in.

— Tiens! M. Dalbrègue n'est pas là? fit Roger.

— Non, il a été un peu indisposé cette nuit, mais je
vu tout à l'heure; il va un peu mieux, je l'at-
ds.

— Qu'a-t-il donc?

— Je ne sais, mais cet hiver, je vous l'ai dit, il a eu
sque constamment des pesanteurs, des somnolences,
t rien ne pouvait triompher. J'ai interrogé le doc-
, il ne m'a pas répondu; mais j'ai lu sur son visage
inquiétude qui ne me présage rien de bon.

— Que dites-vous ! s'écria Roger très agité.

— Je dis que j'ai peur.

— De quoi ?

— Je n'en sais rien, mais j'ai peur.

— Espérons que vos craintes ne se réaliseront pas, mademoiselle... Et tenez... la preuve, c'est que voici M. Dalbrègue en personne...

En effet, la porte du salon s'ouvrit et M. Dalbrègue parut ; mais Roger remarqua immédiatement combien la démarche du vieillard était lente et son pas pesant.

— Ah ! te voilà, mon garçon, dit-il à Roger qui s'avançait lestement à sa rencontre. Tu es arrivé à propos, ma foi ! Je veux prendre un peu l'air dans le jardin avant déjeuner, et, je ne sais comment cela se fait, je n'ai pas de jambes.

Roger s'empara de son bras et lui servit de guide.

— A la bonne heure ! fit M. Dalbrègue qui pesa de tout son poids sur ce robuste point d'appui, voilà un bras comme il m'en faudrait un !

— Mais il est tout à votre service, monsieur, dit Roger.

— Tu plaisantes, sans doute ? Et tes occupations ?

— Je les quitterai.

— Ne t'en avise pas ou je te donne ma malédiction, riposta gaiement le vieillard. Ne faut-il pas que tu gagnes ta vie ?

— Et croyez-vous que ce ne serait pas la gagner que de la consacrer à mon bienfaiteur ?

— Ton bienfaiteur ! Voilà un bien gros mot pour un peu de latin et de français que je t'ai fait apprendre....

— Sans compter vingt années de sollicitude paternelle, ajouta Roger.

— N'importe. Je te défends de quitter M. Voisin, dit M. Dalbrègue.

Il se tourna vers Laurence.

— C'est que ce maudit garnement-là serait capable de le faire comme il le dit, vois-tu ! reprit-il. Il a une volonté... tu ne t'en fais pas une idée. Ainsi, cette histoire de pendu... je gagerais qu'il est toujours aussi entêté et qu'il ne veut pas...

— Et vous gagneriez, monsieur Dalbrègue, fit Roger.

— C'est donc vrai ? Tu persistes à repousser cette fortune ?

— Oui, monsieur.

— Tu as tort, mon garçon, tu as tort.

— Quoi ! vous aussi ! s'écria Roger.

— Comment, moi aussi ! On t'a donc déjà dit que tu avais tort ?

— Cent fois, monsieur. Dimanche dernier encore, M. Voisin, chez qui je dînais...

— Eh bien ! pourquoi ne l'écoutes-tu pas ? Il est de bon conseil, M. Voisin ; non pas pour lui, mais pour les autres. Il est certain qu'avec cette fortune, tu pourrais t'établir, te marier...

— Voyons, sérieusement, interrompit Roger, en le regardant en face, est-ce votre avis !

— Certainement.

— Soit ! J'agirai comme vous me le conseillerez, je vous le jure ! si vous me promettez de répondre franchement à la question que je vais vous poser...

— Je t'en donne ma parole.

— Je ne suis plus Roger Montmaury, et vous n'êtes plus M. Dalbrègue, dit le jeune commis. Je suis M. X... et vous êtes M. Z... Eh bien ! répondez, monsieur Z... si M. X... vous demandait la main de votre fille, la

donneriez-vous à un homme enrichi de cet argent que vous m'engagez à revendiquer ?

— Oh ! non, se défendit vivement M. Dalbrègue ; mais il ne s'agit pas de moi...

— Et pourquoi voudriez-vous qu'un autre fût moins scrupuleux que vous, ou que je prisse la fille du premier venu ? Non. Vous avez prononcé, cher et vénéré bienfaiteur. N'en parlons plus, je vous en conjure.

— Mais, mon ami...

— Allons, père, interrompit Laurence en lui coupant la parole avec un baiser, tu as passé ton hiver à me dire que Roger se conduisait en honnête homme. Pourquoi veux-tu lui persuader le contraire maintenant ?

M. Dalbrègue se mit à rire.

— Décidément, fit-il, on a toujours tort de parler devant les petites filles.

Roger adressa à Laurence un regard de profonde reconnaissance.

III

LE MARIAGE

)epuis ce moment jusqu'au jour indiqué par le juge
ıstruction pour la délivrance définitive du legs du
ıdu, Roger n'eut plus un instant d'hésitation.

lalgré les plus actives démarches, malgré la publi-
; que les journaux avaient donnée à ce suicide, le
quet n'avait pu découvrir le nom de ce malheureux,
ıersonne ne s'était présenté pour revendiquer sa suc-
;ion.

onformément au testament qu'il avait fait, on dé-
a donc les deux cent mille francs qu'il avait laissés
elui qui les avait trouvés, c'est-à-dire à Germain
sut.

oger, qui avait été mandé à Versailles par lettre
ciale du magistrat, persista dans la résolution qu'il
t prise dès le premier jour. Et, comme sa présence
t nécessaire pour l'accomplissement de certaines
ıalités, il assista à la délivrance du legs, signa le

procès-verbal qui fut rédigé à cette occasion et vit Germain emporter triomphalement la somme qu'il convoitait depuis si longtemps.

Quand il eut en sa possession cette volumineuse liasse de billets de banque, il s'en alla, sans adresser un mot ni un regard à Roger, qui pourtant méritait bien un remerciement. Et non-seulement il ne le remercia pas, mais, le lendemain, il changea complétement de manières à son égard.

Si, pendant le cours de cette interminable année, il s'était montré doux, poli, presque prévenant envers Montmaury, c'était dans la crainte que celui-ci ne se ravisât. Aujourd'hui qu'il n'avait plus à redouter ce terrible dénoûment, il redevenait tel qu'on l'a vu dès les premières pages de ce récit: jaloux, haineux et vindicatif.

En effet, depuis que Germain avait touché cette somme inespérée, un revirement subit s'était fait dans l'opinion publique. Si quelques rares esprits pratiques continuaient à donner tort à Roger, le plus grand nombre, les femmes principalement, exaltaient au contraire le désintéressement dont il avait fait preuve et la délicatesse avec laquelle il avait agi.

A son tour, Germain, du jour où il était devenu riche, avait fait des jaloux et des envieux de ceux-là mêmes qui se disaient autrefois ses amis.

On s'attendait à ce qu'il quittât l'usine, à ce qu'il dissipât en orgies une bonne partie de la somme qu'il avait touchée. Aussi fut-on très-étonné d'apprendre qu'après avoir versé à la Banque les deux cent mille francs qu'il venait de toucher, Germain avait repris chez M. Voisin son poste de simple contre-maître et continuait à en remplir les fonctions.

On eut bientôt l'explication de cet incompréhensible phénomène.

Germain qui, pendant toute l'année, n'avait pas caché l'admiration profonde que lui inspirait Antoinette, alla demander à M. Voisin la main de sa fille.

Le vieux chimiste fut un peu surpris, un peu froissé même, d'une telle hardiesse. Cependant, il ne s'en formalisa pas ouvertement. Il se contenta de répondre qu'il en parlerait à sa fille et que, suivant ce qu'elle déciderait, il verrait ce qu'il aurait à faire.

Rien n'était plus évasif qu'une réponse semblable. Pourtant ce n'était pas un refus catégorique. Germain n'espérait pas de sa première démarche un si heureux résultat. Aussi ne perdit-il pas courage.

Plus que jamais assidu à l'usine, il commença à s'occuper d'une foule de menus détails qu'il négligeait autrefois. D'ores et déjà on aurait dit que l'usine lui appartenait. Jamais surveillance plus active n'avait été exercée depuis trente ans que M. Voisin était propriétaire de la fabrique.

Enfermé dans la cabinet vitré qui lui avait été assigné, Roger assistait en souriant au développement chaque jour croissant de cette vaniteuse importance. Ils ne se parlaient plus du tout. Quand Germain avait quelque chose à transmettre à Roger, c'était maintenant par l'intermédiaire d'un de ses ouvriers qu'il le faisait.

Huit jours se passèrent. Cassut n'avait pas reçu de M. Voisin la réponse qu'il attendait.

Il revint à la charge, très-nettement cette fois.

— J'ai vingt-sept ans, dit-il à son patron, il est temps de m'établir et de me marier. Si donc vous ne voulez pas faire droit à ma requête dans un délai de huit jours, je vous prierai de pourvoir à mon remplacement, afin que je puisse chercher ailleurs.

Il n'y avait plus moyen de reculer.

M. Voisin, qui n'avait pas dit un mot à sa fille des prétentions de Cassut, les lui soumit le jour même.

Antoinette l'avait certainement prévu, car elle ne sour cilla pas.

Son père fut un peu étonné du calme avec lequel ell accueillit ces ouvertures.

Antoinette eut un petit sourire de pitié.

— Il y a près d'un an, dit-elle, que M. Cassut y songé.

— Comment le sais-tu? Il te l'a donc avoué?

— Par exemple! dit fièrement la jeune fille. Non, re prit-elle d'un ton débonnaire, mais à la façon dont i me dévorait des yeux ce n'était pas difficile à devi ner.

— Comment, il s'est permis... Et tu ne m'en as pas ouvert la bouche!

— A quoi bon? M. Cassut était un excellent contre- maître, disais-tu. Pourquoi donc t'aurais-je privé de ses services? Je ne suis plus retournée à l'atelier, voilà tout.

— En effet, c'était le plus sage; mais aujourd'hui que comptes-tu faire?

— Ma foi je n'en sais trop rien. Et toi?

— Moi! je t'avoue que je suis très-embarrassé et que je ne déciderai rien que de ton consentement.

— Je l'espère bien, mais enfin qu'en penses-tu? demanda la jeune fille.

— Dame!... que veux-tu?... c'est assez délicat... balbutia M. Voisin. Il est certain que, dans la position où je me trouve, je ne mettrai pas facilement la main sur un gendre possédant deux cent mille francs comptant.

— En effet, c'est un oiseau rare, n'est-ce pas?

— Très-rare, mon enfant. Réfléchis aussi que ce

Germain, pour s'élever jusqu'à toi, est probablement disposé d'avance à tous les sacrifices, que si je lui donne ta main et si je lui cède mon usine, il abandonnera vraisemblablement la totalité de cette somme...

— A tes yeux, un tel mariage serait donc une bonne affaire?

— Oui, s'il n'y avait pas comme contre-partie l'indignité et la naissance obscure de ce Cassut...

— Mais, en dehors de cela, le juges-tu capable de bien diriger la fabrique, d'arriver rapidement à la fortune?

— Sous ce rapport-là, je dois lui rendre justice: il connaît admirablement la manipulation de tous les produits. A présent, ferait-il fortune? C'est une autre question. Dans tous les cas, tu n'as rien à craindre. Si j'avais à ma disposition le capital qu'il est prêt à verser, je te ferais millionnaire en moins d'un an...

— Oui, je sais, interrompit Antoinette qui avait écouté un peu distraitement ces dernières explications. C'est ce capital qui te séduit surtout, conviens-en.

— Je ne m'en cache pas.

— Et n'y a-t-il pas d'autre moyen de te le procurer?

— Je n'en connais pas.

— Cependant, lorsque nous avons causé dernièrement de tes affaires, tu m'assurais que ta fabrique n'était grevée d'aucune hypothèque.

— C'est la vérité.

— Eh bien! ne pourrais-tu pas emprunter deux cent mille francs sur ton usine?

— Oui, mais je ne le veux pas.

— Pourquoi?

— Parce que si j'ai été malheureux jusqu'ici dans les spéculations que j'ai tentées en dehors de mon indus-

trie, j'ai tenu du moins à te conserver intacte cette plus grosse part de ma fortune.

— Et je t'en remercie, mon bon père.

— Or, poursuivit M. Voisin, ce n'est pas à mon âge que j'irais emprunter une somme semblable. Tu ne sais donc pas qu'en nous réduisant au strict nécessaire, c'est-à-dire en ne dépensant pas plus de douze ou quinze mille francs par an, il me faudrait près de vingt ans pour rembourser le capital et en servir les intérêts! Et j'ai soixante ans passés, ma chère enfant!

— Bon, mais si tu avais vingt-cinq ans, si l'avenir t'appartenait encore, hésiterais-tu, dans un cas urgent, à hypothéquer ta fabrique?

— J'hésiterais toujours; mais enfin, s'il y avait ur gence...

— Tu le ferais?

— A vingt-cinq ans que ne ferait-on pas!

— Bien, dit Antoinette pensive, c'est tout ce que je voulais savoir.

— Mais dans quel but...

— Je te le dirai plus tard. C'est une idée à moi que je mûris.

— Hâte-toi, alors, car Germain ne m'a donné que huit jours...

— Oh! d'ici là, je saurai à quoi m'en tenir, fit Antoinette.

— A la bonne heure! sans cela Cassut serait capable de nous brûler la politesse...

— Qu'il fasse ce que bon lui semblera! dit la jeune fille avec humeur en se retirant.

M. Voisin la regarda diparaître, un peu déconcerté par cette brusque sortie.

— Il est certain, murmura-t-il, que ce M. Cassut n'est pas le gendre que j'aurais rêvé; mais deux cent mill

francs! Que de choses je ferais si j'avais deux cent mille francs!...

Du jour où Antoinette avait eu avec son père cette conversation, elle était devenue presque invisible. A peine parcourut-elle cinq ou six fois le jardin après déjeuner pour prendre un peu d'exercice. Encore était-elle rêveuse et préoccupée.

Puis elle remontait dans sa chambre, s'asseyait devant sa table et alignait des chiffres sur le papier, en consultant de temps à autre un livre qu'elle avait ouvert devant elle.

Un tel changement dans les habitudes turbulentes de sa maîtresse avait fort étonné Rose. Elle eut la curiosité de voir quel était ce livre qui absorbait si fort l'attention de la jeune fille. C'était un traité d'arithmétique, et les chapitres traitant de la multiplication et de la division étaient tachés d'encre toute fraîche. Que pouvait donc bien multiplier ou diviser Antoinette? D'où lui venait cette passion subite pour une science qu'elle avait jusqu'alors si dédaigneusement traitée?

Rose n'était pas au bout de ses étonnements.

Un matin, sa maîtresse lui donna l'ordre de lui acheter un bonnet de linge excessivement simple.

Le temps était sombre et couvert de nuages menaçants. En effet, vers une heure de l'après-midi, commença à tomber une de ces petites pluies fines et drues qui durent quelquefois vingt-quatre heures.

Le soir, à neuf heures, il faisait un temps abominable. De gros nuages, poussés par un vent du Sud-Ouest, couraient au dessus des arbres, dont les branches se balançaient bruyamment. D'immenses flaques d'eau, dans lesquelles crépitait la pluie, couvraient le chemin et reflétaient çà et là les pâles lumières des boutiques et des maisons voisines.

Roger était rentré après son dîner et lisait.

Vers neuf heures du soir, au moment où il allait fermer le livre qu'il parcourait, il entendit du bruit dans le petit escalier qui conduisait à sa chambre.

Il prêta l'oreille.

C'était un pas léger, un pas de femme assurément, car le long des murs il entendait le frôlement des jupons.

Au même instant on frappa discrètement à sa porte.

— Qui est là? demanda-t-il.

— C'est moi, répondit timidement une voix de femme.

Roger ne reconnut pas le timbre de cette voix.

— Qui, diable! peut venir chez moi par un temps pareil? se demandait-il.

Il ouvrit et aperçut une femme coiffée d'un bonnet de linge, la tête enveloppée d'un châle épais qui lui cachait tout le bas du visage...

Dès que la porte se fut refermée, cette femme laissa tomber son châle, ôta son bonnet, et Roger reconnut.... Antoinette!

Elle jeta ces objets au hasard, sur le premier meuble qui se trouva à sa portée, et, se croisant les bras devant Roger, sans lui donner le temps de se remettre de la surprise qu'il éprouvait:

— Vous ne m'avez donc pas comprise? dit-elle.

— Non... mademoiselle... balbutia le jeune commis stupéfait.

Assurément, de ces deux personnages qui se trouvaient en présence, à pareille heure et dans un endroit semblable, celui qui aurait dû être le plus embarrassé était Antoinette. Il n'en était rien pourtant.

Elle regardait Roger en face, avec une hardiesse ef-

frayante, tandis qu'il baissait les yeux et ne savait quelle contenance garder.

Ce n'était pas sans une certaine hésitation, cependant, qu'elle s'était résolue à cette démarche décisive; mais le temps pressait. Demain, il faudrait rendre réponse à Germain, et Roger n'avait pas donné signe de vie!

Désirant avoir avec lui une explication définitive, elle s'informa de son adresse et entreprit d'aller le trouver. Seulement, elle ne voulait pas être reconnue.

Le ciel sembla favoriser ses projets. Le temps, qui avait été splendide depuis trois semaines, changea tout à coup; la lune, les étoiles disparurent derrière une couche épaisse de nuages floconneux, et la pluie se mit à tomber avec un acharnement capable de désarçonner les plus intrépides promeneurs.

Loin d'effrayer Antoinette, ces circonstances servaient trop bien ses projets pour qu'elle ne s'empressât pas de les mettre à profit.

Jetant sur ses magnifiques cheveux noirs un petit bonnet de linge, retroussant jusqu'à la ceinture sa robe de soie, elle enveloppa sa tête d'un châle, dont elle croisa les pans sur le bas de son visage, et plaça Rose en faction à la porte de sa chambre.

— Si par hasard mon père me faisait demander, recommanda-t-elle, tu lui diras que je suis couchée, malade, et que j'ai formellement défendu l'entrée de ma chambre.

— Et s'il insiste? fit Rose.

— Prends la clef dans ta poche, et dis-lui que je me suis enfermée à double tour.

— Mais il me demandera ce que je fais là.

— Tu répondras que je t'ai donné l'ordre d'attendre jusqu'à minuit, pour le cas où j'aurais besoin de toi.

Elle partit donc, sinon complétement tranquille, bien décidée du moins à ne reculer devant aucun obstacle.

Fort heureusement, elle connaissait chacune des maisons de ce pays, où elle avait été élevée; sans cela, par cette nuit sombre et humide, elle n'aurait jamais pu trouver le logement qu'habitait Roger.

Par bonheur, elle ne rencontra pas âme qui vive et pénétra sans encombre dans la chambre de Montmaury.

Quand elle le vit si troublé par cette visite inattendue, elle en eut pitié.

Il n'avait pas compris! C'était bien ce qu'elle espérait.

— Voyons, reprit-elle, remettez-vous et expliquons-nous. J'admets jusqu'à un certain point, bien que je ne partage pas vos scrupules, que vous ayez refusé une fortune qui, à mon sens, vous appartenait très-légitimement; mais ce n'était pas une raison pour disparaître ainsi que vous l'avez fait. Vous auriez dû me dire, au moins dès le principe, que votre résolution était inébranlable.

— Mais je vous l'ai dit, mademoiselle! répondit Roger.

— Sans doute. Seulement je m'étais imaginé qu'en raison des motifs que j'avais fait valoir — et parmi lesquels j'occupais une large place, ajouta-t-elle en rougissant légèrement, — vous reviendriez sur cette décision. Je le croyais d'autant plus que mon père lui-même vous avait engagé devant moi à accepter cette fortune.

— C'est ce qui m'a fait hésiter un instant, mademoiselle, je ne vous le cache pas.

— Ah! que n'avez-vous cédé jusqu'au bout, monsieur

it Antoinette avec un soupir; car vous ne savez pas ce
ui arrive...

— Non, mademoiselle.

— Vous pensez bien que je ne serais pas chez vous,
pareille heure, si je n'y avais pas été poussée par la
orce des événements. Je n'ignore pas que ce n'est
uère la place d'une jeune fille comme moi. Je ne me
issimule pas davantage que beaucoup d'autres auraient
eculé devant une semblable démarche; mais je suis de
elles qui ont tous les courages.

— Je vous en sais un gré infini, mademoiselle, répon-
lit Roger; mais quels sont les événements auxquels
ous faites allusion?

— M. Germain Cassut m'a demandée deux fois en
mariage depuis quinze jours, monsieur!

— Je m'en doutais, fit Roger. Depuis qu'il est à la
ête de ses deux cent mille francs, il affecte des airs de
upériorité tout à fait comiques. Il parcourt la fabrique
en tous sens, examine les machines, fait sonner les cu-
ves, sonde les murs, interroge à gauche, à droite, fait
en un mot tout ce qu'il peut pour laisser croire aux ou-
vriers qu'il va acheter l'usine de M. Voisin.

— Et il a raison, monsieur, car mon père, ébloui par
ce chiffre magique, est tout disposé à la lui céder. Je
n'ai qu'un mot à dire et la chose est faite.

— Et vous ne voulez pas le dire?

— Pas encore. C'est pour cela que je suis venue vous
trouver. Il est certain que Germain est en ce moment,
et grâce à vous, dans une très-enviable situation, pé-
cuniairement parlant; mais il n'a que cela pour lui, le
malheureux! Il est laid, commun, brutal... Et puis,
s'appeler madame Cassut! franchement ce n'est pas
tentant. J'aimerais mieux un autre nom... le vôtre, par
exemple.

— Le mien est tout aussi obscur que celui de Germain, fit observer Roger.

— Peut-être, mais il sonne mieux à l'oreille. En outre, sans vous flatter, vous êtes infiniment mieux que lui sous tous les rapports. Non-seulement vous êtes doué d'un physique agréable, mais vous avez reçu une éducation soignée, vous avez de la tenue, vous représentez un tout autre personnage que celui que vous êtes réellement, et je suis convaincue que si vous achetiez l'usine de mon père...

— Mais avec quoi l'achèterais-je, interrompit Roger, puisque je n'ai rien.

— S'il n'y avait pas moyen de le faire, je ne serais pas là, répliqua vivement Antoinette. Vous pensez bien qu'à la suite de la demande formée par Germain, j'ai longuement interrogé mon père. Or, il convient qu'à son âge il n'emprunterait pas deux cent mille francs, mais il avoue que s'il avait vingt-cinq ans, il n'hésiterait pas à le faire dans un cas urgent. Or, vous avez vingt-cinq ans, le cas est urgent, décidez-vous.

Roger, très-embarrassé, ne répondait pas.

— Remarquez, poursuivit Antoinette, que je ne viens pas ici à la légère vous proposer une affaire onéreuse ou un mariage désavantageux. Je n'ai pas à me faire valoir, moi, vous savez qui je suis ; mais, au point de vue de l'affaire elle-même, je suis prête à détruire, chiffres en main, toutes les objections que vous pourriez élever. Vous ne vous figurez pas ce que j'ai travaillé depuis six jours pour réaliser de tels prodiges! Aussi permettez-moi de vous soumettre le résultat de mes calculs.

— Mais, mademoiselle..., répliqua timidement Roger.

— Laissez-moi aller jusqu'au bout, interrompit la jeune fille, et vous verrez. Il est évident que l'usine de

mon père, en y faisant les réparations indispensables, dirigée comme elle le serait par vous, peut rapporter aisément tous les ans dix mille francs de plus qu'elle ne donne actuellement. Je ne vous parle pas du développement considérable qu'elle peut prendre plus tard sous l'impulsion de votre intelligence, c'est incalculable. Ces dix mille francs de plus-value paieront et au-delà les intérêts des deux cent mille francs que vous emprunterez. Reste alors trente mille francs. Affectez-en vingt mille au remboursement annuel de la créance, il en restera dix mille pour se nourrir, s'habiller, se chauffer et s'éclairer, puisque le logement de son propriétaire fait partie de l'usine elle-même. Or, avec dix mille francs par an, ne peut-on pas vivre convenablement? D'autant plus convenablement qu'en amortissant tous les ans le chiffre de l'hypothèque, vous diminuez en proportion égale la somme des intérêts à servir, et que vous pouvez appliquer le bénéfice toujours croissant qui en résulte, soit à nos besoins personnels, soit à l'amélioration de la fabrique. Est-ce vrai?

A ces mots, elle jeta sur Roger un regard triomphant.

— C'est parfaitement exact, répondit-il.

— Eh bien! sur les deux cent mille francs que vous emprunterez, consacrez-en trente, quarante mille, s'il le faut, aux réparations, et je me charge d'obtenir le consentement de mon père, moyennant cent cinquante mille francs nets. Et non-seulement vous aurez une position indépendante, un avenir assuré, une femme qui vous sera aveuglément dévouée; mais vous aurez la satisfaction d'humilier ce Germain Cassut, qui se croit irrésistible depuis qu'il a quelques écus dans sa poche. Répondez : le voulez-vous?

— Mademoiselle, fit gravement Roger, je suis réelle-

ment confus des bontés que vous me témoignez et de la peine que vous avez prise, mais il m'est impossible d'accepter.

— Pourquoi? demanda Antoinette interdite.

— Parce que je ne me sens pas le courage d'entreprendre une affaire aussi lourde que celle-là.

— Ce n'est pas sérieux, dit la jeune fille dont les joues pâlissaient. Comment! je vous apporte quatre cent mille francs, et vous les refusez! Oui, sur ces quatre cent mille francs, il y a un emprunt considérable à faire, mais il n'en reste pas moins la moitié bien liquide. Deux cent mille francs!

— Oh! je ne discute pas les chiffres, mademoiselle. Je reconnais qu'ils sont parfaitement exacts; mais, je vous le répète, je ne me sens pas de taille à braver les éventualités d'une telle position.

— Vous! avec votre intelligence et vos vingt-six ans!

— Eh! mademoiselle, on a beau être intelligent, on peut se tromper. On a beau être jeune, on n'est pas immortel. Voyez M. Voisin, il est certainement intelligent. Eh bien! après trente ans d'un labeur surhumain, le voilà pour ainsi dire aussi pauvre qu'il l'était quand il a commencé.

— Mais vous savez bien que mon père n'a pas toute sa raison. Je ne l'en aime et ne l'en respecte pas moins, quoiqu'il ait gaspillé cinq ou six cent mille francs depuis trente ans; mais il n'est pas douteux qu'il soit fou. Sa folie a un nom: la monomanie. Il a la monomanie de l'invention.

— Je l'admets avec vous, mademoiselle; mais qui sait si je n'aurai pas un autre travers? Enfin, qui sait si je vivrai assez longtemps pour payer la dette que j'aurai contractée?

— Non, fit Antoinette avec force, ce ne sont pas des objections que vous soulevez. Vous avez d'autres raisons pour refuser mes propositions, des raisons que vous ne voulez pas dire.

— Je vous assure, mademoiselle...

— C'est impossible, monsieur, vous ne me convaincrez pas. Bien certainement vous avez une arrière-pensée. Laquelle ? Je ne puis me le figurer. J'ai beau être jeune, manquer d'expérience, vous ne me ferez jamais croire qu'un jeune homme, dans votre situation, refuse d'épouser une femme comme moi, quand surtout cette femme lui apporte une fortune.

Antoinette s'était animée en prononçant ces dernières paroles. Le dépit et la colère commençaient à la gagner.

— Encore une fois, mademoiselle... essaya de protester Roger.

— Non, cent fois non ! répéta-t-elle d'une voix tremblante, tandis qu'une grosse larme perlait dans ses yeux. Vous ne m'aimez pas, monsieur, ou plutôt vous en aimez une autre.

— Taisez-vous ! fit Roger avec l'accent de la plus profonde terreur.

— J'en étais sûre ! s'écria Antoinette avec un éclat de voix terrible. A la bonne heure ! c'est une raison cela, ajouta-t-elle avec un rire nerveux. Ah ! reprit-elle avec une sorte de rage, prenez garde, monsieur ! Malheur à cette femme, si je la découvre !

Elle fit quelques pas dans la chambre, en proie à un véritable égarement.

— Une rivale, murmurait-elle, j'ai une rivale... mais qui donc ?... Il ne connaît absolument que nous et...

Soudain, elle s'arrêta.

— Ah ! je devine ! s'écria-t-elle en étendant le bras avec un geste prophétique. C'est Laurence !

Roger devint livide.

— Je vous en conjure, mademoiselle, calmez-vous ! supplia-t-il.

— Mais, vous ne devinez donc pas que je vous aime ! s'écria Antoinette. Comment, je viens à vous la tête bourrée de chiffres — ce que je hais le plus au monde ! — je vous sacrifie mon honneur, ma fortune ; je me jette dans vos bras et vous me répondez : Je ne veux pas de vous !

— De grâce, mademoiselle, ne vous exagérez rien de ce qui s'est passé ! fit Roger avec douceur. Il est vrai, et je vous en remercie du plus profond de mon cœur, que vous avez été pour moi bonne et indulgente à l'extrême ; mais il ne faut chercher à ma timidité aucune autre cause que ma timidité même. Si j'ai le malheur de vous déplaire, pourquoi faire remonter jusqu'à une personne qui est digne de tous nos respects le courroux que vous en ressentez ? Accusez-moi, maudissez-moi, mais ne supposez pas que Mlle Laurence soit pour rien dans la détermination que j'ai prise.

— Ah ! vous avez beau nier, monsieur, l'instinct d'une femme ne se trompe jamais en pareil cas. Vous l'aimez, vous dis-je. J'en suis sûre, je le sens.

— Je l'aime, oui, mais non pas comme vous l'entendez. J'ai pour elle le même respect que j'ai pour son père, la même reconnaissance, le même dévouement. Pour eux, sans hésiter, je donnerais ma vie, mon honneur même s'ils me le demandaient. N'est-ce pas eux qui m'ont sauvé de la misère, qui m'ont donné le pain du corps et de l'esprit ? Ne leur suis-je pas plus obligé cent fois que si j'étais réellement leur fils ou leur frère ? Aucun lien du sang ne les attachait à moi, ne les forçait

à me recueillir, à me faire élever. Aussi je serais le plus ingrat des hommes si je ne leur avais pas voué une amitié sans bornes. Malheureusement, il est peu probable que je ne puisse jamais leur en donner des preuves ni leur rendre la plus minime partie du bien qu'ils m'ont fait. Et je le regrette amèrement, je vous le jure ! car on a toujours le droit de douter d'une affection qui se traduit par des mots, quand son désir le plus ardent serait de s'affirmer par des faits. Si vous ne comprenez pas les sentiments qui m'animent, je vous plains, mademoiselle. C'est que vous avez bien peu d'estime pour celui que vous prétendez aimer.

— Oh ! je ne discuterai pas avec vous, fit Antoinette. Vous êtes plus habile que moi dans l'art de présenter les choses sous leur jour le plus favorable. Tout ce que vous venez de me dire, je le crois. Je suis persuadée même que vous le ressentez ; mais je suis persuadée aussi qu'il y a au fond de votre cœur un autre sentiment que celui que vous y voyez vous-même. Si vous n'aviez pour Laurence que du respect, pourquoi repousseriez-vous mon amour ? Ne suis-je pas riche, ne suis-je pas belle ? N'ai-je pas tout ce qui peut flatter l'amour-propre d'un homme tel que vous ?

— Dieu m'est témoin, mademoiselle, qu'aucune parole n'est tombée de mes lèvres qui puisse vous faire douter de ma gratitude. Je suis indigne de votre bienveillance, mais je ne l'ai pas méconnue.

— Ainsi rien ne peut vous ébranler ? dit la jeune fille, les narines dilatées et les yeux allumés d'une colère farouche. L'amour que Laurence vous inspire l'emporte sur toute autre considération ?

— Encore une fois, mademoiselle, je n'ai pas d'amour pour...

— Mais vous ne comprenez donc pas qu'il n'y a qu'un

moyen de me convaincre, interrompit Antoinette frémissante. Un seul, vous dis-je, c'est d'accepter les propositions que je vous ai faites. Eh bien ! oui ou non, les acceptez-vous ?

— A mon grand regret, mademoiselle, fit Roger, il m'est impossible...

Elle arrêta d'un geste la phrase qu'il avait commencée et se leva d'un bond saccadé.

Son visage devint horriblement pâle, ses traits se contractèrent douloureusement. Alors, appuyant son poing crispé sur son cœur, comme pour en étouffer les battements, fière et hautaine, elle l'écrasa d'un regard à la fois empreint de colère et de haine.

— Il suffit, monsieur, lui dit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait d'affermir. Je n'étais pas méchante, je vous l'assure ; mais, si je le deviens un jour, rappelez-vous ce que vous avez fait...

Sur cette phrase énigmatique et menaçante, elle prit son châle, s'en enveloppa et se dirigea vers la porte.

— Du moins, mademoiselle, balbutia Roger, permettez-moi de vous accompagner...

— Je vous défends de faire un pas, dit-elle en joignant impérieusement le geste à la parole.

Roger s'inclina. Elle sortit, dédaigneuse, calme en apparence, ferma la porte et descendit lentement l'escalier. Bientôt le bruit de son pas léger se perdit au milieu des rafales de vent et de pluie qui continuaient à souffler au dehors.

Au moment où elle franchissait le seuil de la maison, un homme fermait la porte d'un cabaret voisin.

Il s'approcha vivement et vit que les fenêtres de Roger étaient éclairées.

— Voyez-vous ce sournois de Montmaury avec ses grands airs vertueux ! murmura-t-il. Il reçoit des visites

de femme ! A pareille heure ! Qui donc peut venir chez lui par un temps semblable ? Je le saurai, pardieu ! Oui, malgré le vent et la pluie, je veux...

En disant ces mots, il s'élança sur les traces de la jeune femme, qu'il n'avait fait qu'entrevoir.

Quoiqu'elle marchât très-vite, il n'eut pas de peine à la rejoindre et la vit, coquettement retroussée, raser les maisons, franchir les flaques d'eau, glisser rapidement devant les éclaircies lumineuses que deux ou trois boutiques projetaient encore sur la chaussée à de rares intervalles.

— Bien sûr, elle est jeune, se disait-il en pressant le pas, pour ne pas la perdre de vue.

Au bout de dix minutes, il était à l'extrémité de la ville.

— Ah çà ! où va-t-elle me conduire ? pensait-il.

Elle gagna enfin une rue étroite et sombre, entièrement dépourvue de maisons, et sur laquelle donnaient de vastes jardins. Elle continuait à marcher avec la même légèreté, sans se retourner, ne se doutant pas qu'elle était suivie.

Elle aurait probablement fini par échapper à la curiosité de celui qui s'était élancé sur ses traces, si son corps, enveloppé de vêtements sombres, n'avait profilé nettement sa silhouette sur les murs fraîchement recrépis le long desquels elle se glissait.

Au bout de quelques secondes, elle atteignit l'extrémité de la ruelle et tourna sur sa droite.

— Mais c'est à l'usine de M. Voisin qu'elle va ! s'écria son acharné persécuteur.

Il courut à toutes jambes jusqu'au bout de la ruelle et observa.

De l'endroit où il s'était posté, il pouvait tout voir

sans être aperçu, car il venait de se blottir dans les herbes qui poussaient au bas de la muraille.

En face de lui se trouvait l'usine, ou plutôt la maison d'habitation de M. Voisin et le jardin qui en dépendait. Au fond de ce jardin se trouvait une petite porte verte qui donnait sur la ruelle dans laquelle Antoinette venait de s'engager.

Une minute après, elle introduisait la clef dans la serrure et refermait la porte derrière elle.

L'homme qui l'avait suivie se dressa soudain sur ses pieds, et poussa un cri qui ressemblait à un rugissement.

— Elle ! s'écria-t-il. Ce n'est pas possible ! Cependant, il n'y a qu'elle ou Rose... Oui, c'est Rose.... Ah ! quelle peur j'ai eue !

Il s'éloigna, mais lentement, insensible à la pluie qui lui fouettait le visage. Des doutes terribles l'avaient assailli. Ils se dissipèrent certainement, car il rentra chez lui d'un pas agile et dégagé.

Le lendemain, toutes choses avaient repris à l'usine leur ordre accoutumé.

Vers dix heures, au moment où Rose traversait la cour, Germain, qui semblait la guetter au passage, l'arrêta brusquement.

— Ah ! je vous y prends, mademoiselle ! lui dit-il en riant. Que faisiez-vous hier soir dans les rues de Meulan ?

— Moi ? fit naïvement la femme de chambre. Je ne suis pas sortie de la maison.

— Vraiment ? Faites-moi donc le plaisir de me dire alors qui donc est entré par la petite porte du jardin vers dix heures ?

Rose devina que sa maîtresse avait été suivie par Germain.

— Qu'est-ce que cela vous fait ? répondit-elle.

— Et qui donc était un quart d'heure plus tôt chez le vertueux Montmaury ? continua Germain.

Sans trop comprendre ce que signifiaient ces paroles, Rose n'hésita pas à se sacrifier pour Antoinette.

— Ah ! vous savez tout cela, fit-elle en riant. Je vous en fais mon compliment !

Puis, affectant aussitôt un air mystérieux, elle lui prit la main et se pencha vers lui.

— Ecoutez, lui dit-elle confidentiellement, vous avez manqué votre vocation, monsieur Germain. Croyez-moi, plantez là l'usine et courez rue de Jérusalem, à Paris. Je me suis laissé dire que les places de mouchard n'étaient pas très demandées ; vous avez des chances pour en obtenir une, et tout ce qu'il faut pour mériter un rapide avancement.

A ces mots, laissant Germain stupéfait, elle s'enfuit en riant aux éclats et en lui jetant un regard moqueur.

Elle n'eut rien de plus pressé que d'aller conter la chose à Antoinette.

— Qu'est-ce que cela me fait? dit la jeune fille en haussant les épaules.

Cependant elle ne fut pas fâchée d'apprendre que Rose ne s'était pas trop défendue de la légèreté dont Germain l'accusait, et qu'elle en avait à peu près assumé toute la responsabilité.

Le soir, vers huit heures, Germain, tout de neuf habillé, se présenta chez M. Voisin pour lui demander la réponse qu'il attendait.

— C'est juste ! fit M. Voisin, je l'avais oublié. Attendez un moment, je vais consulter ma fille.

Il laissa Germain dans la salle à manger et se rendit auprès d'Antoinette, qui était dans le salon.

— Fais entrer M. Cassut, répondit-elle.

Germain fut introduit par M. Voisin. Le moment était solennel. Son cœur battait bien fort et son embarras était extrême. C'était la première fois de sa vie que son pied foulait un tapis et qu'il pénétrait dans un intérieur relativement luxueux. Aussi avait-il un air gauche et emprunté qui fit détourner la tête à Antoinette.

— Mademoiselle, dit-il, je viens... vous m'avez fait l'honneur de...

— Asseyez-vous, fit-elle brusquement.

Il obéit et prit place sur le bord d'une chaise.

— Vous avez demandé ma main à mon père, reprit-elle, et vous avez manifesté l'intention de lui succéder.

— C'est la vérité, mademoiselle.

— Depuis cette époque, continua la jeune fille d'un ton sec, vous avez parcouru l'usine de la cave au grenier.

— Oh ! mademoiselle, c'est beaucoup dire...

— On me l'a dit, ne m'interrompez pas. A quel chiffre évaluez-vous les réparations indispensables ?

— Mais, je ne sais si je dois...

— Vous devez répondre, puisque je vous interroge.

— Eh bien ! mademoiselle, je pense qu'avec une trentaine de mille francs...

— Alors entendez-vous avec mon père à ce sujet. Quant à moi, je ne deviendrai pas votre femme avant que la fabrique soit en état de répondre à tous les besoins. Je ne veux pas, si j'entre en ménage, me condamner à de nouvelles privations. Vous me fournirez donc un relevé complet des frais généraux et des recettes, afin que je puisse dès à présent régler mon budget en conséquence. Je vous laisse, messieurs. Voyez si vous pouvez traiter sur les bases que je viens de vous indiquer.

Elle sortit, sans adresser un salut ni un regard à Germain.

Combien ce langage était différent de celui tenu la veille à Roger! Pour celui-là elle était déterminée à tous les sacrifices ; pour Germain elle se montrait inexorable.

Pendant plus de deux heures, le contre-maître et son patron discutèrent sur le chiffre des réparations ; mais, fort de l'appui que lui prêtait Antoinette, Germain ne diminua pas un centime de la somme qu'il avait fixée, de sorte que M. Voisin, fasciné par le chiffre de cent soixante-dix mille francs qu'on faisait miroiter à ses yeux, finit par céder, et le mariage d'Antoinette fut décidé.

Le reste n'était plus qu'une question de formalités, puisque Antoinette avait dicté ses conditions et qu'elles avaient été acceptées. Le lendemain, Cassut alla trouver le jeune commis dans son cabinet.

— Mademoiselle Antoinette, dit-il, désire avoir l'état des frais généraux et des recettes de la fabrique depuis dix ans. Veuillez en faire le relevé sur vos livres.

— Fort bien, dit Roger. C'est elle-même qui vous a manifesté ce désir ?

— Elle-même, oui, monsieur.

— Il suffit. J'aurai l'honneur de le lui faire parvenir.

— Et pourquoi ne me le remettriez-vous pas ? demanda Germain avec hauteur.

— Parce que cela n'a rien de commun avec vos fonctions de contre-maître, et, à moins que M. Voisin lui-même ne m'en donne l'ordre...

Germain ne put réprimer un geste de colère, mais il se contint.

Roger devina qu'un événement important allait arri-

ver. En effet, Germain Cassut, qui ne lui parlait jamais, venait presque de lui donner un ordre.

— Est-ce qu'elle épouserait cette brute ? se demanda-t-il.

Il ne pouvait pas le croire. Cependant la journée n'était pas finie qu'il en avait acquis la certitude.

Germain surveillait, mais ne travaillait plus. Sa mise était plus soignée. Il avait la parole brève et le geste impérieux. Chaque fois qu'il passait devant le bureau de Roger, il jetait sur l'employé un regard oblique et haineux.

— Bien certainement, se dit Montmaury, je ne ferai pas long séjour dans cette maison.

Il avait dressé le relevé que lui avait demandé Germain et l'avait fait parvenir sous enveloppe à la jeune fille.

Tous les jours, les allures de M. Cassut affectaient plus d'importance et d'autorité. Enfin, on eut à la fin de la semaine l'explication de cette énigme. Le samedi, les bans furent publiés à la mairie, et le dimanche, le curé annonça du haut de la chaire le ma riage de Germain Cassut avec Antoinette Voisin.

Le cœur de Roger fut soulagé d'un grand poids. Il se reprochait la dureté dont il avait fait preuve envers une jeune fille dont le seul crime était de l'aimer. Il se sentait ému d'une tendre pitié et regrettait presque de n'avoir pu céder à ces démonstrations éloquentes d'un amour sincère.

Voilà qui changeait bien la face des choses : cette femme, qui prétendait l'aimer, se jetait quelques jours après dans les bras d'un autre. Et de quel autre ! Germain Cassut !!

— Décidément, pensa-t-il, il est heureux pour moi que mon cœur n'ait pas été libre et que je n'aie pas épousé cette femme-là.

Pour détourner sa pensée de cette vilaine affaire et se retremper dans un milieu plus élevé, il alla faire visite à M. Dalbrègue et à sa fille. Le bruit du mariage d'Antoinette s'était déjà répandu dans tout le pays. Naturellement, la conversation commença par aborder ce sujet délicat.

Roger fournit tous les renseignements désirables. Il fit de Germain un portrait parfaitement ressemblant, peu avantageux par conséquent, et raconta à M. Dalbrègue quelle animosité existait entre eux, ainsi que la façon dont elle avait brusquement éclaté dans le bois de Verneuil, un an plus tôt.

— Aussi, dit-il en terminant son récit, je ne sais pas trop si j'attendrai que ce mariage soit accompli pour quitter l'usine.

— Tu aurais tort, mon ami, fit observer M. Dalbrègue. Il est fort possible que M. Cassut te déteste cordialement, mais rende justice à ton mérite. Tu es intelligent, exact, honnête ; ce sont de trop précieuses qualités pour que l'on s'en prive quand on les a sous la main. Si M. Cassut te congédie, il fera une sottise, car je tiens de M. Voisin lui-même qu'il ne voit un peu clair dans ses affaires que depuis le jour où tu es entré chez lui. Dans tous les cas, fais ton devoir jusqu'au bout : c'est le seul moyen de n'avoir rien à te reprocher.

Roger promit de se conformer strictement à ces sages conseils et se retira.

Bien entendu, il n'avait pas dit un mot des propositions brillantes qu'il avait reçues.

Trois semaines se passèrent, puis vint le jour solennel du mariage d'Antoinette avec Germain. M. Voisin était très-connu et très-aimé. Une foule considérable remplissait l'église. M. Dalbrègue et sa fille étaient au nombre des invités.

Laurence eut pendant la messe des distractions bien excusables. On sait, en effet, que, pour les femmes, une messe de mariage n'est pas autre chose qu'une occasion d'exhiber leur dernière toilette. Pourtant Laurence ne prêta qu'une attention médiocre aux richesses qu'elle avait sous les yeux. C'était moins parmi les femmes que dans les rangs des hommes qu'elle semblait chercher un visage ami.

Bientôt il lui fut impossible d'en douter : Roger n'était pas là !

Pourquoi ? L'usine était certainement fermée, puisque tous les ouvriers assistaient, en habits de fête, à la cérémonie.

Laurence pensa qu'il était en retard. Tant que dura la messe, elle n'osa pas s'en assurer ; mais, lorsque la procession des invités alla dans la sacristie présenter à la mariée les compliments d'usage, elle s'aperçut que Roger n'était décidément pas là.

Elle le fit remarquer à son père.

— C'est étonnant ! fit M. Dalbrègue. Il est malade, très probablement, car je ne puis pas croire qu'on l'ait oublié. M. Voisin sait quelle affection j'ai pour lui... il n'oserait pas me désobliger... Nous allons passer chez lui avec notre voiture.

Après avoir quitté l'église, M. Dalbrègue se rendit chez Roger, accompagné de Laurence.

Au moment où il allait mettre pied à terre, il entendit s'ouvrir une des fenêtres de Roger.

— Ne vous dérangez pas ! lui cria le jeune employé. Je descends.

Moins de dix secondes après, en trois ou quatre bonds, il était debout auprès de la victoria.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? interrogea M. Dal-

brègue. Tu n'es pas malade, et je ne t'ai pas vu à la messe d'Antoinette !

Roger sourit avec un peu d'amertume.

— Je n'y ai pas été invité, répondit-il.

— Allons donc ! ce n'est pas possible !

— Et non-seulement je n'y ai pas été invité, mais voici la lettre chargée que j'ai reçue ce matin par la poste.

— A ces mots, il tendit à M. Dalbrègue une large enveloppe grise, revêtue de cinq gros cachets de cire rouge.

Celui-ci la prit, en tira la lettre qui y était enfermée et lut à demi-voix :

« Monsieur,

» A présent que je suis définitivement propriétaire de la fabrique, vous dev*ais* comprendre que je n'y saurai*t* tolér*é* plus longtemps votre présence. J'ai donc l'honneur de vous adress*ez* sous ce pli le montant du mois courant, s'élevant à la somme de trois *cent* francs, et j'ai *celui* de vous annoncer que vous n'êtes plus à mon servisse.

» Votre serviteur,

» GERMAIN CASSUT. »

M. Dalbrègue eut un léger mouvement de dépit et ne daigna même pas s'étonner des fautes d'orthographe dont la lettre était émaillée.

— Viens, dit-il à Roger. Tu déjeuneras avec nous et nous causerons.

Roger prit place en face de Laurence sur la banquette du devant, et la voiture s'éloigna.

Au moment où elle traversait la grande rue de Meulan, elle se croisa avec une calèche découverte, assez élégante, qu'on avait louée à Saint-Germain, et dans

laquelle se trouvaient M. et Mme Cassut. La calèche fut obligée même de s'arrêter brusquement pour laisser passer la victoria.

Germain et Antoinette virent donc parfaitement Roger.

Le regard du nouveau marié brilla d'un éclair de haine satisfaite. Quant à l'œil de sa jeune femme, il s'alluma d'un feu sombre, en même temps qu'un rictus menaçant crispait ses lèvres.

M. Dalbrègue était si mécontent qu'il n'ôta même pas son chapeau, et, comme Laurence s'inclinait gracieusement pour saluer Antoinette :

— Je te défends de saluer ces gens-là ! lui dit son père.

Laurence ne se fit pas prier. Au lieu d'achever le salut qu'elle avait commencé, elle se détourna.

Enfin ils arrivèrent. Le déjeuner était prêt. La femme de chambre dressa promptement le couvert de Roger, et l'on se mit à table.

En prenant sa place, M. Dalbrègue aperçut une lettre que la domestique avait posée sur son assiette.

— Tiens ! fit-il. Une lettre de Meulan ! Je n'en reçois jamais !

Il la décacheta, la parcourut, et son visage s'assombrit.

— Et une lettre qui ne te fait pas plaisir, dit Laurence. Qui donc t'écrit ?

— Oh ! ce n'est rien, fit M. Dalbrègue, qui essaya de faire bonne contenance.

Mais il eut beau s'efforcer d'être gai, se battre les flancs, rire bruyamment à propos de tout, ou plutôt à propos de rien, il ne parvint pas à tromper sa fille.

Quand le déjeuner fut terminé, ils se rendirent au jardin.

— Va donc me chercher mon porte-cigares, que j'ai laissé dans ma chambre, dit M. Dalbrègue à Laurence.

Elle disparut en courant.

Aussitôt M. Dalbrègue sortit de sa poche la lettre qu'il y avait glissée.

— Tiens, lis! dit-il à Roger.

Celui-ci, un peu surpris de cette brusque entrée en matière, prit la lettre et y jeta rapidement les yeux.

Voici ce qu'elle contenait :

« Monsieur,

» Roger Montmaury aime votre fille. Si vous en doutiez, sachez qu'il a refusé d'acheter l'usine de M. Voisin et d'épouser Antoinette, bien qu'on lui ait facilité tous les moyens d'arriver à ce résultat.

» Je livre cette confidence à votre loyauté et à votre discrétion. »

La lettre n'était pas signée.

Quand Roger en eut achevé la lecture, il la rendit à M. Dalbrègue.

— Je n'ai pas besoin de te dire, fit le vieillard, que je ne crois pas un mot de cette calomnie. Cependant j'y trouve un fait précis, sur lequel je me vois forcé d'attirer ton attention...

Oh ! la lettre anonyme ! Quelle souveraine lâcheté ! mais aussi quel infaillible moyen !

On se dit esprit fort. On commence par professer le plus souverain mépris contre cette arme misérable ; puis le trait qu'elle a lancé s'enfonce dans la plaie, le poison qu'il distille s'insinue peu à peu dans le cerveau, dans le cœur, et quand on se dit : — N'y pensons plus ! on

est tout étonné de sentir la douleur de la blessure survivre malgré tout à la volonté.

Basile a bien raison de dire : « Calomniez, calomniez, il en reste toujours quelque chose. »

M. Voisin avait fait tous ses efforts pour dédaigner cette insinuation évidemment malveillante, et pourtant il avait fini par demander à Roger des explications.

Celui-ci était pâle, mais calme et fort, fort surtout de son irréprochable probité.

— Il y a du vrai et du faux dans cette lettre, mon cher monsieur, répondit-il. Aussi, quoique elle ne soit pas signée, je puis vous donner dès à présent le nom de la personne qui vous l'a adressée. C'est Mlle Antoinette Voisin, femme Cassut.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda sévèrement le père de Laurence.

IV

LE DÉPART

Roger allait prendre la parole, quand Laurence revint, tout essoufflée.

— J'ai eu beau fouiller partout, dit-elle, je n'ai pu mettre la main sur ton porte-cigares.

M. Dalbrègue savait bien qu'elle ne pouvait pas le lui rapporter, puisqu'il l'avait dans sa poche. Il avait choisi ce prétexte pour éloigner sa fille, espérant sans doute qu'elle ne reviendrait pas si tôt.

Il fit donc semblant de chercher lui-même, tâta les unes après les autres toutes les poches où n'était pas le porte-cigares, finit par le tirer à grand'peine de celle où il se trouvait, et le montra victorieusement à Laurence.

— Le voici, dit-il.

— Ce n'était pas difficile, fit-elle observer. C'est toujours dans cette poche-là que tu le mets.

Elle soupçonna alors que son père s'était moqué d'elle.

Ce soupçon se changea en certitude, quand M. Dalbrègue, après avoir offert un cigare à Roger et avoir allumé le sien, lui dit :

— Laisse-nous seuls un moment, je te prie : nous avons à causer.

Elle eut une vague intuition que la lettre reçue par son père dans la matinée contenait quelque grosse nouvelle. Elle regarda tour à tour son père et Roger.

M. Dalbrègue était très-agité, malgré les efforts qu'il faisait pour paraître calme.

Roger était un peu pâle, mais il avait le regard fier et résolu.

Que signifiaient ces attitudes étranges chez deux hommes qu'unissait deux heures plus tôt la plus étroite amitié? Laurence ne pouvait pas se l'expliquer. Elle s'éloigna, très-intriguée, et disparut bientôt au tournant d'une allée voisine.

— Voyons, explique-toi, dit M. Dalbrègue. A quoi rime cette calomnie?

— Je n'ai plus aucune raison de vous cacher la vérité, répondit Roger.

— Ah! il y a donc quelque chose? fit le vieillard avec vivacité.

— Oui, monsieur. Par discrétion j'avais cru devoir me taire jusqu'ici, et vous allez comprendre pourquoi : il est vrai qu'on m'a offert d'acheter l'usine de M. Voisin et d'épouser sa fille.

— Qui te l'a offert ?

— Mlle Antoinette en personne.

— Par exemple! s'écria M. Dalbrègue interdit. Elle a osé... où... quand... comment... le jour où tu as dîné chez son père?

— Vous l'avez deviné. C'est du moins ce jour-là qu'elle m'a fait les premières ouvertures.

— Et elle t'a demandé de l'épouser?

— Pas nettement, cette fois; mais elle m'a laissé comprendre que cela dépendait de moi.

— Et elle ne s'est pas contentée de cela! fit le vieillard qui n'en pouvait croire ses oreilles.

— Non, monsieur. Onze jours après que Germain eut été mis en possession de sa fortune, un soir, vers neuf heures et demie, par une pluie battante, elle est venue chez moi.

— Dans ton appartement?

— Oui.

— Seule!

— Absolument seule.

M. Dalbrègue hocha la tête et fit, des lèvres, une grimace dédaigneuse.

— Dès ce jour-là, elle me le déclara formellement, Cassut avait demandé sa main. Comme elle ne se souciait pas de s'appeler Mme Cassut, elle prétendit qu'elle m'aimait et se fit forte d'obtenir le consentement de M. Voisin à notre mariage, si je voulais faire, en mon nom, sur la fabrique, un emprunt hypothécaire de deux cent mille francs.

— Mais, si c'était hardi de sa part, c'était magnifique pour toi! s'écria M. Dalbrègue interdit.

— C'était trop beau, répliqua Roger avec un sourire méprisant. Aussi, j'ai refusé.

— Pourquoi?

— Vous me le demandez! vous! fit noblement Montmaury. Il faut alors que vous ayez oublié les leçons d'honneur et de probité que vous m'avez données. Quoi! cette femme, que je connais à peine et qui vient se livrer à moi, vous voulez que je la prenne pour épouse!

— Je conviens que la démarche était un peu hasardée, mais puisqu'elle t'aimait...

— Croyez-vous, si elle m'aimait réellement, qu'elle aurait épousé Cassut? Non, c'était chez elle une simple question d'amour-propre. Elle me trouvait mieux élevé; elle aurait mieux aimé s'appeler Mme Montmaury que Mme Cassut, voilà la vérité.

— Bien, mais qu'est-ce que Laurence vient faire dans tout cela? demanda M. Dalbrègue.

— J'y arrive, fit Roger. Voyant que je me retranchais derrière l'impossibilité de contracter des engagements si onéreux, ne pouvant pas s'imaginer que je repoussais sa main à cause de son indignité même, Antoinette attribua mon refus à un autre sentiment, crut que j'aimais une autre femme et comme je ne connais à Meulan que vous et M. Voisin, osa prononcer le nom de Mlle Laurence. J'eus beau protester de l'estime et du respect que vous m'inspiriez également tous les deux, elle persista dans cette idée comme je persistais dans mes refus, et sortit en me menaçant de sa vengeance. Eh bien, puisqu'elle réalise les menaces qu'elle m'avait adressées, je me considère comme dégagé envers elle de toute discrétion.

— Oui... fit M. Dalbrègue hésitant... je reconnais que c'est par excès de délicatesse que tu as agi, mais je regrette que tu ne sois pas venu me demander conseil.

— A propos de quoi? Ne savais-je pas d'avance que vous m'auriez engagé à me conduire comme je l'ai fait?

— Peut-être, mon ami. Antoinette t'aime, pour moi ce n'est pas douteux. Si elle s'est mariée avec Cassut, c'est dans un mouvement de dépit, crois-le bien; mais, tôt ou tard, son amour pour toi se réveillera. Or, à la façon dont elle procède, je m'aperçois qu'elle est femme à ne reculer devant rien pour assouvir ses passions. Prends garde à toi! de grands malheurs peuvent en résulter!

— Oh! je ne la crains pas, fit énergiquement Roger.

— Au contraire, poursuivit M. Dalbrègue, si tu avais épousé Antoinette, tu aurais pu la sauver de l'abîme au fond duquel elle va peut-être tomber. Par amour pour toi, elle aurait consenti à des sacrifices qu'elle ne fera certainement pas au mari qu'elle a pris pour se venger de tes dédains. En la jetant dans les bras d'un homme qu'elle n'aime pas, tu l'as vouée pour ainsi dire au désordre et à l'inconduite, tandis que tu pouvais la ramener au bien en acceptant la main qu'elle t'offrait. Tu n'as pas envisagé la question à ce point de vue, j'en suis sûr, sans cela tu aurais peut-être été moins puritain.

— Ah! fit Roger, je ne tiens pas à être le terre-neuve des femmes qui se noient.

— Tu vois, répliqua vivement M. Dalbrègue. Avec tes principes de haute droiture, tu viens de prononcer une infamie.

— Moi! s'écria Montmaury.

— Oui, toi. Il n'y a que l'égoïste qui puisse parler comme tu viens de le faire. L'homme véritablement honnête, sache-le bien, est, au contraire, l'homme qui se dévoue pour ses semblables, le terre-neuve des gens qui se noient, aussi bien que de ceux qui souffrent et se tordent sous les étreintes de la misère ou du désespoir. Se laisser vivre! La belle affaire, parbleu! Tout le monde en est là. Mais faire vivre les autres, les encourager, les secourir, les ramener au bien, leur rendre la vie, voilà le devoir de l'homme en qui bat un cœur réellement généreux, réellement chrétien. Oui, réellement chrétien, car le Christ aurait beau ne pas être Dieu, il n'en serait pas moins le philosophe le plus élevé, le moralisateur le plus profond qui fût sorti des

rangs de l'humanité. « Aidez-vous les uns les autres, » a-t-il dit. Souviens-toi que ces paroles sont à elles seules toute une religion !

Roger courbait la tête et ne répondait pas.

— Maintenant que j'ai assez humilié ton orgueil de vingt-cinq ans, poursuivit M. Dalbrègue, je ne me sens pas le courage de t'en vouloir de ce que tu as fait. Je crains fort qu'Antoinette, en dépit de toutes les tentatives, ne devienne plus tard une femme légère, coupable, car je ne veux pas dire criminelle. Il y a des natures que rien ne saurait dompter. Elle est de celles-là, j'en ai peur ! C'est à cause des dispositions qu'on a cru remarquer en elle, que, depuis deux ans, le vide s'est fait insensiblement autour de ce pauvre M. Voisin, ou plutôt autour de sa fille.

— Ah ! dit Roger en poussant un profond soupir, vous me rendez la vie, monsieur. Je finissais par craindre d'avoir commis une mauvaise action.

— Je ne dis pas qu'elle soit bonne, je conviens seulement qu'elle est excusable ; mais tu le vois, Antoinette est vindicative. Son tempérament la dispose à toutes les violences. Il ne faut pas surtout que le nom de ma fille soit mêlé à toutes ses intrigues.

— Mais monsieur, je vous jure...

— Tu n'as besoin de ne me rien jurer. Je ne crois pas un mot de cette lâche délation. Je suis persuadé que tu as pour nous trop d'estime et de respect pour avoir levé les yeux sur Laurence. Ce serait de ta part de l'ingratitude, car tu ne dois vouloir, comme moi, que le bonheur de ma fille, et ce ne serait pas le prouver que d'aspirer à sa main. Non pas que je prétende lui donner pour mari un duc et pair, mais au moins puis-je espérer qu'elle aimera un digne et honnête garçon, possesseur d'une modeste aisance. Comme honneur, comme

dignité, je ne trouverai pas mieux que toi, je le reconnais; mais, sous le rapport de la fortune, avoue que tu laisses trop à désirer. Je n'entends donc pas qu'un bruit du genre de celui que voudrait faire courir Antoinette ait la moindre raison de se propager. Or, il y a un moyen bien simple d'y couper court...

— Lequel? demanda Montmaury en levant timidement les yeux.

— Te voilà sans place, et tu n'as pas, je pense, la prétention de vivre sans rien faire?

— Assurément.

— Eh bien, il faut aller en chercher une à Paris. Tu as fait à Meulan un apprentissage assez sérieux pour aspirer maintenant à tous les emplois que le commerce peut donner. En outre, tu ne trouveras nulle part mieux qu'à Paris le moyen de grandir et de devenir quelque chose. Là, j'en suis convaincu, est désormais ton avenir. Tu vas passer avec nous la journée d'aujourd'hui et demain tu partiras. Est-ce convenu?

— Vos désirs sont des ordres pour moi, dit Roger avec effort, je partirai.

— Oh! mais de quel ton tu me dis cela! fit M. Dalbrègue, dont les sourcils se froncèrent. On dirait que je t'envoie au supplice.

— C'est un peu vrai, monsieur, répondit Roger. N'est-ce pas dans cette maison que j'ai grandi? N'ai-je pas toujours habité cet adorable pays? Tous mes souvenirs ne me rattachent-ils pas à vous? Est-ce que je n'y trouve point à chaque pas une marque de vos bontés?

— Sans doute, mon ami, mais il faut se faire une raison. Ici tu resteras toujours ce que tu es: un brave garçon sans fortune. A Paris, tu peux aspirer à tout.

— Oui, si j'étais ambitieux, mais...

— Tu dois l'être. L'homme qui ne cherche pas à s'é-

lever est un oisif ou un impuissant. Allons, que cela soit bien décidé, voici Laurence qui revient...

En effet, la jeune fille apparaissait à l'autre extrémité de l'allée.

— Est-ce fini? demanda-t-elle.

— Oui, mon enfant, viens, dit M. Dalbrègue en l'attirant auprès de lui. Je n'ai pas pu faire changer d'idée cet entêté de Roger.

— Quelle idée a-t-il donc?

— Il veut absolument aller à Paris pour y trouver un emploi.

— Tu essayais donc de l'en détourner?

— Oui, je lui proposais de rester avec nous jusqu'à ce qu'une occasion se présentât...

— Et il a refusé! fit Laurence avec une moue charmante. Attends, je me charge bien de le décider, moi.

— C'est inutile, mademoiselle, dit Roger, dont le cœur se brisait, vous n'y parviendriez pas.

— Tu vois, fit M. Dalbrègue. Oh! il y a longtemps que ce projet lui trotte dans la tête. Il a raison, du reste, car s'il veut arriver à quelque chose...

— Ah! si tu lui donnes raison, ma cause est perdue d'avance, interrompit Laurence. Après tout, il n'y aura pas grand'chose de changé. Nous ne le voyions pas si souvent, ce pauvre Roger! depuis qu'il était chez M. Voisin. Et puis, il n'y a pas si loin de Paris à Meulan... Il viendra nous voir tous les dimanches.

Alors se tournant vers Montmaury:

— N'est-ce pas, Roger, que vous viendrez? dit-elle.

— Oui, répondit M. Dalbrègue, quand ses occupations le lui permettront.

La phrase, grosse de réticences, que venait de pro-

noncer son père, fit comprendre à Laurence que décidément un événement d'une certaine gravité venait de s'accomplir. Cette phrase signifiait clairement: Roger reviendra rarement, s'il revient.

Laurence comprenait donc de moins en moins. Tout ce qu'elle voyait, c'est que son père n'était pas content et que Roger était triste.

Le pauvre garçon baissait la tête avec une sorte d'accablement. Il n'avait même pas protesté du geste contre l'espèce d'exil que M. Dabrègue lui imposait.

Or, il n'y avait moyen pour le moment d'obtenir aucun éclaircissement. Il était deux heures de l'après-midi. Depuis près d'une heure, le moment de la sieste avait sonné pour M. Dalbrègue. Il avait lutté jusqu'alors contre l'invincible sommeil qui s'emparait de lui; mais, à présent qu'aucune préoccupation ne le tenait en éveil, ses yeux se fermaient malgré lui.

— Allons, père, lui dit Laurence, voici l'heure de ta sieste arrivée, et tu sais que le docteur Valnet ne veut pas que tu dormes au grand air. Viens, je vais te mener dans ta chambre.

Et, se tournant gracieusement vers Roger:

— Vous permettez? dit-elle.

Sans attendre la permission qu'elle sollicitait pour la forme, elle saisit le bras de son père, le contraignit à la suivre, et le conduisit dans sa chambre. Alors elle prépara les coussins du divan sur lequel M. Dalbrègue avait coutume de s'étendre, puis, lui ôtant son gilet et sa redingote, elle l'enveloppa de sa robe de chambre et le coucha comme un enfant.

Presque aussitôt il ferma les yeux et s'endormit.

En femme habituée à ces soins presque maternels, la jeune fille plia les habits de son père et les déposa sur le pied du lit.

Dans ce mouvement, un papier s'échappa de la poche et tomba par terre.

Elle le ramassa. Elle allait le remettre à sa place, lorsqu'elle y jeta un regard distrait. Brusquement, elle s'arrêta et l'examina avec attention. C'était la lettre portant le timbre de Meulan, que son père avait reçue dans la matinée. Or, c'était depuis l'arrivée de cette missive que le départ de Roger pour Paris avait été décidé.

Qu'y avait-il donc dans cette lettre? Quelle raison impérieuse exigeait le bannissement immédiat du plus intime ami de la maison?

Laurence hésita. Dans cette enveloppe se trouvait certainement la solution du problème qu'elle cherchait. Devait elle ouvrir cette lettre ou la respecter?

Elle devait la respecter, assurément, si la lettre était cachetée; mais elle ne l'était pas. La lire, ce n'était plus commettre un abus de confiance, ce n'était que commettre une indiscrétion, satisfaire une légitime curiosité.

La jeune fille se décida. Non pas tout d'un coup. Elle sentait bien que ce qu'elle faisait n'était pas très-régulier. Aussi elle commença par jeter les yeux sur l'enveloppe, pour voir si elle connaissait l'écriture... Non, l'écriture lui était inconnue.

Alors elle tira le papier de l'enveloppe, le déplia, et courut à la signature... Il n'y en avait pas!

Comment! Il s'agissait d'une lettre anonyme! Et c'était à de pareilles vilenies que son père s'arrêtait! Et c'était à la suite de cette inqualifiable lâcheté que Roger allait s'éloigner! Que pouvaient donc contenir ces quelques lignes?

Une pareille découverte n'était pas de nature à dé-

tourner la curiosité de Laurence. Au contraire, elle lui ôtait tout scrupule.

Après avoir jeté sur son père un regard défiant, pour s'assurer qu'il dormait réellement, elle parcourut l'épître d'Antoinette et rougit jusqu'aux oreilles.

— Lui! murmura-t-elle. Il m'aimerait... et c'est pour rester fidèle à cet amour qu'il aurait refusé... Roger! ce n'est pas possible!

Elle remit vivement le papier dans son enveloppe et sortit sur la pointe du pied.

Elle revint au jardin et trouva Roger exactement dans la même position qu'il occupait au moment où elle l'avait quitté. Au lieu de l'aborder avec la franchise qu'elle déployait autrefois, elle s'avança, timide, embarrassée, presque gauche.

Sur elle aussi la lettre anonyme avait produit son effet.

— Vous ne vous promenez donc pas, *monsieur* Roger? dit-elle.

Il releva vivement la tête. Depuis le jour où Laurence avait bégayé son nom, c'était la première fois qu'elle l'appelait monsieur.

— Non, mademoiselle, répondit-il, tout étonné de la voir si rouge et si mal à l'aise; je regardais ces arbres et ces fleurs, avec lesquels j'ai vécu si longtemps, et je leur faisais mes adieux.

— Vos adieux! Vous ne comptez donc pas les revoir?

— Ce serait ma plus chère espérance, mademoiselle; mais, dans la vie nouvelle où je vais entrer, qui sait si ce bonheur me sera permis aussi souvent que je le désirerais? qui sait même s'il me sera jamais permis?...

— Que dites-vous là, monsieur Roger? A quelque occupation que vous soyez astreint, il n'est pas admis-

sible que vous n'ayez pas un instant à nous consacrer.

— En effet... mademoiselle... c'est peu probable... Cependant, cela pourrait arriver...

— Mais qui vous force de partir si subitement? Car enfin, hier soir, vous ignoriez que vous alliez quitter l'usine; ce matin encore, avant déjeûner, ni vous ni mon père n'aviez dit un mot de ce départ précipité.

— Il est vrai, mademoiselle. C'est après déjeûner, en votre absence,que nous avons agité cette question,et M. Dalbrègue m'a donné tant et de si bonnes raisons, que je me suis rangé de son avis.

— Cela ne m'étonne pas, monsieur Roger, mon père est la lumière même. Alors, il n'a pas manqué de s'étonner que vous quittiez si brusquement la fabrique de M. Voisin?

— Oui, mademoiselle, mais je lui ai expliqué comment Germain Cassut, depuis mon entrée à l'usine, était devenu mon ennemi.

— Je me souviens,en effet,que vous nous en avez touché quelques mots lors de votre aventure du bois de Verneuil; mais ne croyez-vous pas qu'il y ait au congé brutal qu'il vous a signifié une autre raison plus... comment dirai-je? plus... militante?

— Il me serait difficile de vous répondre, mademoiselle. Ce n'est pas moi qui chercherai jamais à sonder les abîmes du cœur de M. Cassut.

— Ni moi, croyez-le bien. Pourtant, ce mariage est si étrange qu'il est presque une révolution. Vous savez que tout le pays en a parlé et qu'on a fort maltraité cette pauvre Antoinette.

— J'en ai entendu parler également, fit Roger ; mais j'ignorais que le bruit de ce mariage eût pris de telles proportions.

— Il a été pendant quinze jours le sujet de toutes les conversations, monsieur. Ici même il en a été question plus de dix fois et je me rappelle que mon père...

— Ah! M. Dalbrègue s'en est occupé? demanda curieusement Roger.

— Comme les autres.

— Et peut-être a-t-il émis devant vous son opinion à ce sujet...

— Il n'y a pas manqué.

— Qu'en pense-t-il?

— Il est très-indulgent, vous le savez. Il a commencé par s'apitoyer beaucoup sur Antoinette et sur l'isolement dans lequel elle vivait, un peu par la faute de M. Voisin et beaucoup par la sienne. Après avoir cherché à excuser ainsi le parti qu'elle avait pris, il a fini cependant par trouver que ce choix était indigne d'elle.

« Et, sans aller bien loin, a-t-il ajouté, je connais un garçon qui aurait bien mieux fait son affaire. Il n'est pas riche, c'est vrai, mais il a des amis qui le sont pour lui et qui lui seraient certainement venus en aide. »

En disant ces mots, Laurence toussa légèrement.

— Je ne sais pas trop de qui il voulait parler, reprit-elle; mais vous le voyez, il est loin d'approuver une union si disparate.

— M. Dalbrègue a résumé, je crois, l'opinion générale.

— Ainsi c'est aussi votre avis? demanda la jeune fille.

— Oh! moi, mademoiselle, je n'ai pas d'opinion en pareille matière.

— Mais croyez-vous qu'Antoinette avait... du goût pour ce Cassut? reprit-elle avec une certaine hésitation.

— J'ai bien de la peine à l'admettre.

— Pourquoi? Avait-elle donc du goût pour un autre? fit Laurence avec volubilité.

Roger, surpris, la regarda bien en face.

Elle rougit de nouveau, baissa les yeux, et, du bout de son petit soulier, fouilla le sable de l'allée.

— Qu'est-ce que cela signifie? se demanda Montmaury. Est-ce qu'elle aurait reçu aussi une lettre d'Antoinette?

— Je ne saurais vous dire, répondit-il d'une voix ferme, quelles peuvent être les inclinations de Mlle Voisin.

— Sans doute, mais vous avez vécu près de trois ans auprès d'elle. Il vous aurait été plus facile qu'à un autre de connaître la vérité.

— Je suis resté trois ans à la fabrique de M. Voisin, dit Roger, mais je n'ai pas vécu auprès de sa fille. Je n'ai eu qu'une fois l'honneur d'être admis à leur table, et je n'avais pas vu plus de dix fois Mlle Antoinette, alors qu'elle s'aventurait par curiosité dans les ateliers.

— Ainsi vous ne savez rien à cet égard? insista la jeune fille.

— Absolument rien, non, mademoiselle.

— Et vous n'avez pas d'opinion formée à l'endroit de ce mariage! Et vous trouvez tout naturel qu'Antoinette épouse un homme qu'elle ne... qu'elle n'estime pas?

— Elle a peut-être de l'estime pour Germain.

— Eh! ce n'est pas là ce que je veux dire, fit Laurence en frappant du pied. Vous me comprenez bien.

— Je vous comprends, en effet, mademoiselle; mais je m'étonne que vous teniez tant à connaître mon sentiment à ce sujet.

— Qu'y trouvez-vous donc d'étonnant? N'avez-vous

pas le cœur ferme et l'esprit droit? Ne pouvez-vous pas vous prononcer à votre tour?

— Je le ferai, puisque vous l'exigez, mademoiselle, répondit Roger.

Cette fois, il ne douta plus. Laurence avait également reçu une lettre anonyme.

— Il se peut, commença-t-il, que Mlle Antoinette aime celui qu'elle a épousé. Dans son intérêt même, je le désire, car je ne puis admettre qu'on se marie avec quelqu'un qu'on n'aime pas.

— A la bonne heure! voilà qui est parler franc! s'écria Laurence. Pourtant, corrigea-t-elle aussitôt, la question d'intérêt occupe aujourd'hui une si large place dans ces sortes de liaisons, que les mariages d'inclination sont rares, assure-t-on.

— Ils sont rares, c'est vrai, ou du moins on me l'a dit comme à vous, mademoiselle; mais, au nombre des moutons de Panurge dont se compose l'espèce humaine, soyez sûre qu'il se trouvera toujours un entêté qui ne voudra pas sauter. Eh bien! je suis entêté, moi. Je ne sauterai pas. Je ne conçois pas, je ne concevrai jamais qu'une question d'avenir se transforme en une question d'argent. Remplacer le cœur par un sac d'écus sera toujours à mes yeux une monstruosité. Tout le monde me donnera tort, me rira au nez, j'en suis convaincu d'avance, — voilà pourquoi je refusais de m'expliquer devant vous, mademoiselle.

— Vous me prenez pour un mouton, alors...

— A Dieu ne plaise! Mais il est si bête de penser autrement que tout le monde...

— Pouvez-vous dire une chose pareille? interrompit Laurence, qui l'écoutait avidement.

— Oui, c'est bête, car en voyant les exemples se multiplier tous les jours, on finit par douter de soi et

par se demander si l'on n'est pas un maniaque. Et, tout en restant de mon avis, je suis tenté de me donner tort, quand je vois les gens les plus riches, c'est-à-dire ceux qui ont le moins besoin d'argent, sacrifier plus que toutes les autres classes à la question d'intérêt; la débattre avec un acharnement que Gobseck leur envierait, et chercher à arrondir sans cesse la pelote de neige qu'ils roulent de génération en génération, jusqu'à ce que la boule de neige finisse par les écraser ou qu'une catastrophe imprévue, mais fatale, les dépouille de biens si mal acquis.

— Ce n'est donc pas ainsi que vous agiriez, si vous aviez de la fortune? demanda Laurence dont les regards brillaient d'une joie secrète.

— Ah! si j'avais de la fortune!... s'écria Roger avec feu.

— Que feriez-vous? dit la jeune fille.

— Je serais fort embarrassé de vous répondre, fit Roger, qui reprit aussitôt son sang-froid; mais ce que je puis affirmer, c'est que la question de dot serait pour moi tellement insignifiante, que je ne voudrais même pas la traiter.

— Vous avez raison de le dire, monsieur Roger, soupira tristement Laurence, vous êtes un entêté.

— Je le suis à ce point, poursuivit Montmaury, que, dans la position précaire où je me trouve, je ne voudrais pas, m'offrît-elle d'incalculables trésors, d'une femme pour laquelle je n'aurais ni estime ni affection.

— Ce cas se serait-il présenté? demanda la jeune fille.

— Jamais, dit effrontément Roger.

— Et n'avez-vous pour personne de l'estime et de l'affection?

— Dans le sens que vous entendez, je n'en ai pour personne, répondit Montmaury avec effort.

En disant ces mots, il se leva, comme pour mettre fin à cette conversation embarrassante.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, dit-il ; mais la détermination que je viens de prendre exige certains préparatifs... Veuillez me permettre, pendant que M. Dalbrègue repose, de retourner chez moi. J'aurai l'honneur de revenir ce soir vous faire mes adieux.

— Allez, monsieur Roger, répondit Laurence d'un ton boudeur, je n'ai pas le droit de vous retenir.

Il la regarda d'un air surpris. Jamais il ne l'avait vue si nerveuse, si fantasque. Il fut sur le point de répliquer, mais il ne se sentait pas de force à lutter plus longtemps contre l'amour dont il était possédé. Tôt ou tard, il aurait fini par se trahir. Il aima mieux se taire, s'inclina respectueusement et s'éloigna.

Il n'alla pas chez lui, comme il l'avait annoncé ; Dieu merci ! ses préparatifs de départ ne demandaient pas grand temps. Empiler son linge et ses habits dans une malle, c'était l'affaire d'une heure, pas davantage.

Il marcha devant lui au hasard, uniquement pour calmer l'agitation à laquelle il était en proie. Cette longue conversation l'avait excité au dernier degré. Partagé entre l'amour et le respect que lui inspirait Laurence, il avait eu toute les peines du monde à n'écouter que son respect et à étouffer son amour.

Il était content d'être sorti victorieux de cette lutte, dans laquelle Laurence semblait avoir pris à tâche de le pousser jusqu'à ses derniers retranchements. Mais la joie qu'il ressentait de s'être vaincu lui-même n'empêchait pas son cœur de battre avec force en songeant au

sujet délicat que Laurence n'avait pas craint de traiter avec lui.

Quel était son but ? Quels motifs l'avaient déterminée à affronter ces questions brûlantes ? Ce n'était certainement pas par hasard que la jeune fille avait abordé ce terrain glissant.

— Ou elle a reçu une lettre d'Antoinette, se disait-il, ou elle a lu celle que M. Dalbrègue m'a montrée tout à l'heure.

Tout à coup, il se frappa le front :

— Mais oui ! s'écria-t-il. Elle vient de conduire son père dans sa chambre... elle l'a couché... elle a trouvé la lettre dans sa poche, et la curiosité... elle a voulu savoir ce qu'il y avait de vrai dans cette lettre... Pourquoi ?

Il se rappela alors, les unes après les autres, toutes les phrases qu'ils avaient échangées, l'attitude tour à tour à tour attentive, impatiente et embarrassée de Laurence. Elle l'avait écouté religieusement. Bien plus, elle avait donné raison à ses théories sur le mariage en général. Avait-elle donc les mêmes idées que lui à cet égard ? N'était-ce que pour le contraindre à les exposer qu'elle l'avait pressé de questions ? Voulait-elle s'assurer qu'elle était aimée et espérait-elle obtenir un aveu ?

A cette seule pensée, le cœur de Roger se reprit à battre violemment. Il ne lui serait donc pas indifférent? La complaisance qu'elle avait montrée n'était donc qu'un encouragement déguisé ?

Cependant il n'osa pas croire à la possibilité d'un tel bonheur.

— Non, reprit-il, c'est à une simple curiosité de jeune fille qu'elle a obéi.

Peut-être n'ajoutait-il qu'une foi médiocre à cette

hypothèse, mais il l'adopta avec une sorte de frénésie comme le noyé se cramponne à la branche salutaire. Il avait besoin de s'affermir dans cette idée pour ne pas oublier les paroles que M. Dalbrègue avait prononcées et les bienfaits qu'il en avait reçus depuis l'enfance.

En effet, Roger était le fils d'un ancien ami de M. Dalbrègue.

C'était au moment où la rage des démolitions commençait à s'emparer de la capitale.

M. Montmaury, le père de Roger, était architecte. Il avait une fortune de trois cent mille francs environ, laborieusement acquise en grande partie. Sa femme venait de mourir en donnant le jour à Roger.

Soit que cet événement douloureux eût ébranlé sa raison, soit que la fièvre de la spéculation se fût à son tour emparée de lui, il entreprit de bâtir avec ces ressources insuffisantes une rue toute entière, rue très-courte, il est vrai, qui allait de la rue de Rivoli à la rue Saint-Honoré, et qui ne comptait pas plus de quatre maisons sur chacun de ses côtés.

Si courte que fût pourtant cette voie nouvelle, il était matériellement impossible de la construire avec le modique capital dont disposait M. Montmaury. Il fut obligé de solliciter le concours des entrepreneurs avec lesquels il était en relation. Il prit des engagements en conséquence, poussa les travaux avec une grande activité et réussit, en quatorze mois, à terminer les huit maisons qu'il avait commencées.

Il s'était imaginé qu'il allait les revendre aussitôt avec un bénéfice considerable, où du moins, qu'il les louerait à un prix avantageux.

Malheureusement, les constructions qu'il élevait étaient magnifiques, très-coûteuses par conséquent; le public ne s'était pas encore habitué à cette lourde aug-

mentation des loyers qu'il subit aujourd'hui avec tant de résignation. Les maisons ne se vendirent pas, se louèrent peu, si bien qu'à l'échéance M. Montmaury ne fut pas en mesure de tenir les engagements qu'il avait pris.

L'argent était trop précieux à ce moment-là pour qu'on s'attardât à accorder des délais ruineux. M. Montmaury fut poursuivi, ses maisons furent vendues aux enchères avec un déficit de dix pour cent sur le prix qu'elles avaient coûté, de sorte que M. Montmaury, non-seulement perdit les trois cent mille francs qu'il avait aventurés, mais encore, pour désintéresser les créanciers, fut obligé d'abandonner les cent quatre-vingt mille francs de loyers qu'il avait déjà perçus.

Il ne devait rien à personne, mais il était complétement ruiné !

Il ressentit de cet insuccès un chagrin si violent qu'une fièvre cérébrale se déclara et l'emporta en cinq jours.

Son fils Roger avait trois ans. Pendant la maladie de son père, on l'avait conduit chez l'ami Dalbrègue, lequel était marié depuis cinq ans et n'avait pas d'enfants.

Par suite de cette mort foudroyante, l'orphelin se trouvait sans fortune et sans asile. M. Dalbrègue le prit en pitié et le garda près de lui.

Roger avait atteint l'âge de sept ans. M. Dalbrègue se félicitait chaque jour d'avoir adopté cet enfant, dont la gentillesse et l'intelligence se développaient à miracle, lorsque sa femme, qui depuis douze ans était stérile, acquit la certitude qu'elle allait devenir mère.

Ce fut une grande joie dans la maison. M. Dalbrègue avait déjà quarante-trois ans, sa femme en avait trente-deux, ils n'osaient plus compter ni l'un ni l'autre sur ce

bonheur inespéré. On devine si la grossesse de la chère dame fut entourée de toutes les précautions imaginables !

Roger vit donc naître Laurence et resta deux années encore auprès d'elle. Ce fut lui, pour ainsi dire, qui guida ses premiers pas et qui fut victime de ses premiers caprices. Aussitôt qu'il revenait de l'école, Laurence s'attachait à lui et ne voulait plus le quitter. Dès qu'il s'éloignait, elle se mettait à pleurer et demandait à grands cris « Rozer ! »

C'était charmant, mais cela ne pouvait durer. D'ailleurs, M. Dalbrègue voulait mener jusqu'au bout l'œuvre qu'il avait entreprise, et faire donner au fils de son ancien ami l'éducation à laquelle sa naissance lui donnait droit.

Roger fut donc mis au collége. Ce fut pour tout le monde un grand crève-cœur, car l'enfant avait su se faire aimer même des domestiques ; mais ce fut Laurence qui, sans comprendre de quoi il s'agissait, montra le plus profond désespoir quand elle apprit qu'elle ne verrait plus « Rozer tous les zours. »

Il est vrai que ce grand désespoir ce calma promptement, lorsqu'on lui apporta des jouets nouveaux. Elle ne vit donc plus son ami, comme elle l'appela depuis lors, que tous les dimanches et pendant la période des vacances. Néanmoins, l'intimité la plus grande ne cessa de régner entre eux jusqu'au moment où Laurence atteignit sa quatorzième année.

M. Dalbrègue avait à Rouen une sœur aînée qui lui avait demandé vingt fois de lui envoyer sa nièce. Il ne put refuser plus longtemps d'accéder à ce désir bien légitime. Dans l'intérêt même de sa fille, il finit pas céder.

En effet, Mme Denouvel était veuve et n'avait pas

d'enfants ; elle avait une fortune de plus de trois cent mille francs ; il importait donc de ne pas l'indisposer contre celle à qui cette fortune devait revenir un jour.

Or, comme Laurence travaillait toute l'année avec les professeurs que lui avait donnés son père, ce fut l'époque des vacances qu'il choisit pour l'envoyer chez sa tante.

Cela se renouvela deux fois, pas davantage, car, lorsque Mme Denouvel mourut, Laurence venait d'atteindre sa seizième année.

Cette courte absence produisit pourtant un grand changement dans les relations de Roger avec sa sœur d'adoption. Jamais il n'était resté si longtemps éloigné d'elle. Quand il la revit, elle n'était plus la même.

Au lieu de la petite fille chétive et maigre qu'il avait quittée, il retrouva une femme faite, aux formes nettement accusées, au maintien pudique, au langage réservé. Adieu l'abandon naïf d'autrefois ! Plus d'ébats enfantins, d'espiégleries malignes, de jeux bruyants! La chrysalide était devenue papillon. Elle en avait revêtu les couleurs éclatantes et diaprées, sans en prendre l'éphémère légèreté.

Quand il la revit si belle, si grande, si autre qu'elle n'était jadis, il fut saisi d'admiration et de respect. Au lieu de l'appeler Laurence, il l'appela mademoiselle.

En vain elle se moqua de cette vénération tardive, en vain elle l'appela Roger tout court, comme autrefois, il n'osa plus franchir la ligne de démarcation que l'âge venait d'établir tout à coup.

Depuis cette époque, il n'avait cessé de la traiter avec les mêmes égards. Il s'était aperçu, du reste, que M. Dalbrègue avait vu avec plaisir ce changement soudain survenu dans les familiarités du jeune âge.

Mais cette retenue que lui inspirait la vue de Laurence le força malgré lui à admirer le développement hâtif qui s'était opéré chez la jeune fille, et cette admiration, de jour en jour plus prononcée, grandit dans l'isolement au sein duquel il vivait jusqu'à prendre, sans qu'il s'en aperçût, les proportions d'un amour ardent, — d'autant plus ardent qu'il ne pouvait s'épancher, et que le silence dans lequel il s'enveloppait lui produisait le même effet que s'il se fût drapé dans la tunique de Nessus.

Pourtant, au sentiment profond que lui inspirait Laurence, survivait, plus impérieux encore, celui de la reconnaissance dont il était pénétré pour les bontés de M. Dalbrègue.

Il était donc fermement résolu à lui sacrifier son amour même, quand il revint vers cinq heures chez son bienfaiteur pour lui faire ses adieux ; mais ce n'était pas impunément qu'il était sorti vainqueur de ce rude combat. Aussi, Laurence, prévenue comme elle l'était, découvrit sans peine à ses yeux rougis, à ses traits bouleversés, combien il avait souffert.

En se réveillant, M. Dalbrègue avait repris les vêtements que sa fille avait posés sur le pied du lit.

Au moment de les endosser, il sentit un froissement de papier qui lui rappela aussitôt ce qui venait de se passer. Il tira la lettre de sa poche et la tordit entre ses doigts.

— Quelle imprudence j'ai commise ! murmura-t-il. Si par hasard ce billet était tombé entre les mains de Laurence... Quette terrible révélation c'eût été pour la pauvre enfant !

Il alluma une bougie, mit le feu au papier, le jeta dans la cheminée et ne le quitta pas des yeux jusqu'à ce que la flamme en eût consumé le dernier débris.

Plus tranquille alors, il descendit et trouva sa fille seule, une broderie à la main.

— Tiens ! Roger n'est pas là ? demanda-t-il.

— Non. Il m'a quittée sous prétexte qu'il avait de grands préparatifs à faire pour son départ, mais il a promis de revenir à l'heure du dîner.

M. Dalbrègue fut on ne peut plus satisfait de cette réponse.

— Brave garçon ! se dit-il. Il n'a même pas voulu me laisser l'ombre d'un soupçon. Ah ! il est certain que comme honnêteté...

— Oui, continua Laurence. J'ai même trouvé assez extraordinaire qu'il s'éloignât si brusquement après avoir promis de passer la journée avec nous.

— Ah ! que veux-tu... on n'est pas toujours maître de son temps. Il est certain que s'il part demain, ainsi qu'il me l'a annoncé, il n'a pas une minute à perdre.

— Mais pourquoi part-il demain ? Il a donc une place toute prête qui l'attend ?

— Je ne le crois pas, ou du moins il ne me l'a pas dit.

— Cela me semblerait bien extraordinaire, en effet, puisque ce matin encore il ignorait qu'il allait quitter la fabrique de M. Voisin.

— Oh ! ne t'inquiète pas de lui. S'il n'a pas d'emploi, il ne tardera pas à en trouver un.

— Il connaît donc du monde à Paris ?

— Personne, à l'exception du docteur Valnet, qu'il a pu voir trois ou quatre fois à la maison.

— Alors, tu vas lui donner des lettres de recommandation ?

— Ce serait avec grand plaisir ; malheureusement je n'ai aucune relation dans le monde industriel.

— Alors, comment fera-t-il ?

— Bah ! je ne suis pas en peine. Actif et intelligent comme il est, il saura bien se tirer d'affaire.

— Oh ! ce n'est pas si facile que tu te l'imagines.

— Qu'en sais-tu ?

— Rien personnellement, mais on me l'a dit.

— Qui ?

— Tout le monde. Les journaux eux-mêmes ne sont-ils pas remplis d'accidents terribles, survenus à des malheureux qu'avait vaincus la misère ?

— Oh ! il n'en est pas là, rassure-toi. D'ailleurs, s'il en était réduit à cette extrémité, ne suis-je pas là, moi ?

— Et comment le sauras-tu ? Crois-tu donc qu'il qu'il l'avouera, qu'il s'adressera à toi ? Tu ne le connais guère !

— Je l'espère bien, quoi que tu en dises.

— Et moi, je suis sûre du contraire.

M. Dalbrègue jeta sur sa fille un regard soupçonneux.

— Ah çà ! qu'est-ce que cela signifie ? dit-il. On croirait que son départ te contrarie.

— Pourquoi le cacherais-je ? répondit Laurence, qui soutint hardiment ce regard. Roger n'est-il pas le plus intime ami que nous ayons ? Il est presque mon frère.

— Sans doute, mais il ne faut pas non plus que l'amitié dont tu es animée envers lui t'aveugle au point de te rendre injuste. Roger n'a aucune fortune, tu le sais aussi bien que moi. Il faut donc qu'il s'en crée une.

Quand il est sorti du collége, il m'a demandé conseil. Devait-il entrer dans les écoles spéciales militaires, se faire avocat ou médecin ? Il hésitait. C'est tout simple : Il ignorait quels obstacles se dressaient devant lui au début de ces diverses carrières.

Parmi celles qui s'ouvraient devant lui, je lui ai permis d'en choisir une à son gré ; je lui ai offert de payer sa pension à l'école, ou ses examens à la faculté de droit ou de médecine ; mais qu'aurait-il fait de son épaulette, lui qui n'avait pas de quoi soutenir son rang ? Il aurait végété pauvre et obscur dans son coin, sans pouvoir frayer avec aucun de ses camarades d'école. De même que serait-il devenu avec son diplôme d'avocat ou de docteur, en attendant la clientèle ? Il serait mort de faim.

C'est alors que je lui ai conseillé de se lancer dans l'industrie. Là, du moins, il pouvait immédiatement gagner sa vie. Ce qui te prouve combien j'étais dans le vrai, c'est que Roger gagnait trois cents francs par mois chez M. Voisin, et qu'il y a un mois environ son patron m'avait promis d'augmenter ses appointements. Il allait donc gagner quatre cents francs par mois, c'est-à-dire la solde d'un chef de bataillon. Et il n'a que vingt-six ans, tandis qu'il ne serait pas arrivé avant quarante ans au grade de commandant.

Eh bien ! je t'en fais juge. L'ai-je poussé dans une mauvaise voie ? Mais ce n'est pas tout. Je ne compte pas m'arrêter là. Quand Roger aura pris pied dans la maison où il va entrer, je me réserve, si cela lui plaît, de l'intéresser dans cette maison, de verser alors d'un seul coup le capital que j'aurais dépensé pour lui en menus frais, s'il avait choisi une des carrières que je lui laissais la faculté d'embrasser. Tu vois bien que je ne l'abandonne pas.

— Oh ! je sais combien tu es bon, père ! fit Laurence en l'embrassant ; mais c'est égal... Ah ! c'est dommage que cette Antoinette soit venue se jeter en travers de si beaux projets !

— Pourquoi ?

— Parce que tu aurais pu, sans envoyer Roger à Paris, l'intéresser dans la fabrique de M. Voisin.

— C'est vrai. J'en ai eu l'idée, si tu t'en souviens. Je n'aurais jamais cru cette fille assez sotte pour épouser un Cassut, et je m'étais imaginé... il est trop tard, n'y pensons plus. J'en aurais eu quelque regret pour Roger, si Antoinette avait pris un mari de son monde ; mais, en présence de ce qu'elle a fait, j'avoue que je suis presque enchanté de ne pas m'être compromis dans des démarches hasardeuses.

— Je le crois bien ! fit Laurence.

— Enfin, qui vivra verra... dit en terminant M. Dalbrègue. Roger n'est pas encore d'âge à désespérer de son avenir, que diable ! Tu verras que nous finirons par le caser.

A ces mots, il prit le bras de sa fille et fit avec elle un tour de jardin.

Il venait à peine de s'asseoir, quand Roger rentra.

Lui aussi, il devina ce que le pauvre garçon souffrait à l'idée de s'éloigner. Il lui serra cordialement la main.

— Merci, lui dit-il à voix basse. Tu es un homme.

Laurence, qui les épiait, surprit non pas la phrase que son père venait de prononcer, mais le mouvement de ses lèvres. Elle devina que c'était lui qui imposait à Roger cet exil précipité.

La soirée fut longue. Chacun de ces trois personnages s'observait et gardait une contenance embarrassée.

M. Dalbrègue le sentit si bien que, vers huit heures et demie, il rompit brusquement ce silence pénible.

— Allons, dit-il à Roger, nous ne voulons pas te retenir plus longtemps, mon ami. Va mettre ordre à tes

affaires et n'oublie pas, dès que tu seras arrivé à Paris, de nous envoyer ton adresse.

Montmaury se leva. Il avait le cœur gros et les yeux gonflés de larmes.

Il embrassa M. Dalbrègue avec effusion, puis il tendit les bras à Laurence, qui s'y jeta sans souci de l'étiquette. En déposant sur les joues veloutées de la charmante enfant les deux chastes baisers de l'adieu, une larme s'échappa de sa paupière et coula lentement sur le visage empourpré de la jeune fille.

Elle tressaillit et serra vivement la main de Roger, qu'elle tenait dans la sienne.

Fort heureusement la nuit commençait à tomber. M. Dalbrègue ne vit pas cette larme brûlante, et lui-même se sentit un peu ému quand il vit le pauvre garçon courir éperdu vers la grille et disparaître sans se retourner, derrière le mur du jardin.

A ce moment-là, seulement, il s'aperçut que sa fille était retombée sur sa chaise, et qu'elle était sur le point de se trouver mal.

Il se précipita à son secours, lui prit les mains et les secoua avec force.

— Eh bien ! qu'as-tu ? lui demanda-t-il.

Ce fut plus fort qu'elle. Les larmes qu'elle avait contenues à grand'peine, pendant le cours de cette interminable journée, se firent jour à travers ses longs cils.

— Ah ! tu es cruel, père ! dit-elle au milieu d'un sanglot.

— Bah ! ce ne sera rien, dit M. Dalbrègue en la prenant dans ses bras. A t'entendre, on croirait que j'envoie Roger à la mort. Tu le reverras, sois tranquille.

Mais, en lui-même, il se disait :

— J'ai bien fait. Il était temps !

Le lendemain, vers trois heures, ils reçurent de Paris

une lettre dans laquelle Roger leur annonçait qu'il était parti de Meulan à sept heures et demie et qu'il demeurait, momentanément, rue Saint-Nicolas-d'Antin, n° 76.

En effet, Roger avait quitté Meulan, le cœur douloureusement oppressé ; il avait laissé ses bagages au chemin de fer et s'était mis à la recherche d'un logement. Après avoir reculé longtemps devant les prix exagérés qu'on lui demandait, il avait fini par trouver, rue Saint-Nicolas, un petit hôtel meublé, dans lequel on lui avait donné, pour trente francs par mois, une chambre étroite et nue, qu'il se décida à prendre et dont il paya d'avance la première quinzaine. Puis il envoya chercher ses bagages et s'installa.

Son premier soin fut d'écrire à M. Voisin la lettre suivante :

« Monsieur,

» On m'a signifié si brusquement mon congé, et la lettre qui le contenait était conçue en termes tels, que je n'ai pas cru de ma dignité de me présenter chez vous avant de m'éloigner. Cependant il faut que je cherche un autre emploi et je ne puis guère me recommander que de vous. Est-ce trop présumer de votre justice que de vous prier d'attester combien de temps je suis resté chez vous et de quelle façon j'ai occupé la place que vous m'aviez fait l'honneur de me confier ? J'espère que je ne suis pas indiscret et je vous prie de me répondre le plus tôt possible. »

M. Voisin reçut cette lettre à peu près à la même heure que M. Dalbrègue avait reçu la sienne. Il ne savait pas ce que cela voulait dire. Il courut auprès de son

gendre, lui montra la lettre de Roger et lui demanda des explications.

Cassut lui répondit brutalement qu'il était le maître chez lui ; que, d'ailleurs, le renvoi de Montmaury avait été décidé entre Antoinette et lui, et qu'il n'y avait pas à y revenir.

M. Voisin alla trouver sa fille.

Elle lui répondit avec un peu plus de respect, mais dans des termes tellement nets que le malheureux père se retira, profondément blessé, et annonça que le lendemain il quitterait la fabrique.

En attendant, il prit la plume et répondit aussitôt :

« Cher monsieur Montmaury,

» Vous me voyez tout aussi étonné que vous du coup d'État dont ma fille et mon gendre vous ont rendu victime. Croyez que je n'y suis pour rien. Non-seulement j'atteste de tout mon cœur que vous avez rempli chez moi les fonctions de commis principal, mais je me plais à reconnaître que vous vous êtes acquitté de cette tâche avec un zèle et une intelligence qui vous ont à jamais mérité mon estime et ma reconnaissance.

» J'ajoute que, si j'avais besoin de vos services, c'est à vous, et à nul autre, que je recourrais encore — et je ne tarderai pas, je l'espère, à vous en donner la preuve.

» Recevez, avec mes regrets les plus sincères, l'assurance de ma bien vive sympathie. »

Roger ressentit une vive satisfaction. Cette lettre était celle d'un franc et honnête homme. Il n'en demandait pas davantage.

Muni de cette précieuse recommandation, il se mit en quête.

V

LE DÉSESPÉRÉ

Non content d'avoir écrit à Roger, M. Voisin vint lui rendre visite deux jours après dans la matinée. De nouveau, il l'assura de son estime et lui affirma qu'il était complètement étranger à l'acte grossier qu'Antoinette et Germain avaient commis.

Il chercha même à obtenir des explications, que Roger se garda bien de lui donner. Puis il se retira, en annonçant qu'il venait de placer ses capitaux dans une invention nouvelle, qui devait donner des résultats magnifiques.

— Dès qu'elle sera en train, je viendrai vous chercher, promit-il. Donc, si vous trouviez quelque chose d'ici-là, ne vous engagez pas trop, car je veux vous faire, dans cette affaire, une situation exceptionnelle.

Roger le remercia chaleureusement. C'était de tout cœur et avec la plus ardente conviction que M. Voisin avait pris cet engagement ; mais Roger le connaissait trop bien pour se fier à ces belles espérances.

Aussi, à dater de ce moment, il ne cessa de parcourir la quatrième page des journaux. De son côté, il avait fait insérer dans le journal les *Petites affiches*, l'avis suivant :

« Un jeune homme, âgé de vingt-six ans, et ayant rempli dans une fabrique de produits chimiques l'emploi de commis principal, désire occuper une place analogue. Très bonnes références. S'adresser à M. R...M..., rue Saint-Nicolas d'Antin, 76. »

Il reçut cinq ou six lettres, signées des noms les plus honorables ; mais les uns ne donnaient que des appointements dérisoires, les autres exigeaient un cautionnement.

Or, Roger n'avait pour toute fortune qu'une modique somme de trois cent cinquante francs, qu'il économisait chaque jour davantage, à mesure que ses incessantes démarches se heurtaient à de nouvelles difficultés.

Quinze jours s'étaient passés sans lui avoir donné le moindre résultat. Ce n'était pas faute de courir, pourtant ! A Ivry, à Saint-Denis, à Stains, à Argenteuil, à Colombes, partout où il y a des usines, il était allé.

Le soir,quand il rentrait chez lui, harassé de fatigue, il s'asseyait à sa fenêtre et levait les yeux pour contempler l'étroit morceau de ciel que lui mesuraient les maisons voisines.

Alors il ne pouvait s'empêcher de songer à sa petite chambrette de Meulan, si riante, si gaie, que l'ami Soleil venait visiter tous les jours. Elle n'était pas beaucoup plus luxueuse que celle qu'il habitait en ce moment, cette chambrette, mais elle était plus propre, plus coquette, plus grande, plus vivante enfin.

Au lieu des maisons noires et enfumées qui se dressaient maintenant devant lui, il avait en ce temps-là un magnifique rideau d'arbres. A quelques pas coulait la

Seine, et, devant ses yeux charmés, aussi loin que l'horizon pouvait s'étendre, se déroulaient à perte de vue des champs couverts de leur moisson, des vignes plantées d'arbres fruitiers ; enfin, çà et là, à moitié cachées dans les massifs de verdure, comme les pâquerettes d'une prairie, il distinguait la blanche façade des villas d'alentour.

Combien ce souvenir frais et charmant tranchait, hélas ! avec la rue étroite, humide et sombre, au fond de laquelle il étouffait, et d'où s'exhalaient des odeurs malsaines ! Où était-il le temps heureux où il foulait du pied tous ces trésors de la nature, où il s'acheminait, le cœur doucement ému, vers la maison qu'habitait Laurence ?

Que faisait-elle, la chère enfant ? Songeait-elle au pauvre exilé ? Certainement elle ne se doutait pas de ce qu'il souffrait loin d'elle. Et pourtant Roger se rappelait avec un bonheur mêlé d'amertume la dernière journée qu'il avait passée près d'elle. Les moindres phrases, les mots les plus insignifiants étaient encore présents à sa mémoire. Avec quelle vivacité elle l'interrogeait ! Avec quelle attention elle écoutait ses réponses ! Et cette larme qu'il avait laissé tomber au moment de la quitter ! quel sympathique serrement de main l'avait accueillie !

Et il ne la reverrait plus ! Car il ne s'était pas mépris un instant sur les intentions de M. Dalbrègue : c'était une séparation formelle qu'il avait exigée. Or, Roger avait le cœur trop haut placé pour enfreindre sous un prétexte banal la volonté de son bienfaiteur. Tant que celui-ci ne le rappellerait pas, Roger ne retournerait pas à Meulan.

Cependant il voyait ses ressources diminuer d'heure en heure. Avec quelque sage économie qu'il adminis-

trât son fonds de réserve, le loyer, la nourriture, les frais d'annonces et de déplacement auxquels il était contraint presque tous les jours, avaient singulièrement écorné son petit capital.

Quand arriva la fin du mois, il lui restait cinquante francs à peine, sur lesquels il fallut prélever tout d'abord le loyer de la quinzaine. Qu'allait-il faire avec trente-cinq francs? Combien de temps pourrait-il les faire durer? Et s'il n'avait pas trouvé d'emploi au moment où ses dernières ressources seraient épuisées, que deviendrait-il?

Il rabattit de ses prétentions. Ce n'était plus un emploi analogue à celui qu'il avait occupé qu'il cherchait, c'était une place quelconque, qui lui permît de vivre,ou plutôt de ne pas mourir de faim.

Il semble étonnant, impossible, à beaucoup de personnes qu'un homme jeune, bien portant, capable, ayant reçu une excellente éducation, ne trouve pas immédiatement un emploi à Paris. Pourtant combien de cruels exemples sont venus démontrer la véracité de cette invraisemblance!

Les quinze jours s'écoulèrent et Roger cherchait toujours. Pendant ces dernières semaines, il avait littéralement vécu de pain et d'eau. Il était devenu maigre et pâle.

Le matin de la seconde quinzaine, le maître de l'hôtel meublé vint, comme à l'ordinaire, lui présenter sa quittance. Roger fut obligé d'avouer qu'il n'avait pas d'argent.

— Mais vous comptez en recevoir? lui dit son hôte.

— Non, monsieur.

— Cependant votre famille...

— Je n'en ai pas.

— Ainsi vous êtes sans ressources?

— Aucune.

— Eh bien! qu'allez-vous faire?

— Je l'ignore, monsieur. Depuis quarante-six jours que je suis à Paris, j'ai fait plus de deux cents lieues pour trouver un emploi, je n'ai pas réussi.

— Et vous n'avez rien en vue?

— Hélas, non!

— Alors j'en suis désolé, monsieur, mais je ne puis pas vous garder plus longtemps. Vous le comprenez, monsieur, nous autres maîtres d'hôtel, nous avons été tellement *refaits*, qu'il nous est impossible d'accorder aucun crédit. Cependant je ne veux pas vous prendre à la gorge; je vous laisse encore toute la journée d'aujourd'hui. Si demain matin vous n'avez pas trouvé ce que vous cherchez, vous me remettrez un franc pour le loyer de la journée, et vous emporterez vos bagages.

— C'est convenu, monsieur, dit Roger.

Il regarda tristement s'éloigner ce vautour, aussi poli qu'inexorable.

Comment ferait-il? Il n'avait même plus ce franc unique de crédit que son logeur venait de lui accorder. Il lui restait vingt centimes!

Il sortit, acheta un petit pain, qu'il dévora dans la rue, et se présenta dans tous les bureaux de placement qu'il rencontra.

— Que savez-vous faire? lui demanda-t-on?

— Tenir les écritures, surveiller les ouvriers, répondit-il.

— Mais c'est un métier de fainéant que celui-là, mon cher! Nous n'avons à vous donner que des places de cuisinier, de valet de chambre ou de garçon de magasin.

Roger se retira; quelque envie qu'il eût de se placer, il ne pouvait pas se faire domestique.

Vers trois heures, il avait tant marché qu'il n'en pouvait plus. Il était place de la Bourse. Il alla s'asseoir sur un des bancs qui se trouvent autour du monument et y mangea un second petit pain.

C'était fini! ses vingt centimes y avaient passé.

— Eh bien! je me ferai garçon de magasin, dit-il en se levant résolûment.

Il retourna rue Vivienne, au dernier bureau de placement qu'il avait quitté.

— Ah! c'est encore vous, lui dit-on.

— Oui, je me suis décidé à accepter la place de garçon que vous m'avez proposée tout à l'heure.

— Bien, montrez-moi vos papiers.

Roger exhiba la lettre de M. Voisin.

— Le certificat est bon, fit le placeur. Donnez-moi vos nom et prénoms?

Roger les déclina et le placeur les inscrivit sur son livre.

— Maintenant, je vais vous indiquer l'adresse du magasin. Je dois vous rappeler que, si vous restez huit jours en place, vous me devez cinq pour cent sur le total de ce que vous allez gagner par an.

Roger trouva ce prélèvement exorbitant; mais il ne pouvait pas faire autrement, il accepta.

— En attendant, dit le placeur en tendant la main, donnez-moi cinq francs.

— Comment! cinq francs... balbutia Roger.

— Eh! sans doute. Croyez-vous que je vais vous donner cette adresse pour rien? Pas si bête! Vous me feriez joliment voir le tour après, n'est-ce pas?

— Mais je n'ai pas d'argent, monsieur, dit timidement Roger.

— Alors qu'est-ce que vous venez f...aire ici? F...ichez-moi le camp, et plus vite que ça! A-t-on jamais vu une

brute pareille? fit le placeur en rayant sur son registre le nom qu'il venait d'inscrire.

Roger s'en alla.

Il suivit la rue Neuve, puis la rue Croix-des-Petits-Champs, entra dans trois ou quatre autres bureaux, y trouva l'emploi qu'il cherchait, mais ne put pas déposer les cinq francs qu'on exigea de lui, et se retira, poursuivi par les malédictions des hommes ou femmes auxquels il s'était inutilement adressé.

A six heures du soir, il était exténué. Machinalement, il se dirigea vers les quais et se laissa tomber sur un banc, vaincu par la fatigue, découragé, écœuré!

Combien de temps demeura-t-il absorbé dans cet anéantissement absolu? Il ne s'en rendit pas compte. Quand il releva la tête, la nuit commençait à tomber.

Il ressentait une faiblesse extrême. Son estomac, depuis longtemps habitué au jeûne et aux privations de toute sorte, commençait à se révolter ouvertement contre le régime barbare auquel il était soumis et manifestait ses exigences par des tiraillements douloureux.

En même temps, une sueur froide mouillait ses tempes, auxquelles le sang affluait en sourds bourdonnements. Sa vue se troublait, ses yeux hagards erraient autour de lui et voyaient confusément s'agiter, comme à travers un nuage, les passants affairés ou les promeneurs indifférents.

Dans l'état de somnolence et d'engourdissement où il était, Roger n'avait plus conscience de ce qu'il faisait, de l'heure qu'il était, ni de l'endroit où il se trouvait.

La seule souffrance qu'il ressentît réellement, impérieuse, dominante, c'était la faim. La faim! Et il n'avait plus un centime!

En ce moment vint à passer un groupe bruyant de deux personnages, riant aux éclats, titubant un peu même. Evidemment cet homme et cette femme sortaient de table et avaient copieusement dîné.

Par un mouvement inexplicable, auquel il n'aurait assurément pas obéi s'il avait eu sa raison, Roger se leva en chancelant et tendit la main.

L'homme et la femme s'arrêtèrent.

— Tu ferais bien mieux de travailler que de mendier à ton âge, dit brutalement l'homme.

— Vous ne voyez donc pas qu'il est ivre, dit la femme en se reculant avec dégoût. Regardez il ne peut pas se tenir debout.

Tout à coup, l'homme se pencha en avant et examina attentivement le mendiant.

— Mais c'est Roger ! s'écria-t-il. Ah ! c'est bien fait !

Au son de cette voix bien connue, Montmaury revint à lui et faillit tomber à la renverse, quand il reconnut Antoinette et Germain. Fou de honte et de désespoir, il courut éperdu vers le pont des Saints-Pères et se précipita dans la Seine.

Un de nos sportmen les plus connus,le vicomte de T..., qui était jeune encore à cette époque, puisqu'il vit toujours et se porte comme un chêne, joignait à la passion du cheval, celle, infiniment moins périlleuse, de la pêche à la ligne.

Il avait, près du pont des Saints-Pères, un bateau tout spécialement affecté à cet usage. Presque tous les soirs, vers quatre heures, le vicomte, très-élégamment habillé, se rendait à son bateau, passait sur ces vêtements, afin de les protéger, un tablier de jardinier qui l'enveloppait comme un sarrau, et se livrait jusqu'à la nuit tombante à cet exercice paisible, quoique palpitant d'émotions inconnues des profanes.

Il était devenu la terreur des barbillons. Ses incroyables succès volaient de bouche en bouche, et les infortunés pêcheurs d'ablettes, qui stationnent chaque jour le long des quais de Paris, se racontaient ses hauts faits avec une envieuse admiration.

Ce soir-là, il avait fait une pêche magnifique. Cinq barbillons, dont un de six livres et demie, gonflaient à les crever les mailles de son filet. Il venait de rentrer tous ses agrès et se disposait à amarrer son bateau, quand il entendit dans l'eau le bruit produit par la chute de Roger.

Un grand rassemblement s'était déjà fait sur le pont, sur les quais ; les sergents de ville étaient accourus. Le drame promettait d'avoir de nombreux témoins.

Bordant aussitôt ses avirons, le vicomte se dirigea à force de rames vers l'endroit où le corps était tombé et dont il n'était guère éloigné que de trente mètres au plus.

Il arriva juste au moment où Roger reparaissait à la surface de l'eau et le saisit par les cheveux ; mais le noyé se débattit si fort, qu'il lui échappa et disparut de nouveau.

Le vicomte laissa aller tranquillement son bateau à la dérive, de sorte que, quand Roger remonta sur l'eau pour la seconde fois, M. de T... le saisit, non plus par les chevaux et d'une seule main, mais par le collet de son habit et des deux mains à la fois.

Ainsi maintenu par deux bras vigoureux, le noyé ne pouvait plus lui échapper. Le malheureux ne l'essaya même pas. Il avait déjà perdu connaissance.

Le vicomte put donc le hisser dans son bateau et se diriger vers la rive. Là, il déposa Roger entre les mains des sergents de ville et s'éloigna, sans vouloir donner son nom ; mais il était si connu des mariniers qui

avaient été témoins de ce sauvetage, que le surlendemain tous les journaux le racontaient.

Pendant qu'il s'éloignait, les sergents de ville transportaient au poste de secours le plus voisin le corps inanimé du noyé.

— Un médecin ! un médecin ! criait la foule.

Un homme de cinquante-cinq ans environ, décoré de la Légion d'honneur, descendit précipitamment sur la berge et entra dans le poste avec les agents pour donner ses soins à la victime.

Il tressaillit en apercevant le noyé.

— C'est singulier ! dit-il, ce garçon ressemble, à s'y méprendre au fils adoptif de mon ami... Non, c'est impossible, ajouta-t-il aussitôt, ce n'est pas lui.

Sans tenir compte de l'observation qu'il venait de faire, il prodigua des soins immédiats à Roger et n'eut pas de peine à lui faire reprendre ses sens, car le noyé n'était pas resté sous l'eau pendant plus de trois minutes, et ce n'était pas les aliments dont son estomac était chargé qui pouvaient s'opposer à sa prompte résurrection.

Au bout de quelques frictions énergiques, qui rétablirent la circulation du sang, Roger recouvra donc la vie, mais il demeura dans un état de prostration dont le docteur, après un examen minutieux, n'eut pas de peine à découvrir les causes.

— Où demeurez-vous? lui demanda-t-il.

— Rue Saint-Nicolas-d'Antin, n° 76, répondit Roger d'une voix faible.

— Bien, fit le docteur, je vais vous reconduire chez vous.

Alors se tournant vers les agents :

— Messieurs, leur dit-il, je réponds de l'homme que

voici. Je ne vous demanderai qu'une chose : c'est d'aller me chercher une voiture.

En disant ces mots, il tendit sa carte au brigadier, qui lut à haute voix :

« Le docteur Valnet ».

— C'est bien, monsieur, ajouta-t-il. Je consignerai le fait dans mon procès-verbal.

Et il donna l'ordre à un de ses agents de lui amener un coupé.

Deux minutes après, la voiture se mettait en route. A neuf heures et demie elle arrivait rue Saint-Nicolas.

Pendant le trajet, Roger n'avait pas donné signe de vie, tant il était à bout de forces !

Au bruit du coupé qui s'arrêtait, le logeur accourut, le sourire aux lèvres, croyant qu'il s'agissait d'un riche et nouveau client. Il fit une grimace de désappointement en reconnaissant Montmaury.

— Allons, lui dit le docteur, aidez-moi donc à transporter ce jeune homme dans sa chambre.

Le logeur s'aperçut que Roger était tout mouillé. Il ne crut pas à un suicide, mais seulement à un accident.

— Allons, bon ! murmura-t-il. Il ne me manquait plus que cela ! Il va tout salir là-haut.

— Dépêchez-vous ! fit M. Valnet, impatienté.

L'âge du docteur, la décoration qu'il portait à la boutonnière, triomphèrent de la mauvaise volonté du logeur.

Roger fut hissé au troisième étage, dépouillé de ses vêtements, changé de linge et couché dans son lit.

— Y a-t-il un restaurant près d'ici ? demanda M. Valnet.

— Sans doute, monsieur. Nous avons à deux pas le fournisseur de la maison, qui...

— Bien. Dites-lui d'apporter une aile de volaille et une demi-bouteille de bordeaux.

— Mais, monsieur, fit observer le logeur, ce que vous prescrivez est un peu cher... je ne sais si je dois...

Le docteur comprit tout. Il lui signe de se taire, le prit par le bras et l'entraîna sur le carré.

— Ce jeune homme vous doit de l'argent? demanda-t-il.

— Pas précisément, monsieur ; mais M. Montmaury devait me payer ce matin, suivant l'usage, sa quinzaine d'avance ; je la lui ai réclamée et il m'a avoué qu'il était sans ressources, sans famille...

— Montmaury ! pensa le docteur. Décidément je ne m'étais pas trompé. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Puis il reprit à haute voix :

— Sans famille, c'est vrai ; sans argent, c'est possible momentanément, mais il n'est pas sans amis.

— Aurait-il l'honneur d'être des vôtres ? fit respectueusement le logeur.

— Sans doute, répondit M. Valnet.

En même temps, il avait pris dans son portefeuille un billet de banque qu'il tendit au logeur.

— Tenez, payez-vous, dit-il sèchement.

Celui-ci déplia le billet.

— Cinq cents francs ! s'écria-t-il en se découvrant avec une politesse obséquieuse. Monsieur peut être tranquille. Il sera servi à la minute.

Il s'éloigna aussitôt, pendant que M. Valnet rentrait dans la chambre de Roger.

— Eh bien ! mon ami, comment vous sentez-vous ? interrogea-t-il.

— Mieux, monsieur, beaucoup mieux, grâce à vos bons soins, répondit Roger d'une voix à peine intelligible.

— Il est fort heureux pour vous que cet accident ne vous soit pas arrivé après dîner, poursuivit M. Valnet ; sans cela vous seriez un homme mort.

— Ah! vous vous êtes aperçu que je n'avais pas...

— Rien ne nous échappe, monsieur, répondit le docteur en affectant un air enjoué. Aussi, pour achever de vous remettre, je me suis permis de dire au maître de cet hôtel de vous apporter à dîner.

— Et il y a consenti ?

— Certainement. Pourquoi aurait-il refusé de faire une chose si naturelle?

Roger ne répondit pas.

Presque au même instant, on entendit dans l'escalier un cliquetis d'assiettes.

— Tenez, fit M. Valnet, voici votre dîner qui arrive. Voulez-vous me permettre de rester auprès de vous jusqu'à ce que vous soyez un peu réconforté ?

— Je n'ose vraiment pas abuser à ce point de vos bontés, monsieur...

— Bah ! laissez donc. J'en ai vu bien d'autres depuis trente ans que je suis médecin !

Le garçon de restaurant entra, dressa le couvert sur une table, tout contre le lit du malade et se retira.

Rien ne saurait dépeindre l'expression d'avidité navrante que refléta le visage de Roger, quand le docteur ôta le couvercle de la soupière, d'où s'exhala le fumet du bouillon, et découvrit l'assiette sur laquelle reposait une aile de poulet entourée de cresson. Il faut avoir passé par ces rudes épreuves pour comprendre ce qu'il ressentit.

M. Valnet, qui ne perdait pas un des mouvements de son malade, versa lentement dans l'assiette deux

cuillerées de bouillon et les tendit à Roger, qui les avala gloutonnement.

— Vous avez une mauvaise habitude, monsieur, fit le docteur en souriant, vous mangez trop vite. C'est très-mauvais pour la digestion. Ne vous pressez pas tant, croyez-moi ; nous avons le temps.

Moitié par pudeur, moitié par la réaction que la chaleur du bouillon venait d'opérer en lui, Roger rougit comme une jeune fille.

Le docteur lui versa ce qui restait dans la soupière et lui mesura un doigt de vin pur.

— Doucement, doucement, disait-il.

Roger s'efforçait de suivre ses conseils, mais malgré tout, il dévorait. L'aile de poulet disparut en un clin d'œil.

Il regardait avec une sorte de désappointement les assiettes vides. Un poulet tout entier ne lui aurait pas fait peur.

— Je crois, dit M. Valnet, que vous ferez bien pour aujourd'hui d'en rester là. Demain vous vous dédommagerez tant qu'il vous plaira du jeûne que je vous impose.

Roger ne dit pas un mot. Littéralement il se sentait revivre et reprenait insensiblement possession de toutes ses facultés.

— Quel est ce docteur ? se demandait-il. Croit-il réellement à un simple accident ? Sait-il, oui ou non, que je mourais de faim ? Ce repas que je viens de faire, à qui le dois-je ?

En même temps, il examinait attentivement le docteur, à la lueur de l'unique bougie qui éclairait l'étroite chambre.

Tout à coup il tressaillit. Ses yeux, démesurément

agrandis, se fixèrent sur le médecin avec une véritable stupeur.

— Le docteur Valnet ! s'écria-t-il.

— Ah ! vous me reconnaissez, enfin ! dit le docteur.

— Vous savez donc aussi qui je suis ?

— Je le sais, répondit M. Valnet.

Roger se voila la face de ses deux mains.

— Oh ! vous n'avez pas à rougir devant moi, fit le médecin, qui changea brusquement de ton. Je suis l'ami de Dalbrègue, vous ne l'ignorez pas. A ce titre, continua-t-il sévèrement, il m'est permis, M. Roger Montmaury, de vous demander comment il se fait que je vous retrouve mourant de faim et désespéré, vous à qui la bonté paternelle de M. Dalbrègue n'a jamais fait défaut depuis vingt-trois ans ? Que dois-je croire ? Avez-vous démérité de sa bienveillance ? Vous a-t-il chassé de chez lui ? Répondez. En son nom, j'ai droit à une explication ; je l'exige.

— Hélas ! monsieur, vous avez raison, fit tristement Roger. C'est mon sot orgueil qui m'a réduit à cette extrémité. M. Dalbrègue est toujours le meilleur des hommes. Seulement, après ce qui s'est passé entre nous, je me faisais un scrupule de m'adresser à sa bonté.

— Comment ! Que s'est-il passé ? demanda M. Valnet avec vivacité.

— Soit ! dit brusquement Roger. Vous serez mon juge, monsieur. Je vais tout vous dire.

Au même instant, on frappa discrètement à la porte de la chambre.

C'était le logeur qui rapportait la monnaie du billet qu'il avait reçu et sur lequel il n'avait pas oublié de prélever sa quinzaine.

Il avait entr'ouvert la porte et faisait au docteur des

gestes mystérieux, en lui montrant les billets et les pièces d'or et d'argent qu'il tenait dans la main.

Roger, enveloppé dans les rideaux de son lit, tournait le dos à la porte et ne pouvait pas le voir.

Le docteur se leva, prit la monnaie et la déposa doucement sur le marbre de la commode.

— C'est bien, dit-il, afin de donner le change à Roger, vous desservirez cette table quand je serai parti. Jusque-là, laissez-nous et que personne ne vienne nous déranger.

A ces mots, il revint prendre place auprès de Roger.

— Je vous écoute, lui dit-il. Surtout ne me cachez rien.

Montmaury lui raconta alors à la suite de quelles circonstances il avait quitté la fabrique de M. Voisin, et comment Antoinette, pour se venger de ses dédains, avait adressé à M. Dalbrègue une lettre anonyme, dans laquelle elle accusait Roger d'aimer Laurence.

— C'est à cause de cette lettre, et sous prétexte de couper court à tout propos malveillant, dit-il en terminant, que M. Dalbrègue m'a envoyé à Paris.

— Bien, fit le docteur, mais cela ne m'explique pas encore l'inconcevable tentative de suicide que vous avez accomplie.

— M'y voici, monsieur. En arrivant à Paris, je croyais trouver facilement un emploi. Je ne pouvais pas me figurer que dans cette immense capitale de l'industrie, un homme robuste et courageux, doué de quelque intelligence et animé d'une ferme volonté, en fût réduit à mourir de faim, si les modiques ressources dont il dispose venaient à lui manquer.

— C'est rare, en effet, dit M. Valnet, mais cela s'est vu, malheureusement.

— Et cela se voit encore, monsieur. J'en suis un douloureux exemple. Depuis six semaines, en dépit des plus infatigables démarches, j'erre à l'aventure dans Paris et dans la banlieue. Dieu sait pourtant si, depuis quinze jours surtout, j'ai économisé les derniers francs qui me restaient!

— Je ne m'en suis que trop aperçu, mon ami. Vous avez l'estomac dans un état déplorable. Fort heureusement pour vous, vous êtes jeune et vous vous remettrez promptement de cette secousse. Ainsi, c'est la faim qui vous a conduit au suicide?

— Pas tout à fait, monsieur, c'est plutôt la honte.

— Comment?

— Je ne saurais trop vous l'expliquer, car j'étais dans un état de faiblesse tel que je n'avais plus conscience de ce que je faisais. Et vous me croirez sans peine, docteur, quand je vous avouerai que j'ai tendu la main! Oui, moi, qui mourais de faim par fierté, j'ai imploré la pitié des passants! Et savez-vous à qui je me suis adressé? A Germain et à Antoinette!

Oh! quand je les ai entendus prononcer mon nom, quand je me suis vu repoussé par eux avec mépris, j'ai perdu la tête... Je me suis enfui, sans but, éperdu, attiré sans doute par le bruit du fleuve qui mugissait à mes pieds, et je me suis élancé...

Que s'est-il passé? Je l'ignore. Quand j'ai ouvert les yeux, vous étiez auprès de moi. Je me souviens vaguement qu'une foule avide m'entourait et me dévorait du regard... Le supplice était au-dessus de mes forces, j'ai fermé les yeux... Ce n'est que dans cette chambre, grâce à vos soins éclairés, que j'ai réellement repris connaissance. Un instant, j'ai cru que vous ne soupçonniez pas un suicide, et que vous ignoriez la cause immédiate de mon extrême abattement. Je vois, hélas! que

vous avez tout deviné et que vous avez agi envers moi, moins comme médecin que comme ami. Je vous en remercie du fond du cœur, monsieur, et je protesterais plus vivement de ma reconnaissance, si je ne savais combien sont heureux ceux qui trouvent l'occasion de faire une bonne action.

— Disons un simple acte d'humanité, corrigea modestement le docteur, et permettez-moi maintenant de vous dire franchement ce que je pense. Si nous étions étrangers l'un à l'autre, je me serais retiré depuis une heure, sans vous avoir demandé la moindre explication ; mais vous êtes l'ami de Dalbrègue, presque son fils, ma sollicitude ne doit pas se restreindre aux banalités d'une charité insignifiante, que j'exercerais envers le premier venu. Et d'abord, si vous ne vouliez pas vous adresser à Dalbrègue, pourquoi ne vous êtes-vous pas présenté chez moi ?

— Mais j'avais à peine l'honneur de vous connaître, monsieur.

— N'importe ! vous saviez que j'étais un des plus intimes amis de votre père adoptif.

— J'ignorais où vous demeuriez, docteur, balbutia Roger confus.

— Encore une mauvaise raison, mon ami. Vous n'aviez qu'à ouvrir l'Almanach des Adresses pour apprendre que j'habite quai Voltaire, n° 15, à deux pas du pont des Saints-Pères.

— Quoi ! j'étais si près de vous...

— Oui. C'est même en sortant de chez moi qu'ayant aperçu un rassemblement, je me suis approché. On demandait un médecin, je me suis présenté et je vous ai reconnu. Cependant, je ne pouvais pas en croire mes yeux. Je m'imaginais être dupe d'une ressemblance, tant je trouvais absurde de supposer qu'un homme tel

que vous eût tenté de se noyer ! C'est pour éclaircir mes doutes que je vous ai accompagné jusqu'ici. Et, je ne vous le cache pas, à présent que j'ai découvert l'horrible vérité, je me demande encore comment vous avez pu commettre cet acte de désespoir...

Roger ouvrit la bouche pour lui répondre.

M. Valnet l'arrêta d'un geste.

— Oui, continua-t-il, je sais mieux que vous que la faim donne des hallucinations étranges et que vous avez agi inconsciemment ; mais je ne trouve aucune excuse à votre conduite. Tout en me rendant parfaitement compte du mouvement irréfléchi auquel vous avez cédé, je ne comprends pas que vous vous soyez laissé tomber si bas sans recourir à l'inépuisable bonté de Dalbrègue. Qu'avez-vous à lui reprocher ? D'aimer trop sa fille ? De vous avoir momentanément éloigné pour sauvegarder son honneur ? Où est le mal ? Quel père n'aurait pas agi comme lui ? En quoi votre fierté a-t-elle été atteinte ?

— Vous avez raison, docteur, et pourtant il me semble que, si c'était à recommencer, je préférerais tout à l'humiliation d'avouer mon impuissance.

— Pourquoi ? Avez-vous à rougir devant lui d'avouer que vous n'avez pas encore trouvé d'emploi ? Ne vous estime-t il pas assez pour être certain que vous n'avez gaspillé ni votre temps ni votre argent ?

— Oh ! lui, je suis bien sûr...

— Si ce n'est pas devant lui, c'est donc devant Laurence que vous craignez de rougir ? Cependant, de deux choses l'une : ou vous aimez Laurence ou vous ne l'aimez pas. Si vous ne l'aimez pas, que vous importe ? Croyez-vous qu'elle vous retirera son amitié, parce que vous êtes malheureux ? Au contraire, elle sera la première à vous venir en aide ! Si vous l'aimez, c'est différent...

— Docteur ! docteur ! interrompit Roger, effrayé des conséquences de cette logique.

— Eh ! c'est votre faute, mon cher, si j'en arrive là ! s'écria le docteur. Je suis en présence d'un fait inexplicable en apparence, il faut bien que j'en recherche les causes. Et savez-vous où me conduit, non pas mon simple raisonnement, mais votre manière d'agir, votre silence, votre embarras, votre interruption même ?

— A quoi ? demanda Roger.

— A croire qu'Antoinette avait raison et que vous aimez Laurence.

— Je vous en conjure, monsieur ! fit Roger qui se redressa subitement et promena autour de lui un regard épouvanté.

— Tenez, vous le voyez, dit le docteur, vous avez peur qu'on nous entende !

— Sans doute, répliqua Roger. J'ai peur qu'une telle calomnie se propage. Dans la bouche de Mme Cassut, elle peut n'avoir aucune valeur ; mais dans la vôtre elle deviendrait une véritable accusation contre moi. Oui, j'aime Laurence, comme un frère aime une sœur, car je l'aime surtout pour tous les bienfaits dont son père m'a comblé et auxquels elle a pris une si large part. Est-ce un crime cela ? Alors il faut en accuser la façon dont nous avons été élevés, la familiarité dans laquelle nous avons vécu.

— Oh ! si vous ne l'aimiez que comme cela, je n'aurais rien à dire, fit M. Valnet.

— Hélas ! me serait-il permis de l'aimer autrement ? dit Roger. N'y a-t-il pas entre nous l'abîme infranchissable de la fortune ?

— Certes, mais cet abîme n'est infranchissable ni pour les yeux ni pour le cœur. Bien d'autres que vous, mon cher ami, sans tenir compte du précipice ouvert

ɩus leurs pas, se sont oubliés jusqu'à concevoir des ɩpérances chimériques. Je ne me sens pas le courage e leur en faire un crime, ainsi que vous le disiez tout à ɑeure, mais je les plains de tout mon cœur ; car s'ils ɩnt honnêtes, ils refoulent au fond de leur âme le rêve ɪréalisable qu'ils ont conçu et ils meurent, comme vous vez tenté de le faire, non plus de faim ni de désespoir, ɩais d'amour.

Et comme Roger allait protester encore :

— Je ne vous interroge pas, mon ami, reprit le docɩur. Je me repentirais presque d'avoir abordé ce sujet élicat, si je ne savais pertinemment que je m'adresse à n cœur loyal, incapable de mensonge ou de trahison. e vous ai fait entrevoir le danger, c'était tout ce qu'il n'était permis de faire. Encore ne suis-je pas sûr de 'avoir pas franchi vis-à-vis de vous les bornes de la iscrétion. Ce n'est pas ma curiosité qu'il faut en accuer, c'est l'intérêt que je porte à Dalbrègue, à Laurence t à vous-même. Il me serait facile de vous dire : Jurezɑoi que vous n'aimez pas Laurence. Sur votre réponse u sur votre silence, j'établirais facilement mes convicɩons, car vous n'êtes pas homme à vous parjurer. Je ne ous poserai pas cette question terrible. Je ne suis pas ncore assez votre ami pour me permettre d'aller jusqueɑ. Soyez prudent, voilà tout ce que je puis vous dire. yez surtout plus de confiance dans les autres et dans ous-même.

— Je vous le promets, monsieur, fit Roger visiblement oulagé.

— Ce n'est point assez, mon cher. A titre de médecin ai, jusqu'à un certain point, le droit d'exiger de vous n serment, celui de ne renouveler sous aucune forme a tentative à laquelle vous avez failli succomber aujour'hui. Voulez-vous vous y engager solennellement ?

— Sur mon honneur, je vous le jure ! dit Roger en étendant la main.

— Je vous crois, poursuivit le docteur. Je suis convaincu même que la leçon vous profitera, car c'est bien une leçon que la Providence a voulu vous donner.

— Il est vrai, monsieur. C'est elle qui a permis que vous vinssiez à mon secours.

— Ah ! si elle n'avait fait que ce miracle-là, je n'en parlerais pas, répliqua M. Valnet. Elle se manifeste bien plus lumineusement encore.

— De quelle façon ?

— Je vous disais tout à l'heure : pourquoi n'êtes-vous pas venu me trouver ?

— Je m'en souviens.

— Et j'avais quelque raison de le regretter, puisque, depuis trois jours, je cherche, pour le compte d'un de mes clients, un homme de confiance, ayant rempli le même emploi que vous avez occupé, et que je n'ai pas encore pu mettre la main sur ce phénix.

— Il serait possible ! s'écria Roger radieux.

— Rien n'est plus vrai, mon cher ami. Cette place est à votre disposition dès à présent.

— Ah ! docteur, que de remercîments !

— Ainsi, plus d'inquiétudes, fit M. Valnet. Reposez-vous jusqu'à demain, déjeunez à votre appétit et venez me trouver à une heure. Je ferai prévenir demain matin M. Raymond par mon domestique et je lui donnerai rendez-vous à la même heure. Donc, à demain, et souvenez-vous de ce que vous m'avez juré !

— Je n'oublierai pas, docteur ; mais j'ai une grâce à vous demander...

Le docteur s'était déjà levé et se disposait à prendre congé.

— Quelle grâce? demanda-t-il, en s'arrêtant subite-ent.

— C'est de n'instruire ni M. Dalbrègue ni sa fille de acte que j'ai commis aujourd'hui, répondit Ro-er.

— Je consens à vous le promettre, fit M. Valnet; ais j'espère que vous ne me ferez jamais repentir de ette complaisance.

— Je l'espère plus que vous encore, docteur, dit Ro-er, car vous m'avez rendu deux fois la vie, et ces sortes e services-là ne s'oublient pas.

— Bien, bien, se hâta d'interrompre M. Valnet.

A ces mots, il tendit la main à Montmaury et se etira.

Roger était complétement remis. Tout entier aux espé-ances nouvelles que le docteur avait fait germer en lui, se sentait revivre avec un bonheur ineffable. Il son-eait à Laurence, à Laurence qu'il avait failli perdre jamais dans un accès de désespoir.

— Ainsi, se disait-il, j'ai beau faire, tout le monde lit u fond de mon cœur l'amour insensé dont je suis ossédé. Et pourtant personne n'a reçu mes confidences, as un mot ne s'est échappé de mes lèvres. Au contraire, 'ai renfermé ce secret avec le soin jaloux d'un avare. Comment se fait-il qu'Antoinette l'ait deviné et que le locteur lui-même?... Laurence l'a-t-elle aussi lu dans mes yeux? Sait-elle également...

Il n'osa pas achever, car il se rappelait en ce moment es derniers instant qu'il avait passés près d'elle, l'indul-gence qu'elle lui avait témoignée, l'émotion qu'elle avait montrée au moment de se séparer de son ami d'enfance. Or, elle avait certainement lu la lettre qu'Antoinette avait fait parvenir à son père ; donc...

La conclusion qui découlait naturellement de cette

phrase lui rendit toute l'énergie qu'il avait perdue. Quand la fatigue et le sommeil vinrent enfin fermer ses paupières, l'image de Laurence était encore présente à sa pensée. Cette longue nuit de bien-être fut peuplée des visions les plus enchanteresses.

Quand il ouvrit les yeux, le lendemain matin, il était huit heures.

Il demeura pendant quelques secondes sous l'impression du sommeil accablant auquel il avait succombé. Il ne se rappelait plus très-exactement ce qui s'était passé la veille. Peu à peu, cependant, l'engourdissement dans lequel il était plongé se dissipa, et sa mémoire lui retraça fidèlement chacun des épisodes de cette soirée à jamais néfaste.

Comme pour mieux lui prouver qu'il était bien en vie et que ce long cauchemar n'était plus qu'un pénible souvenir, son estomac protesta impérieusement contre le jeûne auquel il avait été soumis depuis quinze jours. Le bouillon et l'aile de poulet n'avaient fait que le mettre en appétit.

— Et le docteur qui m'a recommandé de bien déjeuner ! se dit Roger. Il oublie donc que je n'ai pas un sou !! N'importe, reprit-il, je puis bien pour aujourd'hui vendre un lambeau de ma garde-robe...

Aussitôt il se leva et procéda à sa toilette. Il se dirigea vers sa commode pour y prendre le linge dont il avait besoin, et demeura littéralement stupéfait à la vue des billets, des pièces d'or et d'argent qui frappèrent ses regards.

Qu'est-ce que cela signifiait ? D'où venait cet argent?

Il sonna. Le domestique parut.

— Priez votre maître de monter, lui dit Montmaury.

Quelques minutes après, le logeur se présenta.

— Qu'est-ce que cela ? lui demanda Roger en étendant son bras vers la commode.

— C'est la monnaie du billet que votre ami m'a remis de votre part.

— Ah ! ce monsieur vous a remis...

— Cinq cents francs, en me disant de prélever ce qui m'était dû. Ne le saviez-vous pas ?

— Si fait, répondit Roger avec vivacité, bien qu'une vive rougeur colorât son front ; mais j'étais si souffrant hier soir que je ne m'en souvenais plus.

— Voilà, monsieur, fit le logeur : j'ai retenu les quinze francs de la quinzaine, les trois francs de votre dîner, reste...

— Il suffit, interrompit Roger. Veuillez me faire monter un bol de bouillon. Vous prendrez également ces habits mouillés, vous les ferez sécher, et vous prierez un tailleur du voisinage d'y donner un coup de fer.

— Monsieur est donc tombé dans l'eau ? demanda le logeur.

— Oui, balbutia Roger. En voulant monter en bateau hier... le pied m'a manqué et...

— Oh ! je connais cela, fit le logeur avec un grand éclat de rire. Le même accident est arrivé à ma femme l'année dernière à Bougival. Non, vous ne pouvez pas vous figurer, monsieur, la drôle de tête que faisait Euphémie dans l'eau ! Ses cheveux s'étaient dénoués, son crêpé flottait à la surface, ses quatre mèches pendaient tristement le long de son visage... elle ressemblait à une naïade. Je riais tellement que je ne songeais pas à lui tendre la main pour l'aider à reprendre pied ; c'est un de nos amis qui l'a tirée de là. Elle était furieuse, surtout à cause du fou rire qui s'était emparé de moi. Ce fut bien pis encore quand elle réussit à gagner la berge ! Vous avez vu Euphémie, n'est-ce pas ? Elle est

maigre comme un cent de clous. Eh bien ! monsieur, quand elle sortie de l'eau, j'ai cru qu'elle avait fondu. Sa robe et ses jupons s'étaient collés le long de son corps... elle ressemblait à une arête de poisson. Ça, c'est vrai, que je n'ai jamais tant ri ! Euphémie m'en veut encore de cet accès de gaieté. Toutes les fois qu'elle raconte cette histoire, elle me lance des yeux furibonds et me reproche de n'avoir pas de cœur. Et toutes les fois qu'elle la raconte, c'est plus fort que moi, le fou rire me reprend, Euphémie se refâche, de sorte que cela n'en finit pas...

Le logeur ne mentait pas. Le récit qu'il venait de faire à Roger de l'accident survenu à Euphémie avait été interrompu par des éclats de rire et des contorsions si grotesques, que Montmaury lui-même avait fini par y prendre part.

Il était enchanté d'ailleurs que cet homme crût à une simple maladresse et ne soupçonnât rien de l'horrible vérité.

Quand le logeur se retira, son hilarité n'était pas encore calmée. Roger entendit dans l'escalier les éclats de rire immodérés que ce souvenir avait provoqués chez le mari d'Euphémie.

Il oublia promptement cet incident, quand ses regards s'arrêtèrent de nouveau sur les richesses qui miroitaient à ses yeux.

— Bon docteur ! murmura-t-il. Il a tout prévu.

Un instant après, on lui monta le bol de bouillon qu'il avait demandé. Après l'avoir bu, il était tout autre. Ses forces lui étaient revenues ; il se sentait prêt à tout entreprendre.

Hâtons-nous d'ajouter que la perspective d'avoir immédiatement un emploi honorable était pour beaucoup

ans les satisfactions qu'il éprouvait. Dès qu'il eut ter-
iné sa toilette, il sortit.

Ce jour-là, tout lui semblait avoir pris un air de fête.
e soleil lui paraissait plus brillant, les passants moins
ids, les femmes plus attrayantes, les rues moins som-
res.

Il se dirigea vers le Palais-Royal, y déjeuna de grand
ppétit, et, comme il était à peine onze heures et demie,
se donna le luxe d'une tasse de café.

— Après avoir longuement savouré cette gourmandise,
se rendit chez le docteur.

Celui-ci l'attendait avec impatience. Il avait hâte de
revoir. Non pas qu'il doutât de la parole que lui avait
onnée Roger, mais il lui tardait de s'assurer que l'infor-
né avait réellement repris goût à la vie.

En le voyant entrer, ses craintes se dissipèrent. Roger,
uoique un peu pâle encore, avait le regard brillant et
lèvre souriante.

— Ah ! docteur, fit-il en lui tendant la main, c'est à
on tour de vous gronder.

— Moi ! Et à propos de quoi ? demanda M. Valnet avec
ne feinte naïveté.

— A propos des bontés dont vous me comblez, par-
eu ! Cet argent que j'ai trouvé ce matin sur ma com-
ode...

— Ah ! oui, ma monnaie, que j'ai oublié de pren-
re.

— Aussi je vous la rapporte, docteur.

— Gardez-la, fit vivement M. Valnet, vous en avez
us besoin que moi.

— Mais, monsieur...

— Oh ! pas de grands airs avec moi, ou nous allons
ous fâcher, interrompit le docteur. Je ne vous défends
as de me rendre cette somme insignifiante, si vous

refusez absolument de l'accepter sous une autre forme qu'un prêt accidentel ; mais plus tard, quand vous serez sorti d'embarras...

— Cependant, puisque vous m'avez fait espérer un emploi...

— Raison de plus. Vous n'allez pas demander à M. Raymond de vous payer un mois d'avance, comme le fait votre logeur, fit M. Valnet en souriant. D'ailleurs telle n'est pas son intention, je crois. Si je l'ai bien compris, il s'agit tout simplement d'une liquidation, qui durera peut-être quelques mois, et à la fin de laquelle il compte donner à celui qu'il en chargera une somme ronde de quelques mille francs.

— Ainsi, il est toujours dans les mêmes intentions ?

— C'est probable, puisque je l'ai fait prévenir ce matin et qu'il a promis de venir... Et tenez, je gage que c'est lui qui vient de sonner.

En effet, le timbre de l'antichambre venait d'être ébranlé.

— M. Raymond ! annonça le domestique.

Après avoir fait les présentations d'usage, le docteur annonça à M. Raymond qu'il connaissait Roger depuis vingt-trois ans et qu'il en répondait comme de lui-même.

— Je suis enchanté de ce que vous me dites, répondit le négociant, car c'est tout à fait un homme de confiance qu'il me faut.

A ces mots, il se tourna vers Roger.

— En deux mots, voici ce dont il s'agit, reprit-il :

Il y a un an et demi, à la suite de quelques spéculations heureuses sur les cafés et les cacaos, j'ai dû partir pour Caracas, afin d'y faire sur les lieux, et à des prix plus avantageux, les livraisons que j'avais consenties.. L'opération est aujourd'hui terminée et m'a donné qua-

tre cent mille francs de bénéfices, ce qui, joint à la fortune que j'ai déjà acquise, me constitue un revenu d'environ quarante mille livres. Ces rentes suffisent largement à mes besoins et à ceux de ma femme, puisque nous n'avons pas d'enfants. Aussi nous nous retirons des affaires.

Malheureusement, en mon absence, ma femme n'a pu surveiller que très-imparfaitement le commis que j'avais alors. Il n'a pas mis ses livres au courant, de sorte que, quand j'ai voulu les consulter, il ne m'a pas été possible de me rendre un compte exact de ma situation.

Ce commis a-t-il été infidèle? N'a-t-il été que négligent? Je l'ignore. C'est ce chaos qu'il s'agit de débrouiller. Quant aux marchandises qui me restent, elles sont peu nombreuses et d'une défaite facile.

Je me charge donc de les vendre moi-même ; vous n'aurez à vous occuper que des livres et des factures. Vous mettrez les livres au courant, vous payerez ce qui sera dû, vous encaisserez les rentrées et vous établirez la balance.

Comme ce travail demandera nécessairement trois ou quatre mois, comme il est délicat et compliqué, je vous alloue dès à présent dix pour cent sur le chiffre auquel s'élèvera le montant de la liquidation, sans parler des cinq cents francs par mois que vous toucherez à titre d'appointements. Cela vous convient-il?

— Si cela me convient! s'écria Roger qui croyait rêver

VI

LUNE DE MIEL

La veille du jour où le contrat devait-être signé, Antoinette avait fait demander Germain.

— Monsieur, lui avait-elle dit, j'ai reçu les états que Montmaury a bien voulu relever pour mon compte, et je me suis aperçue que les bénéfices de l'usine, bien qu'ils aillent en s'amoindrissant depuis cinq ans, ont dépassé quelque peu le chiffre rond de trente mille francs pendant le dernier exercice. Ce chiffre vous était-il connu?

— Approximativement, oui, mademoiselle.

— Par le fait, reprit Antoinette, à raison de cinq pour cent par an, je vous apporterais donc en dot quelque chose comme quatre cent mille francs, c'est-à-dire le double de ce que vous possédez.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, mais le taux de cinq pour cent n'est jamais celui d'un capital engagé dans le commerce ou dans l'industrie, répliqua Germain. C'est dix, quinze, vingt pour cent même, que

doit rapporter ordinairement l'argent placé dans de pareilles conditions. Dans ce cas, vous le voyez, le plus riche de nous deux ce serait moi.

— Monsieur, riposta Antoinette assez sèchement, rien n'est encore signé ; je vous rends votre parole, si vous le désirez.

— A Dieu ne plaise, mademoiselle ! j'ai répondu seulement à l'observation que vous me faisiez par une autre observation. Si vous jugez que j'ai exagéré les choses, interrogez à cet égard qui bon vous semblera, et vous verrez ce qu'on vous répondra.

— Soit, ne discutons pas sur la valeur plus ou moins considérable de notre apport mutuel. Egalisons-le, si vous le voulez, et ne raisonnons que sur le chiffre des bénéfices.

— Je vous écoute, mademoiselle.

— Vous êtes depuis assez longtemps dans la fabrique pour savoir comment j'ai vécu jusqu'à présent, reprit Antoinette. L'escargot dans sa coquille est un vagabond à côté de moi. Mon père, toujours à la recherche de ses chimères, m'a laissée végéter depuis ma naissance entre les quatre murs de cette maison et de ce jardin. J'ai bien entendu dire qu'il y avait à Paris des théâtres, des bals, des concerts ; mais je n'ai jamais franchi le seuil de ces établissements. Quand je dis jamais, je me trompe. Une seule fois, je suis allée à l'Opéra-Comique ; on y jouait la *Dame blanche*. C'était anodin, comme vous voyez.

Vous comprendrez sans peine qu'en prenant un mari, je n'entende pas me claquemurer encore dans ma prison, ni vivre de privations comme je l'ai fait jusqu'à présent. Nous avons trente mille francs à dépenser par an, nous les dépenserons. Tous ces plaisirs que j'ignore, je veux les connaître ; toutes ces toilettes que j'ai admi-

rées sur le dos des autres, je veux les porter; toutes les joies dont j'ai été sevrée, je veux les goûter. Donc, pas de surprises entre nous. Vous êtes prévenu. Si ce programme ne vous convient pas, vous êtes libre de le repousser.

— Je vous parlerai avec la même franchise, mademoiselle, répondit Germain. Moins que vous encore je connais les jouissances que procure la richesse. Toute ma vie je me suis levé matin, je me suis couché tard, j'ai travaillé comme un cheval. Assez longtemps j'ai traîné le boulet du forçat. Puisqu'un heureux hasard me permet enfin de briser ma chaîne, je veux, comme vous, approcher mes lèvres de cette coupe enivrante que vident les privilégiés de la fortune. A part la surveillance que, dans votre intérêt même, je serai forcé d'exercer autour de moi, vous ne trouverez jamais de mari plus docile ni plus avide que moi de partager vos plaisirs.

— A la bonne heure, fit Antoinette, désormais édifiée sur le compte de Cassut. Donc, que ceci soit bien convenu entre nous et que je n'aie plus à y revenir.

— Je vous le rappellerais plutôt, dit Germain avec feu.

Alors fut agitée cette grave question de la corbeille. Germain avoua qu'il n'y entendait rien.

— Eh bien! donnez-moi six mille francs, proposa Antoinette, et je me charge de tout.

— Mais, fit observer Cassut, je ne les ai pas, mademoiselle! En dehors des trente mille francs que je consacre aux réparations et qui sont déjà en partie absorbés, vous savez bien que je dois verser intégralement entre les mains de votre père le reliquat des deux cent mille francs que j'ai touchés.

— Eh bien! consacrez six mille francs de moins aux réparations.

— Je ne demande pas mieux, mais nos revenus diminueront d'autant.

— Bah ! il nous en restera toujours assez. Et puis, six mille francs de plus ou de moins dans le chiffre des réparations, ce n'est rien. Voyez mon père, il n'en a pas fait pour un sou depuis trente ans. Cela a-t-il empêché l'usine de fonctionner ?

Germain trouva le raisonnement concluant. Le lendemain, il apporta les six mille francs.

Cela ne suffisait pas à Antoinette. Elle alla trouver M. Voisin.

— Vraiment, père, tu n'as pas été raisonnable, lui dit-elle ; tu as étranglé ce pauvre Germain !

— Comment! se récria M. Voisin.

— Sans doute. Tu as exigé de lui qu'il te donnât tout l'argent qu'il ne consacrerait pas aux réparations.

— Et je lui conseille de se plaindre, en vérité ! Ne lui ai-je pas laissé ma fabrique à un prix ridicule? Que demande-t-il encore, ton M. Cassut?

— Il ne demande rien, père. C'est moi qui lui demande quelque chose.

— Quoi?

— L'argent nécessaire à l'achat de ma corbeille, et il ne l'a pas.

— Bah ! vous êtes jeunes tous les deux. Avec ce que vous rapportera l'usine, vous pouvez en deux ou trois ans faire la plus magnifique corbeille du monde.

— Et en attendant, le jour où je me marierai, je n'aurai pas un bijou à mettre.

— Le grand malheur, parbleu !

— Ce sera, sinon un grand malheur du moins une grande humiliation, répliqua Antoinette. Tout le monde le remarquera, on accusera mon mari ou toi de lésinerie...

— Eh! que m'importe? fit M. Voisin avec humeur.

— Mais il m'importe beaucoup, à moi. Je ne veux pas me marier dans d'autres conditions que toutes les demoiselles que nous connaissons. Plutôt que d'en passer par là, j'aimerais mieux rester fille.

Ceci ne rentrait plus dans les projets de M. Voisin. Déjà il avait pris des engagements qui absorbaient en partie la somme qu'il devait toucher.

Antoinette s'aperçut qu'il chancelait.

— Voyons, père, dit-elle, tu ne seras pas plus impitoyable que Germain. Déjà j'ai obtenu de lui qu'il m'abandonnât une parcelle du chiffre qu'il destine aux réparations; n'obtiendrai-je rien de toi? Tiens, je ne te demande qu'une chose...

— Laquelle? fit M. Voisin.

— Une paire de boucles d'oreilles.

— En effet, s'il ne s'agit que d'une paire de... je te la donnerai.

— Ah! que tu es gentil! s'écria-t elle en l'embrassant. Une paire de beaux diamants; n'est-ce pas?

— Des diamants! se défendit M. Voisin. Mais sais-tu que cela coûte les yeux de la tête?

— Oh! je ne veux pas te ruiner. Des diamants de trois mille francs, seulement.

— Seulement! Comme tu y vas! Et c'est ce que tu appelles être raisonnable!

— Voyons, père, tu ne m'as jamais rien donné, tu peux bien, un jour comme celui-là, me faire un cadeau qui durera éternellement, qui me rappellera toute ma vie combien tu es bon et combien tu m'aimes.

Elle avait prononcé ces mots de sa voix la plus câline, en même temps qu'elle le caressait comme aux plus beaux jours de son enfance.

L'heureux père se laissa vaincre.

— Allons, je te les donnerai, promit-il.

— La veille de mon mariage au plus tard.

— Oui, méchante.

— Et tu paieras ma toilette de mariée.

— Encore !

— C'est de droit, répliqua la jeune fille.

— Soit, je payerai la toilette, mais ce sera tout.

— C'est tout ce dont j'ai besoin, fit Antoinette. Tu verras comme je serai belle ! ajouta-t-elle en l'embrassant une dernière fois.

Le jour même, emportant les six mille francs que Germain lui avait donnés, elle partit pour Paris, commanda sa toilette de mariée à sa couturière, qui promit de venir l'habiller elle-même ; puis, accompagnée de Rose, elle parcourut, les uns après les autres, tous les magasins. Cela dura trois jours.

Cachemire, robes de soie, dentelles, bijoux, elle acheta tout ce qui lui plut, jusqu'à ce que les 6,000 francs fussent épuisés. Elle devait même 1,400 francs au bijoutier parce qu'elle avait choisi, pour accompagner les boutons d'oreilles, un médaillon en diamants de la plus belle eau.

Le contrat fut signé. Elle étala aux yeux de ses invités les magnificences qui lui étaient destinées. Chacun s'extasia sur le bon goût et la générosité de M. Cassut, qui fut accablé de compliments.

Antoinette se garda bien de dire que tout était de son choix, et que Germain lui-même contemplait pour la première fois les richesses dont on lui faisait honneur.

M. Voisin était émerveillé.

— Mais combien donc t'a donné Germain ? demanda-t-il.

— Six mille francs, pas davantage.

— Six mille francs ! se récria l'heureux père. Ah ! petite rusée... si j'avais su...

Il était trop tard, car en disant ces mots, il tirait de sa poche un écrin microscopique qu'il tendit à sa fille.

— C'est à mon tour de m'exécuter, dit-il avec un soupir.

Antoinette ouvrit l'écrin et fut éblouie. Elle ne s'attendait pas elle-même à ce que son père fît si magnifiquement les choses. De l'avis unanime, les boutons d'oreilles furent estimés à quatre mille francs, au bas mot.

Relativement, c'était splendide. Grâce à son habileté, Antoinette avait une corbeille qu'auraient pu lui envier des jeunes filles beaucoup mieux partagées qu'elle sous le rapport de la fortune.

Son amour-propre fut délicieusement flatté. Ce mariage, qu'elle avait d'abord hésité à faire, qu'elle n'avait contracté pour ainsi dire qu'afin de se venger des dédains de Roger, commençait à lui donner des satisfactions sur lesquelles elle n'avait pas osé compter.

Elle ferma les yeux, s'imaginant, de bonne foi, qu'elle serait heureuse avec ce mari qui se soumettait si docilement à ses caprices.

La pâle figure de Roger s'effaça momentanément de sa mémoire. Le dépit qu'elle ressentait contre lui était moins violent, lorsqu'une circonstance imprévue vint le ranimer.

La veille de son mariage, Germain, qui était resté seul avec elle, prit tout à coup un air grave.

— Antoinette, dit-il, j'ai à vous parler de choses sérieuses.

Elle fut un peu surprise de ce début solennel.

— Je vous écoute, dit-elle. De quoi s'agit-il donc ?

— D'un fait dont j'ai été témoin il y a trois semaines
t que je ne peux pas taire plus longtemps.

— Voyons? fit curieusement Antoinette.

— Quelques jours après la demande que j'avais adres-
ée à votre père, vers neuf heures et demie du soir, et
ar un temps épouvantable, je quittais un cabaret où
n'avaient entraîné quelques amis, situé à deux cents
as environ du logement qu'habite M. Roger...

La jeune fille devint pâle, Cassut avait-il donc décou-
ert que Rose n'était pas la vraie coupable ?

— Eh bien ? dit-elle en contraignant ses lèvres à sou-
ire.

— Eh bien ! continua Germain, je vis sortir de chez
I. Roger une femme, si parfaitement enveloppée dans
on châle, qu'il me fut impossible de distinguer ses
raits.

— Une femme ? fit Antoinette, que cette désignation
ague rassura aussitôt. Quelle femme ?

— Je vous ai dit que je n'avais pas pu voir son vi-
age. La nuit était tellement noire, du reste, que je ne
'aurais pas reconnue alors même qu'elle n'eût pas pris
ant de précautions pour se cacher. Cependant, poussé
par une invincible curiosité, je résolus de la suivre.

— Ah ! fit Antoinette, que de nouvelles terreurs vin-
rent assaillir, vous l'avez suivie ?

— Oui.

— Jusqu'au bout ?

— Assurément.

— Alors, vous savez qui elle est ?

— Bien entendu.

— Et c'est...

— Attendez, mademoiselle. Vous ne serez guère moins
étonnée que moi de ce que je vais vous apprendre, dit
Germain. Après m'avoir fait traverser toute la ville,

cette femme s'engagea dans le petit chemin qui aboutit à la fabrique. Je me blottis derrière la muraille et je la vis distinctement disparaître par la petite porte qui s'ouvre sur le fond de votre jardin.

— De notre jardin ! s'écria Antoinette, dont l'agitation était à son comble.

— Or, il n'y a chez M. Voisin, que deux femmes : vous et Rose, car je ne fais pas entrer en ligne les cinquante-six ou sept ans de votre cuisinière. Donc, comme il n'était pas possible que vous vous fussiez aventurée à pareille heure et par un temps semblable dans les rues de Meulan, pour aller chez M. Roger surtout, j'en conclus que c'était Rose.

— Ah ! fit Antoinette, définitivement rassurée, vous croyez que c'était...

— J'en ai acquis la certitude le lendemain, dit confidenticllement Germain.

— La certitude... fit ironiquement Antoinette. De quelle façon ?

— J'ai rencontré Rose dans la cour de la fabrique et je lui ai demandé ce qu'elle faisait la veille au soir dans les rues de Meulan...

— Et... qu'a-t-elle répondu ?

– Elle a d'abord essayé de s'en défendre, mais quand je lui ai dit que je l'avais vue sortir de chez Montmaury et rentrer par la petite porte du jardin...

— Elle est restée confondue sans doute ?

— Elle a eu l'audace de me rire au nez ! répondit Germain avec colère.

Comme si la fin de cette histoire devait se terminer infailliblement de la même manière, Antoinette se mit à rire aussi, mais d'un rire nerveux qu'une oreille plus clairvoyante que celle de Germain n'aurait peut-être pas pris pour un accès de gaieté.

— Vous riez... vous riez... fit Germain d'un air vexé. Il ne m'est cependant pas possible de tolérer auprès de vous une fille qui se conduit de la sorte et se permet de se moquer de moi !

— Que voulez-vous donc faire ?

— La renvoyer.

— Renvoyer Rose, qui est entrée à mon service quand j'avais douze ans et qui, depuis, ne l'a pas quitté ! Vous plaisantez ?

— Je ne plaisante pas. Permettez-moi, ma chère Antoinette...

— Je vous permets de vous taire, interrompit-elle. Je suis très-contente du service de Rose ; je ne voudrais pas m'en séparer pour tout l'or du monde.

Elle avait prononcé ces paroles avec d'autant plus de fermeté que, à part les détails que venait de lui fournir Germain sur cette rencontre, elle n'ignorait rien de ce qui s'était passé, puisque Rose le lui avait raconté. Or, elle ne pouvait pas méconnaître, en ce moment surtout, le service que lui avait rendu sa femme de chambre.

— Cependant, mademoiselle, insista Germain, nous ne pouvons pas souffrir un scandale pareil dans notre maison. Si vous ne voulez pas congédier Rose, il n'y a qu'un moyen...

— C'est...

— De congédier Montmaury.

Le cœur d'Antoinette se mit à battre et son visage s'empourpra.

— Vous savez, du reste, continua Germain, que je suis depuis longtemps en fort mauvais termes avec M. Roger. Déjà, s'il vous en souvient, nous nous sommes pris de querelle un jour dans le bois de Verneuil. Il me paraît donc impossible que cette situation fâcheuse puisse se prolonger.

La jeune fille hésitait. Sacrifier Roger c'était commettre une lâcheté, puisqu'il n'était pas coupable. Pourtant, au souvenir de l'affront qu'elle avait reçu, tout son être se révolta. Le renvoyer, c'était non-seulement se venger de ses dédains, mais encore c'était donner à la version de Germain une vraisemblance de plus.

— Eh bien ! dit-elle résolûment, congédiez M. Montmaury.

L'œil de Germain brilla d'une joie farouche.

— C'était mon intention, dit-il ; pourtant je n'aurais pas voulu le faire sans vous demander votre avis.

— Je vous en sais gré, fit Antoinette, mais puisque vous êtes depuis si longtemps en hostilité, je ne crois pas, en effet, qu'il soit possible...

— Aussi, dès ce soir, je vais lui écrire.

— Bien, mais conduisez-vous convenablement envers lui.

— Oh ! soyez tranquille, je lui remettrai la totalité de ses appointements.

Ainsi fut comploté et exécuté le renvoi de Roger.

Le lendemain, il ne fut plus question de lui. C'était jour de fête.

A neuf heures, selon sa promesse, la couturière arriva et procéda elle-même à la toilette de la mariée, puis on se rendit à la mairie et ensuite à l'église.

Par égard pour M. Voisin, il y eut beaucoup de monde à la messe.

Antoinette y fut beaucoup admirée dans la magnifique toilette qu'elle portait. Quant à Germain, il eut moins de succès. Il était fort mal à l'aise sons l'habit noir et ne savait que faire de ses mains épaisses, fort heureusement gantées de frais.

Le déjeuner fut simple et court. On se réservait pour le dîner.

On avait compté sur un couvert de quarante per-
onnes ; mais dans les deux jours qui avaient pré-
édé le mariage, une quinzaine d'invités s'étaient
xcusés.

En revenant de l'église, M. Voisin trouva encore une
izaine de lettres qui, sous des prétextes différents, ré-
uisirent à quinze le nombre des convives.

Au moment de se mettre à table, on s'aperçut que
eux des invités sur lesquels on avait compté n'étaient
as venus.

Treize à table ! Un jour de mariage ! C'était une ca-
amité.

Germain dut se mettre en quête d'un quatorzième, et
nit par mettre la main sur le nouveau contre-maître
u'il avait choisi, lequel avait fait dans la journée de
opieuses libations et se tenait à peine debout.

On le fit asseoir à l'extrémité de la table, et le dîner
ommença.

Il ne fut pas gai. Si M. Voisin était mécontent de voir
es amis l'abandonner ainsi, Antoinette l'était bien plus
ncore. Son amour-propre souffrait cruellement de cette
umiliation. En effet, elle ne voyait guère auprès d'elle
ue les parents de Cassut et ses témoins, tous gens
rossiers et communs, dont les plaisanteries, peu gazées,
irritèrent au dernier point.

Elle ne put alors s'empêcher de songer à Roger. S'il
vait voulu épouser Antoinette, M. Dalbrègue lui aurait
ervi de père, et avec M. Dalbrègue serait accourue la
ne fleur des propriétaires de Meulan. Au lieu de cela
es gens avinés, d'une tenue déplorable, dont la conver-
ation ne roulait absolument que sur les anas ressassés
usqu'à la corde dans toutes les noces de barrière... Ah !
omme il tardait à Antoinette que cet horrible repas
ût terminé !

Elle-même donna le signal de la retraite, alors qu'on finissait à peine de servir le dessert.

Il est vrai que ses convives ne la suivirent pas et de meurèrent vaillamment à table.

De sa chambre, Antoinette entendait sauter les bouchons de champagne, et retentir les éclats de leur gaiété tapageuse.

Elle eut un mouvement d'impatience et appela Rose pour procéder à sa toilette de bal.

Elle s'était expliquée la veille avec sa femme de chambre, après le départ de Germain, et l'avait chaleureusement remerciée du service que Rose lui avait rendu.

— Bah ! cela n'en vaut pas la peine, avait répondu Rose sur un ton dédaigneux. J'en ferais voir bien d'autres à M. Cassut, si je voulais.

De ces explications entre Antoinette et sa femme de chambre était résultée une familiarité plus grande encore que par le passé.

Antoinette avait presque été forcée d'avouer qu'elle était allée chez Roger, pour lui proposer d'acheter l'usine, et de convenir qu'elle aurait beaucoup mieux aimé être la femme de Montmaury que celle de Cassut.

— Pour ma part, dit Rose, je régrette presque que M. Germain se soit trompé.

— Veux-tu te taire! fit Antoinette en rougissant légèrement.

Pendant que Rose remplaçait par un corsage décolleté le corsage montant de sa maîtresse, il fut de nouveau question de Roger.

— Ah! si j'étais à votre place... murmura Rose, en lui mettant ses boucles d'oreilles, son médaillon et ses bijoux.

— Quoi donc? demanda Antoinette, tout entière au plaisir de se voir si richement parée.

— C'est dans trois ou quatre heures que je regretterais surtout de ne pas être madame Montmaury.

— Je te défends de me reparler de lui, dit la jeune femme avec colère.

Elle sortit, furieuse, et pénétra dans le salon.

Dix heures venaient de sonner. A peine sept ou huit petites bourgeoises, qn'on n'avait invitées que par condescendance, faisaient-elles tapisserie dans le salon désert. Une dizaine de cavaliers, dont quelques-uns n'étaient pas même en habit, les avait accompagnées.

Les parents et amis de Germain étaient toujours à table et de plus en plus bruyants.

En vain le pianiste exécutait les premières mesures d'un quadrille, l'introduction d'une valse ou d'une polka, pas un groupe de danseurs n'osait ouvrir le bal.

A onze heures, personne n'était venu grossir le nombre par trop clair-semé des invités.

Le dépit d'Antoinette était à son comble. Elle-même alla prendre son mari par la main, et organisa le premier quadrille. Elle eut beau faire, un froid glacial pesait sur les épaules de chacun. On sentait que le vide se faisait autour des Cassut, et qu'on s'était fourvoyé en répondant à leur invitation.

Aussi, vers minuit et demi, la plus hardie des dames se leva pour prendre congé, mouvement qui fut suivi d'une débâcle générale.

Les yeux gonflés de larmes que la rage faisait couler, Antoinette regagna sa chambre.

Et Cassut qui allait venir!...

A ce moment décisif, Antoinette eut le premier regret de la sottise qu'elle avait faite. En voulant se venger de Roger, c'était elle-même qu'elle avait offerte en holocauste à sa vengeance.

Rose vint l'aider à se déshabiller, et remarqua que

sa maîtresse y mettait une lenteur évidemment calculée.

— Dépêchez-vous donc, madame, lui dit-elle. Votre mari va arriver.

— Eh ! ne vois-tu pas que c'est ce qui m'épouvante le plus ! dit Antoinette.

Elle défaisait à regret sa riche toilette, remettait, chacun à son tour, ses bijoux dans leurs écrins. De temps en temps, quand elle entendait du bruit, elle s'arrêtait, devenait pâle et prêtait avidement l'oreille ; puis, rassurée par le silence qui régnait à nouveau dans la maison, elle plaçait les écrins dans son armoire, reculant le plus qu'il lui était possible le moment où elle serait forcée de dire à Rose :

— Je n'ai plus besoin de toi.

Pendant ce temps, Cassut s'occupait d'une besogne qui n'était guère de son goût.

Ses parents et ses témoins n'avaient pas quitté la table de la soirée et n'avaient pas cessé de boire. Et plus ils avaient bu, plus ils avaient soif.

A deux ou trois reprises, M. Voisin était venu leur dire qu'on les attendait au salon.

— Oui, papa beau-père, avaient-ils répondu, nous y allons.

Mais le champagne et les liqueurs avaient bien d'autres charmes à leurs yeux que les ritournelles du piano, les enlacements de la valse et du quadrille, ou les excentricités de la polka.

M. Voisin y avait renoncé. Lui aussi il avait remarqué le vide qui s'était fait autour de lui à l'occasion de ce mariage. Certainement, le gendre qu'il avait choisi pour sa fille n'était pas du goût de ses amis. Il se repentait de la faiblesse qu'il avait montrée ; de gros nuages commençaient à obscurcir son front.

Aussi, ce fut avec une véritable colère, quand la danse eut fini faute de combattants, qu'il montra à son gendre la porte de la salle à manger.

— Débarrassez-vous de ces ivrognes-là, si vous le pouvez, lui dit-il. Quant à moi, je vais me coucher.

Germain ne s'offensa pas de cette épithète un peu vive. Il trouva même que son beau-père était dans le vrai, car il aurait bien mieux aimé aller rejoindre sa femme que perdre un temps précieux à parler raison avec des gens aux trois quarts ivres.

Cependant il se résigna et alla les prier de quitter la place.

— Ah ! farceur, lui répondirent-ils, vous êtes pressé, vous... cela se conçoit. Eh bien ! encore un dernier coup à la santé de la mariée !

Cassut fut obligé, non-seulement de les laisser boire, mais de trinquer avec eux.

— Et maintenant, bonsoir ! dit-il.

— Ah ! va-t'en si tu veux. Nous sommes bien là, nous y restons. Ce n'est pas tous les jours fête.

Germain eut recours aux grands moyens. Il prit les bouteilles pleines qui restaient sur la table, les serra dans le buffet, qu'il ferma à double tour, et dont il mit la clef dans sa poche.

Les convives ne s'en aperçurent pas tout d'abord et continuèrent la série d'histoires plus ou moins comiques qu'ils avaient entamées dès le commencement du dîner. Naturellement, plus ils allaient, plus ces histoires devenaient difficiles à entendre.

Germain, à bout de patience, prit ses témoins par les épaules, les mit à la porte et, malgré les protestations qu'il souleva, dut agir de la même manière irrévérencieuse avec ses parents.

Enfin, quand ce métier de sergent de ville lui eut

donné quelque répit, il se dirigea vers la chambre de sa femme, qui était située au premier étage.

Déjà M. Voisin était monté pour donner à sa fille le dernier baiser et lui avait expliqué pourquoi Germain n'avait pas encore paru.

Antoinette s'attendait donc à voir entrer son mari d'un moment à l'autre.

Cette appréhension pudique de la vertu aux abois, qui amène en général sur la joue des jeunes filles une rougeur adorable, faisait blémir et trembler Antoinette. Elle ne l'avait pas prévu cet instant terrible, lorsque, cédant à un mouvement de dépit, elle avait accepté Germain !

Combien elle le regrettait à présent ! Ah ! s'il en avait été temps encore, comme elle aurait repris sa parole, sa liberté, plutôt que de se livrer aux souillures de ce Germain !

Quand elle l'entendit monter l'escalier, après avoir souhaité la bonne nuit à M. Voisin, Antoinette porta la main à son cœur et se laissa tomber sur un fauteuil.

Rose crut qu'elle allait se trouver mal.

— Eh bien ! qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle.

— Pousse le verrou, dit vivement Antoinette.

— Comment, le verrou... mais c'est votre mari qui monte.

La jeune femme se leva, éperdue.

— Ah ! malheureuse, qu'ai-je fait ? gémit-elle, en se voilant le visage.

Au même instant, Cassut frappa discrètement à la porte.

— Encore un moment ! cria Antoinette d'une voix étranglée. Je n'ai pas fini.

Cassut n'entra pas. Il se mit à marcher impatiemment dans la pièce voisine. C'était un petit boudoir, dépen-

ınt de l'appartement d'Antoinette, dans lequel elle se
nait pendant l'hiver et les jours de pluie pendant
été.

A travers la porte close, elle entendait ce pas irrégu-
er, saccadé, insupportable.

Au bout de cinq minutes, Cassut vint de nouveau
apper à la porte.

Antoinette eut la pensée de fuir. Mais fuir par où ?
uter du premier étage dans le jardin, à demi-nue!

Elle promena autour d'elle un regard épouvanté.

Rose eut peur.

— Voyons, madame, lui dit-elle doucement, il faut
us faire une raison...

Antoinette la regarda en face

— Je voudrais bien t'y voir, dit-elle avec un geste
horreur.

Cassut frappait toujours.

— Eh bien ! est-ce fini ? demandait-il de sa voix la
us caressante.

— Mon Dieu ! je suis perdue ! s'écria la jeune femme
terrée.

Elle laissa tomber le dernier jupon qu'elle eût gardé,
uffla précipitamment les deux bougies qui l'éclairaient
se jeta dans le lit, tout au fond, le long du mur, se
isant aussi petite que possible.

— Va-t'en, dit-elle à Rose avec un sanglot.

La femme de chambre obéit, ouvrit la porte, et Cassut
tra.

— Mais on n'y voit rien, s'écria-t-il, tout désappointé.
vais allumer les bougies.

— Je vous le défends ! je ne le veux pas ! fit Antoi-
ette d'une voix rauque.

— Mais, ma chère petite femme...

— Je vous le défends, répéta-t-elle, ou je vais me ré-

fugier dans la chambre de Rose et je n'en sors plus

Germain n'insista pas.

— Drôle d'idée! murmura-t-il. Enfin...!

Il poussa le verrou de la porte, se déshabilla dans l'obscurité et se dirigea à tâtons vers le lit.

— Oh ! si je pouvais mourir! fit Antoinette.

. . . .

Le lendemain, elle n'était pas morte, mais elle était plus blanche que le linge blanc dont elle venait de s'envelopper quand Rose pénétra dans sa chambre.

Rose l'aimait réellement. Elle l'avait vue grandir, elle l'avait pour ainsi dire élevée. Elle fut effrayée de la pâleur de sa maîtresse, de la contraction de ses traits, de l'abattement profond auquel elle était en proie.

Elle regarda la jeune femme en face avec une terreur secrète.

Antoinette devina sa pensée.

— Ah ! c'est horrible! fit-elle. Dieu te préserve, ma pauvre fille, d'un supplice pareil !

Rose réussit à la calmer un peu. Elle lui parla de ses bijoux, de ses toilettes, des plaisirs de toute sorte qu'elle allait goûter.

— Oui, tu as raison, dit Antoinette, donne-moi mes bijoux, ma plus belle robe, je veux aller à Paris aujourd'hui.

— Mais vous avez du monde aujourd'hui encore, fit observer Rose.

— Du monde? Qui ? Les parents et amis de M. Cassut ? Je m'en moque bien. Qu'ils s'arrangent !

— Quoi ! vous voulez...

— Va prévenir M. Cassut à l'instant, je te l'ordonne.

Germain accourut. En vain il essaya de lui persuader qu'elle se devait à ses invités.

— Bah ! ils se griseront bien sans nous, répliqua-t-elle.

— Cependant, les convenances... M. Voisin...

— Si vous ne venez pas à Paris avec moi, j'y vais seule, dit nettement Antoinette.

Germain s'exécuta.

A peine avait-il eu le temps de parcourir la fabrique et de s'assurer que tous les ouvriers étaient à leur poste.

A dix heures, Antoinette était habillée. Rose l'avait deviné : le plaisir de se voir si belle opéra chez la jeune femme une heureuse diversion. Cependant, au moment de descendre, elle prit à part sa femme de chambre.

— A l'instant même, lui recommanda-t-elle, tu vas courir chez le tapissier ; tu y achèteras un lit complet pour une personne, que tu feras monter et dresser aussitôt dans mon boudoir. Je veux, ce soir en rentrant, trouver les draps mis et la couverture faite. Tu m'entends ?

— Quoi, madame, vous voulez...

— Si tu ne m'obéis pas, je te chasse, dit impérieusement Antoinette.

— Ce sera fait, madame, promit Rose.

Mais tout bas, elle ajouta :

— Déjà !

Antoinette entendit le mot, mais ne daigna pas le relever. Elle sortit, nerveuse, irritée. Elle avait besoin de mouvement et de distraction. A l'heure où ses convives devaient arriver, elle partit pour Paris.

M. Voisin fut très-surpris en apprenant ce départ précipité. Comme il ne se souciait pas de tenir tête à la famille Cassut, il ordonna à Rose de les servir et s'éloigna de son côté.

Antoinette, en arrivant à Paris, courut droit à la Maison d'Or et y commanda un déjeuner succulent. Après quoi elle prit une voiture, se fit conduire au bois de Boulogne ; puis elle dîna chez Brébant et termina sa

soirée aux Variétés, où elle se délecta franchement des cascades de *la Belle Hélène*.

A minuit et demi, elle reprit le train et arriva chez elle vers deux heures dn matin.

Son premier soin fut de s'assurer si Rose avait exécuté ses ordres. Elle ne put s'empêcher de sourire en voyant la stupéfaction de son mari. Ce lit tout neuf, tout fait, tout prêt, l'intriguait fort.

— C'est le vôtre, lui dit-elle.

— Comment, ma chère amie, tu veux que...

— Bonsoir ! fit Antoinette. Je tombe de sommeil.

En même temps, elle ouvrit lestement la porte de sa chambre, qu'elle referma avec vivacité, se déshabilla tranquillement et se coucha.

En vain, pendant une bonne heure, Cassut, à travers la porte, la supplia avec les inflexions de voix les plus tendres de se montrer moins cruelle...

— Ah ! que c'est bon d'être seule ! dit-elle en se pelotonnant dans ses draps.

Et elle s'endormit.

De guerre lasse, Germain regagna son lit solitaire et finit par fermer les yeux à son tour.

Le lendemain, Antoinette était rayonnante. Quant à Cassut, il n'était pas content.

Il reçut donc fort mal M. Voisin quand celui-ci, tenant à la main la lettre que Roger lui avait écrite, vint lui demander des explications sur le renvoi de son premier commis.

— Eh bien ! dit brutalement Cassut, suis-je le maître, oui ou non ? Il y a assez longtemps que je subissais ce gratte-papier. Il est parti... bon débarras !

Par respect pour sa propre dignité, M. Voisin ne voulut pas discuter contre de pareils arguments.

Il tourna le dos à Germain.

Celui-ci comprit sans doute qu'il venait de commettre une grossièreté, car il chercha aussitôt à l'excuser.

— Du reste, dit-il à son beau-père, le renvoi de M. Roger a été décidé entre Antoinette et moi la veille de notre mariage.

M. Voisin l'entendit, mais ne l'écouta pas, et se retira sans même le saluer.

Le cœur plein d'une juste colère, il monta aussitôt chez sa fille.

— Je n'ai pas pu obtenir de la brutalité de ton mari l'explication que j'allais lui demander, dit-il, je viens la chercher auprès de toi.

— Comment, mon mari a été brutal envers toi, s'écria la jeune femme indignée. A propos de qui ?

— A propos de Montmaury.

— Que s'est-il passé ? interrogea Antoinette sur un tout autre ton.

— Ceci : J'ai reçu de Roger une lettre dans laquelle il me prie d'attester qu'il est resté chez moi pendant trois ans. Je ne puis ni ne veux la lui refuser ; mais, comme j'ignorais même qu'il eût quitté la fabrique, je suis allé trouver Cassut, je lui ai montré la lettre et je lui ai demandé ce que cela signifiait...

— Eh bien ? fit Antoinette avec embarras.

— Cassut m'a répondu qu'il était le maître et que cela ne me regardait pas. Comme je me retirais, profondément blessé, il a ajouté que le renvoi de Roger avait été décidé par vous d'un commun accord. J'avoue que j'ai de la peine à le croire. Est-ce vrai ?

— C'est vrai, répondit Antoinette en baissant les yeux.

— Comment ! toi qui me faisais sans cesse l'éloge de Roger ; tu as comploté avec ton mari la perte de ce pauvre garçon !

— Que veux-tu, père... puisqu'ils ne pouvaient pas s'entendre.

— Eh! sacrebleu! fit M. Voisin exaspéré, si tu avais dépensé, pour garder Roger, le quart de l'énergie que tu as mise à prendre les intérêts de ton Germain contre moi, Montmaury serait encore ici, et tes affaires n'en iraient que mieux.

— Cependant, père, je ne pouvais pas... contre la volonté de mon mari...

— Tu pouvais ce que tu voulais, interrompit le vieillard avec humeur. Ce que tu as fait est une lâcheté...

— Oh! père, tu vas peut-être un peu loin...

— Oui, une lâcheté, répéta M. Voisin avec véhémence, car tu n'avais, toi, aucun motif de haine ni de basse jalousie contre Roger; ton devoir d'honnête femme était de le protéger contre Germain. Si aveugle que je sois, je n'ignore rien de l'animosité que ressentait Cassut contre Montmaury, et je sais qu'elle prenait sa source dans les sentiments de la rivalité la plus vulgaire. Tu aurais pu défendre le meilleur des hommes et des employés contre la stupide jalousie de ton mari, tu ne l'as pas fait, tu as eu tort.

— Ah! c'est comme cela? fit Antoinette, d'autant plus furieuse qu'elle sentait que son père avait raison. Tu ne veux rien entendre? Eh bien! tant pis! Ce qui est fait est fait.

— Fort bien, dit M. Voisin. Je vois que je suis traité ici comme un Cassandre; mais je ne jouerai pas plus longtemps le rôle stupide que vous m'avez distribué.

Et, s'inclinant dérisoirement devant sa fille :

— Madame Cassut, dit-il, j'ai l'honneur de vous saluer.

Une heure après, il avait empilé dans trois ou quatre caisses ce qui lui appartenait et avait quitté la fabrique.

Ce fut le lendemain de cet éclat qu'il alla rendre visite à Roger. Il lui avait raconté cette scène et donné sa nouvelle adresse à Paris. Il était, naturellement, très-monté contre sa fille et son gendre.

Roger le remercia chaleureusement. Il était désolé qu'à cause de lui une rupture eût éclaté entre M. Voisin et sa fille. Il manifesta hautement les regrets qu'il en éprouvait.

— Oh ! consolez-vous, lui dit tristement le vieillard. Au train dont vont les choses, cette rupture était inévitable un jour ou l'autre. J'ai été faible et inconséquent, en laissant contracter à Antoinette un mariage qui n'était pas de mon goût ; je m'en repens déjà ; puissé-je ne pas m'en repentir plus amèrement encore !

A ces mots, il s'éloigna, triste et agité de sinistres pressentiments.

— Pauvre homme ! fit Roger quand il fut parti. Que deviendra-t-il le jour où il n'aura plus rien ?

Ni Germain ni Antoinette ne se montrèrent très-affectés du départ de M. Voisin.

Cassut était bien définitivement le maître, et Antoinette pouvait, sans contrôle, satisfaire ses moindres caprices.

Le lendemain, le surlendemain, pendant huit jours de suite, elle ne cessa d'aller à Paris, de dîner au cabaret, de passer sa soirée au théâtre.

Le huitième jour elle eut assez du théâtre et eut la curiosité de voir un bal. Germain la conduisit à Mabille, qu'il avait visité une seule fois en sa vie, un jour de goguette.

Elle prit un grand plaisir à cette distraction, se mon-

tra grande admiratrice des « cavalier-seul » de certains danseurs et ne se scandalisa pas trop des contorsions échevelées des femmes qui leur faisaient vis-à-vis.

Au bout de ces huit jours, Germain lui fit observer qu'il avait par trop négligé l'usine et qu'il serait temps d'y donner le coup d'œil du maître.

— Je vous accorde trois jours, lui dit-elle, car je n'en peux plus !

Pourtant, en demeurant chez elle, elle ne se condamna pas au calme absolu. Afin de montrer dans Meulan ses magnifiques toilettes, elle alla rendre visite aux rares personnes qui avaient répondu à l'invitation qu'elles avaient reçue.

Enfin, pour atténuer les longueurs de la soirée et des tête-à-tête avec Germain, elle fit venir sa cuisinière et combina les menus les plus délicats.

La cuisine des restaurants à la mode l'avait mise en appétit de gourmandise et avait développé l'extrême sensualité qui constituait le fond de son tempérament. A ces menus délicats elle, adjoignit quelques bouteilles de bon vin.

Le premiers repas qu'elle fit chez elle se termina par une bouteille de champagne. C'était la première fois de sa vie, non pas qu'elle buvait du champagne, mais qu'elle en buvait à discrétion. Vingt fois elle en avait trouvé le goût délicieux et avait regretté que la prudence paternelle l'arrêtât dès le second verre. Cette fois, personne n'ètait là pour lui mesurer les gorgées. Elle vida presque entièrement la bouteille, si bien qu'en sortant de table elle était complétement grise.

Germain la trouva charmante ainsi, d'autant plus charmante qu'elle oublia ce soir-là de fermer au verrou la porte de communication, oubli qu'il s'empressa de mettre à profit.

Le lendemain, à dîner, il ne négligea pas de lui verser à boire. Elle s'en défendait mollement, confessant que la veille elle avait un peu perdu la tête.

-- Bah ! lui dit Germain. Quand tu prendrais un petit *plumet*, où serait le mal ? Nous sommes chez nous, personne ne nous voit, va donc toujours.

Antoinette allait, elle allait même très-bien. Ce moyen de s'étourdir sur ses chagrins, sur ses regrets, lui paraissait le plus simple en même temps que le plus agréable.

Cassut ne comptait pas laisser dégénérer ces petits excès en habitude.

— Chez une jeune fille qui n'a jamais rien vu ni connu, cela n'a rien d'étonnant, se disait-il.

La vérité est qu'il y trouvait son compte et que, ces jours-là, il triomphait bien plus aisément des résistances de sa femme, car, lorsqu'elle était de sang-froid, elle demeurait inexorable.

Il est inutile d'insister longuement sur la conduite étrange de ce mari et sur les funestes conséquences qu'elle pouvait avoir dans l'avenir ; mais il ne faut pas oublier non plus qu'avant d'hériter du pendu, Cassut était ouvrier, qu'il n'avait reçu aucune éducation, et qu'il avait grandi dans un milieu où l'habitude de prendre un *plumet* — c'était son mot — n'est pas considérée comme une honte, mais au contraire comme un complément obligé de toute bombance.

Aussi, pendant les six semaines qui suivirent son mariage, se livra-t-il franchement, de son côté, à des plaisirs qu'il n'avait fait qu'effleurer jadis et qui lui étaient presque inconnus.

Un jour, en revenant du bois de Boulogne, ils décidèrent d'aller au théâtre du Châtelet, où l'on jouait alors une féerie très à la mode.

Afin de ne pas trop s'éloigner, il résolurent de dîner au café d'Orsay. C'était, si l'on s'en souvient, un restaurant du premier ordre, tel, du reste, qu'ils les choisissaient d'ordinaire.

Fidèle à sa tactique habituelle, Cassut se fit servir les meilleurs vins et ne manqua pas de remplir fréquemment le verre de sa femme.

Ils s'oublièrent longuement aux délices de la table, de sorte qu'il était plus de neuf heures quand ils sortirent du restaurant.

C'était un peu tard pour aller au théâtre ; cependant, comme ils avaient leur coupon dans la poche, ils n'avaient pas envie de le laisser perdre.

Antoinette voulait prendre une voiture pour arriver plus tôt ; mais Germain désira faire la route à pied, pour faciliter la digestion, disait-il, ou plutôt pour avoir le temps d'achever son cigare.

Antoinette, un peu troublée par les vins capiteux qu'elle avait bus, y consentit sans difficulté.

Bras dessus, bras dessous, parlant à haute voix, riant, chantant presque, ils suivaient donc le quai Voltaire, quand, à la hauteur du pont Royal, un homme qui était assis sur un banc se leva en chancelant et tendit la main.

Antoinette eut peur. Elle crut qu'il s'agissait d'un ivrogne et en fit la remarque à haute voix.

Au même instant, elle reconnut Roger. Mais quel Roger, grand Dieu ! Roger, pâle, amaigri, se soutenant à peine et demandant l'aumône !

Certes, si elle avait eu toute sa présence d'esprit, elle lui aurait donné sa bourse ; mais elle ressentit une commotion telle que, perdant complétement la tête, elle entraîna son mari et se prit à courir, honteuse, presque affolée, sans oser se retourner.

Arrivée au pont Neuf, elle n'en pouvait plus, elle suffoquait. Elle fut obligée de se reposer sur un banc pour reprendre haleine.

— Lui ! ne cessait-elle de murmurer. Lui! mourant de faim... implorant la charité des passants... et par ma faute !

Germain était aussi très-troublé. Ce fut d'une voix timide qu'il rappela à Antoinette que l'heure s'avançait et que la féerie était à moitié jouée.

— La féerie ! s'écria-t-elle, avec un rire nerveux. Ah ! je me moque bien de cela !

Elle fit avancer une voiture et y monta, sans même avoir consulté son mari, qui s'élança près d'elle.

— Chemin de fer de Rouen ! dit-elle au cocher.

Germain s'efforça de la calmer. Il voulut lui prendre la taille...

— Ne me touchez pas! s'écria-t-elle avec un geste d'horreur.

Elle n'avait jamais pu se décider à le tutoyer.

Vingt minutes après, elle arrivait au chemin de fer et partait pour Meulan. A onze heures moins un quart elle était chez elle.

Pendant le trajet, elle n'avait pas dit un mot et n'avait pas même daigné répondre à Cassut, qui ne cessait de lui demander :

— Mais enfin, qu'est-ce que tu as?

Ce qu'elle avait ! un remords cruel, cuisant, inguérissable... une large plaie au cœur.

En arrivant, elle courut dans sa chambre et n'oublia pas, ce soir-là, de fermer sa porte au verrou !

VII

COMMENT CHACUN AVAIT EMPLOYÉ SON TEMPS

Après avoir causé quelque temps avec Roger, M. Raymond était à peu près édifié sur son compte. Il avait acquis la certitude que Montmaury possédait un fonds de solide éducation et des idées saines, libérales, en même temps que souverainement pratiques.

Il lui donna donc son adresse, en le priant de venir le lendemain à neuf heures du matin.

Roger le laissa partir, remercia de nouveau chaleureusement le docteur et le supplia une fois encore de lui garder le secret envers M. Dalbrègue.

— Oh ! sous ce rapport-là, vous pouvez être tranquille, dit M. Valnet. Ce serait peut-être hâter le dénouement que je prévois depuis près d'une année.

— Quel dénouement ? demanda Roger.

Le docteur hocha la tête et ne répondit pas.

— En effet, reprit Montmaury, je me souviens que Laurence m'a parlé de certaines somnolences auxquelles

n père était sujet et des appréhensions que cette tor-ur lui faisait concevoir. C'est donc vrai?

— Malheureusement, oui.

— Ainsi vous redoutez une catastrophe...

— Elle me semble inévitable.

— Et vous n'avez pas voulu le dire à Laurence?

— A quoi bon? Pourquoi aurais-je alarmé d'avance le eur de cette pauvre enfant?

— Oh! vous avez eu beau faire, docteur, vos craintes ont pas échappé à sa perspicacité, puisqu'elle me les communiquées.

— Tant pis! fit soucieusement M. Valnet.

— Pourquoi? Quelle catastrophe redoutez-vous nc?

— Une congestion.

— Mais c'est la mort!

— Peut-être non, malheureusement.

— Malheureusement, dites-vous! Y a-t-il donc quel-e chose de plus terrible que la mort?

— Il y a la paralysie.

— Vous avez raison, docteur. Ce serait plus affreux core. Et il n'y a pas moyen de conjurer ce dan-?

— Je n'en vois pas, mon cher ami. Songez que Dal-gue a soixante-trois ans! Cela ne veut pas dire que âge le condamne fatalement, car vous avez vu comme i cent vieillards du même âge aller et venir, aussi les-, plus ingambes parfois que des hommes de trente . Ce qui condamne Dalbrègue, c'est la vie qu'il a née depuis trente ans.

— Comment?

— Sans doute. Pendant les vingt-cinq ans qu'il est té banquier, qu'a-t-il fait? Il a gagné de l'argent, ucoup d'argent, c'est vrai. Et, comme s'il n'en avait

pas assez gagné, voilà que sa sœur, Mme Denouvel, lu a laissé, il y a deux ans, trois cent mille francs. Il s'es constitué une fortune magnifique, mais il s'est fait une déplorable santé. A un âge où il aurait eu besoin de se donner du mouvement, de se livrer à des exercices violents, il s'est condamné à rester des journées et des nuits entières devant son bureau. Quand il avait une course à faire, une voiture tout attelée l'attendait, le transportait et le ramenait, toujours devant son bureau. Il en est résulté forcément que les membres se sont engourdis, que le sang s'est alourdi et qu'aujourd'hui Dalbrègue ne peut même plus prendre l'exercice qui lui serait nécessaire. Ajoutez à cette hygiène déplorable la bonne chère, les dîners succulents, autant de circonstances aggravantes, vous le voyez, et jugez si sa constitution pléthorique peut résister longtemps encore à un régime semblable !

— Et le mal est sans remède ! s'écria Roger épouvanté.

— A peu près. Le régime sévère auquel j'ai soumis Dalbrègue recule et reculera peut-être quelques mois encore l'événement que je prévois ; mais les symptômes sont de plus en plus graves, de plus en plus alarmants.

— Mais que deviendra Laurence, alors ? fit tout à coup Roger.

— Ah ! ce sera pour la chère enfant une rude épreuve !

— Et elle restera seule en présence de ce cadavre vivant, exposée sans défense, sans conseils, à toutes les cupidités que sa fortune excitera !

— A moins qu'elle ne se marie prochainement.

Roger se sentit froid au cœur.

— Est-ce qu'il en est question ? demanda-t-il d'une voix qu'il s'efforçait d'affermir.

— Non, pas que je sache, répondit le docteur. D'ailleurs, remarquez bien que je ne suis pas infaillible, que la science peut s'égarer, que Dieu peut faire un miracle...

— Ah ! vous me rendez un peu d'espoir, dit Montmaury.

— Du reste, ajouta le docteur, je veux m'en assurer par moi-même. Un de ces dimanches, je me payerai le luxe d'une promenade à Meulan. J'ai besoin de voir Dalbrègue, de savoir s'il a mis ordre à ses affaires...

— Alors vous me permettrez de venir vous voir, fit Roger, car je ne retournerai pas à Meulan sans un mot de lui. — Et, ajouta-t-il tristement, depuis six semaines que je suis parti...

— Ne l'accusez pas, mon ami. Tôt ou tard, quand il aura acquis la preuve que vous êtes victime d'une calomnie... quand les circonstances le permettront... il vous rappellera, j'en suis sûr.

— Le ciel me préserve de l'accuser, docteur, dit tristement Roger. Mais ne plus les voir... qui sait s'ils ne m'oublieront pas ?...

— Quant à cela, je vous jure que non ! Dussé-je leur rappeler moi-même que vous êtes encore de ce monde, je vous promets... Non, je ne puis vous en dire davantage ; mais un jour viendra, sans doute, où vous verrez que je me suis occupé de vous, de votre avenir... Car il ne faut pas que vous recommenciez... Brisons là. Adieu, ou plutôt au revoir ! Bon courage ! Vous voilà le pied dans l'étrier. D'ici à deux ou trois mois, vous aurez gagné peut-être un commencement de fortune. Marchez droit votre chemin, le reste ira de soi.

A ces mots, M. Valnet lui tendit la main et le congédia.

Roger partit un peu attristé, peut-être, mais plus

tranquille. Il était sûr de la vie matérielle. Pour l'instant, c'était le point important.

Le lendemain, il se rendit chez M. Raymond à l'heure dite.

— A la bonne heure ! vous êtes exact, fit celui-ci en l'apercevant. Asseyez-vous, et écoutez-moi. En deux mots, je vais vous résumer la situation.

Depuis vingt ans, je fais à Paris le commerce des cafés, des cacaos et des vanilles. J'y ai gagné une fortune. L'opération que je suis allé faire à Caracas l'a doublée en dix-huit mois. Je liquide. Déjà tout ce que j'avais de vanille en magasin est vendu ; le reste suivra quand je voudrai et ce ne sera pas long.

Quant aux opérations qui se sont faites en mon absence dans ma maison, elles se montent approximativement à quatre cent cinquante mille francs, sur lesquels deux cent cinquante mille francs environ sont déjà rentrés. C'est donc sur une somme de deux cent mille francs seulement que roule la liquidation que je vous confie, et c'est sur cette somme que je vous abandonne dix pour cent, afin de sortir plus tôt d'embarras.

Les chiffres que je vous donne sont loin d'être exacts. Je les ai relevés, à vue de nez, sur mes livres, qui étaient fort mal tenus, et que voici. Voici également les factures, les bordereaux, etc...; tirez-vous de là comme vous pourrez, mais établissez-moi un compte définitif et que ma situation soit bien nettement à jour.

Vous serez absolument seul ici. Si vous avez besoin de quelques renseignements, ma femme, que j'ai prévenue, vous les donnera. Quant à moi, je pars demain pour Vernon, où habite mon frère, que je n'ai pas encore eu le temps d'aller embrasser. Combien de temps resterai-je en Normandie ? Je l'ignore. Deux ou trois jours probablement, si mon frère n'insiste pas trop pour me rete-

ir. Donc, je vous laisse, et à bientôt ! Si vous avez besoin 'argent, adressez-vous à ma femme.

A ces mots, M. Raymond s'éloigna.

Huit jours se passèrent, il n'était pas de retour.

Pendant ce temps, Roger avait relevé les uns après es autres tous les comptes, mis les livres au courant et tabli la balance. Le chiffre total de la somme à liquider 'élevait à cent soixante-trois mille six cent quatre-vingt-ix-sept francs et des centimes, sur lequel il y avait cent nille francs nets à recouvrer. Si les rentrées se faisaient égulièrement, l'actif excéderait donc le passif de trente-leux mille cinq cents francs environ.

Immédiatement Roger se renseigna. Presque toutes es valeurs étaient bonnes, quelques-unes arrivaient à chéance. Déjà même il avait encaissé une vingtaine de nille francs quand M. Raymond arriva, dix jours près.

Il se rendit immédiatement auprès de Montmaury, et ut émerveillé de la rapidité avec laquelle celui-ci avait lressé un compte si embrouillé. M. Raymond se montra nchanté du résultat. Il craignait un déficit de cinquante u soixante mille francs, tandis qu'il trouvait au contraire de quoi payer deux fois les frais de sa liquidation. C'était trop beau.

Cependant, malgré la satisfaction qu'il éprouvait, il tait préoccupé — si préoccupé que Roger le remarqua.

— Auriez-vous fait un voyage malheureux ? demanda-t-il.

— Oui et non, répondit M. Raymond. Mon pauvre rère, dont l'esprit était un peu dérangé, a réalisé sa ortune quelque temps après mon départ et est allé... je ne sais où. Je me suis renseigné auprès de tous ses amis, personne n'a pu me donner la moindre indication sur

l'endroit où il s'est retiré. Enfin, au moment où je désespérais, j'ai fini par trouver un négociant de Vernon qui s'est rencontré avec mon frère au chemin de fer et qui l'y a vu prendre un billet pour Paris.

— Y a-t-il longtemps de cela ? fit Roger.

— Un peu plus d'un an, répondit M. Raymond. Je suis donc revenu en toute hâte à Paris, où je vais me mettre à sa recherche. Malheureusement, dans ce diable de Paris, il est bien difficile...

— Je puis vous aider, monsieur, proposa Roger. Les courses que nécessitent vos recouvrements me conduisent un peu partout. Si vous vouliez bien me donner les noms de votre frère, j'essaierais de mon côté...

— Il se nommait André Raymond.

— Quel âge ?

— Cinquante-six ans ?

— Etait-il marié ou veuf ?

— Célibataire entêté, monsieur.

— Bon ! A nous deux, nous finirons bien par le découvrir, dit Roger.

Trois mois s'écoulèrent, sans que les démarches de M. Raymond obtinssent le moindre succès.

De son côté, Roger, ainsi qu'il l'avait promis, se renseignait à droite et à gauche, chaque fois que l'occasion s'en présentait.

André Raymond, celui qui était l'objet de ces recherches infructueuses, avait été marchand de nouveautés à Vernon, où il avait acquis, disait-on, une assez belle fortune. Naturellement, c'était à Paris qu'il venait faire ses achats. Il y était donc parfaitement connu chez tous les négociants de gros qui achalandent d'ordinaire ces sortes d'établissements.

Ces renseignements avaient été fournis à Roger par son nouveau patron, M. Charles Raymond — très-som-

nairement, il est vrai, car le commerçant et le commis e voyaient fort peu.

Tous les deux ou trois jours, M. Raymond venait le natin dans la pièce où se tenait Montmaury, s'informait le ce qu'il avait fait, encaissait l'argent que Roger avait ecouvré et s'en allait.

Si incomplets que fussent ces renseignements, Roger ivait pourtant, à deux ou trois reprises, trouvé la piste l'André Raymond. Malheureusement, tout ce qu'on pouvait lui apprendre, c'est qu'André était venu pour la lernière fois faire des achats en avril 186... c'est-à-dire in mois avant qu'on apprît qu'il venait de vendre son onds.

Or il y avait de cela dix-huit mois. Au-delà de cette late précise, on ne l'avait pas revu et on ignorait ce qu'il était devenu.

Si Roger n'avait pas été sous ce rapport-là aussi heureux qu'il l'aurait désiré, la liquidation qu'il poursuivait avait, en revanche, dépassé comme résultat toutes les prévisions de M. Raymond. Elle était entièrement terminée à la fin d'octobre.

Pendant les trois mois que Montmaury avait passés dans la maison, il avait été admirablement traité par M. Raymond, et accueilli avec la plus grande bienveillance par la femme du négociant, auprès de qui il avait été souvent obligé de se renseigner, puisque, en l'absence de son mari, c'était elle qui avait eu la signature de la maison et la direction des affaires.

M. Raymond avait cinquante-trois ans. Il était grand et fortement charpenté, quoique maigre en apparence. Il était du bois dont on fait les beaux vieillards. Il ne lui manquait ni un cheveu ni une dent. Son activité ne lui permettait pas le moindre repos. Toujours en mouvement, il avait facilement écoulé le stock de marchan-

dises qui lui restait en magasin et poursuivi, sans se décourager un instant, les recherches qu'il faisait relativement à la singulière disparition de son frère André.

Quant à Mme Raymond, c'était une bonne et gracieuse femme de quarante cinq ans, bien ronde, bien dodue, bien conservée, qui avait toujours le sourire sur les lèvres et qui possédait un fond de gaieté intarissable.

Roger avait été traité par eux en ami bien plus qu'en employé. La recommandation du docteur Valnet lui avait ouvert toutes grandes les portes de la maison. Non-seulement on lui accordait une confiance aveugle, mais encore on le retenait souvent à dîner.

Jamais, en effet, Roger n'avait voulu quitter son bureau sans mettre au net les opérations de la journée, et, comme il rentrait souvent fort tard des tournées que nécessitaient les recouvrements, M. Raymond le trouvait souvent au travail à l'heure où il venait se mettre à table.

— Comment ! encore là ! disait-il. Venez dîner avec nous, vous terminerez cela dans la soirée.

Mme Raymond le recevait à bras ouverts. Elle était si contente de ne plus s'occuper d'affaires, qu'elle témoignait sa joie et sa reconnaissance de toutes les façons imaginables. Spirituelle, fine, bien élevée, elle causait parfois très-longuement avec Roger, pendant que son mari fumait son cigare, savourait son café ou parcourait le journal du soir.

Elle n'avait donc pas eu de peine à remarquer que Montmaury était un homme de mérite et de beaucoup supérieur à l'emploi qu'il occupait.

Vingt fois elle avait parlé de lui à son mari, qui, de son côté, ne tarissait pas d'éloges sur l'intelligence et l'habileté de son employé.

Quand Roger annonça enfin à M. Raymond qu'il n'avait plus rien à faire, celui-ci le félicita chaleureusement.

— Venez dîner avec nous mardi, lui dit-il, et nous règlerons nos comptes.

Roger le remercia et promit d'être exact.

Pendant ces trois mois, il avait touché régulièrement les cinq cents francs qui lui avaient été alloués, ce qui lui avait permis de rembourser le docteur, de vivre largement et de faire même quelques économies.

Quand Roger se présenta chez M. Valnet et lui remit la somme qu'il avait acceptée à titre de prêt, le docteur, pour le récompenser de son exactitude, lui donna des nouvelles toutes fraîches de Laurence et de son père.

Il les avait vus trois jours avant à Meulan, où il était allé passer son dimanche.

M. Dalbrègue n'allait pas mieux, et Laurence était un peu souffrante ; mais si les symptômes que le docteur avait remarqués chez le père l'inquiétaient de plus en plus, la santé de la fille ne lui faisait concevoir aucune crainte.

Il avait été beaucoup question de Roger pendant cette longue journée. M. Valnet leur avait annoncé que M. Montmaury avait trouvé enfin une occupation lucrative.

— Il ne la gardera pas longtemps, avait-il dit, mais elle lui rapportera plus en trois mois qu'il n'a gagné en trois ans chez M. Voisin.

A cet égard, il avait dû fournir quelques explications. Il avait rencontré Roger, disait-il, désœuvré et fort en peine, et avait été assez heureux pour lui faire obtenir cette place.

— Mais pourquoi n'est-il pas venu nous voir une seule fois ? demandait Laurence.

— Ah ! répondait M. Dalbrègue, on voit bien que tu ne sais pas ce que c'est qu'une liquidation. On n'a pas un moment à soi.

En effet, Laurence ignorait complétement ce que c'était qu'une liquidation. Malgré cela, elle comprenait difficilement que Roger n'eût pas trouvé le moyen de s'échapper pendant une demi journée pour venir à Meulan.

Roger quitta le docteur, emportant du bonheur pour une année. Laurence avait parlé de lui. Elle avait demandé pourquoi il ne venait pas ; donc elle lui accordait quelques regrets. Il faut si peu de chose à un amoureux pour le satisfaire, que le cœur de Roger battait d'aise quand il revint chez lui.

Qu'aurait-il dit, qu'aurait-il fait, si le docteur lui avait appris tout ce qu'il avait cru découvrir, et dans quel but il était allé réellement chez Dalbrègue ?

M. Valnet avait été trés-ému, très-frappé, de l'acte de désespoir auquel s'était abandonné Montmaury.

— Il a presque raison, s'était-il dit. Je l'ai tiré de là pour le présent, c'est bien ; mais pour l'avenir...

Il partit donc pour Meulan, où il trouva son ami de plus en plus affaissé, bien que jouissant encore de toutes ses facultés.

Après s'être entretenu de choses insignifiantes, il amena la conversation sur Roger, pendant que Laurence surveillait les apprêts du déjeuner et cueillait l'énorme bouquet qu'elle voulait placer sur la table.

— Je ne le connaissais pas encore, ce Roger, dit-il, et sans le hasard qui me l'a fait rencontrer, j'ignorerais que c'est un garçon intelligent, instruit, en état d'occuper toutes les positions.

— Et aussi bon, aussi courageux, aussi loyal qu'il est intelligent, ajouta l'ancien banquier.

— Ah ! c'est grand dommage qu'il n'ait pas de fortune ! fit le docteur ; sans cela, il arriverait promptement à une situation brillante.

— Il est vrai qu'il n'a pas de fortune, répondit M. Dalbrègue ; mais il sait qu'il peut compter sur moi en cas de besoin. Je lui ai fait entendre assez clairement que je serais disposé à l'aider, s'il trouvait une situation avantageuse.

— A la bonne heure ! dit M. Valnet, car ce ne serait faire les choses qu'à moitié si, lui ayant donné l'éducation qu'il a reçue, vous ne le mettiez pas en état d'en profiter, vous qui n'avez qu'une fille à qui léguer vos quatre-vingt mille francs de rente.

— C'est mon avis.

— Alors vous comptez lui donner plus tard une certaine somme...

— Sans doute.

— Vous avez pris vos précautions en conséquence, je suppose...

— Quelles précautions ? demanda M. Dalbrègue.

— Que sais-je, moi ? Un papier quelconque... un testament... tout le monde a cela dans son tiroir.

— Non, fit naïvement l'ancien banquier.

— Comment ! Et si Laurence se mariait, s'il vous arrivait un accident, vous laisseriez ce pauvre diable sans aucune ressource !

— Par exemple ! Laurence ne sait-elle pas bien de quelles intentions je suis animé envers lui ?

— Laurence, bien ; mais si elle a un mari et si ce mari s'oppose à de telles libéralités...

— Elle est encore libre, fort heureusement.

— Sans doute, mais elle est d'âge à se marier au premier jour. Et quand même elle ne le serait pas... si elle se brouille avec Roger... si...

— Vous avez raison, docteur, dit M. Dalbrègue, je suis un étourdi. Ainsi vous me conseillez de faire...

— Votre testament, mon cher, pas autre chose. Sans me compter, je vous citerai cent de mes clients qui l'ont fait et qui ne s'en portent pas plus mal.

— Il est certain que c'est élémentaire, dit M. Dalbrègue. Je m'étonne de ne pas y avoir songé. Aussi, je veux un de ces jours...

— Pourquoi pas demain? fit le docteur. Dès l'instant que cette idée-là ne vous effraye pas plus que moi, autant vaut plus tôt que plus tard...

— C'est juste. Eh bien ! dès demain je ferai venir le notaire...

— Ne le faites pas venir, allez-y. La présence du notaire ici alarmerait inutilement Laurence.

— Vous êtes la sagesse même, docteur, j'irai, promit M. Dalbrègue.

Au même moment, Laurence arriva, portant une brassée de fleurs.

— Venez vous mettre à table, dit-elle.

M. Valnet remarqua que son teint était de beaucoup plus animé, que ses yeux brillaient d'un plus vif éclat.

— Qu'est-ce que cela signifie ? se demanda le docteur, à la mémoire de qui se présentèrent aussitôt les confidences de Montmaury. Est-ce que le nom de Roger, que j'ai prononcé, les détails que j'ai fournis sur son compte, auraient eu le don d'opérer cette transformation subite? S'agit-il réellement d'un amour partagé, d'un amour qui s'ignore lui-même ?

A dater de ce moment, M. Valnet ne la quitta plus du regard. Plusieurs fois, et à dessein, pendant le cours du déjeuner, il laissa échapper le nom de Roger. Aussitôt il voyait se colorer les joues de la pauvre enfant. Son

regard s'animait, un léger tressaillement nerveux parcourait son corps.

Il hochait soucieusement la tête.

— Diable! diable! murmurait-il, si c'est bien de cette maladie-là qu'elle est atteinte, toute ma science ne l'en guérira pas. Comment m'en assurer?

Le déjeuner était fini, et le docteur n'avait pas trouvé le moyen qu'il cherchait.

Vers une heure, M. Dalbrègue alla faire sa sieste, selon son habitude, et M. Valnet resta seul enfin avec Laurence.

— Eh bien! mon enfant, lui dit-il, comment vous trouvez-vous de votre séjour à la campagne?

— Très-bien, docteur, je vous remercie.

— Il me semble pourtant que, cette année, vous vous portez moins bien que d'habitude.

— Mais non, je vous assure...

— Vous avez beau m'assurer du contraire, il est des indices auxquels l'œil d'un médecin ne peut se tromper. Et quand ce médecin est un ami, son devoir est d'aller au-devant des confidences qu'on ne lui fait pas.

Laurence baissa les yeux et ne répondit pas.

— Ainsi vous n'avez rien à me dire? reprit M. Valnet.

— Non docteur, je me sens très-bien, je n'ai rien, fit vivement la jeune fille.

— Vous me permettrez de ne pas vous croire, mon enfant. Nierez-vous que vous ayez maigri, que vous soyez pâle, que vous ayez les yeux fatigués, les paupières rougies comme si vous aviez pleuré?

— Je ne le nie pas, mais je serais bien embarrassée de vous en dire la cause.

— Moi aussi, si vous ne voulez pas m'aider à la trouver. Pourtant le fait que je constate est indiscutable.

Si Roger, qui vous connaît encore mieux que moi, vous voyait, il serait certainement frappé, lui aussi, du changement que je vous signale.

Au nom de Roger, Laurence releva subitement les yeux.

— Et pourquoi ne vient-il pas? demanda-t-elle avec une inflexion de voix triste et suppliante.

— Mais... répondit le docteur, probablement parce qu'il ne le peut pas.

Elle haussa les épaules avec un geste de mutinerie charmante.

— Vous ne le croyez pas? fit le docteur.

— Non, dit-elle en secouant la tête.

— Que croyez-vous donc?

En disant ces mots, il la regardait bien en face.

Elle baissa les yeux avec un embarras manifeste.

— Je ne sais... balbutia-t-elle.

— Il est certain, poursuivit M. Valnet, que jamais, même au temps où il était au collége, Roger n'est resté si longtemps sans vous voir. Aussi, je ne doute pas que ses occupations ne le retiennent à Paris. Sans cela, comment expliquer sa longue absence?

— C'est vrai, docteur, vous devez avoir raison.

— Alors, pourquoi me disiez-vous tout à l'heure que vous ne le croyiez pas? Est-ce que vous soupçonneriez chez lui un motif quelconque d'éloignement? Aurait-il eu avec votre père ou avec vous la moindre difficulté?

— Jamais, répondit vivement Laurence.

— Le contraire m'eût étonné, car Roger, toutes les fois que je l'ai vu, m'a parlé de vous dans des termes tels...

— De moi? interrompit Laurence qui se rapprocha du docteur. Que vous a-t-il dit?

M. Valnet réprima le sourire que ce mouvement involontaire de la jeune fille avait amené sur ses lèvres.

— De vous et de votre père, continua-t-il. Il n'a cessé de protester de son amitié, de sa reconnaissance, de son respect.

— Ah! fit Laurence un peu désappointée.

— Voilà pourquoi, poursuivit M. Valnet, je suis certain à présent que le temps seul lui manque pour venir ici. Il a entrepris le travail que M. Raymond lui a confié avec d'autant plus d'ardeur qu'il était fort triste et très-découragé quand je l'ai rencontré.

— Vraiment! dit la jeune fille un peu émue.

— Oui. Depuis six semaines il était à Paris et n'avait pas trouvé le moyen de se placer. Or, il était certainement fort à court d'argent, puisqu'il allait entrer comme garçon de magasin chez un négociant de la rue du Mail pour ne pas mourir de faim.

— Mourir de faim! lui! s'écria Laurence toute bouleversée. Comment, vous croyez... Et il ne nous en a rien dit! Il ne s'est pas adressé à nous!

— Je le lui ai sévèrement reproché, fit M. Valnet, car, si je ne me fusse pas trouvé là fort à point pour lui venir en aide, qui sait ce qu'il serait advenu...

— Quoi donc? demanda la jeune fille haletante.

— On ne peut pas prévoir à quel point le désespoir égare souvent les esprits les plus sains, les cœurs les plus honnêtes. On a vu des pauvres honteux mourir de faim plutôt que de demander l'aumône, se tuer pour en finir avec la misère.

— Ah! que me dites-vous là, docteur? fit Laurence en portant la main à son cœur. Est-il possible que Roger en ait été réduit à de pareilles extrémités?

En disant ces mots, elle promenait autour d'elle un regard effaré.

— Il en a été bien près, je le crains, dit soucieusement M. Valnet. Voilà pourquoi je vous demandais : connaissez-vous à son absence d'autres motifs que ceux résultant de l'impossibilité matérielle où il est de venir ici?

— En vérité, docteur, répondit la jeune fille avec exaltation, vous m'épouvantez. Quoi! Roger, mon ami, mon frère, aurait pu... et nous aurions eu ce crime à nous reprocher! Ah! je l'avais pressenti. Je le disais à mon père le jour où son départ pour Paris a été décidé si brusquement, en mon absence... Mon Dieu! pardonnez-moi, mais je n'aurais pas survécu à un remords semblable!

Elle avait joint les mains et levé vers le ciel ses grands yeux bleus remplis de larmes.

— Rassurez-vous, mon enfant, fit le docteur, qui ne jugea pas à propos de pousser plus loin cette épreuve, aucun danger de ce genre n'est à redouter pour Roger. Il est actuellement dans une position magnifique et qui, si elle ne lui offre pas d'avenir, lui permettra du moins d'attendre patiemment une bonne occasion.

— Ainsi, c'est vous qui l'avez sauvé! dit-elle en lui prenant les mains avec effusion.

— Sauvé est un bien grand mot pour exprimer une chose si simple. Je lui ai procuré un emploi, voilà tout, corrigea M. Valnet. Quant à vous, mon enfant, je remarque que vous êtes très-impressionnable, que votre système nerveux est fort excité. A cela il y a certainement une cause. Voulez-vous me la confier?

— Mais, docteur, dit Laurence avec un secret effroi, vous vous trompez.

— Toutes vos protestations ne me convaincront pas, mon enfant. Il est bien vrai que je suis médecin du corps et non de l'âme, et que je n'ai aucun droit à vos

confidences. Il ne m'est donc pas possible de vous conseiller un remède, qui serait inefficace, assurément, si c'est de l'âme que vous souffrez; mais prenez-y bien garde, Laurence! Les maladies que la science ne peut pas définir sont les plus dangereuses. On en meurt quelquefois, alors qu'il suffirait d'un mot...

— Encore une fois, docteur, vous vous alarmez à tort, répondit la jeune fille. Je ne puis que vous remercier de l'amitié que vous me témoignez, mais je n'ai rien, je me porte bien, très-bien.

— Je n'insiste pas, mon enfant. J'ai fait mon devoir, tout est dit.

A ces mots, M. Valnet se leva pour faire un tour de promenade dans le jardin.

Désormais, il était fixé sur la maladie de Laurence. Ses contradictions bizarres, les hésitations qu'elle avait montrées, l'émotion qui s'était emparée d'elle, les transes par lesquelles elle avait passé, avaient permis au docteur de lire dans son cœur comme dans un livre.

Il n'en était pas à ses débuts dans la carrière. Il connaissait la maladie dont souffrent les jeunes filles qui répondent sans cesse: « Je n'ai rien. » Celles-là ont au cœur un amour qu'elles n'osent pas avouer, parce qu'il est condamné d'avance, soit par l'indignité de celui qui en est l'objet, soit par la volonté formelle des parents.

Donc Laurence aimait Roger, comme elle était aimée de lui, et ne voulait pas en convenir plus que lui. Donc M. Dalbrègue s'était déjà prononcé contre la possibilité d'une telle union le jour où il avait forcé Roger à quitter Meulan.

Le docteur crut devoir éclairer son ami sur la santé de Laurence.

— Faites-y attention, lui dit-il. Votre fille est parfai-

tement constituée, mais elle est en proie à un malaise qui ne peut pas vous échapper. Ne la contrariez pas, ne lui causez aucun chagrin. Son système nerveux est déjà ébranlé, le moindre choc pourrait déterminer une crise dangereuse.

M. Dalbrègue avoua qu'il avait remarqué le changement survenu chez Laurence.

— Si vous n'étiez pas venu, je vous aurais écrit, dit-il.

Et il promit d'user envers son enfant de tous les ménagements possibles, afin de détourner un accident dont il ne s'expliquait pas les causes.

— C'est toujours comme cela, pensa le docteur. Pères ou maris, ils sont les derniers à s'apercevoir de ce qui crève les yeux des autres.

Il revint donc à Paris, de plus en plus inquiet sur le sort de cette intéressante famille, et ne crut pas devoir cacher à Roger une partie des craintes qu'il avait conçues.

Montmaury n'osait pas croire que Laurence l'aimât. Il attribua donc à une indisposition passagère le malaise que le docteur lui avait signalé, tout heureux d'avoir entendu parler d'elle et d'emporter ce bien-aimé souvenir qui, seul, ensoleillait sa solitude.

Quant au docteur, il avait bien promis de retourner à Meulan; mais il était tellement accaparé par sa nombreuse clientèle, qu'il ne lui avait pas été possible de tenir sa parole.

Or, on était à la fin d'octobre. M. Dalbrègue allait revenir à Paris dans une quinzaine de jours, suivant sa coutume. Donc, il le reverrait deux ou trois fois par semaine, et il n'y avait pas urgence à faire le voyage de Meulan.

De son côté, Roger avait si bien employé son temps qu'il était libre.

M. Raymond l'avait invité à dîner pour le mardi 2 novembre, afin de régler son compte.

Roger se garda bien d'y manquer. A l'heure dite, il arriva.

Chère succulente, vins exquis, tout contribua à la gaieté de cette fête intime, à laquelle avaient été conviés seulement trois amis de M. Raymond.

Après dîner, il prit Roger par le bras et l'entraîna dans son cabinet.

— Mon cher ami, lui dit-il, en lui tendant une liasse toute préparée de billets de banque, vous m'avez tiré une rude épine du pied. Je croyais à un déficit d'une cinquantaine de mille francs, vous m'avez fait retrouver cette somme dont j'avais fait le sacrifice, il est juste que je vous en témoigne ma satisfaction. Voici donc vingt mille francs. C'est un peu plus que les dix pour cent que je vous avais promis, mais ce n'est pas la moitié de ce que vous m'avez fait gagner. Cet argent est donc à vous, bien à vous, et ne mérite pas de votre part un remerciement puisque, d'avance, il vous appartenait en vertu de nos conventions.

— Mais, monsieur, vous me comblez! s'écria Roger ; c'est trop, beaucoup trop!

— Ce n'est pas assez, mon ami. Vous connaissez la maison Delail et Giraud...

— Certainement,c'est avec ces messieurs que j'ai dîné.

— Je suis chargé de vous offrir chez eux la place de premier commis aux appointements de huit mille francs par an. Acceptez-vous?

— Si j'accepte! fit Roger qui rayonnait. C'est-à-dire que je ne sais en quels termes vous remercier, cher monsieur Raymond!

— Venez donc, je vais leur annoncer cette bonne nouvelle.

Après avoir pris rendez-vous pour le lendemain avec ces messieurs, Roger regagnait son logement vers onze heures du soir, quand, au moment de sonner, il aperçut M. Voisin devant la porte de son hôtel.

— Je vous attendais, lui dit M. Voisin avec agitation.

Bien que très-surpris de recevoir une visite à pareille heure, Roger engagea M. Voisin à le suivre et le fit entrer dans sa chambre.

— Qu'est-ce qui me procure le plaisir de vous voir? lui demanda-t-il.

— Vous ne le devinez pas? fit le vieillard en le regardant tristement.

— Si, dit Roger, vous avez réussi et vous venez savoir si je puis vous prêter mon concours.

M. Voisin fit de la tête un signe négatif.

— Ah ! ce n'est pas cela?

— Non.

— Vos affaires auraient-elles mal tourné ?

— Aussi mal que possible.

— Et l'argent que vous avez touché lors du mariage d'Antoinette...

— Est englouti.

— Quoi ! les cent soixante-dix mille francs qu'a versés Germain...

— Sont perdus sans ressource.

— En quatre mois et demi !

— Et j'ai vingt mille francs à payer dans trois jours.

— Ainsi vous n'avez plus rien ?

— Ni fortune, ni enfant.

— Comment !

— Je pourrais ajouter ni amis, fit douloureusement M. Voisin, car depuis que j'ai eu la sottise de marier

Antoinette avec Cassut, tous mes amis m'ont tourné le dos.

— Est-il possible ? s'écria Roger, ému de cette détresse navrante.

M. Voisin s'en aperçut.

— Vous êtes peut-être le seul qui me témoigniez un peu de sympathie. Voilà pourquoi je suis venu vous voir, espérant vaguement que vous pourriez me donner un bon conseil.

— Parlez, monsieur, dit chaleureusement Roger. je suis à votre disposition.

— Et pourtant, dit M. Voisin en se levant subitement, l'idée était bonne. Vous allez en juger.

Vous avez certainement remarqué que les verres et cristaux que l'industrie livre à la consommation, loin d'être parfaitement blancs, n'empruntent pas à la lumière l'éclat qu'ils devraient avoir.

— Certes, dit Royer. Ils sont plus ou moins verts, mais ils ne sont pas blancs.

— Eh bien ! regardez-moi cela, fit M. Voisin.

En même temps, il tirait de la poche gauche de son pardessus un verre à boire, de la poche droite un autre verre, et les exposait à la clarté de la bougie.

— Trouvez-vous une différence ? demanda-t-il.

— Assurément, répondit Roger. Celni que vous tenez dans la main droite est beaucoup plus blanc que l'autre, bien qu'il ait identiquement la même forme et qu'il soit taillé de la même manière.

— Vous voyez bien que mon idée est bonne ! s'écria triomphalement le vieillard.

— Est-ce donc vous qui avez fabriqué ce verre ?

— Ce n'est pas moi, mais c'est avec le nouveau produit que j'ai trouvé que je l'ai fait fabriquer.

— Alors l'expérience est concluante, fit Roger. Il n'est

pas un marchand qui, entre deux produits si essentiellement différents, hésitera à prendre le vôtre.

— N'est-ce pas? dit M. Voisin dont les regards s'étaient ranimés.

— Cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

— Eh bien! mon ami, voilà quatre mois que je cherche la solution du problème.

— Quel problème?

— Fabriquer mon produit à meilleur marché que mes concurrents.

— Il vous revient donc plus cher?

— A plus du double jusqu'à présent.

— Et voilà quatre mois que vous fabriquez dans de semblables conditions! s'écria Roger qui ne pouvait en croire ses oreilles.

— Hélas! oui, mon ami. J'ai loué à Belleville une magnifique usine, admirablement installée. Tous les jours, depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir, je suis là, surveillant les ouvriers, les machines, les essoreuses, travaillant comme un cheval, prenant à peine le temps de manger, et c'est au moment d'atteindre le but, que je vais être obligé de m'arrêter, faute d'argent! N'est-ce pas désolant?

— Mais pourquoi ne pas vous être arrêté dès que vous avez constaté que votre produit vous coûtait deux fois plus cher qu'aux autres?

— Pourquoi? Parce que ce produit était infiniment plus pur et parce que je croyais arriver plus tôt à le livrer au-dessous des prix courants.

— Et ce but, vous ne l'avez pas atteint?

— Pas encore, fit l'industriel avec feu; mais le résultat vous l'avez vu, vous l'avez touché du doigt, vous avez avoué vous-même qu'entre ces deux verres il y avait une différence qui sauterait aux yeux d'un aveugle!

— Je n'ai pas dit cela, fit Roger qui ne fut pas maître d'un sourire.

— Pas tout à fait, mais vous avez constaté la supériorité de ma fabrication. Donc, l'idée est bonne.

— Je ne prétends pas qu'elle soit mauvaise, seulement elle n'est pas pratique.

— Pour le moment, vous avez raison ; mais elle le deviendra, et si j'avais seulement un mois de répit...

— Vous mangeriez encore une quarantaine de mille francs.

— Du tout, j'arriverais certainement à devenir maître du marché, dit M. Voisin. — Malheureusement, reprit-il avec tristesse, je suis à bout de ressources ; l'échéance du 5 novembre arrive, et je n'ai pas les vingt mille francs nécessaires pour y faire face ! J'ai naturellement pensé à les demander à ma fille, et je suis allé aujourd'hui à la fabrique.

— A Meulan?

— Oui.

— Eh bien ?

— Eh bien ! mon cher, j'ai exposé mes embarras à Antoinette avec la même franchise dont j'ai usé envers vous. Elle a commencé par me répondre qu'elle n'avait pas d'argent. Comme je refusais de la croire, elle m'a fait apporter les livres et m'a prouvé que, depuis son mariage, c'est-à-dire en quatre mois et demi, elle avait dépensé vingt mille francs, — les deux tiers de ce que rapportait l'usine quand je l'ai quittée ! J'avoue que j'ai été stupéfait, presque indigné. Je lui ai fait de vifs reproches.

— Je te conseille de parler, m'a-t-elle dit. Tu as mangé plus de cent quatre-vingt mille france dans le même espace de temps, et tu viens me faire une scène parce que j'en ai dépensé vingt mille !

J'ai essayé de placer une observation.

— En voilà assez, a-t-elle continué en m'interrompant. Je ne te reproche ni les six ou sept cent mille francs dont tu as nourri tes songes creux pendant trente ans, ni ceux que tu viens de dévorer si lestement. Cet argent-là était à toi, tu en as disposé comme tu l'entendais, n'en parlons plus. Eh bien ! c'est mon tour maintenant. L'usine est à moi, elle rapporte ce qu'elle peut, je dépense ce que je veux, cela ne regarde personne — que Cassut. Encore voudrais-je bien voir qu'il se permît la moindre observation !

Et, comme je demeurais confondu de ce langage étrange :

— Tu ferais bien mieux, ajouta-t-elle, de *lâcher* toutes tes chimères, qui ne te mèneront jamais à rien, et de venir auprès de nous. Nous te donnerions le petit pavillon qui est au fond du jardin. Il n'y a que deux pièces, mais c'est bien assez pour un homme seul. Tu vivrais et tu mangerais avec nous..., tu n'aurais à t'occuper de rien...

— Comment, le petit pavillon du jardin ! m'écriai-je. Mais c'est le logement du jardinier !

— Eh bien ! ne crois-tu pas que nous allons te faire bâtir une maison ? fit-elle en ricanant.

La colère finit par l'emporter sur la patience.

— Tu es une malheureuse, lui dis je. Je ne te demande plus rien. Je te renie, tu n'es pas de mon sang...

— Ce n'est pas gentil pour ma mère ce que tu dis là, fit-elle observer cyniquement.

— Va-t'en, misérable ! m'écriai-je, révolté de ce dernier outrage fait à la mémoire de la plus sainte et de la meilleure des femmes.

— Oh ! pardon, dit-elle en ricanant. Je suis chez moi, ici ; je ne m'en irai pas.

Tant d'impudence m'avais exaspéré. Déjà je levais la main pour la maudire, quand une dernière lueur de pitié m'arrêta.

— Tu as raison, lui dis-je. C'est à moi de quitter la place ; mais je te promets bien que je ne viendrai plus m'exposer à tes sarcasmes et que tu ne me reverras jamais.

— Bah ! laisse donc, répliqua-t-elle en haussant les épaules. Tu seras bien content, quand tu auras tout croqué, de venir nous demander la pâtée.

La pâtée ! c'était le comble ! Il me prit une envie féroce de la souffleter, je ne vous le cache pas. J'eus pourtant la force de me contenir et je m'enfuis épouvanté. Etait-ce bien mon enfant qui avait osé me parler ainsi ?

En disant ces mots, le vieillard essuyait deux grosses larmes qui sillonnaient sa joue flétrie.

— Mais c'est assez nous occuper de cette misérable, reprit-il, parlons un peu de vous, mon cher ami. Etes-vous content ?

Cette scène avait mis Roger à l'envers. La douleur de ce vieillard avait fait tressaillir toutes les fibres de son âme.

— Oui, je suis content, répondit-il. D'autant plus content que je puis enfin reconnaître ce que vous avez fait pour moi.

— Comment ? fit M. Voisin, qui ne comprenait pas.

— Ces vingt mille francs, dont vous avez besoin dans trois jours, je puis vous les prêter, les voici.

En même temps il tirait de sa poche la liasse de billets de banque que lui avait donnée M. Raymond. C'était d'autant plus méritoire qu'il n'avait aucune con-

fiance dans l'entreprise du vieil utopiste et qu'il considérait cette somme comme perdue d'avance.

M. Voisin jeta sur lui un regard à la fois empreint d'incrédulité et d'admiration.

— Vingt mille francs ! vous ! balbutia-t-il. Ce n'est pas possible... Cet argent ne vous appartient pas... il est à votre patron.... vous n'avez pas le droit d'en disposer...

— Il est à moi, bien à moi, fit Roger, la main toujours tendue. Je l'ai gagné. On vient de me le donner à l'instant.

— Quoi ! dit M. Voisin hésitant, vous avez gagné en quatre mois...

Il fut héroïque, ce vieillard.

Devant la liasse de billets que lui tendait Montmaury, ses yeux s'étaient allumés de convoitise. Pour lui, le rêveur, mais l'homme ardemment convaincu, ces vingt mille francs étaient le salut, la vie, la fortune, l'avenir... Déjà il tendait ses mains avides pour s'emparer de ce trésor inespéré.... Il eut le courage de ne pas le faire !

Il se leva, muet, pétrifié de surprise et de reconnaissance. Pour la première fois, peut-être, il eut le pressentiment que sa folle entreprise était condamnée.

— Non, dit-il résolûment. Je ne vous dépouillerai pas, vous ! Ce serait une profanation.

A ces mots, il serra la main de Roger.

— Vous êtes donc meilleur qu'elle ! dit-il avec des larmes dans la voix.

Aussitôt, s'arrachant à cet attendrissement passager, il se dirigea en courant vers la porte pour ne pas succomber à la tentation et descendit précipitamment l'escalier.

Roger courut après lui.

— Monsieur Voisin, cria-t-il, monsieur Voisin, venez onc. Prenez-en au moins la moitié.

Il entendit se refermer la porte de l'hôtel. Le vieillard vait disparu.

VIII

MAUVAISE NOUVELLE

M. Voisin n'avait pas dit un mot qui ne fût l'exacte vérité. A soixante-deux ans, il était ruiné et plus pauvre qu'au temps où il avait débuté, car il n'avait plus la jeunesse, et la foi robuste qui l'avait soutenu jusqu'alors commençait à chanceler. Il n'avait plus d'enfant, car il lui était impossible de reconnaître dans la femme de Cassut la jeune fille qu'il avait tant aimée, pour qui il s'était montré si tendre, si bon, — et il faut bien ajouter si faible !

Certes, il aurait été bien coupable d'avoir gaspillé une si grande fortune et d'avoir si mal élevé Antoinette, s'il n'avait eu pour excuse cette confiance aveugle qui faisait à la fois de lui le plus malheureux des pères et des industriels.

En toute autre circonstance, sa fille l'aurait peut-être accueilli avec plus de douceur ; mais depuis qu'elle avait rencontré, mourant de faim, ce Roger qu'elle

:vait chassé, son amour pour lui s'était réveillé plus ırdent que jamais ; d'autant plus ardent que sa ven- ;eance avait dépassé le but sans l'atteindre, et que ses 'emords incessants lui représentaient à toute heure cette igure souffrante, pâle, amaigrie, qu'elle s'efforçait en /ain d'oublier.

Un instant, pendant les premiers jours de son ma- :iage, elle avait réussi à s'étourdir. A force de plaisirs, le fatigues, d'ivresses de toute nature, elle avait pu imposer silence à son cœur, forcer ses lèvres à sourire, ses paupières à se fermer, mais elle n'avait pas oublié.

Du jour où son amour se réveilla, elle prit son mari en haine, et sa haine grandit à mesure que les besoins impérieux de la vie commune lui firent comprendre que son supplice était éternel, ou que, du moins, la mort seule pouvait y mettre un terme.

De nouveau, avec une sorte de fureur, elle eut recours à la dissipation, elle s'enivra de vins capiteux, elle sema l'or à pleines mains pour satisfaire ses moindres caprices ; elle ne parvint pas à effacer l'image qui se représentait sans cesse à sa pensée.

Au sein de cette vie factice et vagabonde, elle n'eut pourtant pas un moment d'oubli. La porte de sa chambre demeura fermée sans pitié aux supplications et aux menaces de son mari.

En effet, Germain ne pouvait supporter l'existence singulière que lui faisait mener sa jeune femme. Il avait beau se coucher tard, il était obligé de se lever matin, pour s'assurer que ses ouvriers étaient à leur poste, pour leur distribuer la besogne, pour surveiller la fabrication des produits. S'il dormait quatre ou cinq heures par nuit, c'était tout.

En outre, il ne s'était pas marié pour croquer le marmot dans une pièce voisine, tandis que sa femme se

cloîtrait dans sa chambre et lui en interdisait inexorablement l'entrée.

Cassut voulut donc faire quelques observations.

— Ma chère amie, dit-il à sa femme, cette vie-là ne peut pas durer. Quand j'abandonne la fabrique pour aller avec toi à Paris, mes ouvriers ne travaillent pas, les clients qui viennent de Paris pour me voir ne me trouvent jamais, perdent patience et s'en vont ailleurs. Que deviendrons-nous, si nous n'avons plus de clientèle et si nous perdons, faute de surveillance, les bénéfices déjà très-restreints de notre fabrication ?

— Nous deviendrons ce que nous pourrons, répondit Antoinette. Avant de vous accorder ma main, je vous ai prévenu que je voulais goûter tous les plaisirs dont ma jeunesse avait été sevrée. Vous avez trouvé cela tout naturel, vous avez promis de ne me faire aucune observation, vous avez manifesté même le désir de partager avec moi des distractions que vous ignoriez également. Rien n'est changé au programme que j'avais tracé, auquel vous avez souscrit ; ne venez donc pas me rompre la tête de détails auxquels je prétends demeurer étrangère.

— Sans doute, dit Germain, mais je n'avais pas supposé un instant que cette fièvre de plaisirs te prendrait tous les jours, à toute heure, et qu'elle nous laisserait à peine le temps de fermer les yeux.

— Quand elle me prend, je lui obéis ; cela ne regarde que moi.

— Pourtant, ma bonne amie, si nous continuons de ce train-là, nos bénéfices iront chaque jour en diminuant ; nous n'aurons plus de débouchés, et alors il faudra fermer l'usine.

— Cela vous regarde. Quant à moi, je m'en lave les

mains, fit Antoinette sans se départir un moment de son immuable sang-froid.

— Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, je n'irai pas avec toi à Paris aujourd'hui, répliqua Germain piqué au vif.

— Comme il vous plaira, j'irai seule.

— C'est ce que nous verrons, dit Germain.

— Ah ! vous voulez le voir ? riposta Antoinette. Ce ne sera pas long. Je ne vous demande que dix minutes.

Elle entra dans sa chambre, passa une robe, mit son chapeau, prit ses gants, son ombrelle et s'en alla.

Germain eut une fière envie de l'en empêcher ; mais il aurait fallu faire preuve d'énergie, employer la force au besoin, il recula devant cette extrémité.

Antoinette ne rentra, comme à l'ordinaire, qu'à deux heures du matin.

— D'où viens-tu ? Qu'as-tu fait ? lui demanda Germain confondu.

— J'ai fait quelques emplettes et je suis allée voir *l'Œil crevé*, répondit-elle en bâillant. Je me suis fort amusée.

— Seule ? fit Cassut qui ne pouvait croire à tant de hardiesse.

— Crois-tu donc que j'aie recruté un cavalier sur les boulevards ? répliqua-t-elle.

— Non, mais enfin est-ce bien une femme honnête qui va seule aux Folies-Dramatiques ?

Au lieu de lui répondre, Antoinette haussa les épaules et lui tourna le dos.

— Bonsoir, dit-elle, je tombe de sommeil, je vais me coucher.

Elle entra dans sa chambre, Cassut la suivit.

— Eh bien ! que faites-vous là ? lui demanda-t-elle. Ne m'avez-vous pas entendue ? Je tombe de sommeil...

— Et tu vas te coucher, fit Germain. Eh bien! est-ce que ma place n'est pas dans ta chambre, auprès de toi?

Il avait pris son inflexion de voix la plus caressante.

— Faites-moi le plaisir de vous en aller, dit-elle, et bonne nuit!

— Ah! c'est comme cela! s'écria Cassut. Eh bien! non. Voilà assez longtemps que je chôme et que j'ai toutes les charges du mariage, sans en avoir les bénéfices. Je ne m'en irai pas, ajouta-t-il résolûment.

Elle le regarda dans les yeux, hautaine, indignée, menaçante.

— Non, je ne m'en irai pas, répéta Germain.

Les sourcils de la jeune femme se contractèrent, son regard étincela de colère. Elle fut sur le point de se jeter sur lui : mais elle comprit sans doute qu'elle n'était pas de force à lutter.

Se dirigeant rapidement vers la porte qui communiquait avec le boudoir, elle la repoussa vivement, la ferma à double tour et laissa son mari prisonnier dans sa propre chambre, tandis qu'elle se couchait tranquillement dans le lit de Germain.

Il employa inutilement toutes les prières, épuisa les objurgations, fit entendre plus timidement de sourdes menaces, elle ne lui rendit la liberté que le lendemain matin, vers six heures.

Édifiée désormais sur les prétentions de Cassut, elle eut soin de ne plus se laisser surprendre. Elle réussit si complétement, que Germain, exaspéré du célibat par trop rigoureux qu'elle lui imposait, finit par se fâcher.

Un soir qu'il avait, toujours sans succès, épuisé le vocabulaire des plus tendres instances, la colère le gagna.

— Si tu n'ouvres pas la porte, je l'enfonce ! cria-t-il d'une voix étranglée par le désir.

Elle ne daigna pas lui répondre.

Il se jeta sur la porte, comme une catapulte, et la fit craquer de toutes parts sous le choc de sa robuste épaule.

— Prenez bien garde, monsieur Cassut ! lui dit-elle. Vous n'ignorez pas que j'ai quelque expérience des armes à feu, et que mon revolver est toujours près de moi. Je vous jure que si vous faites sauter cette porte, je vous reçois par un coup de pistolet !

Germain, soit qu'il n'eût pas entendu, soit que la passion l'emportât, fit subir un nouvel assaut à la porte, qui se fendit avec un bruit sec dans toute sa longueur.

A travers la fente que cette rude secousse avait produite, il vit sa femme allumer sa bougie, sauter en bas de son lit et saisir le revolver qui se trouvait dans un écrin, sur sa table de nuit.

Certain qu'Antoinette tiendrait parole, il eut peur et se contenta de proférer les plus violentes imprécations.

Le lendemain, quand il se retrouva devant sa femme, il se croisa les bras d'un air décidé.

— Ah çà ! Est-ce que nous allons continuer longtemps sur ce pied-là ? demanda-t-il.

— Cela durera tant qu'il me plaira, répondit-elle avec le plus grand flegme. Si vous essayez de pénétrer par la force dans ma chambre, je vous tue comme un chien, je vous en avertis.

— Comment ! vous oseriez...

— Quoi ? interrompit-elle avec un ricanement impitoyable. Je dors... un bruit épouvantable me réveille en sursaut... je me lève... J'entends qu'on enfonce ma porte... je saute sur mon revolver... Je crois qu'il s'a-

git d'un voleur... je le tue... Rien n'est plus simple et plus légitime que l'instinct de la défense.

Et comme Cassut demeurait pétrifié devant tant d'audace :

— Comme un chien, répéta-t-elle en s'éloignant.

A dater de ce moment, Germain, qui était lâche, ne songea plus à s'insurger. De nouveau, il essaya de griser sa femme, de l'attendrir; il ne fut pas plus heureux. Elle éventait tous ces piéges grossiers avec un flair qui ne fut jamais en défaut. Un soir, après boire, Cassut se permit de la saisir dans ses bras et tenta de l'embrasser. Elle lui laboura le visage de dix coups d'ongle, si profondément marqués que son visage fut inondé de sang et qu'il en garda la trace pendant plus de deux mois.

Il était muselé, mais il n'était pas dompté. Ce petit homme rouge, vindicatif et méchant, dont les instincts haineux se sont révélés dès les premières pages de ce récit, rongeait sa colère et maudissait la sotte vanité qui l'avait jeté dans les lacs de cette femme. Il ressemblait aux tigres, enfermés dans leur cage, qui rampent sous le regard du dompteur, se font petits devant sa cravache et, se redressant aussitôt qu'il s'éloigne, le poursuivent de leurs rugissements impuissants.

S'il cédait devant les exigences d'Antoinette, c'est qu'il espérait, à force de soumission, la ramener à lui; mais plus il cédait, plus il rivait solidement à son cou la chaîne qu'il y avait attachée.

Au bout des trois mois et demi qui venaient de s'écouler, il avait fait à la caisse de si lourds emprunts qu'elle était absolument vide, et il avait laissé prendre à sa femme un tel empire qu'il jouait dans la communauté le rôle des zéros que l'on peut aligner indéfiniment à la gauche d'un chiffre, sans en augmenter la valeur.

Quant à Antoinette, elle avait profité du jour où elle était allée seule à Paris pour faire une visite à son père et lui arracher l'adresse de Roger. Puis elle s'était rendue rue Saint-Nicolas, et, en glissant à propos deux louis dans la main du logeur, elle en avait obtenu tous les renseignements désirables.

Elle avait donc appris que Roger, après six semaines d'une misère navrante, avait fini par trouver un emploi. Désormais rassurée sur le sort de ce jeune homme, elle s'était informée à Meulan, et avait acquis la certitude que Montmaury ne s'était pas représenté chez M. Dalbrègue depuis le jour où il était parti.

Donc sa lettre avait porté ses fruits. Laurence et Roger ne s'étaient pas revus. Ce premier danger était conjuré.

Cependant, ainsi que l'avait dit Cassut, dans un langage plus expressif que choisi, cette vie-là ne pouvait pas durer.

Entre la femme et le mari, les relations de chaque jour devenaient de plus en plus difficiles. Si Germain se fâchait de ne pas toucher tous les dividendes que le mariage lui avait promis, Antoinette se sentait prise d'une horreur de plus en plus profonde pour l'homme vulgaire et grossier auquel elle avait imprudemment enchaîné sa destinée.

A mesure que les semaines succédaient aux jours et les mois aux semaines, cette horreur allait grandissant. Vivre ainsi, ce n'était pas vivre, c'était mourir à petit feu.

Désespérant d'oublier, elle renonça enfin à tous les plaisirs dont elle s'était saturée pendant près de cinq mois, s'intéressa pendant quelques jours à son intérieur, à son jardin, qu'elle avait abandonné.

Malheureusement, la belle saison était finie. Quelques

dahlias survivaient seuls, à côté de reines marguerites à demi-roussies par les premières gelées blanches. Trois ou quatre tardifs boutons de rose se montraient sur leurs tiges persistantes, mais c'était tout.

Les pluies avaient suivi les vents d'équinoxe, le peu de soleil qu'on apercevait de temps à autre était pâle et voilé, la nuit tombait vers cinq heures. Il était bien difficile de rester longtemps dans le jardin.

La jeune femme fut donc obligée de garder la maison. Pour s'occuper, elle essaya de faire un peu de tapisserie ; mais le canevas demeurait sur ses genoux et l'aiguille dans sa main immobile, tandis que ses regards s'élançaient à travers les carreaux dans la campagne.

Elle voyait les feuilles jaunies se détacher des arbres et tomber en tournoyant, les oiseaux voler dans l'espace, inquiets, effarés, comme s'ils devinaient que l'hiver allait approcher. Ah ! combien elle enviait le sort de ces oiseaux, dont l'aile les emportait au gré de leur caprice !

Cassut avait été ravi de ce brusque changement. Tout allait au mieux depuis qu'il ne s'absentait pas. Il en manifesta bruyamment sa joie, s'imaginant que sa femme était enfin devenue plus raisonnable. Il ne comprenait pas que la lassitude seule avait opéré cette métamorphose. Il ne supposait pas que le spectacle même de sa joie était pour Antoinette un nouveau supplice.

Elle le voyait peu, c'est vrai, car il passait maintenant presque toute la journée à l'usine ; mais deux fois par jour, à l'heure du déjeuner et du dîner, elle s'asseyait à la même table que Germain.

Elle trouva que c'était trop. Sous prétexte qu'elle était souffrante, elle se fit servir son déjeuner dans sa chambre par Rose, tandis que la cuisinière servait ce-

lui de Cassut dans la salle à manger. Cela ne lui suffit pas encore. Le dîner se prolongeait par trop au gré de ses désirs. Les longues soirées amenaient des tête-à-tête insupportables.

Alors elle imagina autre chose. Elle voulut habiter Paris pendant l'hiver, tandis que son mari resterait à Meulan pour surveiller et diriger la fabrique. Elle n'avait pas la prétention de lui fermer absolument sa porte, mais elle ne comptait pas le voir plus de deux ou trois fois par semaine. Ce serait toujours autant de gagné.

Elle embrassa cette idée avec enthousiasme. Déjà, sur le papier, elle avait dressé la liste de tout ce qui lui était nécessaire. Elle se mettrait en quête d'un appartement, irait chez les tapissiers, choisirait les étoffes, ferait les achats indispensables, se donnerait du mouvement, fuirait l'intolérable société de Cassut.

Il ne lui restait plus qu'à communiquer à son mari le nouveau plan qu'elle avait imaginé, lorsqu'un événement imprévu rapprocha subitement d'elle ce Roger, vers lequel s'envolaient à nouveau toutes ses pensées.

Montmaury avait définitivement quitté M. Raymond et allait entrer dans la maison Delail et Giraud. Ces messieurs lui avaient donné rendez-vous pour le lendemain, afin d'arrêter les bases de leur traité.

Avant de se rendre chez eux, Roger crut devoir faire une visite à M. Valnet. Il voulait lui annoncer quel magnifique résultat il avait atteint, le remercier une fois encore et lui apprendre dans quelle maison il allait entrer.

Il se présenta chez le docteur. Le domestique lui apprit que son maître avait été appelé la veille à Meulan par une dépêche, et qu'il n'en était pas encore revenu.

Roger frissonna. M. Valnet avait-il à Meulan d'autres clients que son ami Dalbrègue? C'était possible. Cepen-

dant Montmaury fut persuadé qu'il s'agissait de son bienfaiteur. Les craintes que lui avaient exprimées Laurence au commencement de la belle saison lui revinrent à la mémoire.

Que devait-il faire ? Aller à Meulan sans plus tarder ? Mais si M. Dalbrègue était bien portant, comment accueillerait-il Roger ? Ne lui avait-il pas défendu de se représenter ? L'amour-propre de Montmaury ne put se faire à cette idée qu'on pouvait l'accuser d'user de subterfuge pour enfreindre la consigne qu'on lui avait donnée. Il se décida donc, quoique avec beaucoup de peine, à attendre le retour du docteur.

Il se rendit chez ses nouveaux patrons, et la grave question des appointements fut discutée. On lui proposa soit une somme fixe de huit mille francs par an, soit une autre somme de quatre cents francs par mois, plus une part de six pour cent dans les bénéfices, qui variaient entre soixante et soixante-dix mille francs par an, et qui ne pouvaient qu'augmenter, puisque M. Raymond avait gracieusement cédé sa clientèle à ses amis. On espérait, grâce à ce surcroît de débouchés, atteindrs le chiffre rond de cent mille francs par ans.

En outre, on laissait à Montmaury la faculté de toucher sa part après l'inventaire ou de la laisser dans la maison, ce qui lui permettrait de se constituer peu à peu un capital. Il était maître de la reprendre quand bon lui semblerait, ou de devenir l'associé dela maison, dans un délai de cinq ans, pour le chiffre que représenterait définitivement ce capital, augmenté des intérêts composés.

Cette dernière proposition était trop avantageuse pour que Roger ne l'acceptât pas avec joie. Il avait calculé, en effet, que, de cette façon, il serait, au bout de cinq ans, à la tête d'une somme de trente-cinq mille francs

environ, laquelle, jointe à celle de vingt mille francs qu'il possédait déjà, lui permettrait de tout entreprendre.

Ces conditions préliminaires une fois arrêtées, Roger dut les sceller à table, en face d'un succulent déjeuner.

Là encore, bien entendu, il fut de nouveau question d'affaires. Les circulaires que la maison Delail et Giraud avaient lancées immédiatement, pour annoncer aux clients de M. Raymond qu'elle était en mesure de répondre en son nom à toutes les commandes, avaient déjà produit le meilleur résultat. L'exercice s'annonçait donc, dès à présent, sous les meilleurs auspices.

— Du reste, dit très-judicieusement M. Delail à Roger, vous en jugerez mieux que nous encore, puisque vous aurez nos livres entre les mains.

Enfin il fut décidé que les conventions qui venaient d'être stipulées seraient formulées régulièrement par un acte notarié, et que, dans trois ou quatre jours, on n'aurait plus qu'à les signer.

Cependant on ne peut pas éternellement causer d'affaires. A mesure que le déjeuner s'avançait, la conversation devenait plus animée et commençait à effleurer tous les sujets.

Presque tout naturellement, il fut question de M. Raymond.

Roger rendit un juste tribut d'hommages à la loyauté du négociant, ainsi qu'aux précieuses qualités de sa charmante femme.

— C'est vrai, dit M. Giraud. Quel dommage que l'on ne puisse pas tout avoir !

— Tout quoi ? demanda Roger. Que manque-t-il à M. Raymond? Il est vert comme un noisetier, il se porte comme le pont Neuf, il a quarante on cinquante mille francs de rentes, une femme qui est la gaieté même...

— Oui, mais son frère... fit observer Giraud.

— Il ne l'a donc pas encore retrouvé ?

— Et il ne le retrouvera jamais, probablement.

— Que voulez vous dire?

— Nous avons également connu beaucoup André Raymond, le frère aîné de notre ami Charles, répondit Giraud. Or, de l'aveu de tous ceux qui l'ont approché, c'était un fantasque.

— Ce n'est pas fou qu'il faut comprendre ? demanda Roger.

— Pas tout à fait. Cependant il le serait devenu, que cela ne m'étonnerait pas. Avant tout, il était hypocondriaque et misanthrope. Jamais il n'a été content de rien : ni de sa famille, ni de ses amis, ni de ses employés, ni de ses achats, ni de lui-même. Il n'a pas voulu se marier, sous prétexte que la femme est une cause perpétuelle de discorde. Et il a sagement fait, car, s'il avait pris femme, et si surtout cette femme avait été jeune et jolie, il aurait vécu dans des transes perpétuelles et aurait soupçonné tout le monde de lui faire la cour.

— Est-il vrai, malgré cela, qu'il ait fait fortune ?

— Fortune n'est pas le mot ; mais il avait gagné, dit-on, une honnête aisance.

— M. Raymond m'a parlé de deux cent mille francs environ, fit Roger.

— C'est également le chiffre qu'il m'a donné, et il doit être exact. André avait, comme son frère, une trentaine de mille francs quand il s'est établi à Vernon. Il devait mettre de côté sept ou huit mille francs par an, et il a vendu son fonds quarante mille francs au bout de vingt ans. Vous voyez que nous ne sommes pas loin de compte.

— M. Raymond ne m'avait jamais donné de détails si précis, dit Roger.

— C'est tout naturel, répondit M. Delail ; il ne tient pas beaucoup à traiter ce sujet. Il a beau n'en rien dire, il doit certainement avoir les mêmes soupçons que nous...

— Quels soupçons ?

— Sans aucun doute, il est arrivé malheur à son frère.

— Vous croyez ?

— Tout le monde en est persuadé. A-t-il été assassiné et dépouillé ? C'est possible. S'est-il tué ? C'est possible encore.

— Ah ! fit Roger, vous croyez qu'il était homme à se tuer ?

— Certes. De l'humeur qu'il était, rien ne serait moins étonnant.

— Savez-vous à quelle époque précise remonte sa disparition ?

— Je ne pourrais pas vous en donner la date exacte, mais je me souviens qu'elle remonte au commencement du mois de mai de l'année dernière.

Roger tressaillit.

N'était-ce pas précisément dans les premiers jours de mai de l'année précédente que lui était arrivée cette aventure du pendu ? Il ne crut pas devoir communiquer ce détail à M. Delail ni à M. Giraud, mais il se promit bien d'en parler à M. Raymond.

Après déjeuner, il se retira. C'était le lendemain, 4 novembre, qu'il devait entrer en fonctions.

Il retourna chez M. Valnet. Le docteur était revenu à Paris vers dix heures, mais il était ressorti presque aussitôt en voiture pour aller faire ses visites et avait annoncé qu'il ne rentrerait pas avant cinq ou six heures du soir.

Roger regagna son hôtel. Une lettre l'y attendait. Elle portait le timbre de Meulan et avait été écrite par Laurence.

Il en brisa le cachet d'une main fiévreuse et lut :

« Mon cher Roger,

» Un grand malheur vient de nous frapper. Venez vite ! »

— J'en étais sûr ! s'écria-t-il en se précipitant au dehors.

Il courut au chemin de fer et arriva à temps pour prendre le train de trois heures et demie.

A cinq heures, il était chez M. Dalbrègue.

Ce fut un véritable soulagement pour la femme de chambre et la cuisinière quand elles l'aperçurent.

— Oh ! comme il y a longtemps qu'on ne vous a vu ! s'écrièrent-elles à la fois.

Quant au domestique, ce fut à peine s'il répondit au bonjour que lui adressa rapidement Roger.

Celui-ci, sans y faire attention, s'élança dans l'escalier et ouvrit la porte des appartements de M. Dalbrègue. Au bruit qu'il fit en entrant, Laurence accourut et lui tendit la main.

— Ah ! j'étais bien sûre que vous viendriez, dit-elle.

Roger la regarda. Le visage de la jeune fille était fatigué ; ses yeux étaient rougis par la trace de larmes récentes ; sont teint, ordinairement si blanc, était légèrement enflammé. On devinait qu'elle avait passé la nuit.

— Au nom du ciel ! qu'est-il arrivé ? demanda Montmaury.

Au lieu de lui répondre, elle le prit par la main et le conduisit dans la chambre de son père. Un spectacle navrant s'offrit à sa vue.

M. Dalbrègue était couché sur son lit la face congestionnée, le corps immobile. Une odeur âcre s'exhalait de la pièce et saisissait fortement l'odorat.

Quand Roger entra, le vieillard ne fit pas un mouvement.

Tandis que Laurence reprenait sa place au pied du lit, et versait à nouveau d'abondantes larmes, Montmaury s'approcha.

— Je vous demande bien pardon, mon cher bienfaiteur, dit-il, si j'ai osé venir ici ; mais j'ai appris qu'un malheur vous avait frappé, et j'ai cru devoir accourir sur-le-champ.

Il s'arrêta stupéfait.

M. Dalbrègue semblait ne pas l'avoir entendu. Seuls ses yeux se fixèrent sur Roger et brillèrent d'un éclair de joie qui s'éteignit aussitôt.

Montmaury devina tout : le vieillard était atteint de paralysie ! A peine lui restait-il la force de reconnaître ceux qui l'approchaient.

— Comment... balbutia Roger. Que s'est-il donc passé ?

Laurence essuya ses yeux et lui fit signe de s'asseoir.

— Hier, après déjeuner, dit-elle, au moment où mon père se levait de table pour aller faire un tour dans le jardin, je lui offris mon bras, comme à l'ordinaire, et nous nous dirigeâmes vers la terrasse, que le soleil éclairait de ses pâles rayons.

Nous n'avions pas encore fait dix pas au grand air que je sentis mon père chanceler. Sa main se cramponna convulsivement à mon bras.

— J'étouffe ! murmura-t-il.

Je m'aperçus qu'il allait tomber ; j'essayai de le retenir ; mais les forces me manquèrent, et il s'affaissa

lourdement sur le sol. Tout ce que je pus faire, ce fut de lui éviter une chute trop dangereuse.

J'appelai Antoine, Marie, Elisa, qui poussèrent des cris de terreur en l'apercevant.

— Allons! leur dis-je. A nous quatre, nous le porterons bien sur son lit. Aidez-moi donc, au lieu de vous désoler inutilement.

En effet, quoique ce ne fût pas sans difficulté, nous parvînmes à monter l'escalier avec notre précieux fardeau et à transporter mon pauvre père dans sa chambre.

Antoine le mit au lit, pendant qu'Elisa allait chercher le médecin de Meulan et portait au chemin de fer le télégramme que j'avais adressé sur-le-champ à M. Valnet.

Une demi-heure après, le médecin du pays arrivait et pratiquait une saignée qui ne produisit pas le résultat espéré, puisqu'il donna l'ordre d'envelopper de sinapismes jusqu'aux genoux les jambes de mon malheureux père. M. Valnet vint deux heures après et remercia son collègue des soins éclairés qu'il avait prodigués au malade.

— Malheureusement, dit-il, il n'y a rien de plus à tenter que ce qui a été fait.

— Ainsi mon père est condamné? lui demandai-je avec anxiété.

— Pas encore, mon enfant. Nous le sauverons peut-être de la mort, mais non pas de la paralysie.

Je demeurai consternée. Ce que me disait M. Valnet, le médecin de Meulan venait de me l'avouer un quart d'heure auparavant.

Je fus plus pressante, cependant, quand le docteur, après avoir congédié son collègue, demeura seul avec moi. Il répondit paternellement à toutes mes questions;

il me démontra comment cette affreuse maladie était la conséquence presque infaillible de la vie sédentaire que mon père avait toujours menée.

Malgré cela, bien qu'il n'eût aucune confiance dans les moyens qu'il employa successivement, M. Valnet s'installa au chevet de son ami, passa la nuit auprès de lui et ne le quitta enfin qu'aujourd'hui, vers une heure, après avoir épuisé toutes les ressources de sa science.

— Ecoutez, mon enfant, me dit-il en partant, j'aime mieux vous instruire dès à présent de la cruelle vérité : notre pauvre Dalbrègue ne se relèvera jamais. Il ne mourra pas, mais il sera dans une situation cent fois pire que la mort car il lui sera désormais impossible de faire un mouvement. Sa santé est d'autant plus compromise qu'il vous est matériellement impossible de lui donner les soins dont il aura besoin. Je crois inutile d'insister à cet égard, n'est-ce pas ? Il est des détails intimes dans lesquels une jeune fille ne saurait entrer. Donc répondez-moi : votre domestique est-il un homme sur lequel vous puissiez compter ?

— Je le crois, lui répondis-je à travers mes sanglots. Antoine est ici depuis plus de six ans, et, bien qu'il soit un peu paresseux, je crois qu'il nous est dévoué.

— Eh bien ! il faut vous en assurer à l'instant. Faites-le venir, demandez-lui s'il veut s'attacher exclusivement au service de son maître ; triplez ses gages s'il le faut, et essayez de le décider. Quant à vous, votre rôle se restreindra forcément à une surveillance qu'il serait oiseux de vous recommander.

Je m'informai auprès du docteur s'il fallait faire transporter mon père à Paris ou demeurer à Meulan.

— Restez ici, me dit-il. Vous y êtes admirablement installés, et l'air de la campagne, si peu que votre ma-

lade puisse en jouir, sera vingt fois préférable à celui de Paris.

A ces mots, il me serra la main, me promit de revenir tous les deux jours et me recommanda, dans un cas extrême, d'envoyer chercher le médecin de Meulan d'abord et de lui adresser un télégramme ensuite, ainsi que je l'avais fait.

— Eh bien ? fit Roger, avez-vous consulté Antoine ?

— Pas encore.

— Allez-y sur-le-champ. Le docteur a raison. Malgré votre bonne volonté, il est impossible que vous restiez auprès de votre père. Allez donc. Moi, pendant ce temps, je vous remplacerai.

Laurence s'éloigna à regret ; et Roger demeura seul auprès de M. Dalbrègue. Il essaya de lui parler, s'excusa d'être acouru malgré ses ordres, lui raconta qu'il était riche, qu'il était sur le point de se créer un avenir...

Le malade l'entendit-il ? Peut-être oui, mais Roger ne put lui arracher une parole. Le regard lui-même qui, seul, avait conservé un restant de vie, était redevenu morne et voilé.

Au bout de vingt minutes, Laurence revint.

Antoine avait été long à se décider ; mais, il avait fini par accepter.

Sur-le-champ, Laurence l'installa au chevet de son père et quitta la chambre, suivie de Roger, qu'elle entraîna dans le salon.

— Vous allez dîner avec moi, dit-elle, et nous causerons, car j'ai bien d'autres embarras à vous communiquer.

L'œil de Roger rayonna ! Rester seul avec elle ! S'il n'avait pas eu pour M. Dalbrègue une amitié profonde, il aurait presque béni le hasard qui lui procurait cette bonne fortune inattendue.

Avant de se mettre à table, ils remontèrent dans la chambre du malade. Antoine l'avait changé de la tête aux pieds, le coiffeur l'avait rasé de frais. Quoique toujours immobile, M. Dalbrègue avait déjà meilleur visage.

Laurence et Roger redescendirent et se mirent à table. Ni l'un ni l'autre n'avaient faim, bien entendu. La table ne leur fut donc qu'un prétexte pour causer.

— Ce n'est pas tout, dit Laurence. Antoine n'aura plus le temps de soigner son cheval ni ses voitures. Que dois-je faire ?

— Enveloppez vos voitures, laissez-les dans la remise et vendez votre cheval dès demain.

— Où? A qui?

— Rien n'est plus simple. Faites-le conduire au Tattersall, è Paris.

— Mais je ne connais pas l'endroit.

— Voulez-vous que je m'en charge ? proposa Roger.

— Très-volontiers.

— Demain cela sera fait, mademoiselle.

— Et notre appartement à Paris... faut-il le garder... donner congé?...

— Rien ne presse, mademoiselle. On peut espérer, quoi qu'en dise la faculté, que M. Dalbrègue se rétablira. Le plus sage serait donc d'attendre.

— Soit, mais les affaires de mon père.. qui s'en occupera? Je n'en sais pas le premier mot, moi, fit Laurence, qui se perdait au milieu des complications subites que cette maladie occasionnait.

— Je n'en sais pas plus long que vous, mademoiselle, dit Roger ; mais si vous vouliez me permettre de consulter les papiers de votre père, il me serait facile, je pense, de dresser un état régulier de ce qu'il possède.

— Et vous consentiriez à vous charger de cette besogne ingrate? dit Laurence.

— Il serait bien plus ingrat à moi de vous refuser ce léger service, mademoiselle.

— Mais, vos occupations...

— Je n'en ai plus, s'empressa de répondre Roger.

— Cependant je ne puis raisonnablement pas vous faire perdre un temps précieux ni sacrifier vos intérêts à mon ignorance absolue des affaires.

— N'ayez aucun scrupule, mademoiselle. Depuis deux jours je suis riche et maître absolu de moi-même. D'ailleurs, n'est-il pas juste qu'à mon tour je me rende utile à ceux qui ont entouré ma jeunesse de tant de soins? N'est-ce pas pour moi une occasion inespérée de vous témoigner ma reconnaissance?

— J'accepte donc, mon cher Roger, dit Laurence, — quoique je n'aie pas bien compris, reprit-elle vivement, les paroles que vous avez adressées à mon père en entrant.

— Quelles paroles? demanda Montmaury avec embarras.

— Oh! malgré le trouble extrême dans lequel m'a jetée ce cruel événement, je vous ai bien entendu, fit Laurence. Vous demandiez pardon à mon père d'avoir osé venir ici.

— Je ne me souviens plus, mademoiselle, balbutia Roger. J'étais tellement éprouvé moi-même par ce terrible accident...

— Vous manquez de franchise envers moi, Roger, dit la jeune fille. C'est mal.

— Mais, mademoiselle, je vous assure...

— Je vous assure que vous me trompez, interrompit Laurence. A l'appui de ces paroles que vous avez pro-

noncées, faut-il vous rappeler que depuis près de cinq mois nous ne vous avons pas vu ? Pourquoi ? Avez-vous eu avec mon père quelque altercation ?

— Jamais ! s'empressa de protester Roger.

— Vous avait-il défendu sa porte ?

— Non, mademoiselle, je vous le jure ! fit vivement Montmaury.

— Allons, soyez franc, mon ami, reprit-elle. N'ayez recours à aucun subterfuge indigne de vous ou de moi.

— Eh bien ! mademoiselle, répondit Roger avec effort, quoique jamais aucun nuage ne se fût élevé entre le cher homme auquel je me plais à donner le nom de père et moi, il est vrai que, sans me défendre absolument sa porte, il m'avait fait entendre que je ferais sagement de suspendre mes visites pendant quelque temps.

— Ah ! je le savais bien ! s'écria Laurence sans essayer de cacher la joie que cet aveu lui causait.

— Comment, vous le saviez ? fit Roger avec étonnement.

— Je veux dire : je m'en doutais, reprit la jeune fille en baissant les yeux, car, je vous l'avoue, je n'ai jamais accusé votre cœur.

— Ah ! que vous êtes bonne et que je vous remercie ! s'écria Montmaury. Vous avez raison, mademoiselle. Jamais le souvenir des bienfaits dont m'a comblé M. Dalbrègue, ne s'effacera de ma mémoire, jamais je n'oublierai combien vous avez été bonne et indulgente pour moi !

— Alors, quels étaient les motifs qui poussaient mon père à vous imposer ce bannissement momentané ?

— Il ne me les a pas donnés, mademoiselle.

— Et, sans les connaître, vous vous vous êtes soumis

aveuglément à ce caprice! fit Laurence avec incrédulité.

— Les désirs de M. Dalbrègue étaient des ordres pour moi ; je n'avais pas à les discuter.

— Mais, du moins, vous pouviez en rechercher les causes.

— Je ne dis pas non.

— Eh bien ! l'avez-vous fait ?

— Je ne me le serais pas permis, mademoiselle.

— Ainsi, vous avez accepté bravement cette situation étrange ! fit Laurence. Vous avez mieux aimé laisser l'horrible doute germer dans mon esprit pendant cinq mois ! Que serait-il donc arrivé si j'avais répondu de mon côté par l'indifférence à l'indifférenee dont vous faisiez preuve ? Je serais restée seule, à supporter le malheur qui m'accable !

— Oh ! non, Laurence, ne le croyez pas. J'étais allé ce matin chez M. Valnet ; on m'avait appris qu'il était parti pour Meulan depuis hier et qu'il n'était pas de retour.

— Quoi ! depuis ce matin vous saviez la nouvelle, et c'est ce soir que vous arrivez !

— J'ignorais tout, sur mon honneur ! Un secret pressentiment, les craintes que vous m'aviez confiées, me disaient bien qu'il s'agissait de mon bienfaiteur ; mais je ne voulais pas enfreindre à la légère la volonté de votre père. Le docteur peut avoir à Meulan d'autres clients que M. Dalbrègue, me disais-je, — mais je croyais si peu à cette hypothèse que dans la journée, je suis retourné chez M. Valnet. Ne l'ayant pas trouvé, je rentrais chez moi dans une agitation que vous comprendrez sans peine, lorqu'on m'a remis votre lettre. Aussitôt je suis accouru.

— A la bonne heure ! dit le jeune fille en lui tendant la main.

— Et ce n'était pas sans un gros battement de cœur, poursuivit Roger, car je craignais de ne pas trouver auprès de notre cher malade l'accueil que j'en recevais d'ordinaire. Une vive anxiété s'était emparée de moi quand je me suis approché de son lit de souffrance. Aussi, je ne saurais vous exprimer combien j'ai été heureux, lorsque j'ai vu ses yeux éteints se ranimer un moment à ma vue et briller d'un trop court éclair de joie.

— Merci, dit Laurence. J'ai toujours eu foi en vous, moi. Au moment où cette terrible épreuve m'a atteinte, où mon cœur se déchirait, où ma tête se perdait dans les complications de toute nature que cet événement amenait à sa suite, c'est à vous, à vous le premier, que je me suis adressée.

— Et vous avez bien fait, Laurence, car je n'ai rien en moi qui ne vous appartienne. Mon temps, mon sang, ma vie, tout est à vous. Trop heureux de les prodiguer à mon tour au service de ceux qui m'ont rendu deux fois la vie en me donnant le pain du corps et de l'esprit. Ah ! si vous saviez combien j'ai souffert pendant ces cinq mois d'absence ! Je me doutais bien que vous m'accusiez, vous dont l'image était sans cesse présente à ma pensée ; vous, aux yeux de qui mon unique ambition est de grandir et de m'élever ; vous, à qui j'ai voué une affection sans bornes ; vous, dont la beauté, la bonté, le charme, ont laissé dans mon cœur une empreinte ineffaçable ; vous enfin que j'admire, que j'adore à deux genoux comme une sainte, et que j'aime de toutes les forces de mon âme.

— Que dites-vous, Roger... balbutia la jeune fille, dont une rougeur adorable envahit les joues pâlies...

Montmaury tressaillit. Son secret venait de lui échapper ! Il s'était bien promis pourtant de ne pas le trahir.

Hélas ! il avait trop présumé de ses forces. Et c'était dans la maison de son bienfaiteur qu'il avait proféré cette impiété ! C'était pendant que M. Dalbrègue était cloué sur son lit par un mal impitoyable qu'il avait commis cet abus de confiance ! Il sentit le rouge de la honte lui monter au front. Tout son être se révolta contre cette profanation. Il lui sembla qu'il était coupable d'une lâcheté.

— Oui, je vous aime, poursuivit-il en forçant ses lèvres à sourire, tandis que son cœur se brisait, je vous aime comme une sœur, Laurence. N'êtes-vous pas ma sœur, en effet ? Ne vous ai-je pas vue naître ? N'ai-je pas guidé vos premiers pas ? N'ai-je pas été le compagnon de vos jeux, le confident de vos gros chagrins d'enfant ? N'avons-nous pas habité pendant quinze ans sous le même toit ?

— C'est vrai, dit Laurence, qui surmonta de son côté l'émotion qui s'était emparée d'elle, vous êtes bien réellement mon frère, Roger. A ce titre je vous aime aussi de tout mon cœur.

Avait-elle compris le sentiment auquel Montmaury venait d'obéir ? Maintenant qu'elle était sûre d'être aimée, préférait-elle à la vérité même l'interprétation que Roger avait donnée du mot qui était imprudemment tombé de ses lèvres ? C'est probable.

Depuis le jour où la lettre d'Antoinette lui avait ouvert les yeux sur les sentiments dont Montmaury était animé envers elle, il ne lui était plus possible, en effet, de se faire illusion.

Oui, Roger l'aimait. Oui, c'est parce qu'il se croyait indigne d'elle qu'il avait accepté l'exil que M. Dalbrègue lui avait imposé. Cette délicatesse extrême plut bien davantage à Laurence que ne l'aurait fait un aveu formel. Et, aujourd'hui que Roger lui avait

permis de lire au fond de son cœur, elle lui savait gré encore de la réserve qu'il avait mise, du voile de fraternité dont il avait couvert son amour.

Si Roger se fût ouvertement déclaré, toutes relations entre eux eussent été pour ainsi dire impossibles, car l'honnêteté leur faisait à tous deux un devoir de se séparer aussitôt, jusqu'à ce que cette question délicate fût définitivement tranchée.

Au contraire, l'amitié fraternelle qui les avait unis, qui les unissait encore, leur permettait de se revoir sans rougir et d'attendre des jours meilleurs.

La distinction était puérile, assurément. Elle n'était qu'un prétexte, qui allait fournir à leur amour le temps de croître et d'arriver à son paroxysme ; mais ils étaient si heureux l'un et l'autre de se trouver réunis, qu'ils saisirent avidement la branche fragile à laquelle se raccrochaient leur pudeur et leur loyauté.

Rien ne fut donc changé à ce qu'ils venaient d'arrêter. Laurence servirait de garde-malade à son père, Roger s'occuperait des intérêts de M. Dalbrègue et de *sa sœur*.

Le soir même, il revint à Paris.

Le lendemain matin, à la première heure, il se rendit chez MM. Delail et Giraud.

— Messieurs, leur dit-il, je viens, avec mes remerciements, vous apporter les sincères regrets que j'éprouve de ne pouvoir plus ratifier les conditions que nous avions arrêtées hier.

— Comment ! s'écrièrent à la fois les deux associés.

— Un coup douloureux me frappe subitement. M. Dalbrègue, mon bienfaiteur, mon père, vient d'être atteint d'une paralysie générale. C'est pour moi un devoir impérieux de me consacrer désormais au soulage-

ment du malheureux vieillard et de prêter à sa fille mon concours le plus dévoué.

Il leur expliqua alors dans les moindres détails la cruelle maladie dont souffrait le père de Laurence.

— Dans de telles conditions, acheva-t-il, il ne me serait pas possible, vous le voyez, de remplir les fonctions dont vous m'aviez honoré.

— Je le conçois sans peine, fit M. Delail, et je déplore à mon tour en toute sincérité les nécessités auxquelles vous êtes contraint d'obéir.

— Mais n'oubliez pas, continua M. Giraud, que vous retrouverez chez nous, quand il vous plaira, le poste de confiance que notre amitié vous avait offert, car nous ne rencontrerons jamais personne qui soit autant que vous digne de le remplir à tous égards.

Roger se retira, très-ému de semblables démonstrations, rentra chez lui, régla ses comptes avec l'aubergiste et fit ses préparatifs de départ.

Au moment de quitter Paris, il eut un remords.

— Je ne peux cependant pas m'en aller, pensa-t-il, sans faire part à M. Valnet de la détermination que j'ai prise.

En effet, le docteur n'aurait pas manqué d'apprendre par M. Raymond que Montmaury avait refusé les brillantes propositions de la maison Delail et Giraud. En outre, il avait promis de revenir tous les deux jours à Meulan. Quelle surprise aurait été la sienne, s'il s'y était trouvé face à face avec Roger, sans en avoir été prévenu !

Roger aima donc mieux aller au-devant de toute interprétation fâcheuse.

Il se rendit chez M. Valnet à l'heure du déjeuner, afin d'être sûr de le rencontrer, et lui communiqua la résolution qu'il avait formée.

Le docteur hocha silencieusement la tête.

— Il faut que vous soyez bien sûr de vous, mon ami, lui dit-il seulement.

Roger ne répondit pas.

— Au revoir donc, fit le docteur. Je suis certain du moins que mon pauvre Dalrbègue est entre bonnes mains.

Montmaury s'attendait à des observations, à des reproches. Il se sentit soulagé quand il se retrouva dans la rue. Aussitôt il partit pour Meulan et se mit en quête d'un logement.

Instinctivement, il se dirigea vers celui qu'il occupait autrefois. Ce logement avait été loué, pendant la belle saison, à un Parisien qui l'avait fait tapisser à neuf et qui venait de le quitter depuis deux jours.

Roger s'y réinstalla aussitôt. Il était si heureux de retrouver ces horizons familiers, de revoir ce pays qui lui rappelait les plus beaux jours de sa jeunesse, qu'il demeurait à la fenêtre, aspirant à pleins poumons l'air pur et vivifiant aux âcres émanations duquel il se sentait renaître.

Au même instant, un homme passait et levait distraitement les yeux vers la fenêtre. Roger reconnut Germain.

IX

RETOUR A MEULAN

En l'apercevant, Cassut s'arrêta net, et sa figure rougeaude exprima aussitôt un étonnement qu'il ne chercha pas à dissimuler.

Puis, baissant rapidement la tête, il s'éloigna sans saluer.

Roger le regarda passer d'un air indifférent. Cependant, il ne put s'empêcher de murmurer:

— Pour le premier visage de connaissance que je rencontre ici, en voilà un qui est de bien mauvais augure! S'il fallait s'en rapporter aux présages...

Et un sourire moqueur acheva la phrase qu'il avait commencée.

Il sortit et se rendit chez le loueur de voitures de Meulan, auquel il donna l'ordre d'envoyer prendre le cheval de M. Dalbrègue pour le conduire au Tattersall, à Paris. Le loueur connaissait le cheval; il proposa de l'acheter séance tenante au prix que l'estimerait le vétérinaire.

Roger trouva la proposition raisonnable, alla chercher le vétérinaire, qui donna son prix d'estimation, et le marché fut conclu.

Le loueur voulait payer comptant entre les mains de Roger.

— Non pas, dit Roger. Venez dans une demi-heure chez M. Dalbrègue ; c'est Mlle Laurence en personne qui vous donnera quittance.

Lui-même alla aussitôt rendre compte à la jeune fille de ce qu'il avait fait.

Il la trouva plus calme. Antoine paraissait s'intéresser vivement au sort de son maître et témoignait beaucoup d'empressement à le servir.

— Tant mieux! fit Roger. Je ne l'aurais pas espéré.

— Pourquoi? demanda Laurence.

— Je trouve que cet Antoine n'a pas l'air franc, répondit Roger.

— Décidément vous lui en voulez, dit la jeune fille; voilà trois ou quatre fois que vous me dites la même chose.

— Et pourquoi donc en voudrais-je à ce pauvre diable? fit Roger. Personnellement, je n'ai pas à me plaindre de lui, je me plais à le reconnaître. Quant à l'impression qu'il m'a laissée, je n'ai jamais cherché à la faire partager ni par vous, ni par votre père. J'ajouterai même qu'aujourd'hui, plus que jamais, je serais enchanté que sa conduite me donnât un éclatant démenti. Mais ne parlons plus de cela, je vous en conjure. Je ne veux pas que vous attachiez à mon observation plus d'importance qu'elle n'en mérite. Comment va M. Dalbrègue?

— Toujours de même, hélas ! soupira la jeune fille.

— Ne puis-je pas le voir?

— Tant qu'il vous plaira, répondit Laurence. N'êtes-

vous pas son fils depuis plus longtemps que je ne suis sa fille?

Roger monta auprès du malade. Il lui trouva le visage beaucoup moins congestionné. Son regard avait même repris un peu plus de limpidité. De nouveau il brilla d'un éclair de joie en reconnaissant Roger.

Laurence, qui, surveillait d'un œil inquiet le moindre tressaillement de cette physionomie immobile, fut tout heureuse de voir que son père accueillait Roger avec plaisir.

Antoine était assis dans un coin de la fenêtre. Personne ne faisait attention à lui. Il promenait à travers les carreaux un regard ennuyé sur le jardin, puis se retournait de temps à autre pour jeter sur son maître un coup d'œil oblique.

Bientôt arriva M. Valnet.

Après un minutieux examen, il laissa échapper un geste de découragement.

— Notre ami va aussi bien que possible, dit-il à Roger; mais, ainsi que je l'ai annoncé, il demeurera probablement paralysé de la tête au pieds. Si, lors de ma prochaine visite, aucun mieux ne s'est déclaré, il faudra lui faire prendre l'air. Je vous enverrai par le chemin de fer un fauteuil roulant dans lequel on l'étendra, et, tous les jours, quand le temps le permettra, on lui fera faire dans le jardin une promenade de deux heures.

A ces mots, il se tourna vers Laurence.

— Avez-vous trouvé quelqu'un pour le soigner? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur. Notre domestique Antoine, que voici, a bien voulu s'en charger, répondit la jeune fille, en même temps qu'elle faisait signe à Antoine de s'avancer.

Le docteur fixa sur lui un regard scrutateur.

— C'est une grande responsabilité que vous avez acceptée, mon ami, lui dit-il, mais vous n'aurez point affaire à des ingrats.

Le visage du domestique demeura impassible.

Après avoir causé quelque temps avec Laurence et Roger, le docteur se retira.

Roger s'en alla discrètement avec lui et l'accompagna jusqu'au chemin de fer. Aux yeux de M. Valnet, son ami était complétement perdu. Cet état pouvait se prolonger un an, deux ans peut-être, mais devait infailliblement aboutir à une catastrophe.

— Malheureusement, ajouta-t-il, la saison est bien mauvaise. A peine l'hiver est-il commencé. Je crains fort que notre malade ne puisse pas en supporter les rigueurs.

— Oh! dit Roger, en maintenant un bon feu dans la chambre...

— Au contraire, fit vivement M. Valnet. Pas trop de feu! Seize degrés au plus. Et veillez à ce qu'il sorte le plus souvent possible dans le fauteuil que je vous enverrai. C'est la réclusion à laquelle le condamneront les mauvais temps que je crains le plus au monde, car s'il survenait une seconde attaque, Dalbrègue y succomberait infailliblement.

Il quitta Montmaury, qui revint auprès de Laurence et s'enferma dans le bureau du vieillard pour procéder à l'inventaire de tous les papiers qui s'y trouvaient.

Pendant ce temps, Cassut était rentré à la fabrique.

Depuis qu'Antoinette avait renoncé à tous les plaisirs et se cloîtrait dans sa chambre, Germain déployait une infatigable activité, afin de réparer autant que possible le tort immense que ces quatre mois et demi d'abandon presque absolu lui avaient causé.

Il avait été obligé déjà de renvoyer une dizaine d'ouvriers, faute de pouvoir leur donner du travail. En vain il était allé relancer les anciens clients de M. Voisin qui l'avaient abandonné. Ceux-ci avaient promis pour la forme de faire de nouvelles commandes, mais ils ne connaissaient pas Cassut, ne s'intéressaient aucunement à lui et n'étaient pas revenus.

Des bruits fâcheux circulaient déjà dans le pays.

Les dépenses exagérées d'Antoinette et de son mari avaient été une source de scandales. On les accusait de manger leur blé en herbe, on leur reprochait d'avoir renvoyé leur premier commis, qui, disait-on, était plus intelligent dans son petit doigt qu'eux dans toute leur personne; on ne leur pardonnait pas d'avoir forcé le pauvre M. Voisin à quitter l'usine dès le lendemain de leur mariage.

Tout se sait dans un petit pays. Rien n'échappe à la curiosité des uns, à la malveillance des autres, à la jalousie de tous. Le même vide qui s'était fait autour de la jeune Antoinette continua autour de Mme Cassut, dont on blâmait hautement la conduite et les excès. Rien de ce qui se passait chez elle n'était ignoré. On alla jusqu'à citer le nombre exact de bouteilles de champagne qu'elle avait bues depuis son mariage.

Le marchand de vin avait dit au café, en se frottant les mains, qu'il lui en avait vendu douze paniers. Cent quarante-quatre bouteilles en cent trente-sept jours! Pinchon lui-même, le fameux Pinchon, le plus fort aubergiste de Meulan, n'en avait jamais tant débité en si peu de temps.

L'usine de Cassut passa donc pour être le théâtre des plus folles orgies. Lorsque Antoinette rompit avec cette vie fiévreuse, on prétendit tout bas qu'elle n'avait plus d'argent et que personne ne voulait lui en prêter.

Dès que la déconsidération s'attache à des gens qui y prêtent le moins du monde le thème varie à l'infini. Les absurdités les plus choquantes trouvent toujours une oreille avide pour les écouter et une langue de vipère pour les répéter.

Ni Antoinette ni Germain ne se doutaient assurément qu'ils étaient la fable de Meulan, et que tout le monde avait les yeux ouverts sur leurs actions.

Plus que jamais poursuivie par l'idée fixe de fuir la présence de son mari, Antoinette continuait à périr d'ennui dans sa chambre et à dresser la liste du mobilier qu'elle destinait à son appartement de Paris.

Germain s'efforçait de relever la fabrique du coup terrible que sa négligence lui avait porté.

Le soir, quand il se retrouva enfin, à l'heure du dîner, devant sa femme, qu'il n'avait pas vue depuis la veille à pareille heure, il lui annonça qu'il avait aperçu Roger.

— Comment, Roger! s'écria Antoinette avec la plus grande agitation. Où l'avez-vous rencontré?

— A Meulan.

— Dans la rue?

— Non, à sa fenêtre.

— Quelle fenêtre?

— Celle du logement qu'il habitait il y a cinq mois.

— Ce n'est pas possible!

— C'est pourtant vrai.

— Comment! il est ici! fit Antoinette à demi-voix, avec une consternation qu'elle ne prit pas la peine de cacher.

Elle était si troublée que Germain ne put s'empêcher de le remarquer.

— Ah çà! qu'as-tu donc? dit-il. Qu'est-ce que cela peut te faire que M. Roger soit ici?

Elle ne lui répondit pas, mais elle lui lança un regard de haine auquel il ne se méprit pas.

— Quel regard! pensa-t-il. Que signifient ce trouble, cette agitation?...

Il ne prononça plus un mot. A la dérobée, entre deux bouchées de pain, il se contenta d'observer sa femme.

Elle avait repoussé son assiette et s'était accoudée sur la table. Rêveuse, absorbée, les sourcils contractés, les yeux fixes, elle ne songeait plus à boire ni à manger. Elle était là, comme foudroyée.

Pendant toute la fin du dîner elle demeura plongée dans cette méditation et dans cette immobilité, sans toucher à aucun des mets qu'on lui servit.

— A quoi penses-tu donc? lui demanda Cassut. Tu ne me parles pas de ton appartement ce soir. La liste des meubles que tu devais acheter n'est donc pas terminée?

— Quel appartement? Quels meubles? fit Antoinette, qui tressaillit, comme si on l'avait brusquement réveillée.

— Eh bien! ton appartement de Paris...

— De Paris! balbutia-t-elle, encore toute préoccupée. Ah! oui, je me souviens... Vous aviez donc pris cela au sérieux?

— Mais il me semble que tu as soutenu et que j'ai combattu ce projet pendant assez longtemps pour qu'il méritât mon attention.

— Eh bien! j'ai changé d'idée, voilà tout, fit aigrement la jeune femme.

— Quoi! tu ne veux plus aller à Paris?

— Non, répondit-elle en haussant les épaules avec humeur.

Germain n'insista pas, mais il lui parut étrange que sa femme abandonnât tout à coup un projet qu'elle s'é-

ait jusqu'alors si fort acharnée à défendre. Et il lui parut plus extraordinaire encore que cette renonciation subite coïncidât si directement avec le retour de Roger.

Dès que le dîner fut achevé, Antoinette se leva de table et remonta dans sa chambre.

Quand elle vint desservir, Rose fut très-surprise de ne plus voir sa maîtresse dans la salle à manger.

— Tiens! madame n'est pas là? s'écria-t-elle.

— Vous le voyez bien, dit Cassut d'un ton bourru.

— Où donc est-elle?

— Dans sa chambre, sans doute. Les femmes sont si capricieuses...

— Ce n'est pas pour moi que vous dites cela, toujours, fit Rose, tout en continuant son service.

— C'est pour vous comme pour les autres.

— Oh! monsieur veut plaisanter sans doute. Est-ce qu'une femme de chambre peut se permettre des caprices?

— Elle en a pourtant, vous le savez mieux qu'une autre.

— Moi! fit Rose, qui s'arrêta subitement. A propos de quoi monsieur me dit-il cela?

— Oh! faites donc l'ignorante, dit Cassut en haussant les épaules. Allez-vous essayer de me faire croire que vous ignorez le retour de M. Roger?

— M. Roger! répéta la femme de chambre interdite.

— Peste! répliqua Germain, vous avez le cœur bien oublieux! Tant mieux, du reste, car, je vous en préviens, je ne serais pas d'humeur à supporter une liaison semblable.

— Quelle liaison?

— Comment! ne vous rappelez-vous plus que je vous ai vue, certain soir, sortir de chez M. Roger?

— Ah! c'est juste, fit Rose, qui partit d'un grand éclat de rire.

— Encore! dit Germain en frappant du pied avec impatience. Est-ce toujours par ce ricanement que vous répondrez à mes observations?

— Mais, monsieur...

— Assez! interrompit Germain, qui n'était pas fâché de passer sa colère sur quelqu'un. Souvenez-vous de ce que je viens de vous dire. Si jamais je surprends, entre vous et ce Roger le moindre signe d'intelligence, je vous chasse.

— Bien obligé, monsieur; mais s'il n'y a que cela qui vous tourmente, vous pouvez dormir tranquille.

Et, sans vouloir en entendre davantage, elle sortit.

A travers la porte fermée, Germain entendit encore retentir ce même éclat de rire qui lui portait sur les nerfs.

Il resta seul, très-irrité de cette nouvelle impertinence. Quand son courroux se fut apaisé, il se rappela soudain l'air de candeur et de naïve innocence avec lequel Rose avait accueilli le nom de Roger.

— C'est singulier, pensa-t-il. On croirait réellement qu'elle connaît à peine ce Montmaury. Cependant ce que j'ai vu, je l'ai parfaitement vu. Rose est bien rentrée ce soir-là par la petite porte du... il est vrai que je n'ai pas distingué son visage; que l'obscurité et le châle dont elle était enveloppée m'ont empêché de la reconnaître... Si ce n'était pas elle... si elle ne me riait au nez avec tant d'impudence que pour se moquer de ma sotte crédulité... mais alors si ce n'était pas elle, qui donc?...

Sur ce terrible point d'interrogation, il s'arrêta.

Ainsi qu'il l'avait fait remarquer à Antoinette, il n'y avait que deux femmes dans la maison: la sienne et

Rose. S'il avait accusé Rose tout d'abord, c'est qu'il n'avait pas osé faire à la fille de M. Voisin l'injure de la soupçonner.

A présent, il doutait sérieusement. Ce soupçon, qu'il avait repoussé dans le principe, qu'il s'efforçait même de combattre encore, prenait une consistance de plus en plus grande, à mesure que se représentaient à sa pensée les phases par lesquelles avait passé son mariage.

Il se rappelait avec quelle complaisance Antoinette regardait Roger du temps qu'elle venait à l'atelier.

Trois semaines avant d'épouser Cassut, elle avait fait inviter Roger à dîner par M. Voisin. Pourquoi l'avait-elle fait inviter? — lui seul!

C'était le lendemain du jour où Germain avait vu sortir une femme du logement de Montmaury que sa demande avait été agréée. Pourquoi lui avait-on fait attendre cette réponse pendant quinze jours? Espérait-on décider Roger à épouser Antoinette? Était-ce dans ce but qu'au risque de se perdre de réputation, la jeune fille avait tenté cette démarche compromettante?

Et que d'autres mystères inexpliquables se représentèrent alors à sa pensée! Le goût effréné de sa jeune femme pour les plaisirs; l'oubli qu'elle cherchait dans cette vie agitée, qu'elle avait cherché parfois jusque dans l'ivresse; le lit que, le lendemain même de son mariage, elle avait fait installer dans son boudoir; l'obstination avec laquelle elle avait repoussé les caresses de son mari...

Tout cela avait-il la même cause?

Mais oui. C'était depuis le jour où elle avait rencontré Roger, mourant de faim, qu'elle avait plus strictement que jamais condamné sa porte, que son humeur fantasque s'était le plus donné carrière, qu'elle avait

conçu le projet d'avoir un appartement à Paris, où se trouvait précisément Roger. Et elle renonçait à cette idée quand?... le jour où Roger était de retour à Meulan !

Elle l'aimait donc? Qui sait... des relations coupables existaient peut-être entre eux...

A cette seule pensée, la jalousie et la haine que Cassut nourrissait depuis si longtemps contre Montmaury, se réveillèrent plus ardentes que jamais ; un nuage de sang passa devant ses yeux.

— Ah! s'écria-t-il, que ne l'ai-je tué dans ce bois de Verneuil, où je le tenais si bien!

Il sortit, le visage enflammé, l'œil hagard, caressant le couteau qu'il portait toujours dans sa poche.

S'il avait rencontré Roger en ce moment, il l'aurait tué.

Le grand air et la marche le soulagèrent. Il finit par se calmer.

— Après tout, se dit-il, je suis bien bon de me monter ainsi la tête. Il n'y a peut-être pas un mot de vrai dans tout ce que mon imagination m'a fait entrevoir.

Il allait rentrer, quand il se ravisa.

— Mais, au fait, pensa-t-il, pourquoi Montmaury est-il revenu à Meulan?

Au lieu de regagner la fabrique, il alla au café. Il y mettait rarement les pieds depuis qu'il était marié. S'il y entrait aujourd'hui, c'était dans l'espoir d'apprendre quelque chose.

Cet espoir ne fut pas déçu. On n'y parlait que de la maladie de M. Dalbrègue.

En effet, la plupart des bourgeois qui habitaient Meulan, en apprenant l'accident dont l'ancien banquier avait été victime, étaient allés lui faire visite ou avaient

fait prendre de ses nouvelles. Tout le monde savait dans quelle situation se trouvait le pauvre paralytique.

— C'est le docteur Valnet qui le soigne, disait l'un.

— A la nouvelle de cet événement, racontait l'autre, Roger, son fils d'adoption, qui était à Paris, a quitté une position brillante pour se mettre aux ordres de Mlle Laurence et surveiller ses intérêts. Je l'ai rencontré aujourd'hui; il a repris possession de son ancien logement.

— A la bonne heure! fit observer un troisième, car il n'eût guère été convenable que ce jeune homme habitât sous le même toit que Mlle Dalbrègue.

— Bah! ils sont frère et sœur.

— Pas tout à fait.

— C'est tout comme.

— Oui, mais ça n'empêche pas les sentiments, répliqua un philosophe de l'endroit.

— Sentiment ou non, il fait son devoir, il a raison.

— Assurément.

Cassut ne put supporter plus longtemps cet éloge qui s'échappait de toutes les bouches à la fois. D'ailleurs il avait appris ce qu'il voulait savoir: pourquoi Roger était revenu à Meulan.

Dans les idées plus calmes où il se trouvait, cette nouvelle acheva de le rassurer. Non pas complétement, sans doute, mais elle lui démontrait du moins qu'Antoinette et Roger n'étaient pas de connivence.

Quand il rentra, sa femme n'était pas encore couchée, car il vit filtrer la lumière à travers les lames de ses persiennes.

En effet, sa femme de chambre venait à peine de la quitter et s'était plainte amèrement de la façon dont elle avait été traitée.

En vain Antoinette l'avait assurée que la colère de son mari n'était pas redoutable, que ses menaces ne seraient jamais suivies d'exécution. Elle était elle-même fort intriguée du retour de Roger. Elle interrogea sa femme de chambre à ce sujet.

— Eh quoi! fit Rose. Vous ne savez donc pas ce qui est arrivé chez M. Dalbrègue?

— Comment veux-tu que je le sache? Voilà plus de dix jours que je n'ai pas franchi la porte de cette maison.

Rose lui raconta alors de quel épouvantable accident M. Dalbrègue avait été victime.

Ce fut un trait de lumière pour Antoinette.

— Oui, je devine, dit-elle. Le vieux père n'est plus là pour les empêcher... ils vont s'en donner à cœur joie...

Ses traits se contractèrent affreusement et ses regards étincelèrent.

— Heureusement que je suis là, murmura-t-elle.

Elle songea aussitôt à se rapprocher de lui.

Sa passion avait pris des développements tels que nul obstacle ne devait l'arrêter. Son mari ne fut plus seulement pour elle un objet de haine, mais de profond dégoût et d'insurmontable aversion.

Dès le lendemain, elle ne tenait plus en place.

La maison qu'habitait Montmaury appartenait à une certaine Mme Durand, qui vivait péniblement de deux ou trois mille livres de rentes et qui, pour les accroître, n'avait pas trouvé d'autre ressource que de louer les deux chambres du premier étage, tandis qu'elle habitait le rez-de-chaussée.

Précisément, cette Mme Durand figurait parmi les cinq ou six rares petites bourgeoises qui avaient honoré de leur présence le bal de noces d'Antoinette.

La jeune femme se souvint fort à propos qu'elle n'a-

vait pas rendu à Mme Durand la visite d'usage. Elle y alla, parée de ses plus riches atours, et choisit de préférence le fauteuil qu'occupait ordinairement cette dame, à l'angle de la croisée. De cette façon, elle voyait tout ce qui se passait au dehors.

Antoinette se montra très-aimable envers Mme Durand, et s'excusa beaucoup de ne pas être venue plus tôt.

— Je ne connaissais presque pas Paris, dit-elle, j'ai voulu profiter de mes premiers jours de liberté pour rompre le long carême que j'avais fait au temps où j'étais demoiselle. Aujourd'hui c'est fini. Je rentre dans la vie ordinaire. Aussi mon premier soin a été de remercier les personnes qui n'ont pas cru déroger en assistant à mon mariage. C'est par vous que j'ai tenu à commencer, madame.

Mme Durand était confuse. Elle n'avait pas encore eu le temps de placer un mot.

— J'espère donc, continua Antoinette, que vous voudrez bien me faire visite et que vous me permettrez de venir souvent, sans façon, causer un peu avec vous.

— Mais certainement, madame, dit la petite rentière en minaudant. Et me sera-t-il permis, à mon tour, de vous demander des nouvelles de monsieur...

— Précisément, vous avez une vue charmante, interrompit Antoinette, dont les yeux ne quittaient pas la route. On doit être admirablement bien ici pour travailler.

— Très-bien, madame. Comment va monsieur...

— Je brode justement un meuble de tapisserie en ce moment, poursuivit la jeune femme. J'apporterai mon ouvrage et je vous tiendrai compagnie, si ce n'est pas trop indiscret.

— Assurément non, madame ; mais vous ne me parlez pas de votre mari ?

— Il est toute la journée à la fabrique et me laisse absolument seule, ce qui n'est pas très-amusant pour une femme de mon âge.

— C'est vrai.

— Je n'ai même pas chez moi la distraction que vous donne cette maison. La vue que j'ai de ma chambre est peut-être plus étendue, mais elle est loin d'être aussi gaie. Ce chemin, sur lequel passe tant de monde, ces bateaux qui sillonnent la rivière, donnent au paysage un aspect tout à fait réjouissant.

— N'est-ce pas? fit Mme Durand, dont l'amour-propre de propriétaire était délicieusement chatouillé.

— Oui, la maison ne doit pas être bien grande, mais elle est admirablement située.

— Elle n'est pas très-grande, en effet, dit la rentière. Et pourtant elle l'était encore trop pour moi depuis le départ de mon fils.

— Ah ! c'est juste, vous avez un fils.

— Un grand garçon de vingt-trois ans, oui, madame. Arthur — il se nomme Arthur ; peut-être ne le saviez-vous pas?...

— Je l'ignorais, en effet.

— Un bien joli nom, n'est-ce pas, madame?

— Ravissant, madame.

— Arthur, vous disais-je, a voulu absolument s'engager. Il est maintenant sous-officier de lanciers, et il porte l'uniforme... vous verrez, madame. A son premier congé, je vous le présenterai. Il est beau comme l'Antinoüs... Seulement, il est toujours à court d'argent. Aussi j'ai loué les deux chambres qu'il occupait à un charmant jeune homme... Mais, au fait, vous le connaissez, mon locataire. Il a été commis principal chez monsieur votre père.

— M. Montmaury ! Ah ! c'est donc chez vous qu'il demeurait ? demanda effrontément Antoinette.

— Et qu'il demeure encore, madame.

— Mais on m'avait dit qu'il avait quitté Meulan.

— Pendant cinq mois, mais il est de retour depuis avant-hier.

— Ah ! Et savez-vous pourquoi il y est revenu ?

— Non, pas précisément ; mais ce doit être à la suite de l'accident survenu à M. Dalbrègue.

— En effet, j'ai entendu parler de cela.

— Oh ! le malheureux est complétement paralysé. Le domestique de la maison a été spécialement attaché à son service, et, pas plus tard qu'hier, M. Roger a vendu le cheval au loueur de Meulan.

— C'est lui qui vous a fourni tous ces détails ?

— M. Roger ! Ah ! il n'y a pas de danger. En voilà un qui n'est pas bavard ! Très-poli, par exemple ! Il ne manquerait jamais, quand il passe près de moi, de m'ôter son chapeau, avec un « bonjour ou bonsoir, madame Durand ».

— Alors, comment êtes-vous si parfaitement renseignée ?

— Eh ! ma chère dame, si le bon Dieu nous a fait une langue, c'est pour nous en servir. On va, on vient, on cause, on finit toujours par apprendre quelque chose.

— Et M. Montmaury, que fait-il ?

— Je l'ignore, madame. Je crois cependant que Mlle Laurence l'a prié de s'occuper des intérêts de son père, puisqu'il va tous les jours chez M. Dalbrègue.

— Ah ! fit Antoinette dont les regards s'allumèrent d'un feu sombre. Il y va tous les jours ?

— Tous les jours... je n'en sais rien encore. Il y est allé hier, il y est retourné aujourd'hui. Ira-t-il demain ? Je ne puis pas vous l'affirmer.

— C'est juste, dit la jeune femme avec effort.

Elle se leva et adressa à Mme Durand son plus gracieux sourire.

— Ainsi, reprit-elle, vous me promettez de venir me voir?

— Certainement, madame.

— Et vous m'autorisez, en attendant, à venir vous importuner chaque fois que le hasard me conduira par ici?

— J'en serai très-flattée.

Antoinette prit congé. Elle savait tout ce qu'elle voulait savoir; mais elle n'avait pas vu Roger!

Le lendemain, elle revint et apporta sa tapisserie. Le surlendemain, les jours suivants, elle passa toutes ses journées chez Mme Durand. Toujours avec aussi peu de succès. Roger demeurait invisible.

Enfin, le septième jour, Mme Durand la vit bondir de son fauteuil et courir vers la porte.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda-t-elle.

— Je me suis piquée avec mon aiguille, répondit Antoinette, et je me suis fait un mal...

— En effet, vous en êtes toute rouge, ma chère dame. Voyons?

Fort heureusement, on frappa au même instant à la porte du petit salon.

— Entrez, dit Mme Durand.

La porte s'ouvrit, et Roger parut.

Il ne fut pas maître d'un mouvement de surprise en apercevant Antoinette, tête nue et tenant à la main un ouvrage de tapisserie. Pourtant il s'inclina poliment devant elle, et, se tournant vers Mme Durand :

— Madame, lui dit-il, j'ai reçu ce matin de Paris une lettre dans laquelle un de mes amis, M. Raymond, m'annonce sa visite très-prochaine. S'il se présentait en

mon absence, vous le prieriez d'attendre dans ma chambre, à moins qu'il ne soit trop pressé. Dans ce cas, soyez assez bonne pour m'envoyer prévenir chez M. Dalbrègue.

— Je n'y manquerai pas, monsieur.

— M. Raymond. Vous retiendrez bien ce nom, n'est-ce pas?

— Soyez tranquille, monsieur Roger.

Montmaury salua et sortit.

Ce qui avait fait bondir Antoinette de son fauteuil, c'est qu'à travers les carreaux elle avait vu passer Roger. Sa prétendue piqûre était un mensonge, mais non pas sa rougeur.

En reconnaissant Montmaury, son cœur avait failli éclater, tant le sang y avait afflué avec violence. Elle-même n'aurait jamais cru ressentir à sa vue une semblable secousse.

Ce fut bien pis encore quand Roger entra dans la pièce où elle se trouvait. Ses jambes défaillirent et son cœur se mit à battre si fort, qu'on l'aurait distinctement entendu, si le silence qui avait accueilli l'arrivée de Roger eût duré quelques instant de plus.

Dès qu'il eut disparu, elle sentit autour d'elle un vide immense ; un léger tressaillement s'empara de tous ses membres, et sa faiblesse devint si grande qu'elle faillit perdre connaissance.

Mme Durand s'en aperçut.

— Eh bien! qu'avez-vous donc? demanda-t-elle.

— Rien... balbutia Antoinette... un léger malaise... un verre d'eau seulement.

— Bon ! fit Mme Durand en souriant, nous connaissons cette maladie-là. C'est celle de toutes les jeunes femmes.

— Comment? dit Antoinette, qui ne comprenait pas.

— Cela signifie que vous allez bientôt être mère, sans doute, répondit Mme Durand en lui versant à boire.

— Mère, moi ! Ah ! que le ciel m'épargne cette honte ! s'écria Antoinette avec un geste d'horreur.

Elle but d'un seul trait le verre qu'on lui tendait, mit son chapeau à la hâte et s'en alla.

Quand elle rentra chez elle, Germain revenait de l'usine et changeait d'habits. Sur la cheminée il avait posé un petit paquet enveloppé de papier bleu.

Par curiosité, Antoinette le prit et voulut l'ouvrir.

— Ne touche pas à cela ! s'écria Germain. C'est du poison, et il y en a là de quoi tuer vingt personnes.

— Ah ! dit Antoinette sans le quitter du regard.

— Oui, poursuivit Cassut, c'est un nouveau produit que nous fabriquons.

— Il est donc bien dangereux ?

— Si dangereux que je viens d'en donner gros comme un grain de blé à un lapin, et qu'il est tombé foudroyé.

— De sorte, dit Antoinette, que pour un homme il en faudrait...

— Gros comme un pois, peut-être.

— Et comment s'appelle ce produit ?

— Ah ! pour le moment, c'est un mystère... fit Germain.

— C'est donc un produit nouveau ?

— Sous cette forme, oui ; quoiqu'il se compose de deux produits déjà connus, dit Cassut.

Il allait se laisser entraîner peut-être à de plus longues explications, quand Antoinette l'interrompit brusquement.

— Après tout, qu'est-ce que cela me fait ? dit-elle. Seulement, vous avez raison : ce sont des choses qu'il ne faut pas laisser traîner.

En disant ces mots, elle prit le paquet et le mit dans un tiroir de la commode.

— Le paquet est là, reprit-elle en lui montrant l'endroit. Si vous en avez besoin demain matin, vous l'y retrouverez.

Ils se mirent à table et dînèrent. Comme toujours, un silence de glace présida au repas, et, dès qu'il fut terminé, Antoinette regagna sa chambre.

Le lendemain, en se levant, Cassut ouvrit le tiroir de la commode, afin d'y reprendre l'échantillon du nouveau produit qu'il avait fabriqué. Il devait, le jour même, aller le présenter à plusieurs de ses clients.

Au moment de le glisser dans sa poche, il s'arrêta pour l'examiner.

— Tiens! murmura-t-il, je croyais qu'il y en avait davantage.

Pensant s'être trompé, il le prit avec un geste d'incertitude et s'en alla.

— Quand vint l'heure du déjeuner, il s'habilla. Il allait partir, lorsque, en traversant l'antichambre, il rencontra Mme Durand qui arrivait.

— Ah! c'est vous, M. Cassut, dit-elle. Ce n'est pas malheureux ! J'ai passé toute la semaine à demander de vos nouvelles...

— A qui donc! demanda Germain surpris.

— A votre femme.

— Vous l'avez donc vue cette semaine?

— Tous les jours que Dieu fait, elle vient chez moi. Elle ne vous l'a pas dit?

— Elle peut bien m'en avoir parlé, répondit Cassut ; mais j'ai tant d'autres choses en tête...

— Oui, oui, poursuivit Mme Durand, votre femme vient sans façon à la maison, elle apporte son ouvrage, nous travaillons, nous bavardons...

— Est-elle prévenue de votre arrivée?

— Je le pense. La femme de chambre qui m'a ouvert la porte a dû l'avertir. Et tenez, la voici qui descend l'escalier. Est-elle gentille! Ah! vous êtes un heureux mari, monsieur Cassut!

— Oui, je suis bien heureux! fit Germain en poussant un profond soupir.

Et se tournant vers sa femme :

— Je te laisse avec madame, lui dit-il, je pars pour Paris à l'instant.

Antoinette ne parut que médiocrement satisfaite de la visite de la rentière.

— Vous avez causé avec mon mari? demanda-t-elle.

— Oh! fort peu, madame. Je lui ai dit que vous veniez me voir tous les jours. Est-ce que j'ai mal fait?

— Du tout, chère dame, répliqua vivement Antoinette avec un sourire forcé.

Elles s'entretinrent alors de choses et d'autres, jusqu'à ce qu'Antoinette lui proposât de l'accompagner chez elle.

— Très-volontiers, dit Mme Durand. Allez mettre un chapeau, je vous attends.

Quelques minutes après, elles quittaient la maison.

Pendant ce temps, Germain s'était dirigé vers la station, avait pris son billet et roulait à toute vapeur vers Paris.

En chemin de fer, la visite de Mme Durand lui revint à la mémoire.

— C'est singulier, pensa-t-il. A quel propos Antoinette s'est-elle liée avec cette vieille bavarde au point d'y aller tous les jours? Elles ne sont ni du même caractère, ni du même âge. Antoinette est jeune et dépensière,

l'autre a quarante-six ans et couperait un liard en quatre...

Tout à coup, il se rappela que la maison de Mme Durand était située au bord de l'eau et que Roger demeurait chez elle.

Les soupçons qui l'avaient assailli les jours précédents se représentèrent à sa pensée.

— Est-ce que décidément Antoinette songerait à Montmaury? se dit-il. Est-ce que cette vieille sorcière y prêterait les mains? Ils seraient donc d'accord tous les trois pour me tromper?...

Il releva la tête avec un geste menaçant.

Quant à Roger, il ne se doutait assurément pas que son retour à Meulan soulevât de si gros orages dans le ménage des Cassut.

S'abandonnant sans contrainte à l'amour dont il était possédé et qu'il s'était bien juré de ne pas trahir, il s'enivrait chaque jour de la vue de Laurence et prolongeait à dessein l'inventaire qu'il avait commencé des papiers de M. Dalbrègue.

En effet, il avait trouvé dans le tiroir-caisse du bureau de l'ancien banquier deux petits registres, tenus avec un ordre parfait, contenant : l'un, la liste des valeurs immobilières et des revenus de chacune d'elles ; l'autre, la liste numérotée des valeurs mobilières, avec la date d'échéance des coupons.

Rien n'était plus limpide. Il suffisait de consulter le total des sommes encaissées pendant le courant de l'année, pour s'assurer s'il y avait des termes à toucher ou des coupons à détacher.

Il n'avait donc pas eu de peine à constater que les termes d'octobre n'étaient pas payés. De même, les coupons d'octobre de certaines obligations de chemin de fer n'avaient pas encore été détachés.

Dès le troisième jour, Roger avait signalé à Laurence ces deux retards.

— En effet, avait-elle dit. Je me souviens à présent que mon père ne voulait toucher ces diverses sommes que lors de son retour à Paris.

— Faut-il aller les réclamer de votre part?

— Oui, si cela ne vous dérange pas trop.

— Veuillez alors me donner une lettre autorisant vos concierges à me remettre cet argent. Quant aux coupons, nous les détacherons ensemble, vous les compterez et j'en verserai le montant entre vos mains.

— Vous plaisantez? Compter les compons !

— Oui, certes. Maintenant que vous allez avoir le gouvernement de la maison, il est indispensable que vous soyez au courant de tout.

— Mais je ne connais rien aux affaires! se récria la pauvre enfant.

— Je vous forcerai à y connaître quelque chose, riposta Roger. Je vous prépare un tableau qui vous donnera en marge le nom et la nature de toutes vos propriétés mobilières et immobilières, avec la date précise à laquelle vous devrez en percevoir les revenus, de sorte que vous n'aurez qu'à y jeter les yeux pour connaître, mois par mois, les sommes qne vous aurez à encaisser.

— Ah! si ce n'est pas plus difficile que cela, dit Laurence en riant , je me sens de force à me mêler d'affaires.

Le lendemain, en effet, elle remit à Roger la lettre qu'il avait demandée, et détacha avec lui les coupons d'obligations.

Ce détail est puéril, certainement ; mais pendant cette occupation, aride pour tant de simples rentiers, Laurence et Roger étaient l'un près de l'autre. Leurs fronts

se penchaient, le contact de leurs cheveux les faisait frissonner, leurs mains se touchaient, leur haleine se confondait.

Roger ne sut pas résister au plaisir de prolonger ce tête-à-tête, plein de délicieux rapprochements.

Le soir, quand il revint de Paris, ce fut à recommencer. Il fallut compter l'argent qu'il avait rapporté, mettre les billets de banque dans le portefeuille, empiler les pièces d'or et d'argent, les aligner sur la tablette de caisse.

Ces pauvres enfants jouaient avec le feu et ne s'en apercevaient pas. Laurence, séduite par la nouveauté de cette occupation, témoignait une joie presque enfantine, prenait l'or dans sa petite main, allait le mettre en place, revenait au bureau, retournait à la caisse, aussi affairée que si elle avait remué des millions.

— Quinze mille francs pour trois mois! s'écria-t-elle enfin quand la vérification fut terminée. Mon Dieu! que nous sommes riches! Qu'est-ce que l'on peut faire d'une somme pareille?

Roger sourit. C'était pour lui une jouissance ineffable que d'assister à ces étonnements naïfs, d'admirer la grâce mutine de cette angélique jeune fille, qui ignorait sa beauté comme elle ignorait sa fortune.

Quant à M. Dalbrègue, il n'allait pas mieux. M. Valnet commençait presque à désespérer de lui. Il avait envoyé le fauteuil dans lequel le paralytique aurait dû faire une promenade quotidienne, mais le temps était si obtinément exécrable qu'il n'y avait pas moyen d'exposer le malade à de semblables intempéries.

Le docteur n'hésita pas à communiquer ses craintes à Roger, et le chargea de préparer Laurence à ce douloureux mais très-probable événement.

— Cependant, ajouta M. Valnet, je ne me prononce

pas définitivement. Avec des soins et du beau temps, notre pauvre ami peut vivre encore quelques mois, quelques années même.

Roger remplit, avec toute la délicatesse possible, auprès de la jeune fille, la mission que le docteur lui avait confiée.

— S'il ne faut que des soins, dit-elle mon père n'en manquera pas. Quant à du beau temps, je prierai Dieu avec tant d'ardeur qu'il m'exaucera.

Roger continuait toujours son inventaire. Au bout de huit jours, tout était en ordre, et il avait dressé pour Laurence le tableau qu'il lui avait annoncé.

Il la conduisit dans le cabinet et lui montra ce qu'il avait fait.

La jeune fille fut tout étonnée de trouver si simple ce qu'elle se figurait si compliqué.

Roger fut très-prolixe et accumula les explications. Une fois encore, la dernière peut-être, il voulait jouir des délicieux instants que ce nouveau tête-à-tête lui faisait passer. Il était si pénétré de son sujet, s'expliquait avec tant d'animation, jetait sur Laurence des regards si pénétrants, qu'elle ne put s'empêcher de s'écrier :

— Décidément, Roger, vous êtes l'intelligence même. Je ne veux jamais avoir d'autre homme d'affaire que vous.

Montmaury, dans un élan irrésistible, lui prit la main et y déposa un baiser brûlant.

— Ah ! dit-il, ne suis-je pas à vous, tout à vous?

X

COMMENT ANTOINETTE ET ROGER SE TROUVÈRENT DE NOUVEAU EN PRÉSENCE

Laurence ne retira même pas sa main.

Y avait-il rien de plus naturel que ce que faisait et disait Roger ?

Mais lui, comprenant son imprudence et redoutant sa faiblesse, se leva tout à coup pour s'arracher à ces enivrements.

— Au revoir, petite sœur ! lui dit-il avec effort.

Et il eut le courage de s'en aller.

Alors il rentra chez lui, ferma sa porte, se laissa tomber dans un fauteuil et récapitula par la pensée tous les bonheurs qu'il avait savourés depuis quelques jours.

L'instinct d'Antoinette ne l'avait donc pas trompée, quand elle avait deviné d'abord que Montmaury aimait Laurence, et quand elle avait vu ensuite dans l'accident dont M. Dalbrègue avait été victime un moyen fatal pour les deux amants de se livrer sans contrainte à leur passion.

Il est vrai que son imagination ardente, depuis longtemps excitée par des lectures malsaines, l'emportait bien au-delà de la vérité, et qu'elle n'était pas loin de voir un crime là où n'y avait en réalité que les préludes chastes et purs d'un amour naissant.

C'est précisément à cause de cela que sa jalousie était plus violente. Elle qui se serait livrée si volontiers, ne pouvait pas s'imaginer que Laurence et Roger en fussent encore à s'avouer franchement qu'ils s'aimaient.

Elle ne put se résoudre à leur permettre de goûter impunément les ineffables voluptés auxquelles elle aspirait vainement depuis si longtemps. Pendant la journée qu'elle passa chez Mme Durand, elle s'enquit habilement des moindres détails de la vie de Roger. Cette vie était si régulière que tout le monde y lisait comme s'il eût habité une maison de verre. Elle sut donc que, tous les soirs, entre huit heures et huit heures et demie, Roger rentrait chez lui, lisait ou travaillait jusqu'à dix heures et se couchait.

Personne mieux que Mme Durand ne pouvait fournir des renseignements plus précis. Elle demeurait au-dessous de son locataire, entendait le bruit de ses pas et se rendait compte de ses moindres mouvements.

Antoinette n'hésita plus. Elle résolut de recourir au moyen qu'elle avait employé une première fois et d'aller chez Roger. Et, comme il n'y avait jamais loin chez elle du projet à l'exécution, elle se décida à y aller le soir même.

Au lieu de rentrer chez elle, où elle trouverait Germain, où elle serait obligée de recourir à la ruse pour s'échapper, elle voulut rester à dîner chez Mme Durand.

L'avare rentière ne s'en souciait pas.

— Oh ! ne vous mettez pas en frais pour moi, dit la jeune femme, je ne mange presque rien.

Quelque envie qu'elle en eût, Mme Durand ne pouvait guère refuser.

Pendant qu'Antoinette travaillait, elle prépara une maigre soupe à l'oseille, fit griller deux minces côtelettes, au bout desquelles elle servit un restant de gruyère. Elle arrosa ces mets peu recherchés d'une bouteille de vin du pays, et ce fut tout.

Peu importait à Antoinette. Elle n'avait pas trompé Mme Durand : elle grignota du bout des dents ce repas peu engageant.

A sept heures et demie, le festin était terminé. La jeune femme reprit sa tapisserie.

Dès que la nuit était venue, la rentière avait prudemment fermé les volets de son rez-de-chaussée et avait allumé une bougie. Ce fut à la lueur de ce flambeau solitaire qu'Antoinette se remit à l'ouvrage.

Elle ne voyait plus rien de ce qui se passait au dehors, mais elle entendait marcher sur le chemin, tout près de la maison, et prêtait une oreille avide.

Vingt fois elle arrêta l'élan de son aiguille pour mieux écouter. Huit heures venaient de sonner et Roger n'était pas encore rentré.

Enfin, un pas précipité retentit au dehors. La porte qui donnait sur le chemin s'ouvrit, et l'escalier cria sous le pas agile du jeune homme.

— Ah ! voilà M. Roger qui rentre ! s'écria Mme Durand.

Si elle avait regardé Antoinette en ce moment, elle l'aurait vue pâlir subitement et respirer avec peine.

La jeune femme essaya pendant dix minutes environ de faire quelques points, mais elle ne put y parvenir. Sa main tremblait, un brouillard s'étendait devant ses yeux.

— Je n'y vois plus, dit-elle.

— Eh bien ! il faut rentrer chez vous, ma chère, conseilla Mme Durand. Il se fait tard, le temps est horriblement noir, M. Cassut n'est pas prévenu et vous attend sans doute avec impatience...

— Quelle heure est-il donc? demanda Antoinette avec une feinte naïveté.

— Huit heures vingt-cinq minutes.

— Déjà ! s'écria la jeune femme.

Elle se leva précipitamment, roula sa tapisserie, mit son chapeau et ses gants.

— Au revoir, ma bonne dame, dit-elle, et à bientôt. Je vous laisse ma tapisserie, afin d'avoir les mains libres pour me retrousser.

Mme Durand voulait absolument l'accompagner jusqu'au détour de la rue. Antoinette s'y opposa et ne lui permit même pas de quitter le petit salon où elle se trouvait.

Elle avait remarqué, en effet, que la porte de la rue était fermée. Or, comment l'aurait-elle ouverte, une fois qu'elle se serait trouvée dehors ?

Elle sortit à la hâte de chez la rentière, ouvrit la porte de la rue et la referma à grand bruit, afin de laisser croire qu'elle était partie, tandis qu'elle montait l'escalier à pas de loup et s'arrêtait pour rependre haleine sur le palier du premier étage.

Elle suffoquait. Elle était dix fois plus émue que le jour où elle était venue pour la première fois chez Roger. C'est que, ce jour-là, elle ne commettait qu'une inconséquence, et qu'aujourd'hui c'était d'une faute, presque d'un crime, qu'elle allait se rendre coupable.

Enfin elle se décida à frapper timidement à la porte de Montmaury.

Très-étonné, il ouvrit et ne put réprimer un geste d'impatience en reconnaissant Mme Cassut.

Elle n'était pas encore bien remise de l'émotion qu'elle éprouvait. Elle s'assit, sans y avoir été invitée, osant à peine lever les yeux. Cependant, il fallait en finir. Elle s'enhardit.

— Monsieur, dit-elle, c'est encore moi, et je m'aperçois à votre visage que ma visite ne vous est pas agréable.

— Vous vous méprenez un peu, voilà tout.

— Je le conçois, monsieur. Vous devez voir vous-même que ce n'est pas sans un certain trouble que je suis ici.

— Pourquoi, madame? Parlez. De quoi s'agit-il?

— Vous me le demandez! fit Antoinette interdite. Comment, vous avez oublié qu'il y a six mois j'ai déjà franchi le seuil de cette porte!

— Je m'en souviens, madame; mais les affaires dont vous avez bien voulu m'entretenir à cette époque ont eu un dénouement qui ne peut plus vous fournir aucun prétexte de ce genre...

— Les aflaires! dit Antoinette avec amertume. Ne vous ai-je pas dit que je vous aimais?

— Je me le rappelle également, madame; mais il me semble bien difficile à présent...

— Oh! je sais ce que vous allez me dire, interrompit la jeune femme. Vous avez raison. Oui, dans un mouvement de dépit, j'ai fait une faute, une faute qui n'a pas même d'excuse à mes yeux, car j'en suis la première victime. J'ai cru que je pourrais vous oublier. Hélas! Etait-ce possible? Ah! si vous saviez ce que j'ai souffert le jour où je me suis trouvée seule en présence du misérable auquel je m'étais livrée! Je croyais me venger de vous : c'est moi qui m'étais mise à la torture.

Non, vous ne pouvez pas vous figurez la cruauté de mon supplice et la honte dont tout mon être frémis

sait. Il fut de courte durée, je vous en réponds, cet épouvantable supplice ! Le lendemain de mon mariage, Germain avait sa chambre, moi la mienne. Il était devenu pour moi un objet de haine.

Alors j'essayai de m'étourdir. A force de lasser mon corps et mes sens, d'épuiser tous les plaisirs, je me flattais d'arriver au repos, de chasser votre image qui me poursuivait comme un remords. Je ne pus y parvenir. Ah ! le soir où je vous vis, pâle, mourant de faim, tendant vers moi, pour implorer ma pitié, cette main que j'aurais couverte de mes larmes et de mes baisers... ce soir-là je le vois encore, toujours..... L'homme qui était devenu mon mari, auquel j'étais enchaînée pour la vie, m'inspira un dégoût et une aversion que je ne saurais vous définir.

Il avait osé rire de votre malheur, de votre malheur qu'il avait causé, l'infâme ! Pouvais-je lui pardonner jamais? Vous aviez imploré ma pitié, vous aux pieds de qui je me serais prosternée pour vous épargner un chagrin ! N'était-ce pas à moi d'implorer la vôtre? L'amour qui me consumait n'était-il pas plus violent encore que le jour où je vous en avais fait le premier aveu?

Ne sentez-vous pas qu'aujourd'hui même il me dévore et que mon cœur se déchire? Oui, Roger. C'est pour m'y livrer tout entière que j'ai répudié la vie de désordre au sein de laquelle j'avais vainement cherché l'oubli. Ah ! si vous l'entendiez parler, mon cœur ! s'il pouvait vous peindre l'amour ardent dont il est pénétré, s'il avait le don de traduire ce que mes lèvres sont impuissantes à exprimer, vous seriez touché, Roger, du misérable état auquel il m'a réduite et vous pardonneriez à mon inexpérience la faute qu'elle a commise.

Savez-vous comment je vis depuis que vous êtes de retour à Meulan? Je ne vis plus que pour vous et par

vous. Dès que j'ai quitté ma chambre, j'arrive ici, chez Mme Durand. Penchée toute la journée à sa fenêtre, je tressaille d'allégresse chaque fois que je vous vois passer, et mon cœur bat si fort dans ma poitrine que j'ai souvent espéré qu'il allait éclater. Oui, j'en suis venue à ce point, Roger, que je préférerais mille fois la mort à votre indifférence.

Tenez, dit-elle en se laissant glisser lentement sur les genoux, voilà où j'en suis arrivée, Roger. Ce n'est plus vous qui me tendez la main, c'est moi qui élève à mon tour vers vous mes mains suppliantes. Ayez pitié, je vous en conjure! Faites-moi l'aumône d'un regard! Aimez-moi! Tirez-moi de l'enfer où je suis plongée! Sauvez-moi du désespoir, de la mort!

Ah! reprit-elle en se meurtrissant la poitrine, parle donc, mon cœur! Trouve donc l'éloquence qui me manque pour l'attendrir, ou tue-moi!

Elle s'affaissa, haletante, les yeux baignés de larmes.

Elle était sincère, si vraiment émue, si belle ainsi que Roger en eût pitié.

— Voyons, dit-il en la relevant avec bonté, écoutez-moi, Antoinette. Je vous comprends, je vous excuse, je vous pardonne, mais comment voulez-vous que j'accepte l'amour que vous venez m'offrir? Ah! si vous étiez libre, si entre vous et moi ne s'interposait pas inévitablement votre mari, je pourrais hésiter. Le courage humain a des bornes...

— Quoi! s'écria-t-elle. Si j'étais libre, vous consentiriez donc...

— Je n'ai pas dit cela, protesta vivement Roger, effrayé des imprudentes paroles qu'il avait prononcées. J'ai voulu vous faire entendre, il est vrai, que dans ce cas-là seulement un rapprochement serait possible;

mais j'ajoute que ce cas ne peut pas se présenter. Germain est jeune, vigoureux, bien portant.

Il s'arrêta tout à coup pour écouter. On venait de frapper violemment à la porte extérieure de la maison.

Antoinette prêta l'oreille de son côté.

Mme Durand était allée ouvrir la porte et avait échangé avec une personne inconnue quelques paroles que n'entendirent ni Roger ni la jeune femme.

Enfin, au bout de trois ou quatre minutes, la porte se referma.

— C'est singulier ! dit Montmaury à demi-voix. Qui donc peut être venu à pareille heure ! Est-ce que M. Dalbrègue irait plus mal ?

Il écouta de nouveau, croyant que sa propriétaire allait monter ou l'appeler... Non. Le plus profond silence régna de nouveau dans la maison.

Il se tourna alors vers Antoinette.

— Peut-être est-on venu vous chercher, madame, lui dit-il, sans dissimuler son inquiétude.

— Me chercher, moi ! Qui donc?

— Votre femme de chambre, votre mari...

— Allons donc ! c'est impossible, répondit Antoinette qui n'était pas très-rassurée.

— Nul ne le désire plus ardemment que moi, madame; mais, si je ne me suis pas trompé, voyez à quoi vous vous êtes exposée !

— Eh ! que m'importe ? fit-elle avec un geste de lassitude.

— Mais il m'importe beaucoup à moi, riposta Roger. Je suis pauvre, sans fortune, je n'ai au monde que ma réputation d'honnête homme...

— Quoi ! vous avez peur, vous !

— J'ai peur de la calomnie, oui, madame. Vous savez

aussi bien que moi quelles en sont les conséquences. La lettre anonyme que vous avez adressée jadis à M. Dalbrègue m'a forcé de quitter une maison dans laquelle j'avais été élevé, d'abandonner un vieillard qui m'avait comblé de ses bienfaits, et qui a succombé, loin de moi, à une horrible maladie dont ma sollicitude et mes soins auraient peut-être empêché les ravages.

Et, comme Antoinette courbait la tête au souvenir de cette lâcheté :

— Je vous en prie, madame, poursuivit Roger, retournez chez vous. Croyez à la sincère compassion que vous m'inspirez, mais n'attendez pas de moi davantage que cette compassion purement chrétienne.

— C'est la condamnation de mon amour que vous venez de prononcer, Roger, dit la jeune femme d'une voix altérée. Que Dieu vous épargne les remords qui m'ont poursuivie !

A ces mots, elle se dirigea vers la porte.

Montmaury fut sur le point de lui demander le sens de ces paroles énigmatiques ; mais il ne tenait pas à provoquer de nouvelles explications.

Il descendit avec elle et lui ouvrit la porte de la rue.

Au moment où elle allait sortir, Mme Durand ouvrit de son côté la porte de son appartement et parut sur le seuil, tenant une bougie à la main.

— Ah ça ! qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-elle. En voilà des allées et des venues !

En l'apercevant, Antoinette s'esquiva assez rapidement pour que la rentière n'eût pas le temps de distinguer son visage. Elle vit seulement que c'était une femme et que cette femme sortait de l'appartement de Roger.

Celui-ci ferma précipitamment la porte de la rue.

— Comment, monsieur ! s'écria Mme Durand, vous

vous permettez de recevoir des femmes ici ! dans ma maison !

— Je vous en conjure, madame, pas de bruit ! fit Roger. Croyez que je ne suis ni moins ému ni moins étonné que vous de la singulière visite que j'ai reçue.

— Comment que vous avez reçue ? dit la rentière. N'est-ce pas vous qui l'avez amenée ici quand vous êtes rentré ?

— Non, madame, je vous assure...

— Vous me trompez, monsieur. J'étais là avec Mme Cassut lors de votre arrivée, et je sais fort bien que personne n'est venu chez vous depuis huit heures.

Montmaury sentit la justesse de cette irréfutable logique. Il ne pouvait cependant pas vendre Antoinette pour se disculper !

— Vous avez raison, madame, confessa-t-il. J'ai trouvé à la porte de la maison cette personne, qui m'attendait, et qui m'a demandé des explications qu'il m'était impossible de lui refuser.

— A la bonne heure ! fit Mme Durand. Et moi qui aujourd'hui même faisais à Mme Cassut l'éloge de votre conduite ! Cela tombait bien. Allez, monsieur, passe pour cette fois ; mais que cela ne vous arrive plus, ou je me verrais forcée de vous donner congé !

Montmaury avait bien envie d'envoyer la vieille rentière à tous les diables. Dans l'intérêt d'Antoinette, il n'osa pas. Espérant que l'équipée de la jeune femme n'aurait pas d'autres conséquences, il se retira.

Le dernier mot n'était pas dit encore cependant sur cette affaire, qui devait prendre dans l'avenir des proportions effrayantes.

On se souvient, en effet, que, pendant l'explication qui avait eu lieu entre Roger et Antoinette, on avait frappé violemment à la porte de la rue ; que Mme Durand

tait allée ouvrir, et qu'à la suite de pourparlers assez ɔngs la porte s'était refermée.

Nous allons donner l'explication de ce fait bizarre.

Germain avait passé la journée à Paris, poursuivi ar les soupçons jaloux que la visite et les confidences e Mme Durand avaient fait naître dans son esprit.

Quand il rentra, sept heures avaient sonné. Le couert était mis, Antoinette n'était pas là.

Germain était de mauvaise humeur. Sa prétendue écouverte n'en était pas une. Le mélange qu'il croyait voir trouvé avait déjà été fait et abandonné.

Au bout de cinq minutes, il sonna Rose.

— Veuillez prier madame de descendre, lui dit-il.

— Madame n'est pas encore de retour, répondit la mme de chambre.

— Y a-t-il longtemps qu'elle est sortie ?

— Depuis le départ de monsieur ?

— Savez-vous où elle est allée ?

— Non, monsieur. Tout ce que je sais, c'est que adame est partie avec Mme Durand.

— Servez le dîner, ordonna Germain de plus en plus rité.

Il dîna seul, mal, fort mal. A huit heures, Antoinette était pas encore revenue.

C'était la première fois que cela lui arrivait.

Cassut patienta encore un quart d'heure, puis il prit n chapeau, sortit et se dirigea vers la maison de me Durand, à la porte de qui il frappa avec colère.

— N'avez-vous pas vu ma femme ? lui demanda-t-il ı se contenant à grand'peine.

— Elle sort d'ici, répondit la vieille rentière.

— A pareille heure ! fit Germain.

— Oui, elle a voulu absolument dîner avec moi ; je ai pas pu lui refuser ce plaisir ; mais je pensais bien,

comme elle ne vous en avait pas prévenu, que vous seriez inquiet. Aussi je viens de la renvoyer.

— Depuis combien de temps ?

— Depuis dix minutes, à peine.

— Bien, dit Cassut. Je vous remercie, madame. Pardonnez-moi de vous avoir dérangée.

Il se retira.

Au moment de reprendre le chemin de la fabrique, il s'arrêta.

— Comment se fait-il que je n'aie pas rencontré Antoinette ? pensa-t-il. Il n'y a cependant pas trente-six chemins pour venir de l'usine ici...

Le hasard voulut qu'il levât la tête. Il aperçut de la lumière dans la chambre de Montmaury.

C'était là, à la même place où il se trouvait que, six mois auparavant, il avait vu sortir une femme du logement de Roger. Etait-ce Antoinette ? Etait-ce Rose ? Peut-être allait-il éclaircir ce mystère...

En effet, si, comme il en était arrivé à le supposer, Antoinette n'allait chez Mme Durand que pour y voir Roger, peut-être, en la quittant, était-elle montée chez lui. C'est pour cela que Germain ne l'avait pas rencontrée en venant au-devant d'elle...

Il alla s'adosser à l'un des arbres qui bordaient le chemin et attendit.

Moins d'un quart d'heure après, il entendit la porte s'ouvrir dans l'obscurité, puis il vit Mme Durand sortir de chez elle, tenant à sa main une bougie dont la lueur éclaira la figure de Montmaury et la silhouette d'une femme qui s'enfuit aussitôt.

Germain se mit à sa poursuite et n'eut pas de peine à la rejoindre.

Décidé à éclaircir ses soupçons, il la saisit brutalement

par le bras. La femme poussa un cri, et Cassut reconnut Antoinette.

— Malédiction ! s'écria-t-il d'une voix dont il s'efforça d'atténuer l'éclat.

Puis il prit le bras de sa femme et l'entraîna sans mot dire.

Antoinette n'osa pas protester contre cette violence. Elle redoutait un scandale. Elle suivit docilement son mari.

Au bout de dix minutes ils étaient arrivés.

Cassut dévorait son courroux, mais ses petits yeux gris étincelaient.

— Me direz-vous, monsieur, ce que signifie cette comédie ? demanda la jeune femme.

— Est-ce bien vous qui osez m'interroger ? répondit Germain.

— Et pourquoi pas, monsieur ? M'est-il donc défendu d'aller voir mes amies et de rester à dîner chez elles, si cela me convient ?

— Cela ne vous est pas défendu, si vous me le demandez et si je vous y autorise ; mais vous ne venez pas de chez Mme Durand.

— Vous êtes fou, monsieur !

— Oui, je suis fou de rage, madame, vous l'avez dit, car voilà plus de vingt-cinq minutes que vous avez quitté Mme Durand, chez qui je suis allé vous chercher.

Antoinette commença à comprendre que son mari savait tout.

— Vous radotez, dit-elle en haussant les épaules.

Et elle voulut regagner sa chambre. Mais Germain l'arrêta.

— Oh ! dit-il d'une voix rauque, vous m'écouterez jusqu'au bout, madame. Ne cherchez pas à nier, j'ai tout vu. Au moment où je vous ai arrêtée, vous veniez

de chez Montmaury, où vous étiez allée une première fois déjà quelques jours avant notre mariage.

En disant ces mots, il lui serrait le poignet avec force.

— Vous êtes fou, vous dis-je, répéta-t-elle en essayant de se dégager. Laissez-moi, vous me faites mal.

— Oh ! vous n'êtes pas au bout, madame, dit Germain qu'aveuglait la colère. Ah ! vous avez cru trouver en moi un esclave complaisant ! Oui, vous avez raison. Tant qu'il ne s'est agi que de satisfaire vos caprices ruineux, j'ai été faible, j'ai été bête ; mais si vous voulez aujourd'hui faire de moi un mari ridicule, je ne le souffrirai pas, je vous en avertis...

— Vraiment ? ricana Antoinette.

— Et, pour commencer, je vous défends de jamais remettre les pieds chez Mme Durand.

— Vous ! s'écria la jeune femme, qui pour la première fois de sa vie se heurtait à un obstacle, vous m'empêcherez d'aller où bon me semble ?

— Moi, oui, madame, fit Cassut en se croisant les bras.

— C'est ce que nous allons voir, dit Antoinette en relevant la tête.

Elle se dirigea vers la porte et voulut écarter Germain, qui lui barrait le passage ; mais, loin de céder, Cassut, qu'exaspérait tant d'impudence, la saisit par les deux poignets et la força de tomber à genoux sur le parquet.

— Ah, misérable ! rugit Antoinette, vaincue, mais non pas domptée.

— Misérable vous-même ! cria Germain, car à quelque violence qu'aboutisse notre union, madame, c'est sur vous qu'en retombera tout le poids !

Frémissante de rage et d'humiliation, Antoinette se

releva et courut s'enfermer dans sa chambre ; mais avant de disparaître, elle adressa à son mari un geste et un regard dont l'éloquente menace le fit légèrement pâlir.

Il y répondit bravement pourtant en relevant la tête d'un air de défi, et la porte se referma.

Le lendemain matin, il se rendit chez Mme Durand et lui défendit formellement, sous quelque prétexte que ce fût, de recevoir Antoinette.

Et comme la vieille rentière s'étonnait :

— Puissiez-vous, lui dit Cassut, ne connaître jamais les motifs qui me forcent d'agir ainsi.

Mme Durand ne comprit pas, mais elle devina qu'un gros nuage se formait à l'horizon, car elle n'avait jamais été dupe de l'amitié subite que la jeune femme lui témoignait depuis quelques jours. Seulement, elle se demandait quel rôle elle venait jouer dans ce drame intime.

Elle n'eut pas l'idée d'établir un rapprochement quelconque entre la visite que Roger avait reçue la veille, dans la soirée, et l'heure à laquelle Antoinette l'avait quittée. Ce ne fut qu'un peu plus tard qu'elle s'expliqua ces obscurités.

A peine Germain s'était-il éloigné, qu'un homme de cinquante ans environ se présenta et demanda M. Montmaury.

— Vous êtes sans doute la personne dont il m'a annoncé la visite ? interrogea la rentière.

— C'est probable, madame.

— M. Raymond, n'est-ce pas ? Vous arrivez de Paris ?

— Oui, madame. M. Roger est-il chez lui ?

— Il n'est pas encore sorti, répondit Mme Durand. Veuillez monter au premier.

M. Raymond franchit les quelques marches qui le séparaient du premier étage et frappa à la porte de Roger.

Celui-ci l'accueillit à bras ouverts. La présence du négociant amenait une heureuse diversion aux préoccupations qui l'assiégeaient.

— Eh bien! lui dit M. Raymond en prenant place au coin du feu, vous n'avez donc pas pu profiter des offres de la maison Delail et Giraud? Que vous est-il donc arrivé?

Roger lui raconta quel malheur venait de frapper son père d'adoption et comment Laurence l'avait rappelé à Meulan.

— Ces messieurs m'avaient déjà touché quelques mots de cette catastrophe et m'avaient exprimé les regrets que votre départ précipité leur laissait. Oh! les oreilles ont dû vous tinter, mon cher ami, car il a beaucoup été question de vous ces jours derniers.

— Vous êtes vraiment trop bon, monsieur, balbutia Roger.

— Je ne fais que vous rendre justice, mon ami; mais vous sentez bien que ce n'est pas uniquement pour vous donner des coups d'encensoir que je viens ici.

— Parlez, monsieur. Serais-je assez heureux pour vous être utile? fit Montmaury avec empressement.

— Peut-être, mon ami. Ces messieurs m'ont dit aussi que, le jour où vous avez déjeuné chez eux, il avait été beaucoup question de mon frère André.

— C'est vrai, monsieur.

— Ils ont ajouté que vous aviez insisté sur certains détails... que, par exemple, vous leur aviez demandé à quelle date précise remontait sa disparition...

— C'est encore vrai.

— Pourquoi ? Savez-vous par hasard quelque chose ui se rapporte à cet événement ou à un événement nalogue ?

— Si vous le permettez, monsieur, je ne vous réponrai pas avant de vous avoir adressé quelques questions... Roger avec embarras.

— Je vous écoute, mon cher. Je suis prêt à répondre tout. L'enquête à laquelle je me livre depuis trois mois e permet de préciser le moindre fait jusqu'au 14 mai, ur de la disparition de mon pauvre André.

— Ah ! dit Roger, c'est le 14 mai que votre frère a uitté Vernon ?

— Oui, dans la matinée, et il a pris un billet pour ris.

— Etait-ce par hasard un homme de cinquante-huit s environ, grand, maigre, osseux et très-fortement arpenté, avec des cheveux gris coupés court, mais ès-abondants, et des favoris un peu plus noirs que les eveux ?

— C'est cela, fit M. Raymond surpris.

— N'avait-il pas les yeux noirs, les sourcils épais, un z aquilin assez prononcé, une bouche moyenne, des mmettes saillantes, un menton pointu et quelque peu yant ?

— C'est bien cela ! Vous l'avez donc vu ?

— Un mot encore, dit Roger. Pourriez-vous me dire mment il était habillé ?

— Certes, répondit M. Raymond. Sa domestique elleme avait préparé les habits qu'il portait le jour où il congédiée, et m'en a donné le détail. J'ai cette liste ns mon portefeuille ; voulez-vous que je vous la e ?

— Volontiers, fit Roger, à son tour très-intrigué.

— Chemise de toile à petits plis, chaussettes de coton

rayées rouge et blanc, marquées A R, bottines de chevreau claquées en veau, pantalon gris foncé rayé de noir, gilet noir, longue redingote noire en drap molletonné, une cravate noire, un chapeau rond de feutre noir...

— Plus de doute ! c'était lui ! s'écria Roger.

— Qui, lui ? André ? demanda vivement M. Raymond.

— Croyez-vous, comme vos amis Delail et Giraud, que votre frère fût homme à recourir au suicide ?

— De l'humeur dont il était, j'en ai si grand'peur que je n'ai osé confier mes doutes à personne, répondit tristement M. Raymond. Je ne me suis donc pas trompé ? Il s'est tué ?

— Il ne me serait pas possible de vous répondre affirmativement, dit Roger, car la marque que le linge aurait dû porter avait été coupée, mais les traits du visage, la liste des habits dont il était revêtu, me donnent à penser que c'est bien votre frère André que j'ai trouvé, le 15 mai de l'année dernière, dans le bois de Verneuil.

— Vous ! ce serait vous-même qui...

— C'est moi qui ai coupé la corde au bout de laquelle pendait un cadavre encore chaud, et répondant exactement au signalement que vous m'avez fourni.

— Pendu, lui ! Le malheureux ! dit M. Raymond en essuyant une larme ; mais alors, reprit-il, je puis retrouver sa trace, lui faire rendre les derniers devoirs...

— Sans doute. Une enquête a été faite par un magistrat du parquet de Versailles, répondit Roger. C'est le commissaire de police de Meulan qui a dressé le procès-verbal. Il pourra vous fournir les premiers renseignements. Quant à moi, je vais vous dire tout ce que je sais.

A ces mots Montmaury, raconta tous les événements qui avaient accompagné et suivi la mort du pendu.

— Ainsi, dit l'ancien négociant, ce legs singulier, c'est vous qui auriez dû le toucher?

— Si je l'avais revendiqué, j'en aurais eu au moins la moitié.

— Et ce Cassut, qui s'en est emparé, habite toujours Meulan?

— Toujours.

— Qu'a-t-il fait de cet argent?

— Il a acheté l'usine de M. Voisin, dont il a épousé la fille.

— Et quel homme est-ce?

— Ce n'est pas à moi de vous répondre, dit Roger. nous étions fort mal ensemble ; par conséquent mon témoignage serait entaché de suspicion.

— Ce qui signifie que c'est un vilain drôle, mais que vous ne voulez pas l'accuser.

— Je n'ai pas dit cela.

— Non, mais je l'ai compris, fit M. Raymond. Ceci importe peu pour le moment, du reste. Nous aviserons ensuite. Ce qui est le plus urgent, c'est de courir à Versailles, de me faire communiquer le dossier et de m'assurer que ce malheur est irréparable. J'y cours à l'instant. Vous m'excuserez de vous quitter si vite, mais vous comprenez ma douloureuse impatience. Au revoir, car il est probable que cette malheureuse affaire va nous mettre fréquemment en présence, jusqu'à ce qu'elle soit complétement élucidée.

M. Raymond serra la main de Roger, et ouvrit la porte. Montmaury voulut l'accompagner jusqu'au chemin de fer et lui fit promettre qu'il le tiendrait au courant.

Il revint chez lui et trouva Mme Durand sur le pas de

sa porte, en train de bavarder avec deux ou trois commères du quartier.

— Ah ! fit-elle en apercevant Roger, vous ne savez pas la nouvelle...

— Quelle nouvelle ?

— Ce pauvre M. Voisin est au plus mal.

— Que dites-vous ?

— La vérité, mon cher monsieur. Antoinette a reçu ce matin, par la poste, une lettre du propriétaire de M. Voisin, qui lui écrit d'accourir au plus vite si elle veut embrasser son père avant sa mort.

— Pauvre homme ! dit Roger. Savez-vous où il demeure ?

— Parfaitement. Tenez, voici Mme Chaluset, la couturière d'Antoinette, qui était là quand la pauvre enfant a reçu la lettre, qui l'a lue et qui a même habillé Mme Cassut.

— Et quelle est cette adresse ?

— Rue de Puebla, n° 187, répondit la couturière.

— Merci, dit Roger.

Il se dirigea en courant vers le chemin de fer et arriva juste à temps pour sauter en wagon à côté de M. Raymond.

Ils firent route ensemble jusqu'à Paris ; puis M. Raymond se dirigea vers la gare de Versailles, tandis que Roger sautait en voiture et se faisait conduire rue de Puebla.

On connaît cette horrible rue, qui part du canal et aboutit aux buttes Chaumont.

Roger s'arrêta à la porte d'une maison borgne et enfumée, congédia sa voiture et entra dans une allée sombre, dont les murs suintaient l'humidité à travers la crasse qui les recouvrait.

Au bout de cette allée fangeuse, il trouva une espèce

de cage obscure, au fond de laquelle une vieille femme reprisait le débris d'un bas de laine.

— M. Voisin? demanda-t-il.

— Au troisième, au fond du *colidor*, à droite, répondit la portière, mais j'crois qu'vous avez manqué l'train, mon p'tit ami.

— Comment?

— Oui, j'crois que le pauvre homme a *cassé sa pipe.*

Roger monta, le cœur oppressé.

Arrivé au troisième étage, il tourna à droite, vit une porte entr'ouverte et la poussa.

Il aperçut une chambre étroite, dont le papier incolore et déchiré pendait par lambeaux ; elle était éclairée par une fenêtre dont les rideaux, flasques et noircis par la pousssière, laissaient filtrer à peine un rayon de lumière. Encore cette fenêtre donnait-elle sur une cour large de quatre mètres au plus, que rapetissaient affreusement les murs délabrés des maisons voisines.

Dans cette chambre glaciale, se trouvait un méchant lit de bois, jadis peint en acajou, mais tellement sillonné d'éraillures qu'à peine on en distinguait la couleur. Il était garni d'une paillasse éventrée, d'un matelas plat comme un lit de camp et d'une mauvaise couverture de laine, trouée en plus de vingt endroits.

A côté du lit, une table de nuit ; plus loin, une commode boîteuse en noyer, une petite table crasseuse en bois blanc, ornée d'une cuvette fêlée et d'un pot-à-eau égueulé, deux chaises de paille... et c'était tout!

Sur une des chaises, une femme, élégamment habillée, était assise et pleurait. Sur le lit, M. Voisin, pâle, amaigri, la barbe inculte, était étendu, immobile et déjà roidi par la mort.

Le spectacle était navrant !

La jeune femme qui était assise sur une chaise, c'était Antoinette.

De ses deux grands yeux, immobilisés par l'épouvante, s'échappaient des larmes silencieuses, qui roulaient goutte à goutte sur sa joue et tombaient sur son corsage, sans qu'elle songeât à les essuyer.

Ses regards fixes contemplaient avec effroi le cadavre glacé de son père, dont elle venait d'apprendre la mort presque avant d'avoir connu la maladie.

La nudité de cette chambre, l'aspect de cette maison sinistre, la physionomie du quartier qu'elle avait traversé, l'avaient frappée à la fois de dégoût, de terreur et de repentir.

Elle était si profondément atteinte, qu'elle n'entendit pas Roger et ne se détourna pas lorsqu'il entra.

Quant à lui, il l'avait reconnnue. Il marcha droit à elle.

— Eh bien ! madame, lui demanda-t-il, que faites-vous là ?

Au son de cette voix, elle tressaillit. Puis, se levant d'un seul bond, elle se précipita dans les bras de Roger, dans la poitrine de qui elle cacha sa tête avec un geste d'effroi. Un frisson nerveux parcourut son corps, ses dents claquèrent.

— Ne me quittez pas, dit-elle d'une voix étranglée... j'ai peur... j'ai peur !...

— Voyons, remettez-vous, lui dit-il. Avez-vous donné des ordres ?

— Quels ordres ? A qui ?

— Ne faut-il pas que quelqu'un veille auprès de ce cadavre, pendant que je ferai les démarches nécessaires ?

— Oui, c'est vrai, mais où faut-il s'adresser ? Que dois-je faire ?

Roger eut pitié d'elle. Elle n'avait évidemment pas sa raison.

— Attendez-moi, dit-il. Je me charge de tout.

Il descendit, alla chercher des bougies et les alluma, puis se rendit chez le propriétaire de la maison, qui avait si tardivement annoncé à Antoinette la maladie de M. Voisin.

C'était un assez brave homme, qui avait sur la rue une boutique de fruitier et qui occupait deux pièces au premier étage.

— M. Voisin, dit-il à Roger, est venu se loger ici il y a environ cinq mois, afin d'être plus près de l'usine qu'il avait louée. Le soir, en rentrant chez lui, il daignait s'asseoir quelquefois auprès de nous, dans l'arrière-boutique, et nous faisait part des espérances qu'il avait conçues.

Nous croyions bien qu'il s'illusionnait, mais nous ne le connaissions pas assez pour le lui dire et nous n'étions pas en état de raisonner chimie avec lui. D'ailleurs, il paraissait si convaincu, il était si bon, si doux, que nous le laissions en paix.

Tous les matins à cinq heures, il se levait et se rendait à son usine, où il était toujours arrivé une bonne demi-heure avant ses ouvriers. Ah ! s'il n'a pas réussi, le pauvre homme, ce n'est pas faute de se donner du mal, je vous le jure !

Il y a une quinzaine de jours, vers la fin d'octobre, il vint chez nous. Il paraissait triste et découragé.

Je l'interrogeai. Il m'avoua qu'il n'avait plus d'argent et même qu'il ne savait comment faire pour payer son échéance du 5 novembre.

— Mais vous avez des parents, une famille, des amis... lui fis-je observer.

— Non, fit-il en secouant tristement la tête.

— Alors, comment allez-vous faire ?

— Je ne sais pas, répondit-il.

Deux ou trois jours après, dans les premiers jours de novembre, il revint.

— Eh bien ? lui demandai-je, avez-vous trouvé ce que vous cherchiez ?

— Oui, dit-il. Un de mes anciens employés m'a offert vingt mille francs qu'il venait de gagner ; mais il ne possédait que cela au monde, je n'ai pas voulu les accepter.

— Ainsi, vous êtes perdu sans ressources ?

— Oui, mais je payerai les vingt mille francs que je dois.

Il s'en alla, sans vouloir s'expliquer plus longuement.

Vers le 8 novembre, nous le revîmes encore.

— Tout est payé, me dit-il. Je puis mourir tranquille à présent.

Il nous raconta alors comment il avait pu faire honneur à ses affaires. Il avait vendu au prix courant l'énorme quantité de produits qu'il avait en magasin, ainsi que les machines et ustensiles divers qu'il avait installés. De cette vente désastreuse il avait retiré de quoi payer le propriétaire de l'usine, ses divers créanciers, et se retirait sans un sou de capital, mais sans un sou de dettes.

En revanche, il était fort découragé. Je l'examinai attentivement. En cinq jours, il avait vieilli de dix ans.

Il nous quitta pour aller se coucher. Le lendemain, je fus très-surpris de ne pas le voir descendre. Je montai chez lui. Il était au lit avec une fièvre abominable. J'envoyai chercher le médecin, qui prescrivit des potions. Ma femme les prépara et les lui fit boire.

Malheureusement, les exigences de notre métier ne nous permettaient pas de le soigner comme nous l'aurions voulu. Tous les matins, il faut que nous allions à la Halle, tout le jour il faut que nous servions la pratique. Cependant, nous trouvions moyen, l'un ou l'autre, de nous échapper de temps en temps pour lui tenir compagnie et lui faire boire sa tisane. Enfin, avant-hier, le docteur nous annonça que le pauvre vieux était perdu.

Hier, j'allai chez lui. Je le pressai de questions ; je lui fis comprendre qu'en cas d'accident il fallait que sa famille fût prévenue. Il m'avoua alors qu'il avait une fille, dont le mari exploitait à Meulan l'usine qu'il avait possédée jadis.

Devinant qu'entre sa fille et lui avait dû se passer quelque chose, et ne voulant pas raviver cette douleur, je n'insistai pas, et j'écrivis à Mme Cassut d'accourir au plus vite.

Elle est arrivée ce matin, aussitôt après avoir reçu ma lettre. Malheureusement, il était trop tard ; M. Voisin était mort cette nuit à trois heures.

Au moment où je m'approchais de lui, effrayé de ne pas le voir bouger, il tourna la tête de mon côté.

— Merci ! me dit-il d'une voix à peine intelligible, en s'efforçant de sourire.

Il voulut me tendre la main, mais son bras retomba sans force. Un long soupir — le dernier — s'échappa de sa poitrine, et ce fut tout !

J'étais navré. Pendant les cinq jours de sa maladie, pas une plainte n'était tombée de ses lèvres, pas un reproche à l'adresse de sa fille, qui le laissait mourir ainsi !

Quand je la vis arriver, il y une heure et demie, dans cette riche toilette, tout mon être s'indigna.

— Quoi ! me disais-je, elle ose venir ainsi vêtue chez celui qu'elle a laissé mourir de misère !

Je me retirai de peur d'éclater, dit le fruitier en terminant. Je vous demande pardon, monsieur ; vous êtes peut-être M. Cassut, mais c'est plus fort que moi.

— Non, fit Roger, je ne suis pas Cassut. Je suis tout simplement un ami... Montmaury, l'ancien employé de M. Voisin.

— Qui ? celui qui lui a offert ses vingt mille francs d'économies ?

— Celui-là même, oui, monsieur.

— Touchez là, dit le fruitier, vous êtes un brave jeune homme, nom d'un nom ! Personne ne vous a prévenu, vous, et si vous arrivez trop tard, ce n'est pas votre faute.

— C'est vrai ; mais, puisque je suis là, il faut que vous me donniez les indications pour faire toutes les démarches nécessaires, afin que le pauvre vieillard soit décemment enterré.

— Ah ! de grand cœur ! s'écria le fruitier. Je n'aurais pas fait un pas pour cette chipie qui se dit sa fille ; mais pour vous.... tout ce qu'il vous plaira.

Ils allèrent chercher une garde-malade et l'installèrent auprès du mort, se rendirent à l'église, à la mairie, et Roger, qui avait fort heureusement de l'argent sur lui, paya d'avance toutes les dépenses.

Ces lugubres détails une fois réglés, il revint auprès du cadavre.

La garde-malade avait déjà procédé à la toilette du vieillard. Sur sa chemise blanche elle avait posé un crucifix et une branche de buis bénit. Sur la petite table de bois blanc, elle avait ouvert un livre d'heures. En tête de la page on lisait : *Office des morts*.

Antoinette avait laissé faire.

Toujours immobile, agitée de pressentiments sinistres, bourrelée de remords, elle n'osait pas remuer. Sans doute elle avait peur que le cadavre se réveillât pour lui reprocher son ingratitude.

Roger s'approcha d'elle.

— Il est inutile que vous restiez là plus longtemps, madame, lui dit-il. Vous le voyez, j'ai placé auprès de votre père quelqu'un pour le veiller ; j'ai fait toutes les démarches voulues ; le service aura lieu demain à midi. Jusque-là, retournez à Meulan et ne vous inquiétez de rien. Je reste à Paris, moi, et je vous réponds que je ne négligerai rien de ce qui sera nécessaire.

A ces mots, il lui prit la main et l'entraîna.

— Ah ! monsieur, que vous êtes bon ! lui dit-elle. Je suis anéantie, j'en conviens. Comment vous remercier ? Sans vous, que serais-je devenue ? Que dois-je faire à présent ? Quelle somme sera nécessaire ?

— Ne me remerciez pas, ne vous inquiétez de rien, tout est payé, répondit Roger. Personne n'ignore qu'une femme ne saurait s'occuper de ces détails douloureux. Retournez chez vous, et à demain.

Il descendit avec elle, la mit en voiture et ne la quitta qu'après avoir donné au cocher l'adresse du chemin de fer de Rouen.

Antoinette n'avait pas songé à résister. Ce malheur l'avait atterrée.

Quant à Roger, il envoya à Laurence une dépêche ainsi conçue :

« M. Voisin mort. Je reste auprès de lui. A demain soir détails. »

Alors seulement, — il était une heure et demie,

— il se rappela qu'il n'avait rien mangé depuis la veille.

Trois ou quatre fois, dans la journée et dans la soirée il revint auprès du mort pour s'assurer que la garde était toujours à son poste.

Le lendemain matin, il était là dès la première heure Il assista à l'ensevelissement, fit placer sous ses yeux le corps dans la bière. A dix heures, Antoinette n'avait pas paru !

Enfin, le fruitier arriva. D'un geste furieux il lui tendit une lettre. Elle était de Cassut et portait l'adresse suivante :

« *A monsieur le propriétaire de la maison n*° 187, *rue Puebla. — Paris.*

» Monsieur,

» Le spectacle que ma pauvre femme a eu sous les yeux hier l'a tellement impressionnée qu'il lui est impossible de se lever et de se rendre demain matin à l'enterrement de son père. *Si mes affaires me le permettent*, j'irai la remplacer.

» Recevez, monsieur, mes salutations...»

— Les misérables ! murmura Roger.

A midi, Cassut n'était pas là et n'avait pas même daigné envoyer à Paris les anciens ouvriers de M. Voisin.

Le cortége se mit en marche, se rendit successivement à l'église et au cimetière, escorté seulement de Roger et du fruitier, à qui, au milieu du trouble et de la colère qu'il ressentait, Montmaury avait oublié même de *demander son nom.*

XI

LE PARALYTIQUE

Quand Roger revint à Meulan dans l'après-midi, il ait complètement démoralisé. Cette mort lugubre, cet andon absolu dans lequel on avait laissé un homme i, malgré ses imperfections, était un homme de bien uisqu'il n'avait fait de tort qu'à lui-même, cette indif-rence dont sa fille elle-même venait de faire preuve, vaient inspiré à Roger des idées de tristesse profonde, presque de misanthropie.

Il était encore sous cette impression sinistre, quand raconta le soir à Laurence de quelle façon le malheu-eux M. Voisin était mort, et il fit de ce cruel tableau ne peinture si poignante qu'il arracha des larmes à la une fille.

Puis il s'informa de la santé de M. Dalbrègue. Le auvais temps continuait avec une telle persistance ue le docteur Valnet commençait à désespérer du sa-ut de son ami. Il allait beaucoup plus mal, en effet ;

ses regards, loin de reprendre leur limpidité, devenaient au contraire de plus en plus hagards, et avaient même une expression craintive dont on ne pouvait pas s'expliquer la cause.

Il avait semblé à Laurence que cette expression devenait plus vive chaque fois qu'Antoine s'approchait du malade. Pourtant elle le surveillait avec une rigueur jalouse. Elle avait pu se convaincre que son père était parfaitement soigné, que son linge était toujours d'une propreté irréprochable et qu'Antoine prévenait les moindres besoins de son maître.

C'était à n'y rien comprendre ! Roger, à qui Laurence avait communiqué ces diverses observations, voulut s'en rendre compte par lui-même.

Il monta dans la chambre du malade. Quoique l'expression de crainte que lui avait signalée la jeune fille fût assez difficile à saisir dans l'état de paralysie totale où se trouvait M. Dalbrègue, Roger crut la remarquer aussi. Pour mieux s'assurer qu'il ne se trompait pas, il appela Antoine sous un prétexte quelconque et s'aperçut qu'en effet l'œil du malade semblait tressaillir d'une terreur secrète en apercevant son domestique.

Il était bien difficile pourtant d'accuser Antoine sur un phénomène aussi peu apparent, alors surtout que les soins qu'il prodiguait au vieillard donnaient à cette accusation un éclatant démenti.

Pourtant, quand Roger quitta Laurence, il lui recommanda de redoubler de surveillance.

— Vous savez, lui dit-il, qu'Antoine n'a jamais eu le don de me plaire. A mes yeux, il est paresseux et sournois. Je désire ardemment me tromper sur son compte, mais j'ai comme un vague pressentiment que cet homme ne vous est pas aussi dévoué qu'il le paraît.

Laurence ne répondit pas, mais un sourire incrédule erra sur ses lèvres.

Roger ne voulut pas trop insister et se retira.

Le lendemain matin, il était chez lui quand on frappa à sa porte.

— Entrez ! cria-t-il.

La porte s'ouvrit et Roger ne parvint pas à dissimuler la surprise qu'il éprouva en reconnaissant Cassut.

Il lui désigna un siége. Germain s'assit. Il avait l'air sombre,presque farouche.

— Que voulez-vous, monsieur ? lui demanda Montmaury.

— Je viens, monsieur, vous prier de me dire à quel chiffre se sont élevés les divers frais que vous avez payés pour l'enterrement de M. Voisin.

— Dans quel but ?

— Pour vous les rembourser, parbleu !

— Mais je ne les réclame pas, monsieur.

— N'importe, j'entends vous les rendre.

— Et moi, je refuse de les recevoir, dit nettement Roger.

Germain ouvrit de grands yeux étonnés.

— Je ne puis vous croire, reprit-il. Il ne serait pas convenable qu'un étranger supportât les frais d'enterrement de mon beau-père.

— Si nous parlons convenances, monsieur, répliqua Roger, il aurait été convenable, à mon sens, que la fille et le gendre de M. Voisin assistassent à ses funérailles.

— Ceci ne regarde que nous, monsieur, fit observer Cassut. Cependant je consens à vous dire que ma femme voulait y aller et que c'est moi qui l'en ai empêchée.

— Vous avez eu tort, monsieur.

— Est-ce bien vous qui osez me le reprocher ? s'écria Germain avec colère.

— Je ne suis que le pâle écho des étonnements que l'absence de Mme Cassut a provoqués.

— Est-ce bien sûr, cela ? dit Germain avec un ton d'amère raillerie. Aucun motif personnel ne vous faisait-il désirer la présence d'Antoinette ?

— Moi ! fit Roger interdit.

— Allons, monsieur, trêve d'hypocrisies ! dit Cassut que la colère emportait. Vous imaginez-vous que je sois aveugle ?

— Je ne vous comprends pas.

— Eh bien ! puisqu'il faut vous mettre les points sur les *i*, je les mettrai, monsieur, afin de démasquer votre lâcheté.

Roger laissa échapper un geste de colère.

— Nierez-vous, poursuivit Germain, que vous ayez reçu la visite d'Antoinette cinq semaines avant mon mariage ? Nierez-vous que pendant huit jours vous l'ayez revue chez Mme Durand, si ce n'est chez vous ? Nierez-vous encore qu'il y a trois jours, à huit heures et demie du soir, elle sortait de votre appartement ?

Et comme Roger, confondu, gardait le silence :

— Non, continua Cassut, dont la voix s'élevait à mesure qu'il se laissait gagner par la colère, vous ne le nierez pas, parce que je suis là pour vous donner un démenti formel, parce que j'ai moi-même surpris ma femme sortant à deux reprises de votre appartement.

— Eh ! fit Roger avec impatience, gardez-la donc chez vous, votre femme, je ne demande pas mieux.

— Ainsi, vous l'avouez ! s'écria Cassut d'une voix tonnante. Eh bien ! monsieur, rappelez-vous ce que je vous dis : si jamais je vous surprends avec Antoinette, malheur à vous !

A ces mots, il se leva et ouvrit la porte.

— Vous êtes fou, lui dit Roger. Demandez à votre femme ce qu'elle venait faire chez moi et vous saurez à quoi vous en tenir.

— Je n'ai rien à demander, hurlait Cassut au paroxysme de la rage. Je ne sais que trop à quoi m'en tenir ! Aussi, je vous le répète, si vous revoyez Antoinette, malheur à vous !

Il s'élança au dehors.

— Je vous tuerai ! cria-t-il encore en se précipitant dans l'escalier.

Il était dans un tel état de surexcitation qu'en passant il avait failli renverser Mme Durand.

Entendant ces bruyants éclats de voix, la rentière, curieuse comme le sont toutes les vieilles femmes, était sortie à pas de loup de son logement et avait prêté l'oreille.

Jusqu'au moment où Cassut avait ouvert la porte, le bruit confus de phrases menaçantes était seul parvenu jusqu'à elle ; mais lorsque, perdant toute prudence, Germain, avant de s'éloigner, menaça une dernière fois Roger de le tuer s'il revoyait Antoinette, Mme Durand ne perdit pas un mot de cette phrase significative.

Ainsi s'expliquèrent une foule de circonstances qui lui avaient échappé.

Si Antoinette avait ressenti tout à coup pour elle cette étonnante amitié, si Cassut était venu lui défendre de recevoir sa femme, c'est que Roger était l'amant d'Antoinette !

Ainsi la femme qu'elle avait vue sortir de chez Montmaury l'autre soir, c'était elle ! la fille de M. Voisin ! quel scandale !

Elle courut annoncer confidentiellement et sous le

sceau du secret cette découverte à Mme Chaluset, laquelle, confidentiellement et sous le sceau du secret, la répéta à trois ou quatre amies, de sorte que, de secrets en confidences, la nouvelle avait couru tout Meulan à la fin de la journée.

Roger était loin de s'en douter.

Quant à Antoinette, elle l'ignorait également et, le lui eût-on appris, elle ne s'en serait pas montrée fort émue.

Elle était, en effet, sous le coup d'une révolte sourde, à laquelle de semblables puérilités n'auraient rien ajouté.

Cassut se révélait de plus en plus sous un jour tout nouveau, ou plutôt il se montrait tel qu'il était réellement : hargneux, jaloux et violent.

Dans le commencement de son mariage, il avait essayé de ramener sa femme par la douceur, la soumission, l'aveugle obéissance à ses volontés : il n'avait réussi qu'à faire d'elle un tyran.

Aujourd'hui qu'il avait de graves raisons pour suspecter la conduite de sa femme, il était résolu à ne plus lui céder, à lui faire sentir, en un mot, qu'il était le maître.

Une première fois, il avait eu recours à la violence, et Antoinette avait paru s'incliner. Il s'imagina que le moyen était bon.

Aussi, lorsque Antoinette, après lui avoir raconté comment était mort M. Voisin, lui apprit par quel hasard inattendu Roger était survenu et avait fait toutes les démarches nécessaires en pareil cas, Cassut demeura persuadé que ce n'était pas le hasard qui les avait rapprochés, mais qu'ils s'étaient bel et bien donné rendez-vous.

Quand sa femme lui annonça ensuite qu'elle comptait

aller, le lendemain, aux obsèques de son père, Germain ne souffla pas mot. Il écrivit au propriétaire de M. Voisin la lettre singulière dont Roger avait pris connaissance, et, le lendemain, il se mit en faction à la porte de sa femme.

Dès qu'elle parut, il lui déclara qu'il ne la laisserait pas aller à Paris.

— Ce n'est pas la place d'une femme, lui dit-il. Si tu veux me promettre de rester ici, j'irai, *quoique cela ne soit pas bien amusant*, mais puisqu'il le faut...

Antoinette affirma qu'elle irait, que rien ne la ferait manquer du moins à ce devoir suprême.

— Tu n'i-ras pas, fit Cassut en appuyant sur chaque syllabe.

Antoinette s'habilla quand même ; mais lorsqu'elle voulut franchir la porte de sa chambre, elle trouva Cassut, dont l'attitude et les paroles ne purent lui laisser aucun doute sur la résolution qu'il avait prise de s'opposer à son passage, même par la force.

Elle cria, menaça, saisit son revolver ; Germain ne sourcilla pas.

— Tu ne passeras pas, répondait-il invariablement. Ce serait trop bête à moi de te permettre d'aller retrouver ton M. Roger.

Furieuse, elle se jeta sur lui et essaya, comme elle l'avait fait une première fois, de lui labourer le visage avec les ongles ; mais Cassut, loin de se laisser déchirer, lui saisit les poignets, les serra à les briser et la repoussa brutalement dans sa chambre, où il prit le parti de l'enfermer.

Jusqu'à midi, il monta rigoureusement sa faction devant la porte ; puis, certain maintenant que sa femme n'arriverait point à l'heure voulue et ne retrouverait pas Roger, il s'éloigna.

Antoinette, on le pense bien, était dans un état d'exaspération voisin de la folie.

— Quoi ! disait-elle en marchant à grands pas, ce misérable ose me tenir prisonnière, lever la main sur moi, et il espère que je vais le supporter, que cette lutte ne se terminera pas par la mort de l'un de nous ! Ah ! si j'avais la force comme j'ai l'énergie et la volonté... N'importe... il a beau faire, il cédera ou il mourra...

Ce fut par un déluge de larmes que se termina cette crise nerveuse. Si ces larmes bienfaisantes amenèrent un peu de calme dans l'exaltation de la jeune femme, elles ne lui rendirent ni son repos ni sa raison.

En face d'elle se dressaient toujours, avec l'image abhorrée de son mari, les emportements et les brutalités dont elle avait été victime.

Au contraire, la physionomie de Roger revêtait à ses yeux une forme nouvelle. Avec quel empressement il était accouru auprès de M. Voisin ! Quelle bonté il avait déployée ! De quel désintéressement il avait fait preuve !

Quelle différence entre la brute qu'elle s'était donnée pour mari et le caractère élevé de Montmaury ! Combien elle regrettait d'avoir agi si étourdiment, d'avoir sacrifié son avenir à un mouvement de dépit.

Si elle avait avoué à son père l'amour qu'elle ressentait pour Roger, M. Voisin serait probablement allé trouver M. Dalbrègue. Les deux vieillards auraient causé. Peut-être le père de Laurence se serait-il empressé de saisir cette occasion, peut-être aurait-il doté Roger ? A sa suite se seraient empressées toutes les notabilités de Meulan, et aujourd'hui, au lieu d'être délaissée, malheureuse, martyre, Antoinette serait riche, enviée, entourée de la considération de tous... Hélas ! ce beau rêve était à jamais dissipé ! Il était trop tard !

Trop tard... à moins qu'Antoinette ne redevînt libre, comme elle l'était autrefois... oui, libre... mals comment?...

C'était le 17 novembre, le lendemain du jour où M. Voisin avait été enterré, que se passaient les événements que nous allons raconter.

Roger, très-préoccupé des confidences que lui avaient faites Laurence au sujet de son père, se rendit vers trois heures chez M. Dalbrègue, où il avait quelques comptes à terminer. Il trouva la porte du jardin ouverte et entra.

Comme il se dirigeait vers la maison, il aperçut Antoine, les bras croisés sur la poitrine, la tête baissée, marchant à grands pas dans une allée et se dirigeant de son côté.

Roger se jeta dans un massif d'arbres verts et observa le domestique, qui s'arrêta subitement à trois pas de lui.

— Non, disait Antoine en frappant du pied, j'en ai assez ! Je ne veux plus servir de bonne d'enfant à ce vieux gâteux. Ça me dégoûte à la fin. Ah ! si la maison n'était pas si douce, comme je serais déjà parti ! Il ne crèvera donc pas, cet entêté ! Oh ! j'en viendrai bien à bout...

Sur cette phrase énigmatique, il reprit sa promenade saccadée et disparut.

Roger éprouva un frisson involontaire. Que signifiait cette phrase : « J'en viendrai bien à bout?... »

Il courut trouver Laurence et lui fit part de ce qu'il venait d'entendre.

La pauvre enfant fut toute surprise. Pas plus que Roger elle ne s'expliqua le sens de ces paroles incompréhensibles.

— Ecoutez, lui dit Montmaury, il faut en avoir le cœur

net. En face du lit de votre père se trouve la porte vitrée de son cabinet de toilette. Ce soir, à l'heure où tout le monde se retire, vous appellerez Antoine sous un prétexte quelconque et je me glisserai dans le cabinet. De là, j'observerai tout ce qui sé passe. Vous, ne vous couchez pas, et, si vous entendez du bruit, accourez aussitôt.

— Ainsi vous soupçonnez quelque chose ? dit Laurence épouvantée.

— Je ne sais, mais les impatiences d'Antoine, les paroles singulières qu'il a prononcées m'inspirent des doutes horribles.

— Vous avez raison, dit résolûment la jeune fille, il faut les éclaircir au plus tôt.

Roger passa dans le cabinet de M. Dalbrègue et y dressa les comptes qu'il avait préparés. Quand vint l'heure du dîner, il alla prendre congé de Laurence.

— Comment ! vous vous en allez ! lui dit-elle. Et moi qui ai dit à la femme de chambre de mettre deux couverts !

— Je vous remercie, mademoiselle, mais...

— Est-ce que vous avez oublié ce dont nous sommes convenus pour ce soir ?

— Non, non, fit vivement Roger, je reviendrai.

— Alors, à quoi bon vous en aller ?

— C'est vrai, mademoiselle... balbutia Roger, mais... C'est que... je ne sais trop comment vous dire cela... Nous sommes dans une situation très-difficile...

— A cause de quoi ?

— Aux yeux du monde, mademoiselle, nous ne sommes ni frère ni sœur, nous sommes deux jeunes gens qui ne lui offrons d'autre garantie que notre loyauté — ce à quoi le monde ne croit guère !

— Eh ! qu'avons-nous à nous préoccuper du monde ? fit dédaigneusement Laurence.

— Pour ma part je n'ai rien à en redouter, dit Roger ; mais, fût-ce au prix de ma vie ! je ne voudrais pas que la calomnie osât s'attaquer à vous.

— Et de quel droit m'attaquerait-elle? N'est-il pas tout naturel, faible et ignorante comme je le suis, que je m'adresse à vous pour me conseiller, pour me défendre, à vous qui êtes le fils d'adoption de mon propre père?

— Ce n'est pas en vertu d'un droit que la calomnie procède, ma chère demoiselle, c'est en vertu du besoin instinctif qu'éprouvent les hommes de rabaisser tout ce qui leur est supérieur et peut leur porter ombrage. Or, vous êtes supérieure à tous par votre beauté, par votre charme, par votre candeur, par votre richesse. C'en est dix fois trop pour que vous ne soyez pas entourée d'envieux. Et qui donc auprès de vous pourrait imposer silence à des bruits injurieux? Personne. M. Dalbrègue ne peut même plus vous protéger ; ce n'est plus un homme, c'est un enfant.

— Mais vous, n'êtes-vous pas là ? dit naïvement Laurence. Me laisseriez-vous accuser ?

— Ah ! Dieu m'est témoin que je verserais avec joie tout mon sang pour vous défendre, chère Laurence ! mais à quel titre ? Je ne suis que votre ami. Ami d'autant plus compromettant et d'autant moins désintéressé que vous êtes riche, que je suis pauvre, et qu'on ne manquera pas d'attribuer mon intervention aux motifs les plus odieux.

— Mais c'est infâme ! s'écria Laurence, à l'esprit de qui aucune de ces pensées ne s'était jamais présentée.

— Oui, c'est infâme, mais cela est ainsi. Croyez-vous, si je n'avais pas craint de donner naissance à des bruits

semblables, que je me serais exilé pendant cinq grands mois? Vous ne savez donc pas ce que j'ai souffert loin de vous? Vous ignorez donc que j'ai failli mourir de désespoir? Vous n'avez donc pas deviné, lorsque je vous ai quittée, que mon cœur se déchirait? Et tout cela, parce qu'il a plu à une malheureuse femme, dont j'avais repoussé les honteuses avances, de se venger de mes dédains!

— C'est donc bien vrai? fit joyeusement Laurence. Antoinette vous a offert?...

— De devenir son mari, oui, Laurence. Vous le savez bien. Le jour où votre père a reçu de Meulan cette lettre anonyme qui a jeté le désarroi dans votre maison, vous m'avez adressé des questions si bizarres que je n'ai pas pu m'y tromper: vous aviez lu ce billet. Il disait la vérité, hélas! Ce qui humiliait le plus cette femme, ce n'étaient pas mes refus, c'était la conviction que j'en aimais une autre. Eh bien! oui, sa haine l'avait bien servie: je vous aime, Laurence; oui, depuis six longs mois, je cherche vainement à contenir ce secret qui m'étouffe. Il se trahit malgré moi aux yeux de tous ceux à qui je voulais le cacher.

Antoinette, le docteur Valnet, vous-même, Laurence, chacun l'a lu dans mes regards épouvantés, dans l'effarement de mon esprit. Il y a quelques jours, ici même, à cette place, il s'est encore échappé de mes lèvres. J'ai voulu le retenir, s'il vous en souvient. Je vous ai dit que je vous aimais comme une sœur. Eh bien! maudissez-moi, chassez-moi, mais je vous ai menti. Oui, je vous aime avec toute l'ardeur de la jeunesse, avec toute la fougue de la passion la plus intense, je ne vis et ne respire que par vous, je n'ai qu'une idole, c'est vous, qu'un culte, le vôtre. Vous êtes mon Dieu, ma religion, ma vie même. Ah! depuis combien de temps je me se

rais jeté à vos genoux, pour vous faire cet aveu, si vous aviez été pauvre et obscure, ainsi que moi !

J'aurais dû me taire, me broyer le cœur, mourir de douleur en invoquant votre nom chaste et vénéré... J'ai été lâche, je me suis trahi, j'ai méconnu les devoirs sacrés de la généreuse hospitalité que vous et les vôtres m'avez donnée, je suis un infâme ; mais dussé-je expirer de douleur à vos pieds sous le poids de votre légitime indignation, je n'ai pas pu garder un plus long silence. Mon cœur a fini par éclater, malgré moi, et mon amour a osé se révéler à vous tel qu'il est, avec ses espérances chimériques, ses angoisses, ses remords, qui le torturent et l'inondent à la fois de douleurs et de félicités sans pareilles. Vous le voyez, Laurence, rester ici plus longtemps, serait un crime, à l'expiation duquel je n'ai plus qu'à consacrer mes jours ; mais ne m'accablez pas, ayez pitié du supplice que j'ai enduré, que j'endure encore...

Il s'était agenouillé en prononçant ces dernières phrases et baissait la tête comme un coupable. A tâtons, sans oser porter sur elle ses regards craintifs, il chercha la main de la jeune fille pour mieux implorer sa clémence. Il la rencontra, la saisit et s'aperçut qu'elle ne la retirait pas.

Alors il osa redresser la tête et vit Laurence, dont les joues s'étaient couvertes d'une rougeur adorable, les yeux levés vers le ciel et baignés de larmes, comprimant les battements de son cœur d'une main, tandis qu'elle lui abandonnait l'autre.

— Est-il possible ! s'écria-t-il. Vous ne me maudissez pas ! vous me pardonnez ! vous m'aimez !

— Taisez-vous ! murmura la jeune fille d'une voix éteinte. Si l'on vous entendait... Ne voyez-vous pas que je suis aussi coupable que vous, Roger ? Cet aveu que

vous ne me faisiez qu'en tremblant, il y a six mois déjà que je brûlais de l'entendre tomber de votre bouche...

Et, comme Roger déposait sur sa main un baiser dévorant, elle se dégagea et se leva brusquement.

— C'est précisément parce que nous nous aimons, dit-elle, parce que nous sommes seuls et livrés à nous-mêmes, que la loyauté nous fait un devoir de ne pas nous abandonner à des ivresses dangereuses. Restons frère et sœur, mon ami, jusqu'au jour où Dieu nous permettra de nous aimer sans remords. Je suis à vous d'ores et déjà de corps et d'âme, Roger ; mais je confie mon honneur à votre loyauté, certaine que vous respecterez en moi celle qui plus tard, doit devenir votre femme. Je vous laisse un moment. J'ai besoin de me recueillir, de prier. Attendez-moi, et priez Dieu vous-même qu'il prenne en pitié notre amour !

A ces mots, émue, tremblante, agitée d'un trouble inconnu, elle s'éloigna d'un pas mal assuré.

Quand elle fut partie, Roger, en proie à une sorte d'extase, se laissa tomber à deux genoux.

— Elle m'aime ! Elle m'aime ! murmurait-il. Mon Dieu, vous l'avez entendu ! Vous ne permettrez pas que ce saint amour devienne notre châtiment. Elle m'aime ! Ah ! que puis-je craindre à présent ?...

De part et d'autre, ce délire finit pourtant par se calmer.

Si, à cause des préoccupations auxquelles ils étaient en proie, le dîner, qui les réunit une heure après, ne fut pas aussi gai, aussi printanier que ceux des jeunes amoureux sous la tonnelle, il servit du moins de prétexte à mille attentions délicates, par lesquelles se traduisait à chaque instant le bonheur dont leur cœur était rempli.

Comme en vertu d'une convention tacite, pas une fois

le mot amour ne fut prononcé. Mais avaient-ils besoin de se redire qu'ils s'aimaient ? Ne se le prouvaient-ils pas par cette foule de menus riens qui, pour ces amants candides, semblaient être autant d'audaces? Ils se regardaient, rougissaient, baissaient les yeux, les relevaient, feuilletaient ensemble les pages des albums dont la table du salon était couverte, frissonnant au contact de leurs mains qui se rencontraient, de leurs cheveux qui se touchaient, écoutant battre leur cœur avec une sorte de frayeur mêlée de plaisir.

Enfin, vers neuf heures et demie, Laurence, après s'être assurée que les domestiques avaient terminé leur ouvrage, leur permit de regagner leur chambre.

Elle alla donner le baiser du soir à son père, et comme il lui parut que le vieillard allait de plus en plus mal, elle rédigea une dépêche pour le docteur Valnet et donna l'ordre à Antoine d'aller la porter au télégraphe.

Antoine s'éloigna sans mot dire, mais sa figure renfrognée ne se dérida pas.

Presque aussitôt, Roger se glissa dans le cabinet de toilette, tandis que la jeune fille attendit au chevet de son père le retour de son domestique.

Au bout d'une demi-heure, Antoine reparut et s'installa au pied du lit dans un vaste fauteuil qui avait été tout spécialement affecté à son usage.

Laurence regagna sa chambre et, ainsi que le lui avait recommandé Roger, ne se coucha pas.

Quant à lui, debout derrière la porte vitrée, plongé dans une obscurité complète, qui lui permettait de tout voir sans être vu, il ne quittait pas des yeux le domestique.

Antoine commença par donner au paralytique les soins indispensables, mais il le fit avec une brusquerie dont Roger s'indigna. Assurément il serait intervenu sur

l'heure, s'il n'avait été résolu d'avance à pousser jusqu'au bout l'épreuve qu'il tentait.

Ainsi placé, Antoine était directement dans la zone d'éclatante lumière que projetait l'abat-jour de la lampe qui brûlait sur la table de nuit. Son visage, parfaitement éclairé, prit alors une expression de colère et de haine qui fit tressaillir Roger, et ses regards se fixèrent sur le malade avec une cruauté sinistre.

— Comment ! cela ne finira pas ! murmurait-il. Voilà plus de dix jours et de dix nuits que je passe auprès de ce vieux débris humain, toujours plongé dans la pourriture, dans le fumier ! Et cela pourrait durer un an ou deux, dit le docteur. Oh ! non.

Par la porte, qu'il avait laissée entre-bâillée, Roger entendait ses moindres paroles et surveillait chacun de ses gestes.

En disant ces mots, Antoine avait montré le poing au malade, s'était levé et s'approchait du lit.

— Ainsi, vieille carcasse, reprit-il, tu ne mourras pas! Tu me condamneras à passer ma vie entre les quatre murs de cette chambre ! Et je ne me vengerais pas du supplice que tu me forces d'endurer ! Tiens, vieille charogne ! crève donc une bonne fois et que cela soit fini !

En même temps, il frappa au visage le malheureux paralytique, et, se jetant sur lui comme une bête fauve, il le secoua comme une guenille, l'accablant à la fois d'injures et de soufflets, — mais de soufflets seulement, car des coups de poing auraient laissé des traces.

Si vite que se fût précipité Roger, il ne put épargner au patient les premiers coups ; mais, se ruant sur Antoine, il le saisit à la gorge et le renversa.

— Ah ! misérable, hurlait Roger, dont la colère avait décuplé les forces. En même temps, il lui serrait la gorge comme dans un étau de fer.

Antoine râlait et n'était déjà plus en état de se défendre.

Roger l'aurait certainement étranglé sur place, si Laurence, que le bruit de la lutte avait attirée, ne fût accourue sur-le-champ.

En apercevant Antoine, immobile sous l'étreinte de Roger, elle courut dans le corridor.

— Elisa ! Marie ! cria-t-elle. Vite ! Au secours ! Au secours !

Puis elle se jeta sur Roger et lui arracha des mains Antoine, qui, la face toute congestionnée, eut beaucoup de peine à se relever.

Elisa et Marie n'étaient pas encore couchées. Elles s'empressèrent aux cris de leur maîtresse.

— Au nom du ciel ! que s'est-il passé ? demanda Laurence.

Roger, tout frémissant encore d'indignation et de colère, lui raconta à quelle scène épouvantable il avait assisté.

L'émotion fut trop forte pour la jeune fille. Tant de bestiale barbarie lui causa un bouleversement subit. Elle tomba inanimée dans les bras de Montmaury.

— Vite, dit-il à Elisa, allez chercher le médecin pendant que Marie prodiguera ses soins à Laurence.

Elisa, terriblement émue de son côté, partit comme une flèche, après avoir aidé Marie à transporter dans sa chambre la jeune fille évanouie.

Roger resta seul en face d'Antoine, encore à moitié suffoqué.

— Quant à toi, misérable, lui dit-il, va-t'en, car si je n'écoutais que ma colère, je te tuerais.

A ces mots, l'arrachant de vive force du fauteuil sur lequel Antoine s'était laissé tomber, il le reconduisit à coups de pied et à coups de poing à travers les escaliers,

à travers le jardin, et ne respira que lorsqu'il eût fermé la porte d'entrée sur ce bourreau.

— Ah ! le misérable ! ne cessait-il de répéter en regagnant la chambre de M. Dalbrègue.

Alors, par une réaction dont il ne fut pas maître, il se laissa glisser à genoux auprès du paralytique.

— Ah ! cher bienfaiteur ! gémit-il. Pardonnez-nous de vous avoir exposé aux brutalités de cette bête féroce. Le ciel m'est témoin que, si je n'avais pas respecté votre volonté, je n'aurais laissé à personne autre le souci de vous soigner ! Mais qu'aurait dit le monde ? Qu'auriez-vous dit vous-même, si vous étiez revenu à la santé, si vous aviez recouvré la vie, le mouvement, la parole ?... Mais reposez en paix à présent. Je jure de ne plus vous quitter, je jure de vous rendre, malgré vous, les bontés dont vous m'avez comblé !

Il pleurait. A son immense douleur se mêlaient des remords cuisants.

Ce fut en cet état que le trouvèrent le docteur et Elisa.

— Eh bien ! quel nouveau malheur vous a frappé ? demanda le médecin.

— Je vous le dirai, docteur, mais avant tout, occupez-vous de la pauvre Laurence.

Elisa conduisit le médecin dans la chambre de sa maîtresse. Marie l'avait couchée et lui avait donné les premiers soins. Dix minutes après, la jeune fille ouvrait les yeux et reprenait connaissance.

Le docteur revint auprès du malade, et Roger lui raconta à quel spectacle horrible il avait assisté.

— Je m'étais informé à plusieurs reprises de l'état de M. Dalbrègue, fit le docteur, et l'on m'avait dit qu'il allait de plus en plus mal. Tout s'explique à présent !

— Voulez-vous examiner le malade?

— En l'absence de mon confrère, je suis à vos ordres, monsieur.

Il procéda, sur-le-champ, à un examen attentif et silencieux.

— Le cas est fort grave. Je n'ose pas me prononcer, dit-il enfin ; mais pensez-vous que M. Valnet vienne demain ?

— Il sera certainement ici à la première heure.

— En ce cas, j'aurai avec lui une consultation, et quoique je n'en augure rien de bon, croyez que nous tenterons l'impossible pour ressusciter ce cadavre.

— Mais, en attendant... demanda Roger, que devons-nous faire?

— Ce que nous avons déjà fait, monsieur, répondit le médecin avec un geste de découragement.

Montmaury comprit que M. Dalbrègue était à peu près condamné.

Il reconduisit le docteur et reprit sa place auprès du malade.

Quelques instants plus tard, Laurence, enveloppée d'une robe de chambre et appuyée sur le bras de Marie, vint prendre des nouvelles de son père.

— Rien de nouveau, hélas! répondit Roger.

— Mais le médecin, qu'a-t-il dit?

— Il sera ici demain matin, en même temps que M. Valnet, avec qui il désire se consulter. Jusque-là, rassurez-vous, Laurence ; je ne quitterai pas notre cher martyr.

Elle hésitait à se retirer; mais, sur les instances de sa femme de chambre, elle y consentit.

La nuit se passa mal. La conduite d'Antoine envers ce vieillard sans défense avait indigné même les autres domestiques. Elles ne parlaient de rien

moins que de l'écharper, si elles le rencontraient.

Le lendemain, à huit heures et demie, M. Valnet arriva, accompagné de son collègue de Meulan, qui était allé à sa rencontre et qui lui raconta ce qui s'était passé.

La consultation qu'ils eurent ensemble fut de courte durée. M. Valnet s'apercevait tous les jours que l'infortuné Dalbrègue allait de plus en plus mal. Cette fois, à moins d'un véritable miracle, il désespérait positivement du malade.

Néanmoins, d'un commun accord, les deux médecins prescrivirent les remèdes d'usage en pareil cas, et Roger ne voulut céder à personne le soin de les appliquer.

Quant à M. Valnet, il fit prier Laurence de descendre au salon.

La jeune fille s'y rendit, toute pâle encore, car elle n'avait pas dormi de la nuit.

Le docteur, après maintes circonlocutions amicales, qui n'avaient pour but que de la préparer à la terrible révélation qu'il allait faire, lui apprit que son père était en danger de mort.

— Fort heureusement, lui dit-il, vous avez auprès de vous un ami dévoué, Roger, dont le zèle et la reconnaissance ne vous feront pas défaut, et à qui j'ai donné mes instructions ; mais cela ne suffit pas. Aussi, je retourne à Paris. Je reviendrai vers une heure et je vous amènerai un ancien infirmier d'hôpital, que j'emploie souvent en pareil cas, et qui restera auprès de votre père tant qu'il sera nécessaire, ce dont Roger, malgré toute sa bonne volonté, serait absolument incapable. Donc, au revoir, mon enfant ! J'ai d'ailleurs, à titre d'ami, quelques observations à vous faire. J'espère que vous les écouterez avec le même respect que je vous les adresserai.

A travers ses larmes, Laurence promit au docteur tout ce qu'il voulut. Elle était littéralement anéantie. Elle croyait qu'aucun malheur plus épouvantable ne pouvait l'atteindre. Pauvre enfant! Elle n'était pas au bout... . . . .

Roger n'avait pas quitté le malade depuis quinze heures et avait pris à peine le temps de déjeuner, quand le docteur Valnet revint dans l'après-midi, accompagné de l'infirmier qu'il avait promis d'amener.

Après avoir installé auprès de M. Dalbrègue cet homme, dont l'expérience avait été tant de fois mise à l'épreuve, le docteur vint retrouver Laurence, qui l'attendait au salon.

— Ma chère enfant, lui dit-il, je vous demande bien pardon d'usurper un instant la place de votre pauvre père ; mais l'amitié que je lui porte, et dans laquelle vous occupez une large place, joint à l'âge respectable dont je suis affligé, me donnent quelques droits au rôle que je viens remplir. En outre, il y va de votre intérêt, mieux encore, il y va de votre avenir, et cette considération seule prime toutes les autres.

— Vous n'aviez pas besoin de recourir à un si long préambule, monsieur, répondit la jeune fille. Je sais, depuis longtemps, à quoi m'en tenir sur l'amitié que vous m'avez vouée; je m'honore de l'avoir méritée, j'espère que vous daignerez me la continuer éternellement.

— Soyez-en sûre, mon enfant, et parlons un peu raison, car lorsqu'un homme tel que moi prend tant de précautions pour s'adresser à une jeune fille comme vous, c'est qu'il va l'entretenir de choses sérieuses.

— Je suis tout oreilles, docteur.

— Vous êtes dans une fausse position, ma chère amie,

et cette fausse position va s'aggraver encore de l'isolement où va vous plonger la mort de votre père.

— Comment, monsieur?

— Vous ne me comprenez pas ? Je m'explique. Il s'agit de Roger.

Laurence rougit et écouta avec attention.

— Depuis bientôt douze jours, mon enfant, Roger ne vous quitte guère. Vous trouvez cela tout simple, je vous en félicite ; cela prouve en faveur de votre cœur et de votre innocence; mais cela ne peut par durer. Votre réputation exige que vous vous sépariez de Roger ou que vous preniez un mari.

Si vous vous séparez de Roger et si vous demeurez seule, votre position reste difficile, car elle vous met dans l'impossibilité absolue de vivre avec lui sur le pied de familiarité dont vous avez pris la douce habitude.

Donc, je ne vois pour vous qu'un moyen de sortir de cette impasse : c'est de vous marier. Je n'ignore pas que le cas est épineux, mais vous êtes dans une situation de fortune qui vous permet de choisir à l'aise, et qui vous affranchit au besoin de toutes les considérations matérielles qui accompagnent d'ordinaire ces sortes de négociations.

Remarquez, ma chère Laurence, que je n'interroge pas votre cœur, que je ne cherche pas plus à surprendre vos secrets qu'à provoquer vos confidences. Je constate un fait et rien de plus. Si vous ne craignez pas de vous confier à moi, je serai très-flatté de cette condescendance ; mais je n'entends pas exercer sur vous une sorte de pression en raison de l'autorité équivoque que me donnent mon âge et nos relations.

— Je vous remercie, docteur, dit Laurence en lui tendant la main. Ce que vous venez de me dire je l'avais déjà pensé.

— J'en étais sûr. Vous avez trop de tact pour ne pas avoir senti déjà quels embarras vous créerait votre isolement.

— J'ai mieux fait, docteur, reprit la jeune fille. J'ai presque choisi le mari dont vous me faites entrevoir l'impérieuse nécessité. Et si vous n'aviez pas, le premier, amené la conversation sur ce terrain, c'est moi qui aurais eu recours à votre sagesse et qui vous aurais prié de me guider.

— Je suis à vos ordres, mon enfant.

— Ainsi que vous, docteur, j'avais pensé que ma situation de fortune m'autorisait à mépriser certaines considérations mesquines d'intérêt. En choisissant un mari, je voulais avant tout un homme bien né, intelligent, instruit et d'une honnêteté à toute épreuve.

— Et vous avez trouvé ce phénix ?

— J'ajouterai qu'il est jeune et beau, docteur.

— Une perle alors, fit M. Valnet en souriant.

— Ne plaisantez pas, monsieur, c'est très-sérieux. Approuvez-vous d'ores et déjà les sentiments auxquels j'ai obéi ?

— Des deux mains, ma chère amie.

— Il ne me resterait donc plus, pour avoir franchement votre avis, qu'à vous donner le nom de celui que vous appelez un phénix, sans vous douter peut-être combien de fois vous avez passé à côté de lui, indifférent à toutes les qualités que je lui trouve...

— Vous croyez? dit ironiquement M. Valnet.

— Eh quoi ! fit Laurence toute rougissante, est-ce que vous soupçonnez déjà ?..

— Voulez-vous que je vous dise la première lettre de son nom ?

— Vous la savez donc?

— C'est Roger.

La stupéfaction de la jeune fille fut plus vive encore que le sentiment de pudeur effarouchée qui fit tressaillir tout son être.

— Comment, docteur... balbutia-t-elle. Du premier coup... vous avez deviné... Roger vous avait donc avoué...

— Rien mon enfant, je vous le jure! Au contraire, quand je l'ai interrogé à ce sujet, — car je pressentais la cause de l'exil que votre père lui avait imposé, — Roger s'est défendu comme un beau diable d'avoir pour vous autre chose qu'une amitié fraternelle; mais il y a des protestations auxquelles donne un démenti formel la chaleur avec laquelle on les fait, et qui ne sauraient tromper de vieux renards comme nous. Votre secret, ma pauvre petite, il y a cinq mois que je le connais!

— Et... demanda timidement Laurence, que pensez-vous de mon projet?

En disant ces mots, elle tremblait, tant elle avait peur que le docteur ne fût pas de son avis.

— Je pense, répondit M. Valnet, que personne plus que vous au monde n'est intéressée à prendre un bon mari, que nul mieux que vous ne connaît celui avec lequel vous avez été élevée, et que, si vous l'aimez, il faut vous marier avec lui le plus tôt possible.

En disant ces mots, il tendit ses bras à Laurence, qui s'y jeta pour cacher la joie que cette décision lui causait.

— Et si ce fait bizarre ne se représentait pas tous les jours, chaque fois qu'il s'agit d'un père ou d'un mari, continua le docteur, je ne comprendrais pas que Dalbrègue ne se soit pas aperçu que vous vous aimiez, ni que, s'en étant aperçu, il ait eu l'idée incroyable de vous

séparer. C'est un malheur, un grand malheur pour vous et pour Roger, ma chère enfant, car en présence des événements qui vous menacent, vous voilà séparés l'un de l'autre pendant plus d'une année encore. Fort heureusement, vous êtes jeunes et vous avez devant vous un long avenir...

En ce moment, un grand fracas se fit entendre dans l'antichambre.

Plusieurs personnes venaient d'y entrer. Au bruit de leurs pas se mêlait un son métallique, semblable à celui produit par un cliquetis d'armes.

Laurence courut ouvrir la porte et aperçut le commissaire de police, accompagné de deux gendarmes.

— Pardon, mademoiselle, dit-il avec le plus grand respect. On nous a dit que M. Montmaury était ici...

— C'est la vérité, monsieur.

— Où est-il ?

— Auprès de mon père.

— Voudriez-vous le faire prévenir que je désire lui parler?

— Volontiers, monsieur, dit Laurence.

Elle ne s'expliquait pas la présence du commissaire et des gendarmes. Bien qu'elle n'eût rien à redouter d'eux, elle n'en était pas moins effrayée.

Elisa la cuisinière, qui leur avait ouvert la porte et qui les avait introduits, n'était guère plus rassurée qu'elle.

— Allez prévenir M. Roger qu'on le demande, lui ordonna Laurence.

Plus morte que vive, Elisa courut avertir Montmaury, qui descendit aussitôt.

Il manifesta également une très-grande surprise en apercevant le commissaire.

— C'est à moi que vous désirez parler, monsieur? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— De quoi s'agit-il ?

— Je ne puis vous le dire, monsieur ; mais vous le saurez plus tard.

— Cependant, que me voulez-vous?

— Ayez la bonté de me suivre, monsieur ; dit le magistrat.

M. Valnet n'était pas moins étonné que Laurence et Roger.

— Pardon, monsieur, dit-il au magistrat, mais n'avons-nous pas droit à quelques explications? Je suis le docteur Valnet, le médecin et l'ami de la famille Dalbrègue. C'est à ce titre que je me permets d'intervenir et que je sollicite l'honneur d'une réponse. Est-ce pour arrêter Montmaury que vous êtes ici?

— Oui, monsieur, répondit le commissaire avec embarras.

— En vertu de quoi ?

— En vertu du mandat d'amener que voici, et que vient de me transmettre le parquet de Versailles.

— Mais, de quoi l'accuse-t-on?

— Je l'ignore, monsieur. Je ne suis, vous le savez, qu'un instrument de la loi. Elle m'ordonne d'agir, j'obeis.

— Je ne vais pas à l'encontre, fit observer Roger. Pourtant, ne puis-je vous demander ce que vous allez faire de moi?

— J'ai ordre de vous conduire à Versailles, monsieur ; c'est tout ce que je puis vous répondre.

— Je vous suis, dit Roger.

— A Versailles! Entre deux gendarmes! se récria le docteur.

— Que voulez-vous ? monsieur, fit le commissaire, la loi a des exigences auxquelles il faut bien se soumettre...

— Sans doute, mais faire traverser toute une ville à un honnête homme, entre deux gendarmes ! avouez que c'est dur, monsieur.

— J'en conviens, mais je n'y puis rien.

— Vous pouvez nous permettre d'éluder cette triste nécessité du moins...

— De quelle façon ?

— En nous accordant le temps d'aller chercher une voiture.

— Je ne m'y oppose pas, monsieur. Je connais depuis longtemps M. Montmaury, à l'honorabilité de qui j'ai eu plusieurs occasions de rendre hommage, et je veux lui en donner un nouveau témoignage en acquiesçant au désir que vous formulez en son nom, à une condition pourtant...

— Laquelle ? fit Roger.

— C'est que je ne vous perdrai pas de vue jusqu'à ce que la voiture soit arrivée.

— Dès à présent je suis votre prisonnier, monsieur, dit Roger.

Le commissaire donna l'ordre à l'un des gendarmes d'aller chercher une voiture et de revenir avec elle.

Laurence était si troublée qu'elle pouvait à peine se soutenir.

M. Valnet fit signe à Elisa d'emmener sa maîtresse, et pria le magistrat de vouloir bien entrer au salon.

Roger lui en montra le chemin et le docteur referma la porte.

— Voyons, monsieur, dit-il au commissaire, nous sommes seuls maintenant. Il est impossible que vous ignoriez absolument les motifs véritables de cette arres-

tation. Refuserez-vous encore de nous les communiquer?

— M. Montmaury est accusé de complicité dans l'empoisonnement exécuté sur la personne de son mari par Antoinette Voisin, femme Cassut, dont il passe pour être l'amant, dit nettement le magistrat.

— Moi ! se récria Roger. Oh ! mon Dieu ! Vous avez entendu...

M. Valnet ne pouvait en croire ses oreilles.

— Qui? demanda-t-il. Roger, l'amant de Mme Cassut! Roger, un assassin ! Ce n'est pas sérieux, monsieur!

Le commissaire hocha soucieusement la tête.

— Un assassin... dit-il, je ne le crois pas plus que vous, monsieur ; mais quant au reste...

— Sur mon honneur ! monsieur, c'est une odieuse calomnie ! fit Roger avec chaleur.

— Ah ! reprit-il avec tristesse, M. Dalbrègue avait bien raison, quand il me prédisait que cette femme ne me pardonnerait pas...

Puis, se tournant vers M. Valnet.

— N'ayez aucune crainte, monsieur, lui dit-il. Je n'aurai pas de peine à me disculper. Allez auprès de Laurence, je vous en conjure ! Calmez ses alarmes, faites en sorte surtout qu'elle ignore l'infâme accusation que l'on fait peser sur moi !

Un silence embarrassant suivit le départ du docteur.

Enfin le gendarme arriva avec la voiture.

Roger allait y monter quand le docteur vint lui serrer la main.

— C'est dans le malheur que se montrent les vrais amis, dit-il. Dussent tous mes clients en pâtir, comptez sur moi !

La voiture s'éloigna, et suivit la route de Versailles...

XII

L'ACCUSÉ

Les violences dont Cassut avait usé envers sa femme avaient eu pour résultat de porter à son comble l'exaspération d'Antoinette et d'attiser encore la haine qu'elle avait vouée à son mari. Tous les mauvais instincts qui fermentaient en elle se réveillèrent à la fois. Le fiel et l'amertume envahirent son cœur, obscurcirent sa raison et la jetèrent dans une exaltation voisine de la démence.

Résolue d'en finir à tout prix avec l'existence insupportable que lui faisait son mari, elle se souvint tout à coup qu'elle avait entre les mains une arme dont Cassut lui avait signalé le danger et que lui-même lui avait fournie.

Cette arme, c'était le poison.

De quel nom s'appelait-il? Peu lui importait. Germain lui avait dit qu'il en fallait gros comme une noisette pour tuer un homme ; cela lui suffisait.

On se rappelle ce produit dont Germain avait apporté un échantillon et qu'Antoinette avait serré prudemment dans la commode.

En le reprenant, le lendemain matin, pour aller le soumettre à ses clients, Cassut avait dit :

— Tiens ! Il me semblait qu'il y en avait davantage...

Il ne se trompait pas.

Agitée déjà de pensées coupables, Antoinette, au moment de placer la poudre dans le tiroir, en avait fait glisser une partie dans une feuille de papier et l'avait gardée.

Qu'en ferait-elle ? Elle ne le savait pas encore. Mais les événements se multiplièrent autour d'elle avec tant de précipitation que sa première pensée, si informe qu'elle fût tout d'abord, finit par prendre un corps et par devenir une idée fixe.

Décidée à ne pas supporter plus longtemps les mauvais traitements que son mari lui faisait subir, ne pouvant se faire à l'idée que Roger savourait auprès de Laurence les ivresses d'un amour partagé, elle résolut d'en finir avec le supplice horrible que la colère et la jalousie lui faisaient endurer.

Ce fut à se tuer qu'elle songea dans le principe. Mais se tuer, ce n'était pas se venger. Elle morte, Cassut resterait maître de l'usine et Roger épouserait Laurence.

Le plan d'Antoinette fut aussitôt conçu. Elle résolut de tuer Germain.

— Peut-être ne s'en apercevra-t-on pas, dit-elle, et alors je serai libre... Libre !...

Cette secrète espérance fit briller dans ses yeux un éclair.

— Sinon, reprit-elle aussitôt, plutôt que de voir dans

les bras de Laurence celui qui a repoussé mon amour, je lui ferai partager la honte du crime que j'aurai commis.

C'était le 17 novembre, à l'heure même où Roger faisait à Laurence l'aveu de son amour, qu'Antoinette méditait l'attentat qu'elle allait commettre.

Vers six heures et demie, au moment où Germain revenait de la fabrique, il trouva, non-seulement le couvert mis, mais Antoinette attablée et en train de manger son potage.

— Dépêchez-vous, lui dit-elle, j'ai une faim d'ogre aujourd'hui.

Cassut s'empressa de se mettre à table.

— Tiens ! fit-il. Tu m'as déjà versé à boire.

Et, en lui-même, il ajouta :

— Décidément, les grands moyens sont les meilleurs. Jamais ma femme n'a été si prévenante.

— Oui, dit Antoinette. En versant du vin dans mon verre, j'ai rempli le vôtre.

En même temps, elle montra du geste son verre à moitié plein.

— Cela se trouve à merveille, fit Cassut. Je meurs de soif.

Il se hâta d'ingurgiter l'assiettée de soupe que sa femme lui avait servie ; puis, saisissant son verre, il le porta à ses lèvres et le vida d'un seul trait.

— C'est singulier, fit-il, ce vin a un goût étrange...

Machinalement il regarda le fond de son verre, et l'aperçut qu'un léger dépôt s'y était formé.

— Qu'y a-t-il donc dans ce verre ? murmura-t-il.

Il regarda sa femme, qui se détourna.

— Tu ne m'as pas empoisonné ? demanda-t-il en riant.

Mais aussitôt le sourire se figea sur ses lèvres, il porta

les mains à sa poitrine, comme s'il y avait ressenti une douleur violente.

— Ah! misérable! cria-t-il.

Il voulut se lever, mais ses jambes se dérobaient sous lui. Il fit deux ou trois pas avec effort, chancela, essaya de se retenir au buffet de la salle à manger, puis, reculant encore d'un pas, il tomba à la renverse sur le parquet.

Au même instant, Rose entrait, tenant un plat à la main.

Elle fut témoin de cette chute terrible.

Se hâtant de poser sur la table le plat qu'elle apportait, elle courut au secours de son maître.

— Qu'a-t-il donc? demanda-t-elle.

— Je ne sais... répondit Antoinette. Il s'est dressé tout à coup en portant la main à sa poitrine, il a poussé un grand cri et il est tombé.

— Il faut le transporter dans sa chambre, appeler un médecin.

— Bah! cela ne sera rien, dit Antoinette.

Cependant Rose s'était penchée sur Germain et s'était aperçue qu'il ne bougeait pas.

Sérieusement épouvantée, elle courut à la fabrique pour réclamer du secours.

Le contre-maître s'y trouvait encore avec deux ouvriers.

Ils s'empressèrent d'accourir, ramassèrent le corps de Cassut et le transportèrent sur son lit.

Antoinette les avait suivis. Elle paraissait consternée, sinon affligée. Ce n'était pas une comédie. Elle était stupéfaite de ce résultat presque foudroyant.

Sous ses yeux, Rose prodigua ses soins à Germain, comme s'il se fût agi d'un simple évanouissement, pen-

dant que le contre-maître allait chercher le médecin.

Un quart d'heure après, le docteur arriva et se fit expliquer comment l'accident était survenu.

Antoinette lui répéta ce qu'elle avait dit à sa femme de chambre. Quant à Rose, elle ne savait rien, sinon que son maître était tombé au moment où elle entrait dans la salle à manger.

Le docteur examina attentivement le corps de Cassut.

— Cet homme est mort, dit-il.

— Mort ! s'écria Rose. Et de quoi, grand Dieu ?

— Vous dites qu'il était à table quand il s'est senti indisposé? demanda le docteur.

— Oui, monsieur. Il avait mangé son potage et bu un doigt de vin.

— Bien. Le couvert est-il encore mis ?

— Certes, monsieur, fit Rose. J'étais si bouleversée que je n'ai pas encore eu le temps de l'enlever.

— Conduisez-moi dans la salle à manger.

Antoinette devint pâle.

Elle n'avait pas songé à cela ! Le verre était resté sur la table !

— Si vous voulez bien me suivre... dit-elle vivement, je vais vous y mener, monsieur.

Elle prit les devants et entra dans la salle à manger, suivie du docteur et de la femme de chambre.

— Voilà comment cela s'est passé, dit-elle : Cassut était là ; il a mangé sa soupe, bu son vin, puis il a poussé un grand cri, a étendu les bras et est tombé...

Joignant le geste à la parole, elle écarta les bras et renversa le verre de Germain, qui tomba sur le parquet et se brisa.

— Décidément, nous jouons de malheur aujourd'hui, dit-elle. Je viens encore de casser un verre !

Le docteur la regarda en face. Elle baissa les yeux.

— Ramassez les morceaux, dit-il à Rose.

La femme de chambre les ramassa consciencieusement, sans qu'Antoinette osât protester, et les mit dans son tablier.

Elle allait les emporter, lorsque le docteur l'arrêta.

— Donnez, dit-il en tirant de sa poche un mouchoir blanc dans lequel il enveloppa soigneusement ces débris. Quant à moi, je vais à la mairie faire les déclarations d'usage.

Il sortit à ces mots, sans avoir prononcé une parole qui ressemblât à une accusation.

Néanmoins, Rose ne put s'empêcher de dire :

— Quelle drôle d'idée a ce médecin d'emporter des morceaux de verre cassé ?

Elle ne soupçonnait rien encore, mais Antoinette devinait déjà que le docteur avait découvert la vérité.

Cependant elle ne manifesta pas le moindre trouble et chargea Rose d'aller chercher une femme pour veiller auprès du mort.

Elle se fit allumer du feu dans le salon par la cuisinière et annonça qu'elle y passerait la nuit.

Quant au docteur, il se rendit chez le commissaire de police, lui communiqua les soupçons qu'il avait conçus et déposa entre ses mains les fragments du verre aux parois duquel adhérait encore une sorte de poudre blanche que le vin avait légèrement colorée.

Le commissaire fit aussitôt prévenir le parquet de Versailles. Le lendemain matin, à huit heures, le juge d'instruction arrivait, faisait arrêter Antoinette et ordonnait l'autopsie du cadavre.

La jeune femme se vit perdue et confessa la vérité.

— Ainsi, dit le magistrat, vous reconnaissez avoir empoisonné volontairement Germain Cassut votre époux ?

— Oui, monsieur.

— Avez-vous un ou plusieurs complices ?

— Un seul, monsieur.

— Qui est...

— Mon amant.

— Comment se nomme-t-il ?

— Roger Montmaury.

— Il habite Meulan ?

— Oui, monsieur.

— Bien. Le greffier va vous donner lecture de votre déposition, et vous la signerez.

Ainsi fut fait. Antoinette signa d'une main ferme cette lâche calomnie. L'heure de sa vengeance venait de sonner.

Le juge d'instruction fut très-surpris.

C'était le même qui, dix-sept mois auparavant, avait instruit l'affaire du pendu. Il connaissait donc Montmaury et savait avec quelle louable délicatesse celui-ci s'était conduit en cette circonstance.

Il accepta néanmoins sans sourciller la déclaration d'Antoinette. Seulement, pendant qu'on la transférait à Versailles, et avant de lancer un mandat d'arrêt contre Montmaury, il voulut se renseigner.

Il interrogea le commissaire de police.

Celui-ci lui apprit que les bruits les plus fâcheux couraient depuis trois ou quatre jours dans le pays sur les relations scandaleuses de Roger avec Antoinette.

A l'appui de ces assertions — dont il n'avait pas pu vérifier l'exactitude, ajouta-t-il, — il prononça le nom de la veuve Durand.

La vieille rentière était l'amie d'Antoinette et la pro-

priétaire de Roger. Sous prétexte d'aller faire visite à cette dame, disait-on, Mme Cassut se rendait chez Roger.

— Et cela dure depuis combien de temps ? demanda le juge d'instruction.

— On ne sait pas, répondit le commissaire.

— Faites venir Mme Durand, ordonna le magistrat.

La vieille bavarde fut un peu effrayée lorsqu'on l'amena devant le juge d'instruction. Comprenant qu'aux yeux d'un magistrat ses paroles avaient une bien autre gravité qu'à ceux des commères devant lesquelles elle discourait ordinairement, la veuve se borna à dire strictement la vérité.

Antoinette était venue la voir tous les jours depuis que Roger était de retour à Meulan.

— Savez-vous dans quel but ?

— Je ne m'en suis pas doutée tout d'abord, répondit-elle ; je me suis même étonnée de l'amitié subite qu'elle me témoignait.

— Ainsi, vous n'avez reçu de la femme Cassut aucune confidence ?

— Non, monsieur.

— Ni de Montmaury ?

— Pas davantage.

— Et vous n'avez pas prêté les mains au commerce qu'on leur reproche ?

— Devant Dieu qui nous entend et qui nous jugera ! protesta la veuve avec énergie, je vous assure, monsieur le juge, que j'ai été leur première dupe. Bien plus, je ne crois pas qu'Antoinette et Roger se soient vus avant le 14 novembre.

— Ah ! et vous croyez que le 14 novembre...

— Oui, monsieur. Antoinette avait voulu, ce jour-là, rester à dîner, et n'était partie de chez moi que vers

huit heures un quart. Dix minutes après, son mari vint la chercher et, ne la trouvant pas, se retira. Vers neuf heures, j'entendis crier l'escalier qui conduit chez M. Roger. Étonnée de ces allées et venues, je sortis de mon appartement, une bougie à la main. Je vis Montmaury ouvrir la porte de la rue à une femme, que je n'eus pas le temps de reconnaître, car elle prit la fuite dès qu'elle m'aperçut. Je réprimandai vertement M. Roger à ce sujet. Il me répondit que cette visite était loin de lui faire plaisir, et qu'il espérait bien que ce serait la dernière.

— Ah ! il vous a dit cela?

— Oui, monsieur.

— Sans prononcer le nom de la femme qu'il avait reçue ?

— Naturellement.

— Alors comment l'avez-vous découvert?

— Le lendemain, M. Cassut se présenta de nouveau chez moi et me défendit expressément de recevoir sa femme. Je ne m'expliquais pas très-bien ces singularités, quand le 17, à huit heures du matin, M. Cassut vint chez M. Roger et eut avec lui une explication violente. Au moment où il ouvrait la porte pour se retirer, je l'entendis menacer Montmaury de le tuer s'il revoyait Antoinette.

— Ah ! Cassut a menacé Montmaury de le tuer ? dit le magistrat.

— Oui, monsieur. C'est alors que j'ai compris une partie de la vérité.

— Bien ; mais avant le départ de Montmaury pour Paris, aviez-vous remarqué dans sa conduite quelque irrégularité semblable ?

— Jamais, monsieur, M. Roger était le plus tranquille des locataires.

En dépit de cet hommage tardif rendu à la conduite de Roger, la déposition de Mme Durand était accablante.

Elle permettait de supposer, en effet, qu'Antoinette et Roger se fréquentaient tous les jours, et que, se voyant découverts, ils avaient résolu de prévenir les menaces que Cassut leur avait adressées.

Enfin la haine bien connue qui existait depuis longtemps entre Germain et Montmaury venait encore à l'appui de cette hypothèse.

Muni de ces renseignements précieux, le juge d'instruction partit pour Versailles à dix heures et procéda aussitôt à un interrogatoire plus complet d'Antoinette.

Elle affirma qu'elle était déjà la maîtresse de Roger avant de se marier, qu'elle n'avait fait qu'obéir à ses conseils en épousant Cassut. Pour le mieux prouver, elle ajouta que, trouvant l'absence de Roger trop longue et voulant se rapprocher de lui, elle avait pris le parti de louer un appartement à Paris, projet auquel elle n'avait renoncé qu'en apprenant le retour de Roger à Meulan.

C'était alors qu'elle s'était liée avec Mme Durand. Enfin son mari, ayant soupçonné leurs relations, l'avait surprise le 14 novembre, au moment où elle sortait de chez Montmaury, l'avait menacée et frappée...

— Et c'est alors, continua le juge, que vous avez résolu de vous défaire de Cassut?

— Oui, monsieur.

— Comment? quel jour? dans quelles circonstances?

— Le jour même où je l'ai empoisonné.

— Vous avez donc vu Roger ce jour-là?

— Oui, monsieur.

— Alors c'était hier, 17 novembre ?

— Précisément.

— A quelle heure ?

— A trois heures de l'après-midi.

— Où ?

— Dans le jardin de la maison, dont la petite porte ouvre sur une ruelle.

— Vous lui aviez donc donné rendez-vous ?

— Oui, je lui avais écrit.

— Et c'est alors que vous avez comploté la mort de Cassut ?

— Oui, monsieur.

— En avait-il été question déjà entre vous ?

— Pas encore.

— Alors, comment se fait-il que vous ayez soustrait à votre mari, six jours auparavant, le poison avec lequel vous l'avez tué ?

— C'était machinalement et sans but arrêté.

— Vous ne me ferez jamais croire que cette idée ne s'était pas déjà offerte à votre esprit ; sans cela, pourquoi auriez-vous dérobé ce poison ?

— Je ne dis pas que je n'y avais pas songé. Je dis seulement que rien n'était encore décidé il y a six jours.

Sur ces déclarations formelles, jointes au témoignage de Mme Durand et aux difficultés qui s'étaient élevées jadis entre Roger et Germain, le juge d'instruction transmit immédiatement au commissaire de police de Meulan l'ordre d'arrêter Montmaury.

Roger fut mis en prison, où il passa la nuit.

Ce ne fut que le lendemain matin qu'on le conduisit dans le cabinet du juge d'instruction pour l'interroger.

Il raconta comment il avait connu Antoinette, quelles

propositions il en avait reçues à l'époque où il aurait pu réclamer sa part dans le legs du pendu, et affirma qu'il les avait repoussées. C'était pour se venger de ses dédains que la fille de M. Voisin avait épousé Cassut, l'avait fait renvoyer de l'usine et avait adressé à M. Dalbrègue une lettre anonyme, dans laquelle elle l'accusait d'aimer Laurence. Elle avait réussi jusqu'à un certain point, puisque, pour couper court à cette calomnie, il avait quitté Meulan.

Depuis cette époque, il n'avait pas revu Antoinette jusqu'au jour de misère et de désespoir où il lui avait tendu la main. Encore n'avait-il pas même entendu parler d'elle à la suite de cette rencontre.

Enfin il était revenu à Meulan, où l'avait rappelé la maladie de M. Dalbrègue. Depuis lors, il était rarement chez lui. Cependant il s'était trouvé trois fois en présence d'Antoinette.

La première fois, en entrant chez Mme Durand pour la prier de recevoir M. Raymond, s'il se présentait en son absence ; la seconde fois, dans la soirée du 14 novembre, quand elle était venue le poursuivre à nouveau de son amour ; la troisième fois, le 15 novembre, jour où il avait été s'agenouiller auprès du cadavre de M. Voisin ; mais il ne l'avait pas même aperçue le 16, jour de l'enterrement.

— Et le 17 ? fit brusquement le magistrat.

— Quand ? hier ? demanda Roger.

— Sans doute. Antoinette vous avait écrit de vous trouver chez elle à trois heures. Vous êtes allé à ce rendez-vous, vous êtes entré dans le jardin par la petite porte, et c'est là que la mort de Cassut a été résolue.

— Est-ce sérieux ? fit Montmaury étonné.

— C'est elle qui l'affirme, monsieur.

— Eh bien! monsieur, répondit Roger, je n'ai pas reçu de lettre de la femme Cassut, je ne suis pas allé à ce prétendu rendez-vous. Enfin, je ne pouvais être à trois heurès dans le jardin de l'usine, puisque j'étais à pareille heure chez M. Dalbrègue.

— Pouvez-vous prouver votre alibi?

— Rien n'est plus facile, monsieur. Interrogez Mlle Dalbrègue, les domestiques...

— Ainsi, fit le juge d'instruction, vous niez avoir jamais eu les moindres relations avec la femme Cassut, et vous rejetez toute participation au crime qu'elle a commis?

— Je le crois bien! s'écria Roger.

— Selon vous, la femme Cassut n'obéirait donc, en vous accusant, qu'à un sentiment de vengeance?

— J'en suis convaincu, monsieur.

— Bien. L'instruction va suivre son cours, j'interrogerai les témoins, et si réellement vous avez dit la vérité...

— Sur mon honneur, je vous le jure, monsieur!

— Je le désire de tout cœur, Montmaury. Ce n'est pas la première fois que nous nous voyons, et je me souviens encore du désintéressement avec lequel vous avez agi dans l'histoire du pendu. Dans tous les cas, il vous en sera tenu compte, je vous le promets.

A ces mots, le magistrat le fit reconduire en prison.

On sait avec quel soin jaloux, mais aussi avec quelle lenteur, la justice, qui ne veut pas se tromper, instruit ces sortes d'affaires.

Fidèle à sa parole, le docteur Valnet s'était cependant rendu à Versailles le lendemain de l'incarcération de Roger, et avait eu avec le juge d'instruction une longue conversation, dans laquelle il avait rendu jus-

tice à la droiture de Roger, dont il avait raconté la vie. Il avait ainsi confirmé en partie les déclarations de l'accusé.

Dans l'après-midi, il était allé à Meulan. Il avait bien été forcé d'apprendre à Laurence la cruelle vérité.

Ce fut un coup terrible pour la pauvre enfant. Le malheur s'acharnait après elle avec une opiniâtreté sans égale.

Pourtant, comme le docteur lui avait fait espérer que Montmaury serait promptement rendu à la liberté, elle attendit.

Trois jours s'écoulèrent, puis quatre, puis cinq ; Roger ne revenait pas!

Laurence était dans une inquiétude mortelle. Enfin elle résolut d'en finir avec ces tergiversations puériles.

— Comment! s'écria-t-elle. Cette coquine a tout fait pour le perdre et je ne ferais rien pour le sauver!

Elle envoya chercher une voiture et partit avec Marie pour Versailles.

Au moment où Roger avait été arrêté, et contre toutes les prévisions des médecins, un mieux sensible s'était manifesté chez M. Dalbrègue.

Loin de cacher le joyeux étonnement que cela lui causait, M. Valnet s'en réjouissait, mais déclinait toute responsabilité dans cette cure merveilleuse.

— Ce n'est pas moi qui l'ai guéri, ne cessait-il de répéter à Laurence, c'est Roger. S'il n'avait pas surpris et chassé le misérable Antoine, votre père aurait infailliblement succombé aux mauvais traitements que ce bourreau lui infligeait, sans que nous sûssions à quelles causes précises attribuer sa mort. Aussi, si mon pauvre

ami revient jamais à la santé, il pourra se vanter que c'est à Roger qu'il doit la vie.

Malheureusement, si le cœur de Laurence commençait à se rassurer et à concevoir même quelques espérances de ce côté, il souffrait cruellement à l'idée qu'une accusation infâme pesait sur Roger et qu'elle avait trouvé créance auprès de certains Athéniens de Meulan, qui se lassaient sans doute d'entendre faire sans cesse l'éloge de ce moderne Aristide.

De même que l'instruction ne gardait aucune mesure dans l'accusation, Laurence rejeta les vains scrupules qui l'avaient retenue jusqu'alors.

Elle raconta donc à M. Valnet tout ce qu'elle soupçonnait et tout ce qu'elle savait.

Ce qu'elle soupçonnait, c'est que des démarches avaient été faites par Antoinette auprès de Montmaury pour lui faire accepter le legs du pendu et l'épouser. Ce qu'elle savait, c'est qu'Antoinette, pour se venger de ses refus, avait écrit à M. Dalbrègue une lettre dans laquelle elle accusait Roger d'aimer Laurence.

Cette lettre, elle l'avait tenue dans les mains, elle l'avait lue. Elle avait cherché même à obtenir de Roger des explications que celui-ci s'était refusé à lui donner. Or, aujourd'hui, la discrétion devenait un danger. Il fallait faire arme de tout pour sauver Montmaury.

Le docteur était retourné à Versailles et avait révélé ces faits au juge d'instruction, qui avait promis de les éclaircir.

En effet, il avait ordonné à Meulan une enquête minutieuse sur la vie de Roger, et avait reçu au bout de deux jours un historique détaillé du passé de Montmaury, rempli de faits à sa louange et témoignant de ses mœurs irréprochables jusqu'au moment où la maladie de M. Dalbrègue l'avait rappelé à Meulan.

« Encore, ajoutait l'enquête, est-il impossible de rien préciser sur les relations de l'accusé avec la femme Cassut, car personne n'a constaté le flagrant délit. »

Le juge d'instruction allait donc citer les témoins à comparaître le jour même où Laurence se présenta, accompagnée de sa femme de chambre.

Le magistrat la fit asseoir.

— J'allais vous faire appeler, mademoiselle, lui dit-il. Veuillez déposer des faits à votre connaissance.

Laurence ne demandait que cela.

Après avoir raconté l'enfance de Roger, les soins qu'elle en avait reçus, l'amitié qui les unissait, elle exposa dans quelles conditions Roger était entré chez M. Voisin et comment il en avait été chassé. Puis elle montra Montmaury rendant à M. Voisin les derniers devoirs, tandis que sa fille restait à Meulan, insensible à ce malheur et complotant déjà le crime qu'elle avait exécuté.

— Et elle ose prétendre, continua-t-elle, que Roger était chez elle le 17, à trois heures ! C'est une indigne fausseté, monsieur, et cela seul devrait suffire à la confondre, car, le 17 novembre, Roger est venu chez mon père à une heure, a passé toute la journée dans le cabinet de M. Dalbrègue, et n'est même pas retourné à Meulan pour dîner. C'est moi qui l'ai retenu. Il a passé la soirée avec moi, et la nuit au chevet de mon père. Et quand on est venu l'arrêter, dans la journée du 18, il y avait plus de vingt-six heures qu'il ne m'avait pas quittée.

— Vous l'affirmez sous serment ? demanda le magistrat.

— Sous les serments les plus sacrés, monsieur ! Je ne serais pas venue jusqu'ici pour mentir à Dieu et à la justice.

— D'autres témoins que vous peuvent-ils en déposer ?

— Certes, monsieur, ma femme de chambre et ma cuisinière le savent comme moi.

— Je les appellerai.

— Marie m'a accompagnée, monsieur. Elle est là. Si vous désirez l'entendre...

— Assurément, dit le juge d'instruction.

Et, se tournant vers son greffier :

— Faites entrer cette femme, ordonna-t-il.

Marie fut naturellement moins prolixe que Laurence ; mais, comme sa maîtresse, elle précisa l'heure à laquelle Roger était venu et affirma qu'il n'avait pas quitté la maison depuis la veille jusqu'au moment où on était venu l'arrêter.

Cette fois le magistrat ne douta plus.

— Je vous remercie, mademoiselle, dit-il à Laurence du zèle que vous avez mis à éclairer la justice.

— J'ajouterai, dit fièrement la jeune fille, que Roger n'a jamais aimé Antoinette, qu'il m'aime depuis longtemps, que je l'aime également, et que par conséquent les odieuses insinuations de cette malheureuse sont autant de mensonges. Sur toute autre que moi ils auraient produit sans doute l'effet qu'elle en attendait, car le seul fait d'avoir été mis en prison est pour Roger une honte devant laquelle reculerait un cœur moins haut placé et moins convaincu que le mien de son irréprochable honnêteté.

— Rassurez-vous, mademoiselle, dit le juge avec bonté. J'espère que demain M. Roger vous sera rendu.

Laurence se retira, heureuse d'avoir payé ce tribut d'hommages à celui qu'elle aimait.

Dès qu'elle fut partie, le magistrat fit appeler Antoinette.

— Vous persistez dans vos déclarations ? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Ainsi, c'est bien le 17, à trois heures, que Montmaury est venu au rendez-vous que vous lui aviez donné et que vous avez comploté la mort de Cassut ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! vous mentez, car il résulte des dépositions de quatre témoins que, le 17, à l'heure que vous dites, Montmaury était chez M. Dalbrègue et qu'il n'en est pas sorti jusqu'au lendemain 18, où je l'ai fait arrêter sur votre déclaration.

Antoinette resta confondue. Il ne lui était pas venu à l'idée qu'on allait contrôler heure par heure, mot par mot, la fable qu'elle avait imaginée.

— Tenez, lui dit le magistrat, vous êtes une pauvre criminelle, madame. Dans votre intérêt même, vous feriez bien mieux de confesser la vérité que de persister plus longtemps dans le système que vous avez adopté. Qu'avez-vous à reprocher à Montmaury ? D'avoir repoussé votre amour ? Je sais que c'est un crime impardonnable aux yeux de certaines femmes ; mais êtes-vous bien sûre d'avoir fait tout ce qu'il fallait pour mériter cet amour ? Non, vous le savez bien. Si votre passion avait été aussi ardente, aussi pure qu'elle l'est chez un cœur honnête, vous lui seriez restée fidèle. Au contraire, vous vous êtes jetée dans les bras d'un homme que vous n'estimiez pas, que vous ne pouviez jamais aimer, qui ne se rapprochait de vous ni par ses relations, ni par son éducation, ni par ses manières. Vous avez donc été parjure envers votre amour. Vous

avez vu, mais trop tard, l'horrible précipice que vous aviez creusé sous vos pas ; alors a sonné pour vous l'heure du repentir, des regrets, des remords. Quand Montmaury est revenu à Meulan, vous vous êtes reprise à espérer ; vous avez cru qu'il ne reculerait pas devant les relations adultères que vous ne craigniez pas de lui proposer, et, comme son honnêteté s'y refusait plus que jamais, vous avez résolu de vous débarrasser de Cassut, de reconquérir votre liberté ou d'entraîner Montmaury dans votre chute. Est-ce là ce que vous appelez aimer ? Quoi ! ce jeune homme qui n'a pour tout bien qu'une réputation intacte, vous le perdez ! Vous le jetez sur les bancs de la cour d'assises, vous le déshonorez ! Lui que vous aimez ! Lorsque tant d'autres se dévouent souvent pour sauver un amant indigne, vous jetez en pâture à la vindicte publique, au mépris des honnêtes gens, l'homme qui n'a eu envers vous d'autre tort que de vous avoir respectée ! Croyez-moi, c'est un rôle indigne de vous, et qui ne vous conciliera ni la pitié des jurés, ni la bienveillance des juges. Avouez donc franchement que vous aviez perdu la tête. Montrez qu'il reste en vous quelque chose d'humain, de bon, de généreux, que vous n'avez pas tout à fait oublié les principes que votre père vous a enseignés, les exemples que vous a donnés le monde dans lequel vous avez vécu...

D'abondantes larmes coulaient des yeux d'Antoinette. Peu à peu, en entendant ces paroles émues, elle s'était laissée tomber à genoux.

— Oui, dit-elle à travers ses sanglots, vous avez raison, monsieur. J'ai été infâme, j'ai été lâche. Oui, je n'ai obéi qu'à des appétits de vengeance détestables.

— Ainsi vous l'avouez? Montmaury n'est pas coupable ?

— Non. Seule j'ai médité et commis ce crime, poursuivie que j'étais par l'idée de m'affranchir d'un joug odieux, profondément humiliée qu'un misérable comme ce Cassut eût osé lever la main sur moi. Ah ! je ne croyais pas qu'il fût si difficile de mentir à la justice. Je ne m'attendais pas aux tortures de la prison, des interrogatoires, des confrontations... je suis vaincue... le supplice est au-dessus de mes forces... tuez-moi, monsieur, tuez-moi le plus tôt possible, et délivrez-moi de l'enfer où je me débats depuis quelques jours...

A ces mots, elle tomba accablée sur le parquet. Toute son énergie sauvage l'avait abandonnée. Les obstacles contre lesquels elle se heurtait l'avaient brisée.

On lui fit reprendre ses sens, et elle eut enfin la force de signer la nouvelle déclaration à laquelle elle s'était résignée. Puis, on la reconduisit en prison.

Une demi-heure après, le parquet de Versailles rendait une ordonnance de non-lieu en faveur de Montmaury et le mettait en liberté.

Au lieu de retourner immédiatement à Meulan, Roger se rendit à Paris et alla chez le docteur Valnet.

— Vous ici ! s'écria le docteur. Vous êtes donc libre ? Depuis quand ?

— Depuis deux heures, répondit Roger. Antoinette, paraît-il, s'est décidée à reconnaître que je n'étais pas coupable.

— Et Laurence le sait ?

— Pas encore.

— Vite, allez lui annoncer cette bonne nouvelle !

— A Meulan ? Je n'oserai jamais, docteur.

— Au contraire, il faut y rentrer le front haut, mon ami. C'est le seul moyen d'imposer silence à la calom-

nie. Venez, c'est moi qui vais vous y conduire. Je ne vous demande qu'un moment, car j'attends M. Raymond.

— Ah! il vous a donné rendez-vous?

— Oui, quand il a su que vous étiez en prison, il a manifesté le désir de venir à Versailles avec moi pour y témoigner en votre faveur. Je lui avais promis de l'y conduire aujourd'hui, il va venir. Et tenez, je parie que c'est lui qui sonne...

En effet, le domestique venait d'ouvrir la porte de l'appartement.

M. Raymond entra et poussa un cri de joyeuse surprise en apercevant Roger.

— Comment! vous êtes ici! s'écria-t-il.

— J'arrive à l'instant.

— Vous êtes donc libre?

— Grâce aux infatigables démarches de mes amis, oui, monsieur.

— Vingt fois tant mieux pour vous et pour moi, mon cher ami, car j'ai à vous parler de choses sérieuses.

— Je suis à vos ordres, monsieur, mais non pas aujourd'hui, répondit Roger. J'ai hâte de retourner à Meulan, vous le comprenez, et d'y revoir mes amis.

— C'est tout naturel et je me garderais bien de vous dérober une minute d'un temps si précieux; mais quand vous aurez rempli ce devoir impérieux, n'aurez-vous pas quelques instants à me consacrer?

— Autant qu'il vous plaira, cher monsieur Raymond.

— Alors je pars avec vous pour Meulan, si vous le permettez...

— De grand cœur. Il ne me serait pas possible d'y rentrer en compagnie plus honorable.

— Eh bien! venez, dit le docteur qui les entraîna.

Ils se dirigèrent vers le chemin de fer, et bientôt après le train les emporta.

Pendant le trajet, Roger raconta comment, pressée de questions par le juge d'instruction, Antoinette avait fini par faire des aveux complets. Puis il s'informa de la santé de M. Dalbrègue et fut tout heureux d'apprendre que le mieux se soutenait et permettait d'espérer une guérison.

— Si le temps se maintient, dit M. Valnet, nous pourrons faire sortir le malade dans deux ou trois jours. Si nous y arrivons, il est sauvé, et c'est à vous qu'il devra la vie.

— Ah ! docteur, fit Roger, vous ne pouviez pas m'apprendre une nouvelle qui me fît un plus grand plaisir ! Et Laurence ?

— Elle est bien triste depuis votre arrestation, mais je suis parvenu presque à lui inspirer confiance et dans la guérison de son père et dans votre prochain élargissement. En vous voyant, elle sera doublement heureuse.

Roger se tut et jeta sur la campagne un regard rayonnant.

Le soleil l'inondait de sa clarté et colorait de ses rayons les rares feuilles jaunies qui garnissaient encore les branches des arbres. Sur les terres, fraîchement labourées, des millions de fils de la vierge formaient un inextricable réseau de capricieuses arabesques.

Le paysage n'était ni beau ni gai, et pourtant il semblait à Roger qu'il n'en avait jamais vu de semblable. Mais avec quelle lenteur marchait le train qui l'emportait !

On arriva cependant.

Roger voulait prendre une voiture pour être plus tôt auprès de Laurence, mais le docteur déclara qu'il avait

besoin d'exercice et qu'il désirait faire la route à pied.

La vérité est qu'il voulait faire traverser Meulan à Roger, dont il prit le bras, afin que son retour fût immédiatement connu et que son innocence éclatât aux yeux de tous.

M. Valnet obtint de cette détermination tout le résultat désiré. Chacun se mit sur le seuil de sa porte pour voir passer Montmaury au bras du docteur et de M. Raymond.

Une demi-heure après, la ville entière savait que Roger était de retour.

— Donc, il n'est pas coupable, ajoutait-on.

Quant à Roger, il était au supplice. Il s'apercevait qu'il était l'objet de la curiosité générale et cela l'irritait. Enfin, il atteignit la propriété de M. Dalbrègue et respira plus librement.

Le jardinier, la cuisinière, la femme de chambre poussèrent des cris de joie en l'apercevant.

Marie, qui l'avait vu venir de loin, rentra dans la maison.

— Mademoiselle ! mademoiselle ! criait-elle à plein poumons, voilà M. Roger !

Laurence était au salon et travaillait, quand ces cris retentirent à son oreille.

Elle se leva, très-émue, et se dirigea en courant vers la porte, qu'elle ouvrit.

— Le voilà ! le voilà ! répétait Marie.

Laurence courut jusque sur le perron et faillit suffoquer de joie, en reconnaissant Roger qui s'avançait vers la maison.

Dès qu'il l'aperçut, il quitta le bras de M. Valnet et, sans calculer, se jeta dans les bras de la jeune fille,

sur les joues de laquelle il déposa deux baisers retentissants.

Puis, sans prendre le temps de lui expliquer sa présence, il monta dans la chambre de M. Dalbrègue.

Le paralytique sommeillait. Sur un signe de l'infirmier qui le gardait, Roger s'avança sur la pointe des pieds et considéra le vieillard avec attention.

Positivement, le mieux était manifeste. Le visage était plus pâle, les traits plus reposés, la physionomie plus calme.

— Ne dites rien au docteur, dit l'infirmier à voix basse. C'est lui qui va être étonné ! Tout à l'heure le malade a remué les yeux !

Au même instant arriva M. Valnet qui, avant de monter, avait présenté M. Raymond à Laurence. Ils envahirent tous les trois la chambre du malade.

Réveillé sans doute par le bruit, M. Dalbrègue ouvrit les yeux et les promena avec surprise sur les personnes qui l'entouraient, ses regards s'arrêtèrent longuement sur Roger et brillèrent d'un éclair de joie.

M. Valnet n'en revenait pas !

— Comment ! vous voyez, vous nous reconnaissez, cher ami ! s'écria-t-il en se penchant avidement sur le malade.

Les lèvres de M. Dalbrègue s'agitèrent imperceptiblement et murmurèrent un oui que le docteur seul entendit, mais qui suffit à lui rendre l'espoir.

— Décidément, mon cher Roger, dit-il en se tournant vers Montmaury, il n'y a que vous pour faire des miracles. Vous paraissez et notre pauvre ami voit, parle... qui sait ?... il va peut-être marcher...

Cette résurrection, si incomplète qu'elle fût, acheva de remplir de joie cette maison que menaçaient depuis quelques jours le deuil et le déshonneur.

Laurence était dans une joie telle qu'elle vida sans compter sa bourse entre les mains de l'infirmier stupéfait. Après quoi on quitta la chambre du malade pour retourner au salon.

— Je ne suis pas étonné outre mesure de l'amélioration que je viens de remarquer dans la santé de votre père, dit le docteur à Laurence. Les mauvais traitements que le misérable Antoine lui infligeait étaient, je n'en doute plus à présent, la cause de son affaiblissement progressif. Jugez de la révolution que l'intervention de Roger a dû causer dans l'esprit du malade! Car il vivait toujours, bien qu'il ne donnât pas signe de vie. Or, être délivré des tortures de ce bourreau, devoir à Roger cette délivrance, éprouver du plaisir à le revoir, lui en témoigner sa reconnaissance, sont autant de sentiments instinctifs qui peuvent aboutir insensiblement à une guérison.

— Quoi! docteur... balbutia Laurence, vous espérez...

— Ma chère enfant, ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser maintenant pour hâter le rétablissement de votre père. Je lui continuerai les soins matériels, oui, mais l'influence morale, c'est Roger qui la possède. Donc, que Roger soit le plus souvent possible auprès de Dalbrègue, que ce soit lui qui lui parle, qui le promène, et je crois pouvoir répondre de son salut.

— Soyez tranquille, docteur, fit Roger avec empressement, je n'y manquerai pas un seul jour.

— A la bonne heure! Demain, si le beau temps continue, enveloppez le malade de couvertures, portez-le dans son fauteuil et faites-lui faire dans le jardin une promenade au grand soleil... Après-demain je reviendrai et, Dieu aidant, j'espère que nous en viendrons à bout.

A ces mots, le docteur s'éloigna.

— Maintenant, monsieur Raymond, dit Roger, je suis tout à vous. Voulez-vous profiter de ce beau soleil et faire avec moi un tour de promenade dans le jardin?

Et, se tournant vers Laurence :

— Vous permettez, mademoiselle? ajouta-t-il.

— Faites, Roger, répondit la jeune fille. N'êtes-vous pas plus que jamais chez vous dans cette maison?

Montmaury prit le bras de l'ancien négociant et ils sortirent.

— Mon cher ami, commença M. Raymond, vos pressentiments ne vous avaient pas trompé : mon malheureux frère...

— Est le pendu du bois de Verneuil?

— Je ne puis plus en douter, hélas! L'enquête que j'ai faite, concurremment avec celle du parquet de Versailles, m'a donné, ainsi qu'au juge d'instruction, la certitude que le pendu n'est autre que mon frère André. D'accord avec le magistrat instructeur, j'ai déjà introduit une instance pour faire rectifier judiciairement l'acte de décès du malheureux André et pour obtenir son exhumation. Le succès de ces démarches n'est pas douteux et ne saurait tarder. Assurément c'est une triste découverte et une grande douleur pour moi, mais je m'y attendais depuis si longtemps que j'y étais pour ainsi dire résigné d'avance. Je ne vous en parle donc que pour vous remercier ardemment de m'avoir aidé dans mes lugubres recherches. Il me reste maintenant à vous entretenir d'un point bien autrement important.

— Lequel? fit Roger surpris.

— Le legs de mon frère.

— Auriez-vous l'intention d'en contester la validité ?

— Aujourd'hui, oui.

— Comment ?

— Je m'explique. Quand j'eus acquis la douloureuse certitude que mon frère s'était tué, je causai longuement avec le juge d'instruction et je n'eus pas de peine à lui démontrer qu'André avait agi sous l'empire d'une hallucination. Le caractère bizarre que tout le monde lui connaissait, la facilité avec laquelle je puis fournir des preuves authentiques de son dérangement d'esprit firent tomber, avec moi, le magistrat d'accord sur ce point : c'est que le testament de mon frère n'avait aucune valeur. Je songeais donc à l'attaquer, et j'en manifestais l'intention, quand le juge d'instruction m'arrêta.

— Vous auriez pu le faire dans l'année qui a suivi la découverte du cadavre, me dit-il, mais vous avez laissé s'écouler le délai voulu, le donataire est régulièrement investi maintenant du legs que vous n'avez pas réclamé, vos prétentions ne seraient donc pas admises. Ah ! si Cassut venait à mourir... ce serait différent.

— Je comprends, fit Roger. Vous avez appris la mort de Cassut et vous voulez revendiquer la succession de votre frère.

— Deux raisons m'y poussent, dit M. Raymond. La première, c'est qu'il me répugnerait de voir tomber cette fortune entre des mains vulgaires, absolument inconnues, et que je n'ai aucun intérêt à ménager...

— Et la seconde ?

— La seconde, — et c'est à mes yeux la plus importante, voilà pourquoi je l'ai gardée pour la fin, — c'est que le legs de mon frère n'a pas reçu la destination qu'il devait avoir.

— Vous croyez ?

— J'en suis convaincu, le juge d'instruction en est persuadé comme moi, et vous serez de notre avis quand vous m'aurez entendu.

— Voyons ? fit curieusement Roger.

— Qui, le premier, de vous ou de Cassut, a découvert le cadavre d'André ?

— C'est moi.

— Qui a, le premier, trouvé son testament ?

— C'est moi.

— Donc c'est à vous que revenait de droit la fortune de mon frère, et c'est indûment que Cassut en a été investi, donc c'est à vous que je dois la rendre.

Roger fut un peu étourdi de cette déclaration inattendue.

— Je ne voudrais à aucun prix, continua M. Raymond, qu'on m'accusât de cupidité. Je suis assez riche, Dieu merci ! pour vivre à l'aise, sans que les deux cent mille francs de mon frère éveillent en moi la moindre convoitise. Enfin, je veux respecter sa dernière volonté, qui a été évidemment d'avoir un autre héritier que moi. Pourquoi ? Je ne veux même pas le savoir. J'ai toujours vécu avec lui en aussi bonne intelligence que son caractère inégal pouvait le permettre ; je n'ai rien à me reprocher, voilà ce qui m'importe le plus. Il est donc juste que je veille après sa mort à ce que ses désirs soient exaucés. Eh bien ! d'après ce que vous m'avez dit, d'après ce qui résulte de l'instruction, c'est vous qui, régulièrement, devez hériter de lui.

— Régulièrement... fit Roger d'un air incrédule... voilà ce que vous ne me ferez jamais admettre.

— Attendez, je n'ai pas fini, interrompit M. Raymond. Je comprends bien à quels sentiments vous avez obéi quand vous avez refusé ce legs bizarre. Vous ne vous

trouviez pas suffisamment désigné par ce testament, vous redoutiez des revendications tardives, vous avez pu même éprouver certaines répugnances à accepter cette fortune dans les conditions où elle se présentait.

— Tout cela est vrai, avoua Montmaury.

— Et tout cela avait sa raison d'être, poursuivit l'ancien négociant, tant que ce legs inattendu n'avait pas reçu une sorte de consécration. Or, cette consécration, je vous l'apporte, moi! Vous n'avez plus à craindre de réclamations, plus d'inquiétudes à concevoir. Vous êtes bien et dûment l'héritier de mon frère, je le reconnais. Pourquoi hésiteriez-vous à reprendre ce qui vous appartient?

En effet, Roger hésitait si visiblement qu'il secouait négativement la tête.

— Ecoutez, reprit M. Raymond. Maintenant que Cassut est mort, voici vraisemblablement ce qui va arriver. L'usine va être vendue, et, comme elle est fermée depuis huit jours, comme elle a perdu momentanément sa clientèle, il est certain qu'elle ne se vendra guère plus de deux cent ou de deux cent cinquante mille francs. Si, comme j'en ai la certitude, je gagne le procès en revendication que je vais intenter, je me rendrai adjudicataire de la fabrique moyennant une soixantaine de mille francs, y compris les frais. Or, je viens de quitter un commerce que je possédais à fond, ce n'est pas pour en reprendre un qui m'est absolument inconnu. Vous, au contraire, vous avez fait des études spéciales, vous avez administré la fabrique pendant trois ans, vous avez été en relations avec ses clients ; vous êtes, par conséquent, en état de la diriger et de la faire prospérer. Si votre fierté se refuse à accepter de moi la plus petite chose, je deviens votre associé pour la somme formant l'excédant des deux cent mille francs auxquels vous

avez droit, et nous faisons tous les deux une magnifique affaire.

M. Raymond s'était animé en prononçant ces dernières paroles. L'instinct du négociant qui flaire de beaux bénéfices, et qui ne voudrait pas les laisser échapper, l'emportait sur la résolution qu'il avait prise de vivre uniquement de ses rentes. Enfin, l'intérêt qu'il portait à Montmaury achevait de présenter l'opération sous un jour essentiellement favorable.

Il avait raison, du reste. Roger le reconnaissait.

— Certes, dit-il, l'affaire serait avantageuse à tous les titres. Malheureusement, il y a sur cet argent maudit un sort que je ne me sens pas de force à braver.

— Que dites-vous?

— Oui, monsieur. Voyez plutôt : Cassut hérite de cet argent, et il fait un mariage détestable, il laisse péricliter la fabrique au point de compromettre le capital qu'il y a engagé. Enfin il meurt de mort violente et, par une fatalité déplorable, sa mort me compromet moi-même, bien que je ne fusse pour rien dans cette débâcle générale. Eh bien ! c'est puéril, si vous le voulez, mais il me semble que cet argent ne me porterait pas bonheur.

— Vous refusez donc? fit M. Raymond interdit.

— Plus que jamais, mon cher monsieur. Je vous remercie infiniment de l'amitié que vous me témoignez, j'y suis sensible au-delà de toute expression ; mais n'essayez pas de me convaincre, vous n'y parviendriez pas.

— Est-ce bien vous, dit l'ancien négociant, vous, un homme supérieur à tous les points de vue, qui vous arrêtez à de semblables préjugés?

— Oui, monsieur ; j'en rougis, mais rien ne me fera surmonter l'inexplicable répugnance que j'ai éprouvée

jadis et que j'éprouve encore à accepter un legs qui a causé déjà tant de malheurs.

— Pourtant je ne puis pas l'abandonner à la famille Cassut! se récria M. Raymond désappointé.

— Eh! mon cher monsieur, sans l'abandonner à la famille Cassut, il ne manque pas de bonnes œuvres auxquelles vous puissiez consacrer cette somme, s'il vous répugne comme à moi de la garder. Ouvrez un asile, fondez une école, distribuez cet argent aux pauvres. Ainsi placé, il sera en quelque sorte purifié par la destination que vous lui aurez donnée.

— C'est votre dernier mot? demanda M. Raymond.

— Absolument.

— Ah! c'est dommage! fit l'ancien négociant en poussant un profond soupir. Vous manquez là, mon cher ami, une bien belle occasion de faire fortune!

— Je le reconnais, mon cher monsieur ; mais, loin d'en éprouver aucun regret, j'en ressens, au contraire, une secrète satisfaction. Si touché que je sois de vos bontés, quel que soit mon désir de vous en témoigner ma reconnaissance, je ne puis pas vaincre les pressentiments qui m'agitent.

— N'en parlons plus, dit M. Raymond. Quant à moi, je persiste dans la résolution que j'ai prise. Quelle qu'en soit l'issue, je vous en informerai, et j'espère, du moins, que vous ne refuserez pas de m'aider de vos conseils si j'obtiens gain de cause.

— Je suis toujours à vos ordres, monsieur, répondit Montmaury.

M. Raymond se retira, très-contrarié de l'insuccès de sa démarche.

Roger revint auprès de Laurence et put enfin la remercier du précieux secours que sa visite spontanée au juge d'instruction lui avait prêté. Enfin, le danger était

passé! Ils purent se livrer sans crainte aux joies qui remplissaient à nouveau la maison.

En effet, à mesure que le calme renaissait autour de M. Dalbrègue, le mieux qu'il éprouvait depuis quelques jours semblait augmenter d'heure en heure.

Toujours assis à son chevet, Roger épiait avec une anxieuse curiosité le réveil de cette intelligence, la résurrection progressive de ce cadavre.

Les promenades au grand air contribuèrent pour beaucoup au rétablissement du malade. Au bout de huit jours, le visage avait repris sa mobilité et la langue pouvait articuler quelques mots. Puis, le mouvement gagna le torse et les bras.

Quinze jours après, M. Dalbrègue mangeait seul, parlait, vivait enfin.

Certainement il n'avait recouvré ni la parole facile ni la vivacité d'autrefois, mais il se faisait facilement comprendre et comprenait surtout tout ce qu'on lui disait.

Malheureusement, la paralysie avait définitivement gagné les jambes, et rien ne pouvait plus la conjurer.

En dépit de cet insuccès partiel, le docteur Valnet criait au miracle et avouait franchement que, pendant huit jours, il avait désespéré du malade.

Au bout de trois semaines enfin, voyant que son ami avait recouvré sa lucidité d'esprit, il congédia l'infirmier qui le soignait et demeura seul avec lui.

— Mon ami, lui dit-il, vous n'ignorez à présent rien de ce qui s'est passé durant votre maladie. C'est à Roger que vous devez la vie, ce n'est pas douteux. Les soins qu'il vous prodigue depuis son retour ont contribué à votre rétablissement de la façon la plus efficace, vous le reconnaîtrez. Un fils n'agirait pas envers son père avec plus de sollicitude. Eh bien! ne trouvez-vous pas qu'une telle conduite mérite une récompense?

— C'est mon avis.

— Alors exécutez-vous, mon ami. Laurence et Roger s'aiment et s'aimeront toujours, en dépit de vos précautions, mariez-les.

— Plaît-il? fit M. Dalbrègue qui crut avoir mal entendu.

— Eh ! oui, reprit le docteur. Ne dirait-on pas que je vous apprends quelque chose de nouveau? Ne le savez-vous pas depuis six mois?

— C'est donc vrai? vous avez reçu leurs confidences?

— Je n'ai rien reçu, mais j'ai tout deviné, et je ne comprends guère vos hésitations, quand vous êtes riche à ne savoir que faire de votre argent, et quand vous avez sous la main un gendre comme vous n'en trouverez jamais.

— Oh! je lui rends justice, docteur...

— Oui, mais vous vous arrêtez à des questions vulgaires d'intérêt qui m'étonnent de votre part. Qu'espérez-vous? Voulez-vous décourager absolument Roger? Exposerez-vous de nouveau au désespoir celui que vous avez condamné à mort une première fois?

— Comment à mort...?

— Sans doute. Il est temps de vous dire la vérité, mon ami. Vous êtes de ceux dont les jours sont comptés et qui n'ont plus beaucoup le temps de faire le bien. Apprenez donc que Roger, après avoir été chassé par vous de la maison dans laquelle il avait grandi, en a été réduit à se tuer pour échapper à la misère.

— Que dites-vous? Est-il possible?

— C'est moi qui l'ai sauvé et qui lui ai procuré un emploi. Donc vous ne pouvez pas en douter. Et lorsque vous-même avez vu la mort de si près, lorsque vous avez failli laisser Laurence seule, sans expérience, sans appui, livrée à toutes les cupidités que sa fortune aurait

excitées, vous ne sentez pas qu'il est temps de prendre un parti? Comment! vous avez pour elle un mari modèle, le plus honnête et le plus désintéressé des hommes, qui connaît vos affaires mieux que vous, qui vous aime, qui vous soigne comme si vous étiez son père, et vous hésitez à le donner à votre fille parce qu'il est pauvre! Il fallait alors lui compter, il y a six ou sept ans déjà, les cent mille francs que votre testament lui destine. Il serait certainement devenu quelque chose, il aurait maintenant une position honorable...

— Sans doute, docteur, mais j'avais rêvé pour Laurence...

— Aviez-vous rêvé autre chose que de la rendre heureuse? Non. Eh bien! pourquoi aller chercher si loin ce bonheur qu'un mot de vous peut lui donner?

— Vous êtes donc sûr qu'elle aime Roger?

— Comme je voudrais être sûr de vous voir danser à leur mariage, répondit gaiement M. Valnet.

— Peste! comme vous y allez, docteur! A vous entendre, on croirait que c'est déjà fait.

— Je le voudrais, je vous le jure! et pour vous, et pour eux. Pour vous, parce que vous seriez désormais tranquille sur l'avenir de votre fille; pour Laurence, parce que c'est le seul moyen de lui rendre sa gaieté; pour Roger, parce que ce mariage sera pour lui une réhabilitation éclatante, une récompense de tout ce qu'il a souffert, des soins qu'il vous a prodigués, des services qu'il vous a rendus...

— Ah! qu'on voit bien que je ne suis plus qu'un vieil enfant, docteur! fit le malade en souriant tristement. Vous faites de moi ce que vous voulez. Allons! qu'ils soient heureux le plus tôt possible, alors! Vous l'avez dit. Je n'ai pas de temps à perdre...

ÉPILOGUE

Les aveux d'Antoinette n'étaient plus un secret pour personne à Meulan. L'instruction, qui se poursuivait sans relâche depuis trois semaines, avait appelé tant de témoins, que la ville entière était tous les jours au courant des moindres incidents que ces dépositions provoquaient.

Pour tout le monde, il était donc bien avéré qu'Antoinette aimait Montmaury, qu'à deux reprises elle avait essayé de le séduire, et qu'ayant échoué dans ses tentatives, elle ne l'avait accusé qu'afin de se venger.

M[me] Durand elle-même, qui, dans le principe, avait cru à la culpabilité de Roger, avait fini par céder devant l'évidence et rendait publiquement hommage à l'irréprochable conduite de son locataire.

On savait en outre, et pour ainsi dire heure par heure, tout ce qui se passait chez M. Dalbrègue, depuis le jour où Roger avait surpris Antoine en flagrant délit de violences, et l'avait chassé pour prendre courageusement sa place. On n'ignorait donc pas — et du reste, les médecins l'avaient dit assez haut — que le paralytique devait la vie à Montmaury.

De même qu'on avait ajouté foi sans contrôle à l'accusation qu'Antoinette avait portée contre lui, de même on se plut à proclamer son innocence, et, comme la foule ne fait jamais les choses à moitié, après avoir traîné Montmaury dans la boue pendant huit jours, elle le porta aux nues et en fit un héros de roman.

Quant à Antoinette, elle ne vivait plus. L'acte qu'elle avait commis dans un moment d'hallucination, acte dont elle n'avait calculé ni la gravité ni les conséquences, lui apparaissait maintenant sous son véritable jour et lui faisait horreur.

Bourrelée de remords, assaillie de visions sinistres, accablée sous le poids de sa honte, elle ne pouvait pas s'expliquer comment elle avait exécuté le crime odieux qui allait la conduire sur le banc des assises, en compagnie des plus ignobles malfaiteurs.

Naturellement sa santé s'était ressentie des terribles secousses que l'instruction lui avait fait éprouver.

A mesure que les preuves s'accumulaient contre elle et qu'on les lui mettait sous les yeux, augmentaient ses terreurs et faiblissait son énergie.

En quinze jours elle était devenue l'ombre d'elle-même. De sa fraîcheur, de sa beauté, des formes plantureuses qui provoquaient jadis le désir et l'admiration, il ne restait plus rien. Elle était devenue un squelette, et ses forces avaient tellement diminué qu'on fut obligé d'appeler un médecin.

Le docteur ordonna qu'on la transportât à l'hôpital.

— Sinon, dit-il, elle ne passera pas la semaine.

Ainsi fut fait. Mais quelle différence y avait-il entre un hôpital et une prison pour cette femme que fuyait le sommeil et qu'assiégeait la terreur? Elle qui, pendant dix-neuf ans, avait vécu libre au grand air, qui n'avait jamais rencontré sur sa route un seul obstacle, devant

les volontés de qui tout avait cédé, pouvait-elle, dans la salle immense où elle gisait étendue, recouvrer le repos et la santé? N'entendait-elle pas autour d'elle les plaintes des malades, le râle des mourants? N'étouffait-elle pas dans cette atmosphère saturée de miasmes impurs?

Elle résista pourtant quinze jours encore, soutenue par sa jeunesse et par la vigueur de son tempérament ; puis arriva le moment fatal où le médecin en chef, en faisant sa visite du matin, montra du doigt la malheureuse à ses internes et leur dit :

— Le numéro 73 est perdu.

On lui envoya un prêtre. Elle avait encore toute sa raison. Elle écouta les exhortations du confesseur et ouvrit son âme au repentir.

Elle n'avait pas de religion, ou du moins, elle n'avait jamais pratiqué. Ses aumônes n'avaient jamais engraissé ni le denier de Saint-Pierre ni la fabrique des églises ; mais, à ce moment suprême, elle eut un ressouvenir de sa joyeuse enfance. Elle se rappela qu'elle avait prié jadis et joignit ses mains inconscientes pour répéter avec le prêtre la prière qu'il récitait pour elle.

Plus calme alors, soutenue par l'espoir que Dieu pardonnerait à son repentir, elle manifesta le désir de voir Roger.

On y consentit. On envoya à Meulan un exprès qui transmit à Montmaury le désir de la mourante.

Roger n'hésita pas. A l'instant même, il partit.

Il arriva, le cœur serré. Quand il fut devant le n° 73, la sœur qui le guidait s'arrêta et lui dit :

— C'est là.

Il s'approcha et jeta sur la jeune femme un regard dans lequel il y avait encore plus d'épouvante que de pitié.

Elle reposait, ou plutôt ses paupières, appesanties dé-

jà par les approches du sommeil éternel, étaient retombées sur ses grands yeux qu'estompaient les ombres de la mort.

Roger s'approcha d'elle.

— Me voici, madame, lui dit-il doucement. Que voulez-vous de moi?

Au son de cette voix bien connue, elle releva difficilement les paupières ; ses regards voilés s'animèrent, ses narines déprimées se gonflèrent.

— Ah ! fit-elle en poussant un profond soupir et en levant les yeux au ciel.

Deux grosses larmes y perlèrent, puis elle étendit son bras horriblement amaigri pour saisir la main de Roger, qui la lui abandonna.

— Je vous aimais bien... murmura-t-elle d'une voix défaillante. Si j'avais eu le bonheur d'être aimée de vous, je n'aurais jamais fait de mal à personne... Dieu ne l'a pas voulu. C'est qu'il ne m'a pas jugée digne d'une telle récompense. Que sa volonté soit faite!... Vous, Roger, ne gardez pas de moi un trop mauvais souvenir...

Il lui fut impossible de continuer, mais elle serra la main de Montmaury avec une force dont il ne l'aurait pas crue capable.

— J'ai été bien méchante envers vous, reprit-elle, si bas qu'il l'entendait à peine. Pardonnez-moi, Roger, pard...

— Oui je vous pardonne, dit-il.

Puis, se penchant à son oreille :

— Et je vous plains de tout mon cœur, ajouta-t-il.

En entendant ces bonnes paroles, elle se redressa, ses traits rayonnèrent d'une joie ineffable.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, que vous êtes bon et que je suis heureuse!

Et elle retomba morte dans les bras de Montmaury.

Il demeura quelques instants encore auprès d'elle, très-ému, laissant involontairement sa main dans celle de la pauvre morte.

Enfin, s'arrachant à ce spectacle douloureux, il se leva.

— Adieu, dit-il, et que Dieu te pardonne comme je t'ai pardonné moi-même !

Avant de s'éloigner, il manifesta le désir que rien ne manquât au service funèbre de la jeune femme, et paya d'avance tous les frais que devait entraîner cette solennité suprême.

Enfin il revint à Meulan. Le bonheur dont son cœur était rempli effaça peu à peu ces lugubres impressions. Il les avait oubliées depuis longtemps quand, à la fin du mois de janvier, il épousa Laurence.

Ah ! ce jour-là, nulle amertume ne troubla l'ivresse à laquelle il s'abandonnait. On aurait dit que le pays tout entier voulait le dédommager de ce qu'il avait souffert tant il y avait foule aux abords de l'église.

. . . .

Trois mois après, M. Raymond vint lui rendre visite.

— Eh bien ! c'est fini, lui dit-il. J'ai gagné mon procès.

— Quel procès ? demanda Roger à qui les délices de la lune de miel avaient fait tout oublier.

— Vous savez bien... mon procès en revendication contre la famille Cassut.

— Ah ! oui. Eh bien ?

— Eh bien ! l'usine va être vendue. Vous n'en voulez décidément pas ?

— A aucun prix, répondit Roger.

— Oui, je comprends que dans votre situation actuelle... C'est dommage ! C'était une bien belle affaire !

Et M. Raymond ne put réprimer un soupir de regret.

— Maintenant, vous savez que je ne veux pas garder cet argent. Il vous appartient, c'est à vous d'en disposer. Qu'en ferons-nous ?

— Voulez-vous que Laurence tranche la question ? demanda Roger.

— Volontiers, répondit M. Raymond.

Il se tourna vers la jeune femme, qui les écoutait :

— Est-il besoin de chercher si longtemps ? répondit-elle. Donnez cet argent aux pauvres, et puisse Dieu vous rendre au centuple le bien que vous aurez fait !

Deux mois après, la fabrique était vendue, et l'argent que M. Raymond en avait retiré était versé par lui entre les mains de l'assistance publique.

Le printemps était venu. Sous les rayons bienfaisants du soleil, M. Dalbrègue avait à peu près recouvré ses forces, et se sentait revivre avec d'autant plus de plaisir qu'il avait sous les yeux le tableau réjouissant du bonheur qu'il avait causé.

Assis à côté de lui, le docteur Valnet lui montrait du regard Laurence et Roger qui se promenaient, tendrement enlacés, sous la charmille.

— Voyons, lui disait-il, croyez-vous qu'il y ait rien

de plus joli que ce petit groupe-là ? Vous fallait-il des millions pour rendre votre fille heureuse ?

— C'est vrai, docteur, vous êtes le médecin de l'âme et du corps. Ah ! si j'avais seulement encore mes mauvaises jambes de l'année dernière...

— Bah ! on ne peut pas tout avoir, répliqua gaîment M. Valnet.

Vers la fin du mois d'octobre, M. Dalbrègue devint grand-père.

Ce fut assurément la plus grande joie que le pauvre homme eût savourée depuis de longues années. Malheureusement, cette félicité fut de courte durée.

Quand arrivèrent les premiers froids et les mauvais temps, le paralytique fut obligé de garder la chambre. Une nouvelle attaque survint, et, ainsi que l'avait prédit le docteur, elle l'emporta.

Cette mort était prévue depuis plus d'un an.

Cependant Laurence aurait été bien douloureusement frappée, si elle n'avait pas eu auprès d'elle son mari, et son fils surtout ! cher petit être qui devait occuper désormais avec Roger toutes les affections de la jeune mère.

Quant à Roger, s'il n'avait rien tenté jusqu'alors, c'est qu'il avait exclusivement consacré tout son temps à M. Dalbrègue.

Quand la mort l'eut délivré de ce souci, quand il eut payé jusqu'au bout la dette de reconnaissance qu'il avait contractée, il songea enfin à se créer une occupation, et s'intéressa pour moitié dans une charge d'agent de change.

Aujourd'hui il est devenu une des sommités de la

finance et l'administrateur d'une de nos lignes de chemins de fer les plus importantes.

Il n'est pas superstitieux, assurément, mais rien n'a pu lui ôter de la tête cette idée enracinée : que s'il est devenu quelque chose et si toutes ses entreprises ont prospéré, c'est qu'il a refusé le legs du Pendu.



FIN

